This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

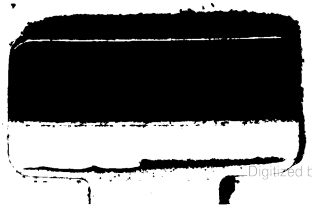
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

POLITIQUES, HISTORIQUES

ET CRITIQUES,

SUR

QUELQUES GOUVERNEMENS

DE L'EUROPE,

Par M. le comte D'ALBON, des Académies de Lyon, Dijon, Rome & Niſmes, de celles des Arcades & la Cruſca; des Sociétés de Florence, Berne, Zurich, Chambéri, Heſſe-Hombourg, &c. &c. &c.

Nullius in verba.

A NEUCHATEL,
De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Je me propoſe dans ces Diſcours, de tracer les principaux événemens de l'hiſtoire, de montrer les bonnes & mauvaiſes qualités des gouvernemens, de faire connoître les mœurs, les uſages, les loix, la population, l'agriculture, le commerce, les finances, les impôts, la littérature & les arts des peuples que j'ai en vue. Cette entrepriſe eſt immenſe. Si je me ſuis égaré dans mon travail, ce n'eſt ni par préjugé, ni par mauvaiſe foi. La vérité eſt au milieu des hommes, je l'ai cherchée dans mes voyages, & je la préſente telle que je crois l'avoir trouvée. L'abondance des matieres m'a engagé à faire deux Diſcours ſur l'Angleterre: l'article des Américains, qui ſe trouve dans le ſecond, eſt depuis long-tems imprimé. On peut y voir que les événemens poſtérieurs ont juſtifié une partie des idées que j'ai eues.

Cet ouvrage aura deux volumes: le

Digitized by Google

premier contiendra quatre Discours ; deux sur l'Angleterre, un sur la Hollande, & un sur la Suisse ; le second volume en renfermera trois, dont deux sur l'Italie, & un sur l'Espagne & le Portugal. Ce second volume ne tardera pas beaucoup à paroître.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

L'ANGLETERRE.

C'EST dans les plus cruelles convulsions que l'Angleterre a établi la forme de son gouvernement. Lassé de voir au-dessus de lui des souverains trop puissans, le peuple conçut l'idée flatteuse de les mettre à ses pieds : il ne pensa pas à leur arracher le sceptre des mains ; loin de les dépouiller de la dignité suprême, il consentit à les environner de toute la pompe de la majesté souveraine, & à les appeller du nom de rois, pourvu qu'il régnât lui-même. Politique adroit & caché dans ses vues, il montra, si nous en croyons l'opinion commune, encore plus de profondeur & d'habilité dans la maniere de les remplir. Il ne couroit pas après l'ombre, il saisit la réalité. Le fantôme de la royauté resta toujours dans le palais S. James, & le parlement fut roi.

Digitized by Google

Cette grande révolution demandoit toute l'énergie de l'enthousiasme populaire, l'état reçut les plus violentes secousses; le succès anima les esprits, & les efforts redoublerent. L'ancien édifice fut battu en ruines; il s'entr'ouvrit bientôt de toutes parts, il ne tarda pas à crouler. Sur ses débris, teints & fumans encore du sang d'un grand nombre de citoyens, furent assis les fondemens du temple qu'on se proposoit d'élever à la liberté. Le tems, les passions, les crimes, les meurtres, peut-être même les attentats acheverent l'ouvrage. Ceux qui tiennent à la flatterie & à l'intérêt, auroient employé d'autres termes; ils auroient dit la fermeté, la constance, le zele du bien public, la grandeur d'ame, la justice: mais l'homme qui va peindre de grands objets & prend le pinceau d'une main tremblante ou timide, ne donnera jamais que des portraits flattés & peu ressemblans, des tableaux infideles & trompeurs.

Séparée du reste de l'Europe par sa position géographique, la Grande-Bretagne differe encore plus des autres états par son gouvernement. De ce que ses loix constitutives ne ressemblent qu'à elles-mêmes; de ce qu'il en a coûté des efforts prodigieux pour en concerter le plan, pour les proposer, leur donner la sanction, & les mettre en vigueur, des esprits prévenus en faveur du génie de la nation, concluent qu'on ne peut révoquer en doute la beauté de ce code législatif, & le regardent sans examen comme

Digitized by Google

un chef-d'œuvre dont les siecles futurs ne sauroient atteindre la perfection, ainsi que les âges passés n'ont pu en fournir le modele. Mais ignore-t-on que la nature ne travailla jamais plus long-tems & avec plus de peine que pour enfanter des monstres; & que ces monstres, pour être uniques dans leur espece, n'en sont quelquefois que plus hideux?

Il s'agit d'une grande cause: avant d'asseoir un jugement, balançons les preuves, discutons les faits; entendons parler ces écrivains qu'une admiration aveugle pour les Anglois a prévenus en faveur de leur gouvernement; analysons les motifs dont ils étaient leur opinion. Serrons-les, formons-en un ensemble; & loin de les présenter sous de foibles couleurs, ajoutons, s'il se peut, à leur force. Voici quelle est la maniere dont ils raisonnent.

De tous les gouvernemens établis sur la justice & conformes à la raison, il n'en est aucun qui n'ait des avantages inconteſtables: mais ces avantages peu multipliés disparoissent à côté du grand nombre d'inconvéniens & de vices qui sont inhérens à la forme ou à l'essence de chacun de ces gouvernemens. Dans les mains du peuple, l'autorité semble pourvoir plus sûrement au bien des individus; mais dans un état démocratique, tous aspirent naturellement à prendre le gouvernail, & personne ne veut être à la manœuvre. On ne voit bientôt que des magistrats qui commandent: on cherche

inutilement des sujets qui obéissent. La liberté dégénere en licence, l'ambition ouvre la porte au désordre, les loix se taisent, l'amour de la patrie cesse de parler au cœur; il n'est plus de citoyens; pour en faire des esclaves, il ne faudra qu'un génie hardi, remuant, échauffé par la passion de régner. César donne des fers à Rome; mais avant même qu'il pensât à usurper l'empire, la république n'existoit plus.

Cette forme de gouvernement flatte le plus grand nombre; mais elle touche de trop près à l'anarchie, ce monstre qui, trop informe pour vivre long-tems, n'en est que plus cruel, & semble défier les siecles d'effacer les profondes traces de ses ravages. En naissant, il déchire l'état qui l'a fait naître; en expirant, il le livre aux horreurs de la tyrannie, s'il ne vomit pas même sur lui la destruction & l'anéantissement par ses divisions intestines. Carthage se précipitoit vers sa ruine: en la forçant à une heureuse diversion, les légions romaines reculèrent le moment fatal, & retarderent la catastrophe. Cependant la haine se rallume au-dedans pour ne plus s'éteindre, les partis ne tomberont qu'avec la république. Dans leur fureur, ces fiers Africains sappent les fondemens de leur superbe ville. Scipion & Marius arrivent & portent le dernier coup; la chûte est déterminée, & le colosse ne subsiste plus. On l'a cru, l'histoire l'a écrit dans ses fastes, " Rome a vaincu & ruiné „ Carthage.... „ La vraie politique ose effacer

Digitized by Google

le nom de Rome, & s'inſcrire contre une erreur conſacrée dans tous les ſiecles.

S'il exiſtoit un monument ſur les débris de cette fameuſe cité, toujours la rivale, & ſouvent la terreur de l'ancienne maîtreſſe du monde, la vérité y graveroit ces mots : *Carthage s'eſt détruite.*

Il ne faut donc pas que le peuple gouverne. La ſageſſe ne réſide pas dans la multitude, & ſans la ſageſſe un empire ne peut ni durer, ni être heureux. Stupide ou ignorante, aveugle ou bornée dans ſes vues, eſt-ce à la foule qu'il appartient de concerter les projets, calculer les moyens, rapprocher, réunir, réduire les forces en maſſe, balancer les intérêts des puiſſances, couvrir ſa marche pour arriver plus ſûrement au but, ſavoir agir ſans paroître ſortir de l'inaction, pénétrer tout & ſe rendre impénétrable? Tant que l'eſprit de vertige ne l'aveuglera pas, le peuple ſe renfermera ſagement dans le cercle immenſe que la nature a tracé autour de lui : l'agriculture, les arts méchaniques & libéraux, l'induſtrie, les manufactures, le commerce, voilà ſa deſtination & ſon empire. L'art de faire des loix, la ſcience de connoître & de conduire les hommes, la pénible tâche de s'occuper de leur bonheur, le talent de la remplir, ne ſont pas de ſa ſphere. La machine politique eſt ſi délicate, qu'une main mal-adroite ne peut y toucher ſans déranger quelques reſſorts. Cependant la portion la plus nombreuſe d'une nation

Digitized by Google

a des droits ; s'il eſt dangereux de l'élever trop & de lui donner tout, il ſeroit injuſte de la fouler & de ne lui donner rien. Il ne lui ſied pas de tenir les rênes, mais il ne faut pas la pouſſer inhumainement ſous les roues. En lui oppoſant d'un côté la digue qui doit arrêter ſes écarts, on doit lui montrer de l'autre la barriere qui la met à l'abri des injuſtices & des violences. Elle a des droits ; oui, ſans doute, qu'on les reſpecte ces droits ; loin de ſouffrir qu'on les viole, il faut en confier la garde à de zélés défenſeurs, qui, revêtus de l'autorité néceſſaire, écartent avec ſoin, coupent même, s'il le faut, ſans pitié les mains avides & ſacrileges qui chercheroient à envahir l'héritage, renverſer ſa fortune, enchaîner la liberté, détruire l'honneur des citoyens. Tranquille ſur la certitude de ſon état & la douceur de ſon ſort, que le peuple s'arrête au devoir de l'obéiſſance & ſe laiſſe gouverner. Le comble du bonheur pour lui ſeroit d'oublier, au ſein de la vertu & de l'aiſance, de ne s'appercevoir même pas qu'on le gouverne.

Ce qu'on refuſe à la multitude, l'accorderoit-on au petit nombre, & donneroit-on aux grands une autorité qu'on n'a pas voulu céder au peuple ? Les nobles ont bien mérité de la patrie ; pour épargner le ſang des autres ſujets, ils ont verſé généreuſement & prodigué une grande partie du leur ; toujours pleins du même eſprit, les ſervices qu'ils ont rendus, aſſurent

Digitized by Google

des ſervices qu'ils ne ceſſeront de rendre. Dans les momens de criſe, on les voit voler avec une ardeur nouvelle au ſecours des malheureux : au prix des travaux les plus durs, ils ne balanceront pas à rappeller la tranquillité fugitive des citoyens ; les périls qui menacent leurs têtes, ils ſavent les écarter en les affrontant avec audace ; toujours ils ſont le bouclier des arts pacifiques, le plus ſolide rempart des cités, les colonnes les plus fermes de l'état. Prodigue pour eux, la nature ſemble les avoir mis en poſſeſſion du privilege glorieux d'enfanter les guerriers, de donner les races des héros. Au-deſſus du vulgaire par de grandes qualités, les confondroit-on avec le vulgaire ? Il ſuffit de ne vouloir pas trahir la cauſe commune, pour diſtinguer un corps qui achete à ſi haut prix la gloire de mériter des diſtinctions : qu'on ſe hâte donc de le revêtir de dignités, de le combler d'honneurs, d'enflammer ainſi ſon émulation & de nourrir le beau feu qui l'anime ; que dans les aſſemblées il précede la foule & marche à côté du ſouverain ; qu'à la tête des armées il dirige les opérations & fraie au ſoldat le chemin de la victoire ; qu'il entre dans le conſeil de la nation ; qu'il ait même une force irréſiſtible, quand il s'agira de maintenir les prérogatives de ſon rang ; que jamais ni le prince, ni le peuple ne puiſſent l'en dépouiller : mais qu'on n'aille pas plus loin, & qu'on mette ici des bornes à la reconnoiſſance. Si les grands avoient le droit excluſif de ſiéger

dans le ſanctuaire de l'autorité ; s'ils décidoient définitivement du ſort de la nation, & en fiſſent eux ſeuls la deſtinée ; en un mot, s'ils étoient tout & que le peuple ne fût rien, de grands vices ne tarderoient pas à remplacer leurs grandes vertus. La ſuprême autorité les rend fiers, durs, impérieux, abſolus. Ce ſont preſque toujours de vrais deſpotes, & quelquefois des tyrans.

D'habiles politiques ont avancé que le pire des gouvernemens étoit l'ariſtocratie. Se trompaſſent-ils, on ne doit pas craindre d'errer, en ſoutenant que cette forme n'eſt pas, à beaucoup près, la meilleure. Les ariſtocrates n'ont point de ſceptre ; des licteurs ne portent pas devant eux les faiſceaux & la hache : mais leur empire n'en eſt pas moins redoutable ; on diroit qu'ils marchent toujours armés d'une verge de fer ; ils ne ſavent qu'effrayer, en infligeant des peines ; ils ignorent ou dédaignent l'art de ſe faire aimer en répandant des bienfaits : cruels, ils ſont bizarres dans leurs cruautés ; les blâmer eſt un crime qui ne reſte pas impuni ; les louer eſt un trait de hardieſſe qu'ils ne pardonnent pas. Voyez ces infortunés plébéiens, ils ne ſoutiennent pas les regards d'un ſénateur, & n'oſent porter leurs yeux juſqu'à lui. Heureux ou malheureux, ſatisfaits ou mécontens, ils ſont forcés de s'interdire les accens de la douleur, & ne peuvent ſe permettre les tranſports de la joie. Cependant, ſi nous les en croyons eux-

Digitized by Google

mêmes, ils ſont libres & jaloux de leur liberté : qu'ils nous diſent donc où il faut chercher des hommes opprimés, des eſclaves.

Du gouvernement de pluſieurs, ſi l'on paſſe au gouvernement d'un ſeul, l'aſpect change, il paroît plus naturel & plus conſolant. Dès là que les hommes, laſſés de vivre errans ou iſolés, ſe réuniſſent en corps ſocial, ils ne forment plus qu'une même famille : pour les rendre heureux, ils n'ont beſoin que d'un bon pere.

Deux puiſſances qui ſe partagent ou ſe diſputent l'autorité, font néceſſairement le malheur d'un état, mais elles ne tardent pas à le venger. Toujours diviſées d'intérêt, leurs efforts tendent uniquement à s'élever l'une ſur les ruines de l'autre : elles ſe heurtent ſans ceſſe avec violence, elles ſe froiſſent; elles ſe briſeront, ſe détruiront bientôt : un corps à deux têtes ne peut ſubſiſter long-tems, il n'aura guere plus de vie qu'un corps acéphale. Il faut en convenir, les partiſans de la monarchie fondent leur ſentiment ſur des raiſons dont la force eſt faite pour ébranler les eſprits. Un premier principe de qui tout vient, & à qui tout ſe rapporte; un premier mobile qui donne l'impulſion à l'univers, & ſans lequel il ſeroit plongé dans l'inaction & de l'inaction dans le néant; l'ordre moral, l'ordre phyſique, la raiſon & la nature, tout ſemble rappeller l'ordre politique à l'unité. Rien de plus facile, en effet, que l'art de bien gouverner, pour le prince qui gouverne ſeul,

Digitized by Google

& qui ne trouve entre lui & le peuple aucun corps, aucune puiſſance dont il ait à craindre les contrariétés. Pour faire bénir ſon regne, il ſuffit au monarque de ſavoir qu'il n'a & ne peut avoir d'autre intérêt que celui de ſes ſujets.

De ce principe, qu'il ne peut ignorer, découleront bientôt les loix les plus ſimples, les plus ſages. Le ſouverain ne voulût-il que s'enrichir lui-même & ſe rendre plus puiſſant, ſe hâtera d'ouvrir à toutes les claſſes de citoyens les ſources des différentes richeſſes. L'homme de la terre, le laboureur, qui, ſuivant la magnifique expreſſion d'un auteur Eſpagnol, porte ſur ſes épaules les villes & les empires, eſt avili, foulé, écraſé; qu'il ſe conſole & leve la tête, les loix vont lui donner les encouragemens qu'il mérite, & réparer les injuſtices des tems: aſſuré de jouir du fruit de ſes travaux, il reprend haleine; il redouble d'ardeur; tout juſqu'au travail ſemble lui donner de nouvelles forces. La terre, toujours ſi avare quand des bras flétris par la douleur & par la miſere, l'effleurent à peine, répand ſes dons en abondance, lorſque des hommes robuſtes ont preſſé le ſoc & tracé les ſillons; chaque année les richeſſes renaiſſent avec profuſion au profit de tous les membres, mais ſur-tout du chef de l'état. Le commerce qui ſous le poids des gênes languit & ſe détruit, libre dans ſon cours, en ſera plus animé, en faiſant couler chez l'étranger par divers canaux le ſuperflu de la nation, il y rap-

Digitized by Google

portera les productions ou l'or de l'étranger. L'induſtrie qui ſait ſi bien relever le prix des matieres qu'elle met en œuvre, recevra les mêmes encouragemens & leur devra ſes progrès; on la verra croître avec la plus grande rapidité, étendre au loin ſes branches, & pouſſer une infinité de rameaux.

On ne peut en douter; ce qu'un roi veut fortement, il le fait preſque toujours avec ſuccès. A ſes ordres les moyens s'offrent d'eux-mêmes, & les obſtacles diſparoiſſent: s'il étoit grand par ſes qualités & ſes vertus, à quel degré de gloire n'éleveroit-il pas ſon royaume? Protecteur des ſavans & des artiſtes, il verra bientôt les talens éclorre de toutes parts, & les génies créateurs, dont la marche eſt toujours auſſi pénible que lente, ſe développeront avec autant de force que de célérité. Juſte, bon, généreux, bienfaiſant, les vertus qu'il fait briller ſur le trône, ſe modifient plus ou moins dans les premiers rangs, paſſent par toutes les conditions ſubalternes, & vont par degrés ſe réfléchir juſques dans la demeure de l'artiſan & la chaumiere du laboureur. Les rois ſont les peuples; les exemples des uns ne furent jamais des leçons ſtériles pour les autres. Mais du gouvernement monarchique au deſpotiſme la pente eſt rapide, & l'eſpace qui les ſépare l'un de l'autre eſt ſi court, qu'on l'a bientôt ou franchi ou parcouru. Si donc le monarque ne reſpecte encore plus les droits du peuple qu'il n'eſt

Digitized by Google

jaloux des siens; s'il ne lutte sans cesse contre cette inclination forte & dominante que l'homme a naturellement d'étendre son pouvoir; s'il ne se fait une loi d'obéir toutes les fois que la justice commande; si l'amour du devoir ne lui fait étouffer la voix de l'intérêt, & ne le rend sourd au cri des passions; si, loin de n'appercevoir dans ses peuples que de simples instrumens de son bonheur, il ne se regarde pas lui-même comme une victime dévouée au bonheur de ses peuples, son gouvernement tendra incessamment à l'arbitraire, & vous devrez inscrire alors le nom du prince dans la liste des hommes méchans qui ont régné. Il ne s'agit pas ici d'une crainte mal fondée. Qu'on parcoure les annales des royaumes, on comptera facilement les monarques qui ont étendu leur autorité au-delà des limites; les rois, en un mot, qui n'ont voulu être & n'ont été que rois.

Rien n'est moins fait pour surprendre. Il faudroit éclairer les princes, & l'on a soin de les tenir plongés dans l'ignorance. Eussent-ils le courage de chercher la lumiere; si la lumiere ne se dérobe pas d'elle-même à leurs recherches, du sein de mille cœurs ambitieux s'éleve bientôt un épais nuage qui leur en interceptera les rayons: cette belle disposition de leur ame, l'intrigue par de basses manœuvres trouvera l'odieux secret de la faire servir à ses vues; loin de les conduire en leur montrant le flambeau de la vérité, elle les égarera par des lueurs trompeuses.

Digitized by Google

peuſes. Malheureuſement trop inſtruits de tout ce qu'ils devroient ignorer, ils deviendront toujours étrangers à tout ce qu'il leur importe de ſavoir.

Les cris de la miſere ne frappent jamais leurs oreilles; comment ouvriront-ils leurs cœurs à la commiſération & à la bienfaiſance; vertus faites pour les rois, quand elles ne le ſeroient pas pour les autres hommes? Les paſſions réunies les aſſiegent, elles infectent leurs cœurs, étalent leurs charmes ſur cette grande ſcene, & comptent pour rien leurs triomphes, ſi elles ne donnent des fers à ceux même qui tiennent le ſceptre. Comment réſiſteroient-ils à des ſéductions ſi fortes? Auſſi boivent-ils à longs traits le poiſon que la volupté leur préſente, & s'endormant au ſein de la molleſſe, ils ne s'éveillent que pour s'enivrer de nouveaux plaiſirs. Trop foibles alors pour régner eux-mêmes, ils abandonnent les rênes de leur empire. Des hommes avides s'en ſaiſiſſent, & les ſujets opprimés forment les tréſors qu'abſorbent les excès criminels des maîtres, & que dévore l'inſatiable cupidité des miniſtres.

Si les paſſions douces ont de cruelles ſuites, des paſſions fieres, impérieuſes, violentes, produiſent encore de plus triſtes effets. Les unes dépouillent les peuples de leurs richeſſes, les autres les épuiſent de ſang. De quelles horreurs l'univers n'eſt-il pas le théatre, dès que les rois écoutent la jalouſie, ſe laiſſent dominer par l'el-

Digitized by Google

prit de vengeance, & brûler du feu de l'ambition? Preſſés par l'aiguillon d'une fauſſe gloire, tourmentés par le deſir, non d'être bons, mais de paroître grands, le monde n'eſt à leurs yeux qu'un vaſte champ qu'ils veulent ne voir rempli que d'eux ſeuls; & les hommes, des animaux ſerviles que la nature deſtine à traîner le char de leur triomphe.

Plaignons-les, tout contribue à les tromper, à les corrompre; mais plaignons plus encore ceux qui vivent ſous leurs loix. Rien de plus funeſte aux peuples que les erreurs, les fautes, les paſſions des princes. Ne nous flattons donc pas, il ſera toujours rare d'en trouver qui, rempliſſant leur plus noble fonction, n'exiſtent que pour la félicité des peuples. On les encenſe, on les idolâtre; ils ſe croiroient des dieux, ſi les infirmités, la mort ne venoient les avertir qu'ils ſont hommes, & ne les forçoient à peſer le tems & tout ce qui paſſe avec lui, dans la balance de l'éternité.

Tout gouvernement n'a d'autre but par ſon inſtitution, que le bien des individus qui ſont gouvernés. Il eſt donc juſte de tempérer la royauté par de ſages loix qu'elle ſoit obligée de reſpecter. La raiſon dicte de lui montrer les bornes qu'elle ne doit point paſſer; & ſi elle vouloit enfler ſes droits, l'intérêt ſocial autoriſe à lui oppoſer des obſtacles qu'elle ne puiſſe franchir. Mettons autour des rois les biens de toute eſpece qu'il eſt de leur intérêt ou de leur devoir

Digitized by Google

de faire, & formons une enceinte qui les enveloppe ; après cela osons dire aux maîtres de la terre : rois ! parcourez cet espace, vous n'y trouverez que des obligations sacrées à remplir ; & le choix des bienfaits ; gardez-vous d'aller au-delà de la ligne qui vous est marquée ; vous ne le pouvez sans violer vos sermens, & rompre le pacte le plus solemnel ; un seul pas seroit un crime, & commenceroit la fatale époque de votre honte & de vos malheurs ; vous tomberiez dans l'abyme le plus affreux pour vous, celui des maux que les rois font à leurs peuples.

Les ouvrages sortis de la main des hommes frappent souvent par des beautés de détail, & raviſſent quelquefois par leur ensemble ; mais toujours quelques défauts déparent même les chefs-d'œuvres, & rabaiſſent le mérite ou la gloire des inventeurs & des ouvriers. Les institutions sociales, les grandes opérations de la politique se ressentent encore plus de l'imperfection de leurs auteurs. Il s'agit ici de rapprocher & d'unir des intérêts qui n'ont aucune liaison apparente, & qui même par leur opposition formelle semblent devoir du premier choc se briser : il s'agit d'enchaîner des passions qui ne connoiſſent point de frein ; d'aller toujours au bien public sans nuire à celui des particuliers ; de marcher entre les extrêmes, & de se tenir également éloigné des écueils qui les bordent ; d'éviter enfin le point fatal où les vertus dégénerent en vices. Quel bonheur pour les nations,

Digitized by Google

si leur gouvernement pouvoit par sa nature, en mettant à couvert les intérêts des citoyens, en maintenant les droits & les propriétés, en assurant la tranquillité du corps social, prévenir les abus, aller au-devant des vicissitudes, avoir toujours une marche droite, ferme & égale! Mais où trouver un pareil gouvernement? Chez les Anglois, répondent leurs enthousiastes, car jusqu'ici on s'est borné à analyser leurs idées politiques; & selon eux, l'exposé le plus simple de l'administration angloise en prouve l'excellence & la supériorité.

Le roi & les deux chambres du parlement, l'une composée des pairs du royaume, l'autre des représentans du peuple, constituent la puissance législative de la Grande-Bretagne. Ce gouvernement mixte assure à la couronne sa prééminence & ses prérogatives; mais il renferme la royauté dans de justes bornes, & garantit la nation de l'excès du pouvoir: il conserve aux grands leurs titres & leurs distinctions; mais il brise dans leurs mains la verge féodale, & prévient leurs entreprises tyranniques; il rend immuables les droits & la liberté du peuple, mais il calme son effervescence, en regle les mouvemens, & ne lui fait partager l'autorité, qu'en mettant entre lui & les abus une barriere insurmontable. Ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est qu'on ait mis le législateur non-seulement dans l'impossibilité de prendre des partis funestes, d'adopter des systèmes nuisibles, de porter

Digitized by Google

des loix contraires à la prospérité & à la gloire de l'état ; mais dans la nécessité plus heureuse encore de vouloir, de chercher, de faire toujours le bien de tous.

Pour atteindre à un but, il faut nécessairement que les trois puissances qui se partagent également l'autorité, marchent de front & du même pas : si cet accord subsiste, elles arrivent à leur fin, & l'on peut en conclure la bonté de l'opération. Si l'une des trois prend une détermination particuliere, en vain les autres s'efforceroient-elles d'aller au-delà, elles restent sans forces & sans mouvement ; rien ne se fait, & il s'ensuit que l'exécution du projet n'eût produit que des effets pernicieux. Comme leur consentement unanime donne la sanction aux loix, il en résulte que toutes celles qui passent sont agréables au roi, aux grands & au peuple, ne lesent aucun de leurs droits respectifs, favorisent leurs intérêts réciproques, & font ainsi le bien de toute la nation.

Que des hommes ignorans ou séduits, ennemis de la patrie, ou vendus au ministere, proposent aux communes de surcharger, de ruiner les sujets, ou de restreindre leur liberté ; présumera-t-on qu'à la pluralité des voix, la chambre prendra lâchement le parti odieux de souscrire à de pareilles propositions ? On n'étouffe pas si facilement le cri de la reconnoissance, du devoir, de la probité, de l'honneur. Une fois prouvé que le peuple trouvera, non des enne-

mis & des traîtres, mais des protecteurs & des amis, dans la plupart des députés qu'il honore de sa confiance, & qu'il choisit pour les défenseurs de ses droits, il ne reste plus de doutes à lever, ni de craintes à dissiper. Les pairs ne se ligueront pas contre eux-mêmes; ils rejeteront avec horreur tout acte qui affoiblirait leurs pouvoirs, les feroit descendre de leur rang, & les confondroit dans la classe des simples citoyens. Le roi n'ira pas en grande pompe au parlement, pour y déposer son sceptre, signer sa honte, & faire appposer le sceau à des loix qui attaqueroient son autorité, ou aviliroient sa personne.

La puissance législative se trouve ainsi tellement combinée, que la nation ne peut craindre ni les résolutions précipitées, ni les déterminations de caprice, ni les erreurs de l'ignorance, ni les excès ou les ravages de la passion. L'union du roi & du parlement ne sera jamais que l'effet de l'évidence & de l'amour du bien public; d'ailleurs les Anglois procedent avec cette lenteur qui prépare, avec ce zele & cette circonspection qui avancent, avec cette sagesse & cette constance qui assurent le succès.

S'agit-il de porter une loi? un membre des communes en fait la proposition à cette chambre, & présente l'objet sous le jour qu'il croit sans doute le plus favorable. S'il étoit éloquent, il pourroit en imposer & surprendre les suffrages; mais on n'est pas libre de prendre sur-le-champ une détermination décisive: la propos-

Digitized by Google

tion faite, les débats s'enſuivent; le pour & le contre s'agitent avec plus ou moins de chaleur: les eſprits auront le tems de ſe calmer, la chambre va charger un comité d'examiner l'objet propoſé, & de lui en faire ſon rapport avec une époque déterminée. Les repréſentans continuent cependant leurs diſcuſſions, ils réfléchiſſent, ils calculent, ils ajoutent, retranchent, perfectionnent toujours à la pluralité des voix, & l'on ordonne enſuite de coucher le bill par écrit. Lorſqu'il eſt ainſi rédigé, on en fait trois fois la lecture dans trois différentes aſſemblées. Si la prépondérance des ſuffrages ſe trouve enfin toujours du même côté, le conſentement ſe donne: alors, de la chambre baſſe, le bill paſſe à la chambre haute, où l'on fait la même marche. Si les pairs conviennent de faire quelques changemens ou quelques corrections au bill, on le rapporte aux communes, pour y recevoir une nouvelle approbation. Le dernier travail regarde le roi; il examine ou fait examiner le bill par ſes miniſtres; s'il le ratifie, le bill prend la dénomination d'acte, & eſt mis au nombre des loix.

Fût-il poſſible de ſe tromper après des meſures auſſi exactes, l'erreur ne donneroit lieu ni au regret, ni au repentir; il ne reſteroit qu'à gémir ſur l'imperfection de la nature humaine. Les Anglois tirent le meilleur parti de leurs lumieres, mais ils n'ont pas le pouvoir de les étendre à leur gré. A une grande nation il faut un roi: ils en ont un; mais, pour ſon bonheur &

Digitized by Google

le leur, il se sent arrêté dès qu'il veut s'élever plus haut; malgré les intrigues & les violences, il se trouvera toujours à la même place; maître des faveurs, il peut augmenter les fortunes: c'est là le terme de son pouvoir, ce doit être celui de son ambition. Ses bras sont liés, dès qu'il vise à l'oppression; il tomberoit plutôt de son trône, qu'il n'enchaînèroit à ses pieds un citoyen.

Mais le roi, qui tient d'une main les rênes de l'empire, ne verra-t-il jamais naître une circonstance heureuse, où il pourra y porter l'autre encore? Une crise imprévue ne deviendra-t-elle jamais l'époque où, en usant d'adresse & en employant la force, il attirera à lui toute l'autorité, & se soumettra la nation?

Ces suppositions, nous disent les mêmes enthousiastes, sont chimériques. Quand le roi met un poids dans un des bassins de la balance, aussitôt il s'en trouve deux dans l'autre. A mesure qu'il tire à lui le pouvoir, les pairs & les communes agissent en sens contraire. Cette double contre-force l'emporte irrésistiblement sur un agent plus foible, & en brise les efforts.

Cependant, on le sait, accoutumés à ramper dans le palais du prince, les grands paroissent peu propres à contrarier ses projets ambitieux: on en conclut déjà que la cour mene à son gré la chambre des pairs; que les seigneurs du royaume ont réellement un maître, & qu'ils consentiront sans peine à le donner au reste des citoyens.

Digitized by Google

On ne dira pas que plus on eſt élevé, plus on tient à la vertu, & que dans les hauts rangs on reſpecte d'autant plus le devoir, qu'on eſt plus ſenſible à la honte de le violer. L'honneur paſſe pour le grand reſſort des perſonnes diſtinguées, & un grand interêt n'eſt pas pour elles un mobile ſans force. C'en doit être aſſez pour ſe tenir dans une ſécurité parfaite. Les pairs oublieſſent-ils ce qu'ils doivent à la nation, ils n'oublieront pas ſi aiſément ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes. Quelqu'aſſervis qu'on les ſuppoſe aux volontés du prince, ils ſont encore plus jaloux de leurs droits, ſur-tout quand ils ne peuvent les céder ſans tout perdre, & qu'en vertu de ces droits, ils ſe placent à côté de l'idole qui reçoit leur encens. S'ils aiment à s'aſſeoir ſur les premiers degrés du trône, ſouffriront-ils qu'on les précipite ignominieuſement dans la foule?

S'il n'eſt pour les rois d'Angleterre aucuns moyens de ſe rendre maîtres de la chambre des pairs, bien moins encore en trouveroient-ils pour ſubjuguer la chambre des communes. L'une eſt un fort qu'on n'aſſiege pas ſans témérité, il eſt trop difficile à prendre; l'autre eſt une place qu'on n'attaque pas ſans folie, elle eſt imprenable: en vain entretiendroit-on dans celle-ci des intelligences, on ne l'enleveroit pas d'aſſaut, la force n'y eſt d'aucun ſecours. Les membres des communes ont été librement & glorieuſement élus par la nation. Ce choix eſt trop flatteur pour qu'ils s'en montrent jamais indignes par

Digitized by Google

des lâchetés déshonorantes ou criminelles. Après avoir mérité l'amour & gagné l'estime de leurs concitoyens, de quel front tiendroient-ils une conduite qui exciteroit leur mépris, ou allumeroit leur haine? A la vue de l'infamie, ils sentiront leur cœur palpiter d'horreur & d'effroi. Dès qu'une main ennemie s'élevera pour frapper & blesser le peuple, mille bras, ceux de tous les représentans, opposeront un bouclier impénétrable; les traits s'émousseront, les coups ne porteront pas.

Tout est prévu: si la députation donnoit un état fixe & permanent, si les titres parlementaires une fois obtenus, restoient toujours sur les mêmes têtes, peut-être les membres des communes perdroient-ils la plupart de vue le bien général, pour ne penser & ne travailler qu'au leur propre. Des sollicitations pressantes ou réitérées, des graces accordées ou promises, des faveurs distribuées à propos, des efforts soutenus, & le tems, c'en est plus qu'il n'en faut pour gagner des hommes: mais le parlement ne dure que sept années; ce terme expiré, on procede à de nouvelles élections: les anciens députés rentrent alors dans la classe des simples citoyens. Ne les soupçonnons pas d'avoir, durant l'exercice de leurs fonctions, abandonné la cause du peuple & desservi la patrie; ils n'auroient pu en sacrifier les intérêts, sans trahir les leurs; & le mal qu'ils auroient fait ou laissé faire, au préjudice de leurs constituans, ils se le feroient

également fait à eux-mêmes. En regardant l'homme comme fourbe, méchant & traître, ne le suppoſons pas aveugle & inſenſé. Sourd aux cris de la nature & à la voix de l'humanité, ſi je ne penſe pas à défendre mon ſemblable, mon concitoyen, mon frere, contre celui qui l'attaque; réveillé par l'amour de moi-même, je vole au ſecours du malheureux, ſi je vois que les coups qu'on lui porte, viendront juſqu'à moi, & qu'il ne peut tomber ſans m'entraîner dans ſa chûte.

Les loix expriment ou doivent exprimer la volonté générale. Pour être bonnes, elles exigent ſouvent des réflexions profondes, des diſcuſſions pénibles, de difficiles combinaiſons; elles ne ſont pour l'ordinaire la production ni d'un ſeul homme, ni d'un moment. Les Anglois ont donc mis le pouvoir législatif entre les mains de pluſieurs.

S'il eſt néceſſaire de délibérer avec lenteur, il faut agir avec célérité; la détermination une fois priſe, la voie la plus courte pour en venir à l'exécution, eſt ſans doute la meilleure. Auſſi n'a-t-on pas balancé à revêtir le roi de toute la puiſſance exécutive. Les prérogatives de la couronne s'étendent encore plus loin; c'eſt au nom du roi que ſe font les négociations & les traités. Il eſt maître des troupes; il peut faire la guerre. Seul juſticier du royaume, il fait décider les procès civils & criminels. Il lui eſt libre d'abſoudre les coupables condamnés à mort, ou

de commuer leurs peines. Tout jugement qui porte une peine capitale, ne peut être exécuté s'il ne l'a signé de sa main. Il fait frapper monnoie, administre les deniers de l'état, & dispose de tous les emplois civils & militaires. A l'égard du spirituel, son pouvoir est sans bornes, puisqu'il est reconnu pour le chef de l'église. Voilà, nous dit-on, comment les Anglois ont su prévenir le despotisme du prince, la tyrannie des grands, la licence du peuple, & assurer à chacun d'eux, d'une maniere invariable, ses droits, ses biens, sa liberté.

Trompés ainsi par les apparences, quelques-uns de nos plus célebres écrivains nous ont présenté le gouvernement d'Angleterre sous ce beau point de vue. Funeste présent! une touche mâle & forte, des couleurs vives, des traits hardis & saillans, ont ébloui. On a cru que les Anglois étoient le plus libre & le plus heureux des peuples. Leur sort a paru digne d'envie; le desir de l'indépendance, l'amour immodéré de la liberté se sont emparés des cœurs.

En rendant justice aux talens de nos politiques, ne nous laissons pas séduire par leurs opinions; osons les combattre, si nos raisons sont bonnes; dépouillons l'objet de son enveloppe trompeuse, & après avoir dissipé l'ombre, montrons la vérité dans tout son jour.

En Angleterre, l'autorité du roi s'étend infiniment au-delà des bornes qu'on s'est efforcé de lui prescrire. Le roi est tout, & par le fait il se

Digitized by Google

trouve auſſi abſolu que d'autres princes peuvent l'être par le droit. Quoi qu'on en diſe, les Anglois n'ont pas concilié les différens intérêts, ni tempéré la puiſſance royale : leur gouvernement mixte ſe réduit en derniere analyſe au gouvernement d'un ſeul, mais avec une foule d'inconvéniens qui ne peuvent avoir lieu dans les états purement monarchiques. Les preuves de cet énoncé ſont en ſi grand nombre, qu'elles ne donnent que la peine du choix. Maître de la chambre des pairs, maître de celle des communes, maître enfin du peuple, qui eſt moins libre & plus foulé que la plupart des autres peuples de l'Europe, le roi d'Angleterre ne jouit-il pas en effet d'un pouvoir abſolu, & que faut-il de plus à la nation angloiſe pour la forcer d'en convenir ?

Voyons d'abord quel eſt l'empire du roi dans la chambre des pairs. C'eſt à lui ſeul qu'appartient le droit de congédier & de convoquer le parlement. Toute aſſemblée qu'il n'auroit pas convoquée, & qu'il ne préſideroit pas, ſeroit illégale, nulle & ſans autorité. Si ſon influence ſur les délibérations n'étoit pas aſſez grande, ſi dans les deux chambres il trouvoit une réſiſtance opiniâtre à ſes volontés, il ne tiendroit qu'à lui de ſe jouer de leurs efforts, & de mettre obſtacle à ce qu'ils les réitéraſſent : il caſſe & diſſout le parlement quand il lui plaît ; d'un mot ſeul il fait baiſſer ces têtes altieres, abat ces prétendus rivaux, & les relegue dans la claſſe des ſimples citoyens. La nation n'a pas même le droit de

lui demander le ſujet, les motifs de cette révocation ; elle ſe tait & procede à des élections nouvelles. Le parlement cede-t-il aveuglément à l'impulſion que la cour lui donne ? ſuit-il la marche que lui a tracé le miniſtere ? Quand le terme de ſa durée expire, le roi peut le proroger auſſi long-tems qu'il lui plaît. Les villes & les bourgs préſentent alors des adreſſes pour demander la diſſolution du corps parlementaire ; mais c'eſt là tout ce qu'ils peuvent faire : le parlement leur eût-il fait les plus grands torts, ſi leurs requêtes ſont rejetées, les citoyens doivent dévorer leur chagrin dans le ſilence ; des tentatives nouvelles ne leur attireroient que de nouveaux refus.

L'autorité du parlement diminue, s'affoiblit, s'éclipſe preſque déjà : rapprochée ainſi & miſe à côté de celle du prince, ne diroit-on pas que le but de la politique, en formant la conſtitution angloiſe, a été de rendre le roi parfaitement abſolu, & d'en impoſer au peuple & aux hommes ſimples, en leur faiſant croire qu'il ne l'eſt pas ? Suivons nos réflexions.

Quand le roi convoque ſon parlement, il écrit à chaque pair de ſe rendre à l'aſſemblée pour lui donner *conſeil*. Sont-ce là les expreſſions de l'égalité ? Un monarque parleroit-il autrement à ſes ſujets en les appellant auprès de ſa perſonne ?

La chambre haute eſt compoſée des pairs ſpirituels & temporels. Le nombre des premiers eſt fixé à vingt-ſix ; il eſt libre au roi d'augmen-

Digitized by Google

ter le nombre des derniers : on compte déjà ſous le regne actuel plus de cinquante perſonnes qui ont été élevées à la pairie. Quelle apparence que les évêques ſongent jamais à croiſer les vues de la cour ? Ils en ont beaucoup reçu, ils en attendent beaucoup encore ; la main qui les a revêtus de leurs dignités, peut les charger de nouveaux bénéfices ; l'intérêt les preſſe autant que la reconnoiſſance les lie ; ne croyons pas qu'ils regardent les bienfaits comme des titres pour s'oppoſer au bienfaiteur.

Que de voies s'ouvrent pour s'aſſurer des ſuffrages & gouverner la volonté des pairs laïques ! Sont-ils ſenſibles aux honneurs ? le trône en eſt la ſource. Offrent-ils leurs hommages à la fortune ? l'idole en eſt placée dans le palais du prince. Veulent-ils des graces ? perſonne n'ignore où en eſt le tréſor. Aſpirent-ils à ces marques diſtinctives qui arrêtent les regards du peuple ? on ſait qui en eſt l'unique diſtributeur. Le roi nomme les gouverneurs des provinces & des villes, crée les pairs, décore de titres honorifiques, confere tous les bénéfices, diſpoſe des emplois civils & militaires : & comme la plupart ſont amovibles, il les fait paſſer, quand il lui plaît, d'une tête à l'autre. C'en eſt aſſez, ſans doute, pour ſecouer toute eſpece de dépendance.

Mais il eſt des moyens plus efficaces encore ; la cour ne ſauroit être embarraſſée pour contenter, raſſaſier même l'avidité des nobles. Si les

titres honorifiques les touchent peu, elle met entre leurs mains les emplois les plus lucratifs. Dans d'autres états, la haute nobleſſe tiendroit peut-être à déshonneur de les recevoir : en Angleterre elle les accepte. Dans un pays où l'homme de qualité ne ſe dégrade pas en commerçant, refuſeroit-il d'entrer dans les compagnies, & de ſe mettre à la tête des entrepriſes de commerce ? Quand ces poſtes, quelque multipliés qu'ils ſoient, ne ſuffiſent pas, la cour achete à prix d'argent les ſuffrages, & s'attache les perſonnes en leur aſſignant des penſions. Des penſions ! La honte y eſt attachée, elles impriment une tache ineffaçable à tout Anglois qui ne rougit pas d'en prendre. N'importe : la liſte des penſionnaires ne laiſſe pas de s'accroître ſous chaque regne, & de préſenter un grand nombre de noms illuſtres. Cependant ces ames publiquement vénales prennent leur ſéance dans l'une ou l'autre chambre, parmi les repréſentans du peuple & les défenſeurs des libertés de la nation.

Celui-là ſait ce qu'il veut des hommes, à qui tant de moyens s'offrent de s'en rendre le maître. Auſſi le parti royaliſte domine-t-il dans la chambre haute ; & pour la plupart des pairs, les volontés de la cour ſont des oracles qu'à tout prix ils veulent accomplir. Quelques miniſtres diſgraciés, quelques beaux eſprits moins jaloux peut-être d'acquérir ou de mériter la réputation de citoyens zélés que de briller en déclamant avec force contre le miniſtere, un petit nombre

Digitized by Google

nombre de vrais patriotes, tels ſont les membres qui forment une eſpece de ligue, & ſe rangent du côté du peuple. Parti foible, parce qu'il eſt le moins nombreux; il en rapportera néanmoins la gloire d'avoir combattu avec courage, & ne laiſſera jamais au parti contraire que la honte d'avoir vaincu avec lâcheté.

Quoique le peuple ſouffre depuis long-tems, & plie ſous le poids des charges, quel bill les pairs ont-ils ſouſcrit dont l'objet fût de lui alléger le fardeau? Quels ſubſides ont-ils refuſés? Quelle oppoſition leur a-t-on vu faire, quand il s'eſt agi d'établir de nouveaux impôts? La conſtitution, il eſt vrai, ne les autoriſe pas à modifier, adoucir, corriger les actes qui ordonnent des levées de deniers; mais ils peuvent plus, rejeter en entier les actes. On ne doit pas douter du courage des grands ſeigneurs Anglois, ils en donnent trop ſouvent des preuves; mais comment arrive-t-il que dans les momens critiques, où le peuple implore leur ſecours, ils n'ont jamais en main, pour le défendre, qu'un pouvoir dont ils ne veulent ou ne ſavent faire uſage?

Ceci s'explique ſans peine: les levées d'argent n'ont lieu pour l'ordinaire qu'à la requiſition & pour les beſoins de la cour. Eſt-il, pour les grands ſur-tout, une raiſon plus forte d'agir que les ſollicitations d'un roi? Ce ſont des ordres dont l'exécution, dût-elle encore plus coûter à une nation, ne ſouffre ni difficulté, ni délai.

Digitized by Google

Pour s'en convaincre, il ne faut pas de grandes recherches, ni pénétrer bien avant dans le cœur de l'homme. C'eſt ici l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les âges.

Je jette un coup-d'œil rapide ſur l'état actuel de l'Angleterre; peu ébloui par les tréſors immenſes de quelques particuliers, j'examine ſi les dernieres & les plus nombreuſes claſſes de citoyens paſſent leur vie dans une douce aiſance, ou conſument triſtement leurs jours dans l'oppreſſion & le malheur. Quel tableau ſe préſente par-tout à mes yeux! Copions-le, s'il nous eſt poſſible.

La taxe des paroiſſes, pour l'entretien de leurs pauvres, eſt une des plus lourdes charges qu'elles aient à porter. Le fardeau de jour en jour s'aggrave, parce que chaque jour le nombre des indigens ſe multiplie. Le mal a fait de ſi rapides progrès, que telle paroiſſe qui ne dépenſoit, il y a dix ans, que cent livres ſterling pour fournir aux beſoins des habitans néceſſiteux, en eſt à peine quitte aujourd'hui pour deux ou trois cents livres. Dans un ſi court eſpace de tems, cet impôt eſt devenu exorbitant preſque par-tout; & l'on compte des villages, des bourgs, des villes, des provinces, où il a doublé, triplé même. Pluſieurs propriétaires n'empêchent la déſertion de leurs vaſſaux, qu'en répandant chaque année de grandes ſommes dans leurs terres, & qu'en y verſant habituellement de fortes aumônes. Les hôpitaux, tou-

Digitized by Google

jours pleins, ſont ſans ceſſe aſſiégés d'une foule de malheureux, qui demandent à grands cris des ſoulagemens, & qu'on eſt obligé de repouſſer. De grands coups portés au commerce, ont fait tomber ou ébranlé nombre de manufactures & ruiné les manufacturiers. Forcés à l'inaction, les artiſans de toute eſpece demandent du travail, comme on demanderoit des graces. Tout leur manque, ſi on leur refuſe; & ſi on les écoute, ils ne ſont guere plus heureux, par l'énorme diſproportion entre le haut prix des denrées & la modicité de leurs ſalaires. De là, les ſpectacles attendriſſans ou les ſcenes d'horreur. Ceux dont les malheurs ne laſſent pas la vertu, vont, après avoir baigné de leurs larmes la terre où ils ont pris naiſſance, chercher, dans les colonies ou chez les étrangers, un pain que la patrie a la cruauté de ne vouloir pas, ou la douleur de ne pas pouvoir leur donner. Les autres, irrités par le chagrin, ne ſortent de la miſere qu'en ſe précipitant dans le crime, & en multipliant les attentats.

O peuple Anglois! tu conſideres le pays que tu habites comme le plus fortuné ſéjour; toujours également fier, tu caches à l'étranger ta miſere, pour ne l'entretenir que des avantages dont tu crois jouir. Tu veux que toutes les nations envient ton ſort; mais quelle idée aurons-nous donc du bonheur, ſi nous devons te regarder comme le plus heureux des peuples!

Pairs du royaume, généreux protecteurs de

Digitized by Google

tous ceux de vos concitoyens qui vous ſont inférieurs, peres de la patrie, vous le ſavez, & vos cœurs en ſont attendris, une trop grande partie des ſujets ne peut réſiſter à l'exceſſive rigueur de ſon ſort. Tous les jours la miſère frappe un grand nombre de têtes, & augmente ſes victimes. Dans pluſieurs cantons, les habitans n'échappent aux horreurs de la faim, & ne ſuſpendent les coups de la mort, qu'en ſe condamnant à la plus vile nourriture; chaque jour l'exiſtence devient pour ces malheureux, plus triſte & plus peſante. Les maiſons de charité, ces beaux monumens de la bienfaiſance & de l'humanité de vos peres, vous les ſoutenez, je le ſais, par votre crédit & vos largeſſes; mais quelque vaſtes qu'elles ſoient, elles ne peuvent contenir que le petit nombre: la multitude ſe preſſe, s'étouffe, & ne peut entrer.

Le dépit, la fureur & le déſeſpoir ont auſſi leur théatre, où ils ſe portent aux derniers excès: les malheureux privés de tout, n'ont d'autre reſſource que les attentats & la violence pour s'aſſurer une ſubſiſtance qu'ils ne peuvent obtenir par les voies légitimes. Vos grands chemins ſont infeſtés de voleurs, l'enceinte des villes ne met pas à l'abri de leurs incurſions; la ſûreté n'eſt nulle part, & le déſordre regne par-tout.

Par un changement auſſi rapide qu'effrayant, l'Angleterre ne reſſemble plus à elle-même. On y cherche en vain un peuple ſatisfait & heureux, on n'y trouve que des hommes languiſſans, pau-

Digitized by Google

vres & souffrant des maux qu'ils ne méritent pas.

Vous sentez tous ces maux & vous les déplorez, illustres pairs ; c'est là le premier mouvement de la nature : mais pouvez-vous, sans crime, vous en tenir à une compassion stérile ? Vos devoirs vont plus loin, ils veulent que vous tarissiez la source des maux dont gémissent vos concitoyens. Revêtus du pouvoir législatif, vous avez fait vœu de ne l'employer jamais qu'au bien de la patrie : quelle n'est pas votre fidélité à remplir cet engagement ! Mais soulagez mon cœur & instruisez-moi. Vous prenez le titre de défenseurs de la nation ; quels actes avez-vous signés en faveur du peuple, & quelles loix contraires à ses intérêts avez-vous refusé de souscrire ? Seroit-il impossible de donner la liste des uns, & de faire l'énumération des autres ?

J'entends, c'est dans votre conduite & l'histoire des assemblées du parlement, que l'univers peut lire votre apologie ou votre condamnation. Votre position sans doute est délicate. Vous avez pris en main le gouvernail ; mais hélas ! vous ne voulez avoir d'autre boussole que la volonté de la cour. Vous allez à voiles déployées donner contre tous les écueils où le ministere vous pousse. Quelque solidement construit que vous paroisse le vaisseau de la patrie, il ne sauroit tenir long-tems ; craignez qu'il ne s'entr'ouvre & ne périsse.

Le résultat de vos opérations est connu ; il se réduit à ces mots : *Tout pour le roi, rien pour le*

Digitized by Google

peuple. Voilà l'inſcription qu'on ne lit pas ſur la porte & les murs de la chambre des pairs, mais que la flatterie & l'intérêt ſemblent avoir gravée dans le cœur de la plupart de ceux qui la compoſent.

En montrant que les inſtructions & la volonté de la cour dirigent les pairs dans toutes leurs délibérations, & que le parti populaire ne ſauroit prévaloir ſur le parti royaliſte, nous avons indiqué la route que prendra la chambre des communes.

Cette chambre eſt compoſée des repréſentans des provinces ou comtés, au nombre de quatre-vingt-douze; de ceux des villes épiſcopales ou cités; & enfin de ceux de tous les bourgs qui ont des magiſtrats municipaux; ce qui forme une aſſemblée de cinq cents cinquante-huit perſonnes, lorſque tous les députés y aſſiſtent. Mais les députations ne ſe font jamais ſans troubles; preſque par-tout l'intrigue, les manœuvres, le crédit, l'argent, aſſurent la pluralité des ſuffrages.

Les députés ont, pour ſe faire élire, rampé baſſement auprès des bourgeois; ne croyons pas qu'ils rougiſſent de ramper auprès du trône. Ils ont flatté, gagné, corrompu le peuple; auroient-ils quelque peine à ſe laiſſer corrompre? Il leur en a coûté durant les élections, de grandes ſommes pour acheter les ſuffrages; ils voudront ſe dédommager ſans doute en vendant les leurs encore plus cher. Si parmi les membres élus, la

Digitized by Google

cour apperçoit quelqu'homme capable de s'opposer à ſes vues, elle trouvera facilement le moyen de s'en défaire. La chambre qui juge de la validité des élections, ne ſouffrira pas que ce député prenne ſéance, & prononcera hardiment qu'il n'a pas été légitimement élu. Il eſt ſi facile d'imaginer des griefs contre lui, & il en faut ſi peu pour l'exclure! On l'accuſera de n'avoir pas en biens-fonds la ſomme (*a*) néceſſaire pour être mis au rang des députés.

Si cette accuſation ne réuſſit pas, on lui fera un crime d'avoir écarté ſes concurrens par des moyens contraires aux loix, & d'avoir ſuborné les francs-tenanciers & les bourgeois: on en vient quelquefois juſqu'à ſuſpecter ſa religion, & à le taxer d'impiété, & ſa condamnation eſt ſur-le-champ prononcée. Tels ſont les moyens que le miniſtere emploie avec ſuccès contre les députés qu'il n'aime pas ou qu'il craint. Toutes les élections en fourniſſent des exemples plus ou moins nombreux, plus ou moins frappans.

Le premier exercice que la chambre des communes fait de ſes fonctions, eſt de ne penſer au peuple que pour en ſacrifier les amis & les partiſans: ces généreux commencemens annoncent ce qu'elle fera dans la ſuite. La cour demande une augmentation conſidérable des revenus de la liſte civile, les revenus de la liſte

(*a*) Cette ſomme doit être de ſix cents livres ſterling; ce qui fait à peu près quinze mille livres de notre monnoie.

civile ſont augmentés. Les malheurs des tems, de longues guerres, avoient obligé la nation à s'impoſer de fortes taxes pour un certain nombre d'années; le terme approche, elle commence à reſpirer, elle croit toucher au moment où elle ſera ſoulagée. Vaine eſpérance! le miniſtere expoſe le beſoin de l'état, & prouve la néceſſité de continuer les anciens impôts. Les raiſons ne ſouffrent point de replique, & la chambre ſouſcrit à la continuation des anciennes charges. Malgré la détreſſe preſque générale, il faut en venir à de nouvelles impoſitions pour fournir à de nouvelles dépenſes. De grands revenus ont été trop long-tems abſorbés pour l'exécution de grandes entrepriſes; les dettes nationales ſont énormes, & des ſommes prodigieuſes ſuffiſent à peine pour en payer les intérêts; il eſt néceſſaire d'acquitter une partie des unes, & de diminuer ainſi les autres. Les communes délibéreront: attendons le réſultat de leurs longues réflexions. Elles renvoient à des tems plus heureux le ſoin d'acquitter les dettes: elles ne travaillent dans ce moment qu'à trouver de nouveaux moyens de les multiplier. Les emprunts ſont ouverts à un intéret au-deſſus du taux ordinaire. La néceſſité preſſe encore, on a recours aux loteries de toute eſpece, les unes à rentes viageres, les autres à rentes perpétuelles.

Aveuglée par l'eſprit de domination, l'Angleterre affecte depuis long-tems de prétendre à l'empire abſolu des mers; mais cet empire auſſi

mobile, auſſi variable que l'élément ſur lequel il s'étend, flotte ſans ceſſe, eſt à tout le monde, & n'eſt à perſonne. Fiere de porter ou de s'arroger le titre de maîtreſſe des mers, la nation eſt également flattée & avide d'acquérir de nouveaux domaines, & de pouſſer toujours plus loin ſes conquêtes. Quels prétextes ſa paſſion & ſon goût ne fourniſſent-ils pas au miniſtere, pour demander avec plus de hardieſſe, & revêtir ſes requêtes de raiſons déciſives? Tantôt il s'agit de mettre la marine ſur un pied plus formidable, tantôt d'exécuter quelques grands projets; ici, de réparer ou d'élever des forts; là, de ſoutenir d'anciens établiſſemens, ou d'en former de nouveaux. Les beſoins de l'état paroiſſent ſe multiplier à chaque inſtant; il faut donc à chaque inſtant trouver les moyens d'y pourvoir. La cour même, ſans avoir l'adreſſe de colorer ſes demandes, peut ordonner. La chambre des communes fait une profeſſion ouverte de lui obéir. Si l'une vouloit qu'on vendît une partie des poſſeſſions angloiſes, l'autre ſe hâteroit de porter un bill, pour mettre les provinces & même le royaume à l'enchere. Pour n'en venir pas préciſément à cette extrémité, en prend-on un parti moins extrême?

Comme le mal va toujours en augmentant, il ſera bientôt ſans remede. Réprimer les ſaillies d'une ambition démeſurée, ſeroit le ſeul à oppoſer à cette criſe. Cruellement tourmenté par une fievre ardente, ce peuple ambitieux ſe ruine &

Digitized by Google

ſe détruit, en brûlant ſans ceſſe du deſir de renverſer & de détruire. La ſage politique dédaigne le vain plaiſir de poſſéder de vaſtes domaines. Elle ſe glorifie moins du nombre, que du bonheur de ſes ſujets. Si elle calcule ſes forces & meſure ſa puiſſance, c'eſt ſur la richeſſe, & non ſur l'étendue de ſes états. D'après ces principes, il ſeroit aiſé de corriger un plan mal conçu, d'oppoſer l'économie à la prodigalité, & de rappeller l'ordre dans les finances.

Mais à quoi penſons-nous, de vouloir inſtruire ainſi nos maîtres, & donner au plus éclairé des gouvernemens des leçons de ſageſſe? Les branches de commerce les plus étendues & les plus fécondes languiſſent & ſe deſſechent, les ſources des richeſſes tariſſent, les fonds publics ſont épuiſés; les revenus de la nation ne peuvent ſuffire. Ici les adminiſtrateurs les plus habiles manqueroient de reſſources: la chambre des communes en a de toutes prêtes. A la voix des miniſtres rien ne l'arrête: pour donner aux habitans des trois royaumes quelques momens de relâche, elle va mettre ſous le preſſoir les Américains. A ſon grand étonnement, elle trouve une réſiſtance qu'il faut vaincre, une indocilité que la cour prend à tâche de domter; le fardeau retombe donc en entier ſur les infortunés habitans de la Grande-Bretagne. Ne ceſſera-t-on de les fouler, que lorſqu'ils périront, écraſés ſous les charges?

Cependant, les Anglois le diſent avec une

fierté insultante, & les autres peuples le répetent avec une stupide jalousie. L'Angleterre nomme ses représentans, & ses représentans reglent les impôts. La nation jouit donc du plus beau droit; elle se taxe elle-même. Vaine déclamation, qui ne doit plus séduire! La nation se taxe par ses représentans; mais quel soulagement, quel avantage trouve-t-elle, si les communes n'ont aucun égard pour elle, & la traitent avec la rigueur d'un maître dur & impitoyable? Le prétendu chef-d'œuvre de sa politique se réduit à soudoyer, & le prince qui demande des subsides, & le parlement qui les accorde. Où en seroit la sagesse d'un homme qui ne voudroit pas souffrir qu'une seule main lui mît un poids léger sur les épaules, & qui se glorifieroit en même tems de voir cent bras se remuer, pour lui imposer une charge accablante? C'est là, quoi qu'on puisse dire, la folie ou le malheur du peuple Anglois.

Le roi sollicite des secours, & son pouvoir ne va pas jusqu'à les exiger; mais que lui importe, s'il ne s'agit ici que de remplir une formalité qui lui assure le bénéfice de l'impôt, & lui épargne l'odieux de mettre les taxes; si les communes ne savent pas rejeter ses propositions; si ses vœux sont toujours remplis; si en disant, *je demande*, il est sûr d'obtenir tout ce que pourroit avoir, usurper, envahir un despote Asiatique, en disant: *je veux, j'ordonne, il me plaît?* On a voulu envelopper de chaînes le trône & la

Digitized by Google

royauté; ces chaînes ne ſervent à lier que ceux qui les ont forgées. Malgré la ſageſſe & la beauté de la conſtitution angloiſe, le prince eſt le ſeul vraiment libre & tout-puiſſant. J'entre dans la chambre des repréſentans du peuple: on m'avoit promis de m'y faire voir de zélés citoyens dans le temple de la liberté, je n'y trouve que des eſclaves dans le temple de la fortune.

Les ſervices rendus au peuple reſtent ſans récompenſe; les membres des communes ſont toujours bien payés de ceux qu'ils rendent au roi. A peine ont-ils ouvert leurs ſéances, qu'ils commencent à recevoir des bienfaits: ils accordent à la cour, & la cour leur donne. Tel eſt le commerce lucratif qu'ils exercent depuis le moment qu'ils entrent en fonction, juſqu'à l'époque de la diſſolution du parlement. On compteroit peu de jours où il ne ſoit tombé quelques graces de prédilection ſur les têtes royaliſtes. Les amis du peuple n'ont d'autre conſolation que celle de remplir leurs devoirs, & de ſoutenir avec fermeté la cauſe des malheureux. Cette gloire, ce plaiſir vraiment digne des grandes ames, ne tentent pas les amis de la cour; l'avidité, l'ambition, les tourmentent: ils ne penſent qu'à ſatisfaire leur ambition & leur cupidité. Si le ſuccès ne répond pas pleinement à leurs deſirs, ils n'ont pourtant pas ſujet d'être mécontens; je les vois preſque tous obtenir ce qu'ils ont ſollicité pour eux ou pour leur famille. Ne pénétrons pas juſqu'aux myſteres con-

Digitized by Google

sommés dans les ténebres, & gardons-nous de déchirer le voile qui couvre de lâches intrigues & des manœuvres déshonorantes ; il nous suffit d'indiquer les faits qui se passent au grand jour. Promus à divers grades militaires, revêtus de titres & de dignités, les uns créés chevaliers, les autres baronnets, un petit nombre élevé à la pairie, décorés de rubans ou d'autres marques d'honneur, tranquilles sur la fortune & le sort de leurs enfans, la plupart des membres des communes ne peuvent déguiser ni leurs sentimens ni leur conduite. Loin d'en rougir, ne semblent-ils pas l'étaler avec ostentation? Titres, honneurs, dignités, richesses, voilà ce que nous vaut un entier dévouement à la cour, & l'oubli de nos sermens.

Ce qu'on doit conclure, revient à ce que j'ai d'abord avancé ; le roi est trop puissant pour trouver des obstacles difficiles à vaincre, pour recevoir des loix qui le lient, & ne pas régner comme il veut. Nous l'avons vu dans la chambre haute abattre à ses pieds les pairs & les grands seigneurs. Les membres de la chambre basse ne lui montrent pas une soumission moins entiere ; il ne lui reste plus qu'à triompher du peuple ; s'il n'échoue pas dans cette entreprise, toute la nation est subjuguée. Ne craignons pas qu'il manque son coup. Avec les armes qu'on lui laisse, un prince adroit, politique, ambitieux, feroit plier les nations sous ses loix ; de proche en proche, il pourroit asservir l'univers.

Digitized by Google

Le peuple Anglois pense être libre, dit l'auteur du Contrat social; *il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien; dans les courts momens de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde.* Cela est très-bien dit; cependant nous croyons qu'il est possible de dire plus. Au moment même des élections, le peuple Anglois n'est pas libre. Il vend sa liberté, mais une ombre, un fantôme de liberté, une liberté qui n'existe plus; c'est ce dont est forcé de convenir l'auteur de la *Constitution de l'Angleterre*, un des panégyristes les plus outrés de cette nation.

Si l'impartialité présidoit aux élections; si les citoyens pouvoient se concerter à loisir, examiner sans prévention & peser avec équité le mérite des concurrens, tenir la balance en équilibre, sans craindre qu'une main étrangere la fît pencher; si le droit de voter, ce droit qui les rend si fiers, ne se réduisoit à une vaine formalité, à rien, par l'exercice qu'ils en font, & qu'ils sont forcés d'en faire; s'ils donnoient & ne vendoient pas leurs suffrages; dussent-ils, après les élections, ne former plus qu'un peuple d'esclaves, il existeroit des momens, je veux dire, tout l'intervalle d'un parlement à l'autre, où ils pourroient dire avec vérité: nous sommes libres, puisque nous allons choisir librement les défenseurs de nos droits.

Mais cette courte consolation, ils ne l'ont

Digitized by Google

pas, on la leur enleve. A peine les lettres de convocation arrivent-elles dans les comtés & les villes, que tout y est dans le trouble & l'agitation; on ne parle que d'intrigues, de cabales, de factions. Les troubles ne durerent pas; la cour désigne ses créatures; elle répand par ses émissaires l'argent avec profusion; elle promet, elle menace; les esprits se calment, la plupart des concurrens se retirent. Cette retraite est prudente, peut-être déjà se repentent-ils de n'avoir pas pris plus tôt cette sage détermination. On ne peut sans folie lutter de la tête contre un mur d'airain; la tête se brise, & le mur reste. Maîtres de l'arene, les partisans royalistes fixent de leur côté la pluralité des suffrages. Si, pour être élu, l'unanimité des voix étoit nécessaire, ils pourroient également s'assurer de l'unanimité des voix.

Et comment des bourgeois, pauvres pour la plupart, puisque tous ceux qui possedent un immeuble de quarante schellings de revenu, ont droit de suffrage, ne seroient-ils pas ébranlés à la vue de l'or qu'on fait briller à leurs yeux? Si l'intérêt les touche peu, on emploiera les caresses, la flatterie, les promesses, les assurances même de la protection & de la faveur. Enfin, ce qu'on ne sauroit obtenir par des voies douces & insinuantes, on l'emportera, on l'arrachera par des moyens durs & violens. Un simple citoyen résistera-t-il, quand, pour prix de la résistance, il n'aura devant lui qu'une perte certaine?

quand, en un mot, des hommes puissans & redoutables lui parleront de l'indignation du prince, & de la haine de son ministre?

Soyons justes & n'outrons rien; rarement en vient-on à cette extrémité, parce qu'il est rarement nécessaire d'y venir. Pourquoi se donneroit-on l'odieux de la cruauté, quand on peut se l'épargner, sans nuire à l'exécution de ses vues? La cour manifeste son desir, & ce desir est un choix que les financiers & les bourgeois ne balanceront pas long-tems à confirmer. Prieres, sollicitations, distributions d'argent, voilà les moyens ordinaires. Le roi dispose donc doucement, mais sûrement & infailliblement, du consentement & de la volonté des citoyens. Pour être douce, la séduction n'en est pas moins le tombeau de la liberté, une vraie tyrannie. Trompé ou séduit, vaincu ou subjugué, l'homme qui perd la liberté, en sent-il moins sa perte & le poids de la servitude?

Il suit donc que le peuple Anglois n'est pas libre, & qu'il n'est même jamais plus esclave que durant les élections. On l'attire, on le trompe, on le flatte, on le corrompt: où la corruption commence, là expire la liberté. On l'intimide, on l'effraie, on l'abat; par-tout où la force agit & triomphe, c'en est fait de la liberté: l'aspect seul de l'un suffit pour faire disparoître l'autre.

Cependant, nous dit-on, il reste encore de l'énergie chez le peuple, & le triomphe de la cour

cour n'eſt jamais complet. Il eſt toujours un grand nombre de villes, dont les habitans ne fléchiſſent pas devant la majeſté royale, & n'honorent de la députation que des perſonnes dignes de les repréſenter. Eclairés & juſtes, ils diſtinguent le mérite, & le placent où il doit être. Le peuple a toujours dans la chambre des communes, des amis qui épouſent ſes intérêts, & ſavent les ſoutenir avec une conſtance héroïque, & une force qui étonne.

Le courage de ces hommes braves, l'éloquence de ces orateurs véhémens, ont auſſi peu de ſuccès l'un que l'autre. Où tout ſe décide à la pluralité des voix, il faut céder au plus grand nombre. Le parti de l'oppoſition ne contre-balance pas le parti contraire. Cela me ſuffit, j'ai dit vrai, & je le répete encore: un roi qui le veut & ſait le vouloir, ſe rend toujours maître abſolu du parlement, & regne avec un égal empire ſur toute la nation.

Je ne vais pas juſqu'aux ſecrets qu'un grand intérêt porte ſans doute à cacher; mais il me ſemble que la politique de la cour exige de ne pas enlever au peuple tous ſes partiſans, & de rendre ainſi la corruption univerſelle. Une nation brave & fiere ne pourroit alors ſe déguiſer ſa déplorable ſituation. Iſolée, lâchement abandonnée, ouvertement trahie, cruellement ſacrifiée, elle ne s'occuperoit que de ſon malheur; le joug lui deviendroit tôt ou tard inſupportable; dans quelques accès de déſeſpoir ou de

fureur elle le briſeroit. La cataſtrophe eſt aiſée à prévoir, il faut la prévenir, &, s'il eſt poſſible, ménager ſi bien les eſprits, qu'ils ne ſoient jamais tentés d'en venir à des excès.

Plus chargés d'impôts & de dettes qu'aucune autre nation de l'Europe, les Anglois ſont contens de leur ſort, & ſupportent avec une inébranlable conſtance les plus onéreuſes taxes, parce qu'ils s'imaginent encore ſe les être impoſées eux-mêmes, & qu'adroitement on les laiſſe dans cette fauſſe perſuaſion. Moins occupés de leurs malheurs réels que de leurs droits apparens, ils ſe croiroient avilis, ſi l'on faiſoit tomber ſur eux les regards de la pitié, & ſi l'on ceſſoit de les voir avec envie. Ils ont quelques protecteurs, c'eſt aſſez pour eux. Toujours également fiers de l'autorité que leur donne la forme du gouvernement, ils ne ſe regardent pas moins comme légiſlateurs, lors même qu'on porte des loix qui les écraſent. Leurs repréſentans ont ſouſcrit, mais après de vifs débats & de longues diſcuſſions; ils ſe raſſurent, parce qu'ils ne voient pas que leur pouvoir ait reçu la moindre atteinte. On ſent bien que la cour ne les tirera pas de l'illuſion, & que ſon principal ſoin ſera de les entretenir dans ces fauſſes idées. La nation continue à parler avec effuſion de cœur de ſa liberté & de ſes prérogatives; elle lit toujours avec un nouveau plaiſir les diſcours des patriotes (*a*). Leurs inutiles déclamations

(*a*) Dans ce tems de criſe, où les impôts ſont à leur

amuſent & trompent le peuple. Il oublie ſon infortune, lorſqu'il peut dire avec ſes partiſans : " Nous avons un miniſtere également corrom- „ pu & corrupteur, avare pour récompenſer „ le mérite, prodigue pour groſſir la foule de

comble, où la guerre ſe ſoutient à grands frais en Amérique, le roi a demandé une augmentation pour lui de cent mille livres ſterling de rente, & ſix cents mille livres pour le paiement de ſes dettes. Après quelques débats, cette demande a paſſé à la chambre des communes, & a été portée à la chambre des lords, où elle n'a ſouffert aucune difficulté. Le préſident de la chambre des communes, accompagné des députés, s'eſt préſenté à la chambre haute, où le roi étoit ſur ſon trône, & a prononcé ce qui ſuit :

" Les fidelles communes de votre majeſté ont ac- „ cordé une grande ſomme pour liquider les dettes de „ votre maiſon, & conſidérant que tout ce qui contri- „ bue à ſoutenir l'honneur, la gloire & la dignité de „ la couronne, rejaillit ſur la nation, elles ont accordé „ avec une grande libéralité, dans ce tems de danger „ & de calamité, où les taxes ſont au-deſſus de leurs „ forces, un revenu qui ſurpaſſe tous vos beſoins, „ eſpérant que vous mettrez plus d'économie & d'or- „ dre que vous n'avez fait par le paſſé dans l'adminiſ- „ tration de ce qu'on vous donne ſi généreuſement. „

Ce diſcours a été univerſellement applaudi ; celui qui l'avoit fait a reçu les complimens des deux chambres. On en a admiré la hardieſſe & la noble franchiſe. Cependant on avoit accordé au roi tout ce qu'il avoit demandé. Dans la même ſéance, on a agité ſi le roi paieroit une penſion à ſes freres ; on a rejeté cette propoſition, parce qu'on connoiſſoit les diſpoſitions du roi, qui étoient contraires.

Digitized by Google

„ ſes créatures & multiplier les inſtrumens de „ l'oppreſſion, audacieux vis-à-vis de ceux qui „ ne peuvent lui nuire, bas & ſouple auprès „ de quiconque peut le ſervir; un miniſtere, „ enfin, qui mérite à la fois notre mépris & „ notre haine, puiſqu'à la honte d'être ſoumis „ à une volonté qu'il redoute & qui ne peut „ rien, il joint la noirceur de vouloir ſe faire „ le tyran du peuple, qu'il devroit reſpecter & „ qui peut tout. „

Contente de ſon pouvoir, la cour dédaigne les voies ordinaires de réforme & de police; elle ne liera pas les langues; elle n'arrêtera pas les plumes; elle ſait que le peuple n'eſt jamais moins à craindre que lorſqu'il écrit & qu'il parle. C'eſt du moment qu'il ſe tait, qu'il devient dangereux; & malheur aux états où le peuple concentre ſes douleurs & ſon chagrin. En criant contre l'eſclavage des autres nations, l'Anglois plie ſous une domination que les autres nations ne verroient pas ſans effroi: cependant, au moment qu'il ſe traîne & qu'il rampe, il leve la tête pour s'applaudir & pour inſulter au reſte de l'univers; il ſe croit libre, il porte ſes fers plus gaiment; voilà le grand bien que produit ſon erreur.

Si quelque député, homme d'un génie ardent, prenoit trop d'aſcendant ſur les eſprits; s'il remuoit, agitoit à ſon gré les paſſions; s'il étoit propre à faire craindre quelques révolutions, en réveillant dans le cœur des grands

Digitized by Google

l'amour du bien public, en éclairant le reſte des citoyens ſur ſes malheurs, il n'alarmeroit pas long-tems la cour. Pour le mettre de ſon côté, elle en feroit un gouverneur, un pair, un chancelier, un miniſtre. Ces métamorphoſes ne ſurprennent plus, elles ſont trop fréquentes. Quelquefois elle uſe d'autres moyens; on l'a vu, & toute l'Europe le ſait: un homme (*a*) hardi, inquiet, turbulent, plus jaloux de jouer un rôle que de ſervir la patrie, s'emporte avec véhémence contre le miniſtere, éblouit ſes concitoyens, & les rend enthouſiaſtes en ſa faveur. Ce premier ſuccès l'enivre, il ne ménage plus les expreſſions, il ne reſpecte ni le mérite, ni le caractere, ni la dignité des perſonnes. Sa bile s'exhale en invectives, mais il n'ira pas plus loin. Les accuſations ſe forment en regle, les preuves abondent, on le force au ſilence; il eſt renfermé dans la tour. Toute la nation ſemble prendre part à cet événement; les ſouſcriptions s'ouvrent; on fournit abondamment à l'entretien, & l'on paie les dettes du priſonnier. On demande, on ſollicite, on preſſe pour obtenir ſon élargiſſement. Les cités préſentent coup ſur coup des adreſſes; mais la cour eſt inexorable, & le coupable ne ſort de ſa priſon qu'après le terme marqué. Le jour de ſa délivrance, ſans avoir la pompe triomphale, eſt pour lui un jour de triomphe; ſes concitoyens

(*a*) Wilkes.

s'empreſſent de le porter eux-mêmes ſur une eſpece de trône ; la foule ſuit ou précede en pouſſant des cris de joie, & voit ſon libérateur dans celui qu'elle croit s'être dévoué pour ſes intérêts. La capitale lui prépare des récompenſes, & ſe hâte de l'élire pour ſon premier magiſtrat. Cependant le peuple ſe laſſe d'adorer une idole impuiſſante, il l'abandonne, il la laiſſe tomber. La divinité ſe proſterne à ſon tour aux pieds de ſes anciens adorateurs, elle prie, demande des graces, & ne reçoit que des refus. La cour avoit puni l'homme audacieux, le peuple délaiſſe l'homme inutile.

Achevons par un trait qu'on chercheroit vainement dans les états ſoumis au deſpotiſme, & que l'Angleterre ſeule nous fournit. La guerre eſt déclarée, on a des vaiſſeaux en grand nombre ; mais comment compléter les équipages ? La nation n'a pas aſſez de matelots à ſon ſervice ; le beſoin devient extrême, il s'agit de faire partir des flottes pour attaquer l'ennemi, ou lui faire tête. Il paroît une proclamation, & la preſſe des matelots commence. Expliquons ces termes qu'on ne connoît pas ailleurs. Le roi porte une ordonnance pour faire ſaiſir tous les matelots dans les divers ports du royaume, & les enrôler à ſon ſervice. S'ils ne viennent pas d'eux-mêmes recevoir la gratification qui leur eſt promiſe & prendre des engagemens, on les arrache avec violence d'entre les bras de leurs femmes & de leurs enfans ; on les arrête dans

Digitized by Google

les rues & les places publiques ; s'ils réſiſtent, on les frappe, on les meurtrit, on les empriſonne. Comme la profeſſion qu'exercent les matelots n'eſt par inſcrite ſur leur front, des apprentifs, des ouvriers de toute eſpece ſont pris pour matelots, & ſe trouvent pêle-mêle confondus avec eux.

Les citoyens ne regardent pas en ſilence de pareilles vexations ; de tous côtés on entend des cris & des plaintes. Les corporations, les officiers municipaux, les magiſtrats, les villes entieres réclament les droits des ſujets, implorent la liberté, crient à l'injuſtice & à la tyrannie ; le mal ſe fait ſous quelque apparence du bien, la raiſon eſt une digue trop foible pour en arrêter le cours. Au grand préjudice du commerce, la marine marchande eſt déjà dépeuplée, & l'on demande & l'on cherche encore des hommes pour la marine royale. La preſſe continue avec plus de fureur, les eſprits s'échauffent, & le déſordre redouble. Laſſé, excédé, l'homme le plus tranquille & le plus doux s'irrite & devient ſouvent auſſi cruel que les bêtes les plus féroces ; que ſera-ce donc d'un peuple qui paſſe pour fier & impérieux, quand il eſt pouſſé à bout, & qu'il eſt plus durement traité à meſure qu'il fait moins de réſiſtance ? Sur toute la côte je vois des gens effrayés qui s'attroupent, s'arment & repouſſent la force par la force. Il ſemble que la diſcorde ait livré une partie de l'Angleterre aux horreurs de la guerre civile. Les officiers ren-

Digitized by Google

forcent leurs détachemens, & ce sont tous les jours de nouveaux meurtres. Enfin, les listes sont remplies, la cour révoque ses ordres, & la sécurité reparoît. Que d'injustices! que de cruautés! Comment qualifier ces actes, si l'on ne veut pas y reconnoître l'empreinte de la plus barbare tyrannie?

Je crois l'avoir prouvé : le gouvernement anglois n'est rien moins que ce qu'il paroît être. Pour sentir cette vérité, il suffit de percer de vains dehors, de suivre les faits & de réfléchir. Restreinte & limitée en apparence, la puissance royale n'a réellement d'autres bornes que celles qu'il lui plaît de se prescrire; les grands & le peuple ne partagent pas avec le prince l'autorité suprême, ils ne sont que les instrumens de sa volonté; & si le roi vouloit, il les rendroit les victimes de ses passions, comme ils le sont de ses caprices. Il les dépouilleroit de leurs droits, & feroit autant d'esclaves de ces prétendus favoris de la liberté.

Ce n'est pas là ce que se proposoient les Anglois, ni le but qu'ils croient avoir atteint. N'insistons plus, & laissons-les dans leur opinion : ils ont fait un beau rêve; plus ils iront, mieux ils sentiront leur erreur. Nous démontrerons encore davantage dans le discours suivant, combien elle leur est funeste.

Digitized by Google

SECOND DISCOURS.

UNE guerre heureuse, la derniere guerre, a fait de grands maux à la nation Angloise, & doit être regardée comme une des principales causes des malheurs qu'elle éprouve. Le prix de ses victoires, tout brillant qu'il paroît, n'est qu'un dédommagement bien foible de ce qu'il lui en a coûté pour combattre & pour vaincre. L'étendue des possessions ne fait pas la force des empires. L'Angleterre n'adopte pas cette vérité, & n'épargne rien quand il s'agit d'acquérir de nouvelles provinces. Mais qu'elle nous dise, si quelques isles d'un revenu modique, si le Canada, dont le gouvernement & la défense absorbent à peu près les richesses qu'on en retire, si enfin quelques autres avantages qui ne méritent pas qu'on en fasse mention, valent le sang d'une infinité de soldats, & d'un grand nombre de braves citoyens. Les misérables succès dont elle se glorifie, lui ont encore bien plus coûté. Soixante & dix mille matelots, perte irréparable pour une nation commerçante, sont tombés sous les coups de l'ennemi. Pour fournir aux frais de la guerre, il a fallu dépenser un argent immense; fouler le peuple, qui déjà surchargé d'impôts, demandoit à grands cris des soulagemens & des secours; affecter le commerce, en multipliant, en doublant les droits; écraser les derrieres

classes des citoyens, en faisant hausser prodigieusement le prix des denrées; enfin, ajouter aux anciennes dettes, on auroit peine à se l'imaginer, une nouvelle dette de quarante millions sterling. Ces détails effraient; un petit nombre de pareilles conquêtes suffiroit pour ruiner entiérement une nation, fût-elle encore plus puissante.

Une longue paix auroit pu rétablir les affaires; mais il s'en faut bien qu'une longue paix les ait raccommodées. L'économie n'a point présidé à l'administration publique, & le mal a toujours fait des progrès plus alarmans. En 1746, la dette nationale ne montoit qu'à cinquante-neuf millions trois cents cinquante-six mille quatre cents quatre-vingt-dix-sept livres sterling; & en 1760, elle alloit à quatre-vingt-dix millions. De degré en degré, elle avoit passé cent quarante millions. Durant les deux années qui ont précédé immédiatement la rupture de l'Angleterre avec ses colonies, on étoit venu à bout d'acquitter douze millions de cette énorme dette: ce qui ne paroîtra pas difficile, si l'on observe que le parlement en avoit réduit les intérêts à plusieurs reprises; que toutes les ressources imaginables étoient épuisées, & que, de tous les moyens possibles de se faire de nouveaux revenus, il ne s'en trouvoit aucun dont on n'eût fait usage. Je me trompe, il en restoit encore un; & ce moyen, on a malheureusement osé le tenter, quoiqu'on l'ait tenté inutilement autrefois. Nous en parlerons bientôt.

Digitized by Google

Ce ne fut que vers la fin du ſiecle dernier, que la nation Angloiſe eut recours aux emprunts. Toujours avide de conquêtes, elle en a fait de rapides depuis cette époque; mais les guerres l'ont forcée à des emprunts nouveaux, & ſes dettes ſe ſont toujours accrues en raiſon de ſes conquêtes. Elle a payé avec exactitude les intérêts: pour s'y déterminer, il lui ſuffiſoit de vouloir maintenir ſon crédit. Perſuadées qu'elles plaçoient leurs fonds avec ſûreté, les autres nations de l'Europe ſe hâtoient, toutes les fois que la Grande-Bretagne ouvroit un emprunt, de le remplir, & ne s'étoient jamais repenties d'avoir ainſi placé leur argent. Une faillite leur auroit ôté toute confiance; les Anglois n'ont eu garde d'oublier leurs engagemens, & s'en ſont fidélement tenus aux conditions des contrats. Lorſqu'ils ont propoſé de réduire les intérêts, leur premier ſoin a été d'offrir le rembourſement à ceux des créanciers qui n'auroient pas voulu ſupporter une réduction. Rien de plus équitable, & de plus avantageux à la fois à la nation. Une autre politique l'auroit mal ſervie; la perte de ſon crédit auroit néceſſairement entraîné la ruine de ſon commerce, & la chûte de ſes manufactures. Sans manufactures, & ſans commerce, que deviendroit l'Angleterre?

Cependant, plus une puiſſance acquiert de poſſeſſions dans des pays éloignés, & dans les diverſes parties du monde, plus elle a de voiſins à tenir en reſpect, d'ennemis à craindre, de

Digitized by Google

guerres à soutenir, de dépenses à faire. La sureté des colonies, la protection nécessaire aux nouveaux sujets, la gloire du nom Anglois, l'entretien & l'augmentation des troupes, la marine, les établissemens de toute espece; tels furent les prétextes dont la cour se servit pour demander, & le parlement pour accorder de nouveaux subsides. Multipliées à l'excès, les charges faisoient languir le commerce; les artisans, les ouvriers & autres gens de métier s'expatrioient. Le ministere proposa de taxer les Américains; le parlement passa l'acte pour assurer à la nation un revenu fixe dans les colonies du continent. Il eût été prudent d'éviter l'écueil contre lequel on avoit échoué. Peu de tems avant le commencement de la derniere guerre, la cour & le parlement vouloient obliger les habitans des colonies à se servir de papier timbré dans tous leurs actes publics: c'étoit un impôt, les colonies refuserent de s'y soumettre, & tinrent ferme. Sur ces entrefaites la guerre s'allume: l'Angleterre se vit dans la nécessité de ménager les Américains, elle prit le sage parti de céder, & l'acte du timbre resta sans effet. Ce mauvais succès n'a pas empêché les Anglois de revenir à la charge, & de faire imposer les colonies par la puissance législative de la Grande-Bretagne.

A cette derniere époque, les Américains défendirent leur cause avec le même zele, & opposerent aux prétentions du parlement britannique, une résistance qui ne devoit pas le sur-

Digitized by Google

prendre. Ils s'adreſſerent au roi, expoſerent leurs raiſons avec autant de nobleſſe que de modération, firent l'apologie de leur conduite, & demanderent une juſtice qu'ils ſe flattoient d'obtenir. Ils ſe tromperent, on ne daigna pas les écouter. Le refus de recevoir & d'entendre leurs repréſentations, ne les rendit que plus ardens à ſoutenir leurs droits; ils crierent à l'injuſtice, à la violence, & ne balancerent pas à expoſer aux yeux du public leurs moyens de défenſe. La nation, diſoient-ils, ſe taxe elle-même; nous formons une grande partie de la nation, pourquoi donc nous conteſter le droit de nous taxer nous ſeuls, & de rejeter tout impôt qu'on voudroit, ſans notre aveu, mettre ſur nous?

L'Angleterre & l'Irlande ne paient d'autres contributions que celles qui ont été réglées par leurs parlemens reſpectifs. Nous ne devons reconnoître de même que nos repréſentans, eux ſeuls peuvent légitimement nous aſſujettir à des impoſitions: leur enlever ce droit, eſt une uſurpation tyrannique.

Nous ne ſommes pas exempts d'impôts (a), nous en payons de toute eſpece, leur produit eſt tout employé à ſoutenir les établiſſemens civils

(a) En voici l'énumération: taxe fonciere, capitation, droits ſur les mobiliers, impôts ſur les offices, ſur l'induſtrie, ſur le commerce, & enfin ſur toutes les entrepriſes lucratives. Outre cela une acciſe ſur le vin, le rhum, toutes les liqueurs ſpiritueuſes, & un gros droit à l'entrée de chaque Negre.

Digitized by Google

& militaires, formés dans le pays, & à faire face aux engagemens onéreux que nous avons contractés pour appuyer les entrepriſes, & contribuer à la gloire de la nation Angloiſe. Quelles que ſoient nos charges, nous ne ſaurions nous en plaindre, parce que c'eſt nous uniquement qui nous les ſommes librement impoſées. Mais lorſque nous ne mettons aucune borne à notre reconnoiſſance, pourquoi affecte-t-on de nous accuſer d'ingratitude? A la premiere requiſition du roi, nous avons toujours accordé des ſubſides; & ces ſubſides beaucoup trop conſidérables nous auroient paru énormes, ſi nous euſſions moins conſulté notre cœur, que nos facultés.

Dans la derniere guerre les colonies en donnerent une preuve bien marquée; elles fournirent à la mere-patrie les plus grands ſecours, & prodiguerent leur ſang pour la faire triompher. Il leur en coûta pluſieurs millions ſterling pour avoir levé, ſoudoyé & entretenu vingt-cinq mille hommes, (*a*) nombre de troupes tout au moins égal à celui que l'Angleterre fit paſſer en Amérique. Il fallut en venir à de gros emprunts, hypothéquer nos terres, engager le produit de nos contributions. Nous n'écoutâmes que notre généroſité: quand le ſentiment eſt vif, les plus grands ſacrifices ne coûtent pas.

(*a*) Le déboursé d'une ſeule colonie, de la Penſilvanie, fut de cinq cents mille livres ſterling. On ne lui en a remboursé que ſoixante mille.

Digitized by Google

Nos assemblées prirent ces résolutions sur une simple promesse du secretaire d'état, que le parlement indemniseroit les colonies. Sensible à ces procédés, le roi, pendant plusieurs années, demanda à la chambre des communes de dédommager les colonies de l'Amérique septentrionale. Le parlement destina, pour remplir cet objet, une somme annuelle de deux cents mille livres sterling; foible dédommagement, qui ne nous arracha pourtant aucune plainte. Nous avions trouvé une récompense trop flatteuse & trop douce dans notre zele. D'après ces faits, qui pourroit nous supposer l'intention de nous soustraire aux circonstances & aux besoins de l'état, tandis que nous nous bornons à exiger qu'on s'en rapporte aux décisions de nos assemblées?

Ces raisons ne firent qu'irriter des esprits déterminés à ne pas s'y rendre. Les vents soufloient des côtés opposés, les nuages s'amonceloient, la foudre ne tarda pas à partir. La cour, & le parlement, fidele ministre des volontés de la cour, voulurent abattre le parti des colonies. Ils saisirent avec empressement l'occasion qui se présenta de faire éclater leur ressentiment. Un vaisseau de la compagnie des Indes arrive à Boston avec une cargaison de thé.

Le parlement avoit mis un impôt sur cette denrée, dont il se fait une grande consommation dans les colonies angloises. Les Américains avoient vu de mauvais œil qu'on eût établi ce

nouveau droit, ils demandoient la révocation de l'acte du parlement; ils se plaignoient de ce qu'on prenoit toutes sortes de moyens pour leur arracher le peu d'argent qu'ils avoient, & le faire passer en Angleterre. Les dames Américaines de plusieurs villes des colonies s'étoient engagées à ne plus faire usage du thé des Indes. Si tous les colons eussent pris & gardé la même résolution, l'acte eût été bientôt révoqué.

Une voie de fait augmenta les troubles, & fit perdre toute espérance de pacification. A l'arrivée du vaisseau de la compagnie, la populace de Boston s'attroupe, prend les armes qui lui tombent sous la main, monte sur le bâtiment, maltraite quelques personnes de l'équipage, & jette les caisses de thé dans la mer. La nouvelle de cet acte de violence ne fut pas plus tôt apportée à Londres, que la cour & le parlement résolurent, non de punir quelques coupables, mais de châtier & de faire rentrer dans le devoir les colonies rebelles. On presse les armemens pour bloquer Boston, soumettre ensuite par la force les quatre provinces de la baie de Massachussett, traiter en ennemis tous les Américains du continent qui avoient *des relations avec les Bostoniens*, & ceux même qui pourroient en avoir. Le Ciceron Anglois, Edmond Burke, a dit hautement dans la chambre des communes, que la cour n'avoit pas d'autres raisons pour étendre si loin sa vengeance. En suivant cette induction, il eût été facile d'envelop-

per

per dans une même déclaration de guerre, toutes les puiſſances des quatre parties du monde.

Le deſir de la paix & l'amour de la juſtice, n'étoient pas éteints dans les cœurs des habitans de Boſton. Ces bons Américains déſavouerent les coupables, promirent de les faire punir, & offrirent à la compagnie les dédommagemens convenables. Ces propoſitions ne furent pas du goût des Anglois, ils les rejeterent avec mépris. Il ne reſtoit aux Américains que deux partis, ou de ſubir le joug, ou de faire ligue entr'eux pour défendre leurs droits, leurs propriétés & leur vie. Pour ne rien précipiter & agir d'un concert unanime, les colonies choiſiſſent leurs députés; le congrès s'aſſemble, il délibere: ſuivons-en les opérations. La ſageſſe, la modération, l'amour de la patrie, préſident à cet auguſte conſeil. La cour n'a pas voulu entendre les humbles repréſentations des colonies, le congrès s'adreſſe au peuple de la Grande-Bretagne, lui porte ſes plaintes, & cherche à l'émouvoir. Sa lettre eſt datée du 5 ſeptembre 1774. Nous allons en donner un précis, parce qu'elle jette un grand jour ſur cette affaire, & montre à découvert le caractere & le génie des Américains du continent.

Quand une nation, (c'eſt le congrès qui parle) élevée à la grandeur par la liberté, & couronnée de toute la gloire que l'héroïſme, la généroſité & l'humanité peuvent donner, s'abaiſſe juſques à prendre ſur elle l'ignominieuſe

Digitized by Google

tâche de forger des chaînes pour ſes amis & ſes enfans ; quand, loin de prendre les armes pour la défenſe de la liberté, elle s'engage à ſoutenir ouvertement l'eſclavage & l'oppreſſion, on a lieu de croire alors, ou que la vertu ne regne plus ſur elle, ou qu'on peut lui reprocher la plus grande négligence dans le choix des perſonnes entre les mains deſquelles cette nation a confié ſon gouvernement. Dans des guerres auſſi longues que ſanglantes, ſoit avec leurs concitoyens, ſoit avec l'étranger, contre les efforts de puiſſantes nations, contre les attaques ouvertes de leurs ennemis, & la perfidie plus dangereuſe encore de leurs faux amis, les habitans de votre isle, vos généreux & glorieux ancêtres, ont maintenu leur indépendance, & vous ont tranſmis, à vous qui êtes leurs deſcendans, les droits de l'homme & les avantages de la liberté. Ne ſoyez donc pas ſurpris que nous qui avons la même origine, & tenons de nos peres les mêmes droits & les mêmes libertés, nous refuſions de les abandonner, ces droits & ces libertés, à la diſcrétion de perſonnes dont les intentions ne portent ſur aucun principe raiſonnable, & qui ne les font valoir que pour diſpoſer ſouverainement de nos biens & de nos vies, afin de vous réduire enſuite plus facilement vous-mêmes à l'eſclavage.

La cauſe de l'Amérique attire aujourd'hui l'attention univerſelle : cet infortuné pays eſt opprimé, maltraité, calomnié. Nous ne balan-

Digitized by Google

çons pas à nous adreſſer à vous ſur un objet ſi important. Ce que nous devons à la poſtérité, à votre propre intérêt, à la proſpérité générale de l'empire, nous engage à prendre ce parti. Sachez donc que, fondés ſur la juſtice, nous nous regardons, & nous prétendons qu'on doit nous regarder comme auſſi libres que nos co-ſujets de la Grande-Bretagne, & que nulle puiſſance ſur la terre n'a droit de nous enlever notre propriété ſans notre conſentement.

Nous réclamons tous les avantages accordés par la conſtitution britannique, & particuliérement le droit ineſtimable de n'être jugés que par des jurés (*a*). Nous regardons comme une prérogative eſſentielle de la liberté, que perſonne ne ſoit condamné ſans être entendu, ni puni pour des délits ſuppoſés, ſans qu'on lui ait permis de ſe défendre. Nous croyons que l'autorité législative de la Grande-Bretagne ne va pas juſques à pouvoir établir une forme de gouvernement arbitraire, dans aucune partie du globe.

Les propriétaires de la Grande-Bretagne ne ſont-ils pas maîtres de leurs domaines? Pourquoi les poſſeſſeurs de terres en Amérique auroient-ils moins de droit ſur leurs propriétés, que vous n'en avez ſur les vôtres? Pourquoi ſoumettroient-ils leurs biens à la volonté d'un parlement, ou de tout autre tribunal qu'ils n'au-

(*a*) Juges qui ſont de la même condition que l'accuſé.

Digitized by Google

roient pas établi de leur propre choix? Une vaſte étendue de mers nous ſépare, & nous habitons fort loin du palais du roi; ſeroit-ce une raiſon pour mettre une différence entre nos droits & ceux des Anglois? Si le parlement admet ces diſtinctions injuſtes & chimériques, il ſe trompe, & ſa politique eſt mauvaiſe.

Ce fut ſur la fin de la derniere guerre, & ſous un miniſtre ennemi de la liberté (lord Bute), qu'on forma le plan de réduire en ſervitude vos concitoyens d'Amérique. Depuis ce moment fatal, on n'a pas ceſſé d'en pourſuivre l'exécution. Avant cette époque, il vous ſuffiſoit de vous enrichir du fruit de nos travaux, de charger notre commerce de toutes les reſtrictions qui tournoient à votre profit, d'exercer un empire abſolu ſur la mer, de nous marquer les ports où il nous étoit libre d'échanger ou de vendre nos denrées, & de nous déſigner les nations avec leſquelles il nous étoit permis de commercer. Nous ſupportions ſans plainte & ſans murmure le poids de ces chaînes & de ces prohibitions. Attachés par les plus forts liens à la mere-patrie que nous voyions dans vous, nous nous eſtimions heureux de contribuer à votre proſpérité.

Oui, nous vous prenons à témoin de notre fidélité & de notre zele pour les intérêts communs de l'empire. Nos biens, notre tranquillité, notre ſang, voilà ce que nous avons ſacrifié dans les dernieres guerres, pour rendre vos

Digitized by Google

armes victorieuſes. A peine nos affaires commençoient-elles à ſe rétablir, qu'on voulut nous enlever tout notre numéraire par l'acte du timbre; les marchandiſes que vous défendiez d'acheter des autres nations, furent chargées de droits. Quoiqu'on ne recueille point de vin en Angleterre, vous nous forçâtes à venir nous pourvoir chez vous, & à payer, outre le prix de la boiſſon, une acciſe conſidérable. Vous nous impoſâtes ces droits de la maniere la plus injuſte & la plus contraire à la conſtitution. Afin de faire ceſſer nos plaintes, il fut ſtatué que ce revenu ſeroit employé en Amérique, pour nous protéger & nous défendre; mais un pareil prétexte ne colora pas ces exactions. Les ſommes qui proviennent des droits impoſés, on les diſſipe follement, en les diſtribuant aux favoris de la cour, & aux créatures des miniſtres, tous pour la plupart ennemis déclarés de l'Amérique.

Toutes les fois que les beſoins de l'état l'exigeront, nous fournirons volontiers de l'argent & des troupes, c'eſt notre devoir: mais nous ne ſouffrirons pas qu'on nous taxe d'une maniere injuſte & illégale; qu'on nous prive du droit d'être jugés par nos pairs; qu'on nous traduiſe devant un ſeul homme vendu à la cour; qu'on nous ſoumette enfin à des loix qui diſpenſent l'accuſateur de donner des preuves de l'accuſation, & ne laiſſent à l'acuſé que l'alternative, ou de démontrer ſon innocence, ou d'être puni comme coupable.

Digitized by Google

Quand le parlement eut mis un impôt sur le thé qui seroit importé en Amérique, nous déconcertâmes ses mesures, en prenant la résolution d'arrêter l'importation de cette denrée. Le ministere prit alors des arrangemens avec la compagnie des Indes, & la fit autoriser par un acte du parlement, à porter & vendre le thé dans les colonies. Nous vîmes bien que la compagnie s'étoit engagée à payer le droit, & qu'à l'aide de son privilege exclusif, elle mettroit au thé le prix qu'il lui plairoit; nous nous mîmes en devoir de parer le coup qu'on vouloit nous porter. Le gouverneur de Boston voulut faire débarquer du thé, le peuple en brûla une partie, & jeta l'autre dans la mer. Outré d'avoir échoué dans l'exécution de son projet, le ministere renonça aux subtilités & aux ruses, pour recourir à la force ouverte & à une lâche violence. Le port de Boston fut bloqué par une escadre, & une armée prit ses quartiers dans le cœur de la ville. Les habitans n'eurent plus de commerce, le bas peuple ne subsistoit que par la charité des citoyens riches ou aisés. Il fallut souffrir tous ces maux, ou se déterminer à passer sous le joug, & consentir à devenir esclaves, en reconnoissant le pouvoir absolu du parlement sur les biens & la vie des colons.

Que votre nation cesse enfin de vanter sa justice & son humanité. Lisez votre histoire, fouillez même dans les annales des monarchies

Digitized by Google

& des états livrés au deſpotiſme, & citez-nous un exemple d'hommes condamnés & punis ſur de ſimples imputations, ſans avoir été interrogés, ſans aucune forme judiciaire, & ce qui excite encore plus l'indignation, en vertu de loix portées uniquement pour l'objet en queſtion, & après que le délit a été commis. Si une pareille conduite ne peut ſe concilier avec l'eſprit de vos loix, bien moins pourroit-on juſtifier celle de ces hommes de ſang qui ont enveloppé dans le même châtiment les innocens & les coupables, & qui, pour punir trente ou quarante perſonnes, ont précipité dans l'indigence & le malheur trente ou quarante mille colons, non vos ennemis, mais vos amis, vos concitoyens, vos freres.

Heureux encore ſi c'étoit là le terme de l'oppreſſion! Mais elle va toujours plus loin. Tous les habitans de la baie de Maſſachuſſett viennent, en vertu d'un ſimple acte du parlement, de perdre leurs privileges, ſignés par le ſouverain, & accordés aux fondateurs de cette floriſſante colonie. Sous prétexte qu'il s'eſt commis un acte de violence dans une ville, on viole la liberté, on détruit les droits, on change la forme des gouvernemens dans pluſieurs provinces. Nous omettons mille autres injuſtices qu'il ſeroit trop long & trop inutile de rapporter, elles ne vous ſont pas inconnues.

Suppoſé que le miniſtere, en employant toutes les forces de la Grande-Bretagne, vienne à

Digitized by Google

bout de nous réduire à un état d'aviliſſement & de ſervitude, vous n'acheterez ce honteux ſuccès qu'en groſſiſſant votre dette nationale, dont le poids énorme affaiſſe déjà vos libertés. Votre commerce ſouffrira un prodigieux échec, & vous ne tarderez pas à le ſentir. Mais quand vous réuſſiriez ſelon vos deſirs, & que le nombre de vos victoires égaleroit celui des combats que vous nous aurez livrés, votre ſort en deviendroit-il meilleur? Quels avantages, quels lauriers rapporteriez-vous d'une pareille conquête? Le miniſtere ne pourra-t-il pas ſe ſervir des mêmes inſtrumens pour alonger les chaînes & vous en charger? Pouvez-vous vous promettre que, devenus eſclaves, nous refuſions nos forces à ceux qui voudront vous réduire à la même condition?

Ceci n'eſt pas une chimere; les conceſſions que la cour accorde à tous ceux qui veulent faire des défrichemens dans le continent de l'Amérique, feront couler des ſources intariſſables de richeſſes dans le tréſor du roi. Si l'on joint à cela le pouvoir de taxer l'Amérique à volonté, la couronne ſe rendra indépendante, elle n'aura que faire de vous demander des ſubſides, elle ſera plus riche qu'il ne faudra pour acheter les miſérables reſtes de la liberté qu'on trouve encore dans votre iſle. En un mot, prenez garde de tomber dans le précipice qu'on veut creuſer pour nous.

Nous aimons à nous le perſuader, la vertu,

Digitized by Google

la justice, le zele du bien public, regnent encore dans la nation Angloise, c'est uniquement à ces vertus que nous en appellons. Si vous êtes déterminés à laisser à vos ministres un plein pouvoir pour se jouer des droits de l'humanité; si ni la voix de la justice, ni les dispositions des loix clairement énoncées, ni les principes de la constitution, ni les sentimens que tout homme doit éprouver dans son cœur, ne vous détournent pas d'embrasser la défense d'une cause injuste, & restent sans force pour vous empêcher de répandre le sang de vos freres réduits à l'extrémité la plus cruelle, nous osons, nous devons même vous déclarer que jamais nous ne consentirons à devenir les vils serviteurs d'aucun ministre, ni les lâches esclaves d'aucune nation.

Pour rétablir l'harmonie qui régnoit entre nous & les habitans de la Grande-Bretagne, il n'est besoin que de remettre les choses dans l'état où elles étoient à la fin de la derniere guerre. Mais comme les causes de tous ces troubles & de tous ces malheurs ne dépendent pas de nous, la prudence exige que nous en prévenions les effets. Le commerce nous fournit les denrées & les marchandises qui nous manquent. Par les encouragemens que nous allons donner à l'industrie, nous viendrons bientôt à bout de nous passer du commerce. Il nous sera facile de recueillir & de fabriquer chez nous ce qu'on recueille & fabrique en Europe. Notre pays est bon, fertile, il nous donnera toujours le nécessaire, & sou-

eſt-il à préſumer qu'elles s'emparent tout-à-coup d'une grande multitude, qu'elles l'agitent, la tourmentent & la précipitent d'excès en excès, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'une multitude choiſie, éclairée dans la politique, aſſemblée pour le bien public; d'une multitude enfin, dont une partie forme le conſeil du prince, & l'autre compoſe le tribunal ſuprême d'une nation qui ſe croit la plus ſage de l'univers? Je parois en ce moment oublier une vérité connue à quiconque a voulu réfléchir; ceci n'eſt que l'ouvrage d'un ſeul homme, ou l'ouvrage de pluſieurs conduits aveuglément, ou irréſiſtiblement & néceſſairement pouſſés par un ſeul. Le miniſtre ordonne, le parlement exécute les ordres du miniſtre.

Quel admirable concert regne à Philadelphie! Les députés des colonies y ſont tous aſſemblés, ils propoſent, examinent, déliberent, décident; point de cris, point de débats. Voyons les premieres loix émanées de cet aréopage, elles nous ſeront des gages de la ſageſſe, de la modération & de la fermeté des Américains. Le congrès aſſemblé à Philadelphie le 5 ſeptembre 1774, proteſte d'abord de ſa fidélité envers le roi, & de ſon attachement pour la nation Britannique. Le ſyſtême de réduire les Américains en ſervitude, l'inquiete, l'effraie. De tous les moyens qui ſe préſentent, dit cette auguſte aſſemblée, il n'en eſt point de plus efficace ni de plus pacifique que de ſuſpendre tout commerce avec les habitans de l'Angleterre. Dans

Digitized by Google

cette vue, nous ſommes convenus, tant en notre nom qu'en celui de toutes les colonies que nous repréſentons, de n'importer déſormais aucune denrée ou marchandiſe de la Grande-Bretagne, de l'Irlande & de l'Amérique Britannique, & de ne tirer d'aucun lieu du monde, du thé des Indes orientales, de l'indigo, du café, & du vin de Madere.

Où voit-on dans ces déciſions, la paſſion & le reſſentiment ? Les colons ſe condamnent & conſentent librement à ſouffrir de grandes privations. Dans peu ils ne tireront plus rien de l'Angleterre. Mais ils laiſſent aux Anglois tout le tems de la réflexion. Ce n'eſt qu'après un an révolu que les colonies ceſſeront de porter leurs denrées ou marchandiſes en Angleterre. Les perſonnes ſenſibles n'ont pas lu ſans attendriſſement le ſage, l'admirable réglement fait en faveur des Negres. Les Américains s'élevent avec force contre ceux qui attaquent leurs libertés ; continueroient-ils eux-mêmes à en dépouiller les autres ? Réſolus de préférer la mort à l'eſclavage, déſormais ils traiteront tous leurs ſemblables comme eux-mêmes. Ils ne permettront plus, dit le congrès, qu'il entre dans les colonies & qu'on y vende aucun eſclave. Nous renoncerons entiérement à la traite des Negres : loin d'y prendre aucune part, nous refuſerons de louer des vaiſſeaux & d'avoir commerce avec tous ceux qui y ſeront intéreſſés.

Bel exemple pour les nations Européennes

Digitized by Google

qui ont des poſſeſſions en Amérique ; mais quelle leçon ſur-tout pour les Anglois ! Ils ſe flattent d'être le peuple le plus idolâtre de la liberté ; l'eſtime qu'ils font d'un bien ſi précieux ne devroit-elle pas les engager à ne donner jamais atteinte à la liberté des autres ? De quelle horreur ne devroient-ils pas être ſaiſis, quand ils comptent leurs richeſſes par les troupeaux d'hommes noirs qu'ils élevent, ou plutôt qu'ils tourmentent & qu'ils déchirent dans leurs colonies ? Puiſqu'ils ſe vantent de connoître ſi bien les droits de l'humanité, devroient-ils jamais oublier que l'homme eſt toujours homme, & qu'on ne peut l'avilir, le maltraiter ſans crime ? Ils ont beſoin d'eſclaves : telle eſt leur juſtification & leur apologie. Ils ont beſoin d'eſclaves ! Et quel châtiment, quelle punition méritent ceux qui ſe ſont fait un pareil beſoin ? Avant qu'on eût tranſplanté dans les colonies un ſi grand nombre d'Africains, l'Amérique étoit-elle ſans habitans & ſans culture ? Falloit-il des bras noirs pour défricher la terre, & d'autres bras n'auroient-ils ſervi qu'à la frapper de ſtérilité ?

Mais pourquoi reprocher à l'Angleterre une faute qui lui eſt commune avec les autres nations ? Je ne fais grace à aucune, cette inculpation les regarde toutes ; mais les Anglois la méritent mieux encore, parce que les plus malheureux de tous les eſclaves ſont ceux qui ſont enchaînés dans les isles & les autres colonies ſoumiſes à la domination britannique. Rien n'eſt plus

Digitized by Google

frappant dans les poſſeſſions angloiſes que les révoltes & les complots des Negres. Ils n'y deviennent ſouvent les plus méchans des hommes, que parce qu'ils y ſont les hommes les plus malheureux. Le fer, le feu, le poiſon, les crimes les plus noirs ne leur coûtent rien pour ſe défaire de leurs maîtres, j'ai preſque dit de leurs bourreaux. Moins cruellement traités par-tout ailleurs, ils s'y livrent à moins d'excès. Dans les établiſſemens eſpagnols & françois, on ne vit des Negres empoiſonneurs, qu'après que les colons eurent le malheur d'acheter des noirs à la Jamaïque. Dans cette isle il ſe paſſe trop ſouvent des ſcenes d'horreur, dont tout le monde eſt aſſez inſtruit quand elles ont pour auteurs des Negres, mais qu'on ignore pour l'ordinaire, quand elles ſont données par des planteurs.

Voici un trait affreux qui regarde un de ces derniers : les Anglois l'ont conſigné eux-mêmes, il y a quelques années, dans la plupart de leurs papiers publics ; nous ne pouvons avoir de meilleurs garants du fait. Un riche colon de la Jamaïque avoit fait conſtruire une voiture aſſez légere, dans laquelle il prenoit le barbare plaiſir de ſe faire traîner par ſix Negres attelés deux à deux. Il vouloit aller toujours du même pas que la poſte ; les Negres ne pouvoient le ſoutenir long-tems ; à peine avoient-ils fait une lieue, qu'ils étoient épuiſés & tomboient à chaque pas ; le maître inhumain les excitoit en

Digitized by Google

les accablant de coups de fouet, & les forçoit à se relever. Ils arrivoient enfin à demi morts, haletans, palpitans, le corps tout déchiré, couverts de sang, de sueur & de poussiere. Par ordre du colon, un de leurs camarades venoit les traiter, & versoit du vinaigre sur leurs plaies. Le lendemain, ou plus tôt même, s'il plaisoit au planteur, d'autres Negres étoient employés à lui procurer le même amusement. Les Anglois, il est vrai, se plaignoient de ce que le gouvernement n'avoit pas sévi contre cet homme de sang. On n'a pas dit que les Negres aient jamais tiré vengeance de ces cruautés : la terre n'est pas purgée de ce monstre, & vraisemblablement on le laisse continuer son détestable exercice.

On ne peut pas dire que de pareilles atrocités sont l'abus d'un pouvoir légitime. Quel droit avons-nous d'enchaîner des Africains & de les asservir aux plus rudes travaux pour nous enrichir ?

La cupidité croit répondre à tous les reproches, en assurant qu'ils seroient plus malheureux encore dans leur pays aride. Eh ! pourquoi les voit-on donc s'en éloigner avec tant de douleur ? Pourquoi faut-il tant de soins & de vigilance pour les arracher des rivages de l'Afrique ? Le désespoir qu'ils font si souvent éclater, annonce-t-il que leur patrie leur soit indifférente ?

Arrivés aux colonies, ils souffrent le joug avec impatience ; & si l'on tarde à le leur rendre

Digitized by Google

rendre plus doux, il n'eſt pas rare qu'ils ſe détruiſent eux-mêmes, dans l'eſpérance qu'après leur mort ils retourneront dans leur patrie. Mais je plaide inutilement la cauſe de ces malheureux; les colons auront toujours des eſclaves. Au moins, que les maîtres n'oublient jamais que ces infortunés ſont leurs ſemblables. L'intérêt peut-être autant que l'humanité exigent qu'on les traite avec douceur; l'oppreſſion, la tyrannie, les ſouffrances habituelles peuvent les rendre bientôt incapables de ſervir, ou trop capables de ſe venger. Quand on traite les hommes comme des brutes, flétris par l'aviliſſement, ils deviennent ſtupides; ou aigris par l'injuſtice & irrités par la douleur, ils deviennent féroces. Vous croyez n'avoir élevé que des animaux domeſtiques, craignez d'avoir nourri des tigres & des lions.

Continuons à écouter attentivement les ſages diſpoſitions du congrès. Le plus ſûr moyen de rendre l'importation nulle, eſt de réduire à rien la conſommation intérieure. Il ne faudra rien épargner, ni efforts, ni ſoins, pour perfectionner les races des brebis & augmenter le nombre de nos troupeaux. En conſéquence, nous ne tuerons de bêtes à laine dans nos boucheries, que le moins qu'il nous ſera poſſible, ſur-tout de celles qui feront de la plus belle eſpèce. Nous ne permettrons pas d'en tirer de nos colonies pour les Indes Occidentales, & pour quelqu'autre lieu que ce ſoit. Ceux d'entre nous qui ont

Digitized by Google

des troupeaux trop nombreux, ou qui pourront se priver aisément d'une partie de leur menu bétail, la céderont à leurs voisins, préférant les moins riches aux autres, & concluant le marché à des conditions raisonnables.

Chacun de nous, selon son rang & ses facultés, donnera l'exemple de l'économie & de la frugalité; encouragera l'industrie; hâtera les progrès & la perfection de l'agriculture, des arts, des manufactures du pays; évitera toute sorte de dépenses inutiles, & s'opposera de toutes ses forces à ce qu'on prenne dans les colonies des plaisirs ou des amusemens ruineux, tels que sont les courses de chevaux, les combats de coqs, les spectacles, les comédies.

Après avoir ainsi réglé les loix somptuaires, le congrès défend aux marchands de profiter de la rareté des denrées & des marchandises pour vendre à plus haut prix. Le taux qu'ils suivront, sera celui qui avoit lieu avant que la confédération fût formée. L'assemblée entre ici dans quelques détails, pour faire vendre certaines marchandises qui arriveront, ordonner le rembarquement des autres, donner des secours aux habitans de Boston, leur procurer du travail & remplir d'autres objets intéressans. Dans chaque ville & dans chaque bourg, les citoyens qui ont droit de suffrages, éliront un tribunal, dont la fonction particuliere sera de veiller avec le plus grand soin sur la conduite des habitans, relativement

Digitized by Google

à l'association générale. Quand les membres de ce tribunal auront prononcé, à la pluralité des voix, qu'une personne a manifestement violé les droits de la confédération, & rompu les liens qui l'y attachoient, le coupable sera dévoué à l'infamie. Son ingratitude ou son infidélité sera insérée dans les papiers publics. Il faut que les traîtres soient publiquement connus, & généralement abhorrés comme ennemis de la liberté & de la patrie. Dès qu'ils seront ainsi notés, on défend toute liaison, tout commerce avec eux. On ne sauroit punir d'une maniere plus douce, & peut-être qu'il n'est point de moyen plus sûr pour prévenir les défections & les trahisons des particuliers.

Le congrès renonce ensuite à toute correspondance avec les provinces de l'Amérique septentrionale qui n'accéderont pas au traité d'union, ou qui, après l'avoir signé, s'en détacheront. Il finit par protester, au nom de toutes les colonies confédérées, de ne jamais abandonner les résolutions prises, & s'engage à en observer fidélement les articles, jusqu'à ce que le parlement révoque les actes passés depuis la derniere guerre contre les intérêts des colonies. Après l'énumération de ces actes, dont la liste est assez longue, l'assemblée recommande aux congrès provinciaux des colonies respectives de faire tels réglemens ultérieurs qu'ils jugeront convenables pour le bien public, selon la nécessité des circonstances.

Digitized by Google

Cette ſageſſe & cette modération ſont admirables, mais elles ne ſuffiſent pas; il faut montrer à préſent du courage & de la fermeté. Les mers ſont couvertes de vaiſſeaux qui portent en Amérique les troupes de la Grande-Bretagne. Les Américains ne ſe ſeroient-ils préſentés ſi hardiment que pour reculer avec plus de honte? Tout paroît à craindre pour eux. L'ennemi eſt en force, il ne reſpire que la vengeance, il vole pour punir des rebelles, il ne peut s'imaginer que les colons oſent en venir aux mains & ſe meſurer avec lui. Pour les humilier, les abattre, il eſt perſuadé qu'il ne doit pas lui en coûter une goutte de ſang.

A n'en juger que ſur les apparences, l'Anglois a raiſon; il paroît impoſſible que les colonies lui réſiſtent. Il ſemble que les Américains n'ont pour eux que la volonté de ſe défendre. Ils ſont ſans armes, ſans munitions, ſans officiers, ſans ſoldats; on tremble pour eux. Ceſſons cependant de craindre: avec une population nombreuſe, avec des hommes ſenſibles qui ſe croient maltraités, inſultés, opprimés; avec des citoyens qui priſent la liberté plus que la vie, on a bientôt des bras aguerris, des héros. Dès ce moment, tout le continent de l'Amérique eſt en action. Ici l'on fabrique des armes; là on jette des canons en fonte, on fait de la poudre, des balles & d'autres munitions. Ce que le pays ne peut fournir, on va le prendre chez l'étranger, en bravant l'ennemi & à travers mille dangers.

Digitized by Google

Les magasins, les arsenaux sont déjà formés. Par-tout on leve des milices, & le choix seul embarrasse. Les capitaines, les officiers généraux sont élus. L'ardeur, l'application, l'exercice, font de ces milices qu'on auroit cru méprisables, des troupes vraiment disciplinées. Ce n'est pas nous qui avançons ce fait inconcevable; il est connu de tous nos contemporains.

L'histoire nous avoit transmis comme un exemple unique les progrès rapides de Lucullus. Cet illustre Romain, entiérement dévoué aux plaisirs, n'avoit presqu'aucune connoissance de l'art de la guerre, lorsqu'il partit pour aller prendre le commandement des légions romaines qui étoient dans la Perse. Pendant tout son voyage, il étudie avec ardeur les ouvrages des grands maîtres, & les leçons des célebres capitaines. Le talent, le génie, le desir de se distinguer, secondent cette étude opiniâtre. Lucullus étoit à Rome plus ignorant que le dernier soldat; il arrive à sa destination plus instruit que les meilleurs généraux. Il dirige les opérations avec une admirable sagacité, il étonne par l'étendue de ses projets & de ses vues, il possede toutes les parties de la tactique, il fait les évolutions les plus promptes & les plus inattendues, il est maître en l'art des campemens, il connoît toutes les ruses. Il presse le combat quand il est comme sûr de vaincre, & l'évite adroitement quand il ne se trouve pas dans une position favorable, ou qu'il craint d'être vaincu.

Digitized by Google

On ne le croyoit fait que pour les délices de Rome, on voit avec étonnement qu'il n'eſt pas moins propre à cueillir des palmes & à ceindre ſon front de lauriers.

Laiſſons la maîtreſſe du monde admirer ſon Lucullus. Un prodige du même genre, mais mille fois plus étonnant encore, doit attirer toute notre attention, & fixer nos regards. La Grande-Bretagne déclare ſéditieuſes & rebelles ſes colonies de l'Amérique, elle ordonne des préparatifs de guerre, équipe des flottes, envoie des troupes pour châtier les coupables. Dans l'intervalle de la rupture aux premiers actes d'hoſtilité, les colons, les planteurs, uniquement occupés de la culture & du produit de leurs terres, ces marchands confinés habituellement dans un comptoir, & dont la ſcience ſe réduit à calculer leurs gains ou leurs pertes, ces artiſans qui ne quittoient pas leurs atteliers, ces manufacturiers, ces laboureurs, ces bourgeois tranquilles & ſédentaires, ces citoyens pacifiques ſe trouvent métamorphoſés en un peuple de guerriers, prêts à repouſſer l'ennemi, ou à s'enſevelir ſous les ruines de la patrie. En arrivant au continent, les troupes de la Grande-Bretagne ont trouvé des hommes à combattre. Il a fallu diſputer le terrein de part & d'autre; il y a eu des échecs, des pertes, des ſuccès. En apprenant à combattre, les colons ont appris à vaincre.

La cour & le parlement virent enfin que la

Digitized by Google

guerre pourroit être opiniâtre, & l'issue douteuse. La premiere campagne qu'ils croyoient devoir mettre fin aux troubles, n'eut pas le succès qu'ils en attendoient. La guerre continua, & les affaires n'en allerent pas mieux : à l'humiliation de la Grande-Bretagne, pour ne pas dire à la honte de son nom & de ses troupes, Boston fut évacué. Peut-être étoit-ce le parti le plus sage que celui de la conciliation. L'Angleterre auroit trop rougi d'y penser, elle forma un autre plan, & résolut de faire de la Nouvelle-Yorck le centre de la guerre. Pour y réussir, elle mit sur pied un plus grand nombre de troupes, elle en prit même chez l'étranger; elle alla jusqu'à dégarnir ses places. Les opérations furent lentes. La mauvaise nourriture, les maladies détruisoient une partie des soldats, tandis que le fer moissonnoit l'autre; les colons aguerris firent des incursions dans le Canada. Leurs armateurs faisoient tous les jours des prises considérables, & les emmenoient en triomphe. Depuis les extrêmités des Indes Occidentales jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, ils attaquoient les vaisseaux marchands & s'en emparoient. Les Anglois avoient des flottes, & malgré leurs flottes, ils ont fait de plus grandes pertes qu'ils n'en ont occasionnées aux colonies confédérées; & pour le nombre & pour la valeur, les prises de celles-ci l'emportent de beaucoup sur les prises des autres. Enhardis par leurs succès, les Américains ont osé s'approcher des côtes d'Angleterre. Ils y ont troublé le com-

Digitized by Google

merce de leurs ennemis ; on les a vus même descendre en Ecosse & en Irlande, pour y prendre ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Ils n'inspiroient pas la terreur aux habitans, ils traitoient avec eux pour des vivres, & après en avoir acheté à un prix raisonnable, ils se rembarquoient. Leur conduite est la même ; ils montrent par-tout autant d'honnêteté que de bravoure.

Cependant la Grande-Bretagne s'épuise par ses efforts ; ses finances baissent, ses dépenses augmentent, ses dettes se multiplient, ses forces s'affoiblissent ; elle emprunte, son crédit s'en ressent. Les nations qui ont placé des fonds considérables sur elle, commencent à craindre une banqueroute ; elles demandent le remboursement de leurs créances, ou profitent du moment pour retirer leurs capitaux. La Hollande & la Suisse, qui ont prêté des sommes immenses aux Anglois, donnent les premiers l'exemple, & cet exemple est suivi. Je ne parle pas des particuliers, rien de plus fréquent que les faillites ; les négocians les plus accrédités n'en sont point exempts ; tout se tient dans le commerce ; si quelqu'un d'entr'eux vient à tomber, il est rare que sa chûte n'entraîne celle de plusieurs autres. Mais laissons ces détails, pour ne suivre que les grands objets que nous avons entamés.

L'état des colonies est bien plus avantageux, les ressources ne leur manquent pas. Ils n'ont pas à entretenir des armées à deux mille lieues

Digitized by Google

de distance, leurs soldats sont bien aguerris, & leur entretien est peu dispendieux. Le pays où combattent leurs troupes, n'est pas un pays ennemi; elles ne craignent ni l'intempérie des saisons, ni le changement de climat, ni les horreurs de la famine. En gagnant du tems, les colons n'en sont que plus assurés, ou de lasser l'ennemi ou de le vaincre. Aux yeux des gens prévenus, l'Angleterre n'a rien perdu de son opulence, de sa puissance, de sa force: mais elle a beau masquer sa foiblesse, cacher son inquiétude, parler toujours de richesses; malgré les grosses listes de vaisseaux dont elle enfle ses papiers publics; malgré les grands appareils de quelques-uns de ses ports, malgré la fierté de ses discours & la hauteur de ses menaces; malgré ses vastes projets & le pompeux étalage des moyens qu'elle se flatte d'avoir en main pour les exécuter; malgré ses belles entreprises, son luxe, ses prodigalités, le véritable état de ses affaires est parfaitement connu de tous ceux qui suivent ses opérations & les progrès de ses malheurs. Ils savent que les dettes de la nation vont au-delà de trois milliards, & que si la paix ne vient mettre fin aux troubles, elles seront portées jusqu'à deux cents millions de livres sterling. Un auteur Anglois, aussi bien instruit que peu suspect, le docteur Price, a prouvé invinciblement par des faits & des calculs fondés sur les faits, que dans peu d'années la dette nationale iroit à cette somme énorme. Il faut

obſerver que ſon pamphlet a paru il y a plus de trois ans. Quant aux forces, à chaque printems les difficultés augmentent pour remplacer les victimes qui ſont tombées ſous les coups des colons. Gibraltar, Port-Mahon & pluſieurs autres places ſont gardées par des troupes Hanovriennes. L'électorat commençoit à peine à ſe relever de l'état d'épuiſement où l'avoit mis la derniere guerre, lorſque le roi d'Angleterre, qui en eſt le ſouverain, a ordonné d'y faire de grandes levées de troupes. Ce pays avoit beſoin de bras, on vient de lui arracher une partie de ceux qui lui reſtoient. Les princes d'Allemagne ne paroiſſent plus diſpoſés à fournir aux Anglois de nouvelles troupes auxiliaires. Les Ruſſes avoient fait eſpérer qu'ils enverroient vingt mille hommes; mais ce renfort n'eſt pas encore en marche, & vraiſemblablement il ne s'y mettra pas de long-tems.

L'amour-propre des Anglois a beaucoup ſouffert, d'avoir ainſi recours aux étrangers pour leur confier la garde des places fortes qu'ils ont ſur la Méditerranée, & ſe mettre en état de domter, au moins d'inquiéter les Américains. La néceſſité les a forcés à faire des ſacrifices encore plus coûteux. Il a fallu diminuer le corps des troupes dans l'intérieur de l'état. Pendant un tems on ne comptoit pas plus de quatre ou cinq mille hommes dans l'Irlande, une partie de la nation en étoit effrayée. L'impitoyable intolérance s'eſt enfin relâchée, on a ſouffert que

Digitized by Google

les catholiques Irlandois rendiſſent à l'état quelques ſervices. Ils forment eux ſeuls les deux tiers des habitans du royaume ; & les loix conſtitutives vouloient qu'ils ne fuſſent employés à rien de ce qui avoit quelque rapport avec le gouvernement.

Tout cela nous prouve que la Grande-Bretagne n'eſt pas dans un état auſſi floriſſant, & n'a pas d'auſſi grandes reſſources que ſes partiſans le publient. La guerre frappe également ſur la population, les finances, le commerce, les manufactures de ce royaume ; encore quelques années, & on le verra abſolument épuiſé & d'hommes & d'argent. L'état & les ſujets, tout y eſt dans l'embarras, la miſere ou la ſouffrance ; une diminution alarmante de moyens & de revenus ſe joint à un accroiſſement forcé de beſoins. Senſibles à l'humiliation de la patrie, & touchées du mauvais ſuccès de ſes armes, des villes aiſées & riches ouvrent des ſouſcriptions pour lever des régimens & les entretenir à leurs frais. Ce trait de généroſité mérite des éloges, & doit exciter la reconnoiſſance de la puiſſance législative ; mais avant d'approuver & d'applaudir, le parlement examine avec ſcrupule ſi cet acte eſt parfaitement conforme aux loix, & ſi ſon autorité n'en ſouffre pas quelque atteinte. D'un côté l'édifice menace ruine ; il eſt de l'autre tout en feu ; eſt-il permis de l'étayer ? eſt-il légal d'éteindre l'incendie ? Voilà ce qu'on demande, voilà l'objet eſſentiel ſur lequel on délibere.

Digitized by Google

Si j'étois Anglois, il me seroit permis de le dire, & je le dirois hautement : ministres, parlementaires, citoyens, dans un péril commun, réunissons-nous tous, & agissons de concert ; que nos yeux se portent tour-à-tour de la Grande-Bretagne sur le continent de l'Amérique, & du continent de l'Amérique sur la Grande-Bretagne ; dès-lors nous ne pourrons nous cacher ce que nous avons à craindre. En dissipant nos trésors, en répandant notre sang, quelle gloire, quels triomphes avons-nous achetés ? Rien ne nous a dédommagés de nos pertes, & l'ennemi paroît plus que jamais déterminé à nous résister. Si la honte nous lie, & s'oppose à un accommodement que nous ne viendrions peut-être pas à bout de conclure, faisons les derniers efforts pour terminer glorieusement la guerre ; le tems presse, ne délibérons plus. Dans l'état où nous sommes, il ne se tire plus un coup de canon en Amérique, que nos villes nos provinces, n'en reçoivent de violentes secousses, que toute la Grande-Bretagne n'en soit ébranlée ; prévenons donc notre chûte, hâtons celle des colonies.

Quoiqu'il soit aisé de prévoir quel sera le succès de cette guerre, supposons-le douteux, & raisonnons d'après un Anglois connu de toute l'Europe par ses ouvrages. Si les colonies nous échappent, disoit M. Hume quelque tems avant sa mort, il nous arrivera un peu plus tôt ce qui nous seroit arrivé un peu

Digitized by Google

plus tard. Les raiſons qui lui faiſoient tenir ce langage, ne ſont pas des myſteres impénétrables. Un ſouverain peut ſans effort conduire un grand peuple qu'il voit, pour ainſi dire, raſſemblé autour de lui, & peut gouverner de vaſtes états dont les villes & les provinces forment un ſeul & même tout, qui a pour centre la capitale. Ce prince n'a beſoin que de parler. Du haut du trône, ſa voix ſe fait entendre & retentit juſqu'aux extrêmités du royaume. La volonté du roi, ainſi manifeſtée, ſuffit, à moins qu'elle ne ſoit inſenſée ou barbare, pour mettre en mouvement tous les bras. Le concours eſt unanime pour trouver les moyens, lever les obſtacles & agir. On ne ſauroit gouverner de même de grandes provinces ſéparées par une grande étendue de mer, du lieu où le ſouverain fait ſa réſidence. Il eſt dangereux de leur accorder trop, de les ménager ſans ceſſe, de paroître avoir beſoin d'elles, ou les craindre. Ces égards habituels, cette douceur ou cette molleſſe les rendront fières, elles s'accoutumeront bientôt à ſe regarder comme maîtreſſes d'elles-mêmes, & abſolument indépendantes. Il ſeroit encore plus dangereux de leur marquer de la défiance, de groſſir leurs charges, de reſtreindre leurs droits, de borner ou reſſerrer leurs libertés. Mécontentes, elles feront éclater leurs murmures; ſi l'on dédaigne de les écouter, ou ſi l'on tarde de ſe rendre à leurs plaintes, elles ſe perſuaderont qu'à l'inſulte on ajoute le mépris; elles ne ver-

Digitized by Google

ront plus qu'un ennemi dans celui qui les gouverne, elles leveront l'étendard de la rebellion; ce n'eſt pas à l'adreſſe qu'elles auront recours pour éluder les coups qu'on leur porte, elles emploieront ouvertement la force pour les parer. Le point eſſentiel eſt de ne point nourrir leur orgueil, & de ne jamais irriter leur fierté; mais tôt ou tard l'un ou l'autre de ces écueils devient inévitable.

Le continent de l'Amérique eſt un beau pays, la terre y eſt fertile & le climat doux & ſain. Les Anglois & les Allemands ſe rendent en foule aux colonies, non pour y faire un ſéjour de quelques années, & dans le ſeul but d'y faire fortune, mais pour s'y fixer: bientôt ils regardent l'Europe comme un pays qui leur eſt étranger. Induſtrieux, ils exercent toutes ſortes d'arts. Ils ont des manufactures, ils recueillent toutes les denrées néceſſaires à la vie. Pendant longtems ils ont ignoré l'art de cultiver l'olivier & la vigne; enfin ils ſont venus à bout d'avoir de l'huile & du vin de leur crû. Leurs plantations de vignes périſſoient toutes: les colons ne ſe laſſoient pas d'en faire de nouvelles, mais c'étoit toujours en vain. Un François né à Bordeaux, nommé M. de S. Pierre, fit, il y a huit ou dix ans, de très-belles plantations dans ce pays-là; elles y réuſſirent. Les autres planteurs ont ſuivi ſa méthode avec le même ſuccès. Voilà les Américains qui peuvent ſe paſſer abſolument de tout commerce avec l'Europe, & à plus forte

Digitized by Google

raiſon avec les Anglois. Croyons-nous que les liens qui les attachent à ces derniers, ne doivent pas inſenſiblement ſe relâcher d'eux-mêmes? La Grande-Bretagne gêne leur commerce, met de gros droits ſur les marchandiſes qu'elle leur importe, & leur défend d'en acheter des autres nations. Elle leur fait payer bien cher la protection qu'elle leur accorde. Eſt-il probable qu'ils ſeront toujours également ſoumis, lors même qu'ils n'auront plus beſoin d'être protégés?

Je preſſe la raiſon péremptoire. On compte trois millions d'ames dans les colonies confédérées. La population y double tous les vingt-cinq ans, ſelon pluſieurs auteurs. Si cette progreſſion rapide avoit lieu durant un ſiecle, dans vingt-cinq ans les colonies auroient ſix millions d'habitans; dans cinquante ans, douze millions; vingt-quatre millions dans ſoixante & quinze; enfin, au bout d'un ſiecle, quarante-huit millions. Qu'on faſſe telle ſouſtraction qu'il plaira, la multitude ſera beaucoup trop nombreuſe pour que l'Angleterre puiſſe la dominer & la retenir long-tems ſous ſa dépendance. Hume avoit donc raiſon de n'être pas ſurpris de la défection des colonies; il s'y attendoit, & cette perte pour l'Angleterre lui paroiſſoit inévitable: on ne pouvoit en marquer au juſte l'époque; ce point étoit le ſeul ſur lequel on devoit ſe permettre des doutes. Un moindre malheur pour les Anglois, eſt peut-être que les

Digitized by Google

brouilleries aient éclaté plus tôt. Comme les affaires vont toujours en déclinant, si l'Amérique eût couru plus tard aux armes, moins riches & plus foibles, ils auroient eu à combattre un plus grand nombre d'ennemis, plus en état de se défendre & de fournir aux frais de la guerre. Ce qui leur arrive, indique ce qui leur seroit arrivé. Du moins aujourd'hui, malgré la longueur & l'opiniâtreté de la guetre, ils ont encore des ressources. Si les circonstances les favorisoient; si quelque puissance de l'Europe venoit à leur appui; s'ils trouvoient des troupes étrangeres à soudoyer; s'ils avoient sur le continent une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes; s'ils multiplioient en même tems les attaques, & s'ils pouvoient concerter les opérations avec les troupes & les forces du Canada, il seroit possible que l'ennemi se vît forcé de céder à leurs armes victorieuses. Mais encore eussent-ils la gloire d'avoir subjugué les colonies, à coup sûr ils ne viendroient jamais à bout de les soumettre. La disposition des esprits, la difficulté de gouverner un grand peuple qui vit sous un autre ciel & habite une région aussi éloignée qu'elle est différente de la mere-patrie, l'attachement des colons au lieu qui les a vu naître, ou dans lequel ils ont fixé leur séjour, l'étendue immense du continent; le nombre de ses habitans, & l'accroissement rapide de sa population, l'amour des Américains pour l'indépendance & la liberté, leur dégoût enfin & peut-être leur haine

haine pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, ſont les garants que j'ai de cette vérité. Abattus pour un moment aux pieds de leurs vainqueurs, les Américains ne tarderont pas à ſe relever & à les faire trembler à leur tour. Un empire qui ne s'étend pas ſur les cœurs des hommes libres, ne ſauroit durer long-tems.

La découverte du nouveau monde par l'ancien, a été auſſi funeſte à l'un qu'à l'autre. Les injuſtices, les violences, les guerres meurtrieres ſont connues. Les vaincus furent anéantis; les vainqueurs s'affoiblirent, & ils trouverent du moins en partie le châtiment de leurs crimes dans leurs crimes même. A ce moment fatal, toute la politique de l'Europe changea de face, & fut entiérement renverſée. On ne ſe crut plus aſſez riche des poſſeſſions qu'on avoit, la cupidité porta toutes ſes vues du côté de l'Amérique : & comment n'auroit-elle pas été éblouie, excitée, enflammée ? Les Américains avoient de l'or, & ils n'en faiſoient pas grand cas. Les Européens paſſoient dans l'autre hémiſphere, & leur ardente convoitiſe ne ſe ralentiſſoit pas, à meſure que la quantité d'or y diminuoit. La plupart des états furent jaloux d'avoir des établiſſemens dans un pays ſi lointain; ils leverent des troupes, firent des armemens, envoyerent des flottes pour découvrir des isles, fonder quelques colonies, s'emparer de quelque terrein ou mal cultivé ou en friche. Les provinces & les royaumes commencerent à

Digitized by Google

ſe dépeupler ; les bras manquoient à la culture des terres & aux arts. La guerre s'alluma entre les puiſſances rivales ; l'Europe avoit dévaſté l'Amérique, l'Amérique embraſa l'Europe ; elles devinrent ſucceſſivement le tombeau l'une de l'autre. La juſtice préſidoit ſans doute aux événemens ; les Européens furent punis, & les Américains vengés.

On a ſouvent parlé des ruſes, des moindres fautes de Charles-Quint, & l'on s'eſt tû ſur un trait qui déceloit un coup-d'œil pénétrant, une politique vraiment profonde. Tout ambitieux qu'il étoit, on le vit toujours regarder l'Amérique avec la plus grande indifférence : tandis que les autres puiſſances faiſoient d'énormes ſacrifices pour y multiplier leurs poſſeſſions, cet empereur donna tout ce qu'il y poſſédoit. Une ville d'Allemagne lui avoit rendu quelque ſervice qu'il ne voulut pas laiſſer ſans récompenſe ; pour le reconnoître, il céda en toute propriété à cette ville une vaſte poſſeſſion en Amérique. N'admirons pas ici la généroſité de l'empereur ; cette qualité ne fut jamais le caractere diſtinctif de Charles. Il ne prétendit pas faire un acte de prodigalité par cette ceſſion pure & ſimple, il ne crut pas même faire un grand préſent.

Ce trait eſt frappant, mais il faut le conſidérer ſous ſon vrai jour. Ce prince vouloit régner en Europe, & non pas en Amérique. Ce n'étoit qu'une affaire de calcul : Charles-Quint trouva le point eſſentiel, & calcula bien. Plus d'une

Digitized by Google

fois, sans doute, il se le dit à lui-même : les mines de l'Amérique ne sont pas inépuisables, & je possede en Europe des richesses qui ne s'épuisent pas. Chaque année la terre verse dans les mains de mes peuples d'abondantes productions qui les enrichissent & qui font mon opulence ; irai-je enlever à la surface de la terre ses cultivateurs, pour les enterrer dans ses entrailles ? J'aurai toujours assez d'or, quand j'aurai beaucoup à vendre. L'abondance de mes denrées rendra les autres nations tributaires de la mienne. Si je possédois un riche pays, des terres fertiles en Amérique, bientôt j'aurois la douleur d'y voir passer une grande partie de mes sujets ; insensiblement les provinces, les villes, les campagnes se dépeupleroient, l'agriculture languiroit ; des encouragemens ne répareroient pas le mal ; on accuseroit l'ingratitude du sol, & les émigrations continueroient. L'Espagne & mes autres états d'Europe seroient ainsi transportés en Amérique : encore ne seroit-ce pas là tout le mal. Mes isles, mes colonies, mes richesses exciteroient l'envie de puissans rivaux ; je serois sans cesse en guerre, il me faudroit envoyer des troupes, construire des forts, avoir continuellement sur pied une marine formidable, & des flottes qui protégeassent mon commerce. Toutes ces dépenses absorberoient mes revenus, & je ne serois riche que pour autrui. De quel avantage seroient pour moi les productions de l'Amérique, puisqu'il

Digitized by Google

me les faudroit acheter de mes propres ſujets? Que m'importe de les tenir des autres nations qui, ſans les vendre plus cher, prendront en échange mon ſuperflu, & feront avec moi un plus grand commerce que ne pourroient le faire mes ſujets Américains? En donnant des encouragemens, mieux encore, en ne foulant pas mes peuples, je les engagerai à cultiver avec plus de ſoin. En groſſiſſant ainſi la maſſe de notre ſuperflu, nous forcerons les autres nations à nous faire part du leur.... Heureuſe l'Eſpagne, ſi tous les ſucceſſeurs de ce prince avoient eu ſur cet article eſſentiel les mêmes maximes & la même politique! Heureuſe l'Europe, ſi elle avoit ſuivi un pareil exemple!

La plupart des anciens peuples, les Babyloniens, les Egyptiens, les Tyriens, les Grecs & beaucoup d'autres, fonderent ſouvent des colonies dans des régions plus ou moins éloignées de leurs états. Tout le monde s'accorde à faire ſur ce point l'éloge de leur politique; mais les peuples anciens ne penſoient pour l'ordinaire à établir des colonies que lorſque leurs états ne pouvoient plus fournir à la ſubſiſtance d'une population exceſſive. Pour ſe décharger d'un poids qu'ils étoient incapables de porter, & qui devenoit toujours plus peſant, ils invitoient la portion miſérable & ſouffrante des citoyens à paſſer dans d'autres contrées, où elle eſpéroit de trouver un meilleur ſort. La mere-patrie ne laiſſoit point partir ces malheureux ſans ſecours,

Digitized by Google

mais elle ne s'épuiſoit pas pour leur en donner. Elle mettoit à leur tête quelques ſages conducteurs & quelques hommes habiles, hardis, entreprenans. Elle fourniſſoit à la troupe des inſtrumens néceſſaires à la culture & aux défrichemens, des denrées pour ſubſiſter juſqu'aux récoltes prochaines; ſur tout le reſte, elle s'en rapportoit à l'induſtrie des émigrans. Ceux-ci, pour ne pas tomber de la miſere dans de plus grandes horreurs, mettoient le tems à profit; ils ſe hâtoient de ſemer pour recueillir, bâtiſſoient des maiſons, traçoient l'enceinte des villes, élevoient des murs pour ſe mettre à couvert des incurſions des peuples voiſins ou des brigands. Leurs établiſſemens ainſi formés, ils ſe donnoient des loix; ils éliſoient des magiſtrats pour les gouverner; ils ne dépendoient plus du peuple ou de la nation qu'ils venoient de quitter; ils ne lui payoient aucun tribut; ils regardoient leurs bienfaiteurs comme leurs alliés & leurs amis, & c'étoit là le ſeul hommage de reconnoiſſance que ceux-ci en exigeaſſent. Voilà pourquoi il régnoit long-tems entre les uns & les autres une intelligence parfaite. L'intérêt ne pouvoit ni les diviſer, ni affoiblir leur mutuel attachement. Les nations modernes ſe trouvent dans un cas bien différent. D'abord elles n'ont ni les mêmes motifs, ni les mêmes raiſons. Elles n'adoptent pas, en ſecond lieu, la même méthode, & ne montrent pas la même ſageſſe dans la fondation de ces établiſſemens, & dans les

Digitized by Google

moyens qu'elles prennent pour leur donner de la consistance ; enfin, elles ne tiennent pas la même conduite, après que les colonies se sont solidement établies. Toutes ces différences sont assez marquées ; qu'il nous suffise de les indiquer, & que l'Angleterre nous serve d'exemple.

Une population trop nombreuse, & qui va toujours en croissant, n'a pas été la raison qui a forcé la nation Britannique à jeter les yeux sur l'Amérique, pour s'y débarrasser des habitans qu'elle ne pouvoit plus nourrir ; une vaine gloire, une cupidité aveugle, lui ont fait sacrifier des bras qu'elle auroit dû conserver d'autant plus soigneusement que les uns étoient dévoués à l'agriculture, les autres soutenoient les manufactures & les arts ; plusieurs, enfin, donnoient au commerce plus d'activité. Elle s'en est volontairement privée, dans le dessein de régner sur les deux hémispheres, de recueillir les productions & d'envahir les richesses des deux mondes. Avant de mettre la main à l'exécution de ce projet ruineux, il lui en avoit déjà coûté beaucoup. C'étoit un mal qu'un autre mal plus grand encore avoit suivi de près. Les citadelles, les forts, les magasins, les édifices publics, des villes même, ont été construits ou élevés à ses frais ; mais elle comptoit sur l'avenir, & ne doutoit pas que ces avances ne lui rentrassent avec usure, puisqu'elle restoit toujours maîtresse absolue d'un si riche pays. C'est ici le comble de l'erreur. Par ce dernier trait, les

Digitized by Google

inſtrumens qui affermiſſoient en Amérique les habitations des nouveaux colons, ébranloient celles des habitans des trois royaumes.

Les Anglois n'ont pas voulu laiſſer les colonies ſe gouverner à leur gré. Preſſés par des circonſtances critiques, ils ont cru pouvoir avec ſécurité aggraver leur joug; ils ſe ſont encore trompés. Fiers de leurs forces, les colons du continent ne veulent plus prendre de loix que d'eux-mêmes; ils ſont deſcendus dans l'arene, pour s'y meſurer avec leurs anciens maîtres; ils s'y tiennent fermes, parce qu'ils ne voient devant eux que l'alternative, ou d'y périr écraſés ſous leurs vainqueurs, ou d'en ſortir avec le prix de la liberté.

Terminons cet artiele que j'ai cru trop intéreſſant pour le traiter moins à fond. Une grande faute contre la politique, & qui a été celle de pluſieurs ſouverains, c'eſt d'avoir ou d'acquérir dans des contrées éloignées, de petites isles, des établiſſemens qui manquent des objets les plus néceſſaires à la vie, qu'il faut créer d'abord à grands frais, & conſerver enſuite avec autant de peines & de travaux que de dépenſes. Une faute plus grande encore, eſt d'étendre un empire dans des régions étrangeres, éparſes, éloignées les unes des autres, & de fonder ainſi de nouvelles monarchies. S'il eſt facile au ſouverain de régner paiſiblement dans ſes anciens états, il ne doit pas ſe flatter de retenir longtems ſous ſa domination les contrées acquiſes

Digitized by Google

dans les climats éloignés. Je le demande à quiconque connoît un peu les reſſorts des machines politiques, & n'ignore pas quel eſt le cours des paſſions : un roi, un peuple qui ne ſe défendent pas toujours ſans peine contre les entrepriſes & les forces de leurs voiſins, comment reſteroient-ils long-tems poſſeſſeurs tranquilles de domaines immenſes, riches, peuplés, qu'ils auroient eu l'ambitieuſe manie d'acquérir en Afrique & en Aſie ? Point donc de politique plus funeſte aux ſouverains, que de multiplier loin de leurs provinces les établiſſemens quels qu'ils puiſſent être, & d'étendre ainſi leur domination. Foibles, les colonies épuiſent les états qui les forment ; puiſſantes, elles ſe rendent tôt ou tard redoutables aux états qui les ont formées. Puiſſe l'exemple que donne aujourd'hui à l'univers la Grande-Bretagne, inſtruire & corriger les autres nations !

La paix avec les Américains, diſoit Pitt, & la guerre avec l'Europe. Voilà une étrange propoſition. Que ce langage ſingulier & hyperbolique peint bien le génie anglois ! Pris dans leur ſens naturel, les termes qu'emploie le chef du parti de l'oppoſition, ne préſentent qu'un paradoxe révoltant. Il ne faudroit certainement pas une ligue de toutes les puiſſances de l'Europe pour anéantir l'Angleterre. C'eſt un des plus zélés partiſans des Américains ; c'eſt un ancien miniſtre, dépouillé de toute faveur, & vivement oppoſé au miniſtere ; enfin c'eſt un homme

Digitized by Google

ardent pour les intérêts de la patrie, un homme toujours vif & ſouvent éloquent, qui parle : entrons un moment dans l'eſprit qui l'anime. Ce que veut dire le lord Chatam, c'eſt que la guerre avec l'Europe ne devroit pas être regardée comme un plus grand malheur pour l'Angleterre, que la guerre avec ſes colonies; puiſque celle-ci produit le même effet que produiroit celle-là, d'une maniere pourtant différente. L'une avec la rapidité du feu de la foudre détruiroit les trois royaumes; l'autre, comme un feu plus lent, mais inextinguible, les mine, les diſſout, les conſume. Ainſi expliquée comme elle doit évidemment l'être, la propoſition ſe trouve vraie.

Nous l'avons prouvé nous-mêmes, en montrant que les démêlés actuels de la Grande-Bretagne affoibliſſent de jour en jour ſa population, abſorbent ſes revenus, groſſiſſent monſtrueuſement la maſſe énorme de ſes dettes, affoibliſſent ſon crédit, & forcent le gouvernement à preſſer les malheureux ſujets ſous le poids des impoſitions. Suivons les anneaux de la chaîne, & voyons ce que ſouffre le commerce des Anglois. Sans nous étendre beaucoup, nous eſpérons de donner une idée juſte du triſte état où il ſe trouve.

Quand on ſe tranſporte en Angleterre, on eſt tenté de croire que les Anglois font tout le commerce de l'univers. Dans tous les ports, c'eſt un flux & reflux perpétuel de toutes ſortes

Digitized by Google

de bâtimens chargés des denrées, des marchandises, des productions du royaume & de tous les pays du monde. On équipe, on expédie des flottes marchandes; il en arrive d'autres; on débarque & l'on charge, on emmagasine & l'on fait des envois. C'eſt là le cercle autour duquel on roule ſans ceſſe. Auſſi, rien de plus animé que les villes commerçantes. L'argent paſſe rapidement de main en main, la foule s'étouffe ſur les quais, dans les marchés, & même dans les rues. Si l'on quitte le royaume pour aller parcourir les côtes de l'Europe, on n'eſt pas moins ſurpris de trouver dans tous les ports un grand nombre de vaiſſeaux anglois. Enfin, depuis les extrêmités des deux Indes, juſqu'à celles de l'Amérique ſeptentrionale, on rencontrera ſur toutes les mers & l'on verra dans tous les pays maritimes une multitude preſque innombrable de bâtimens de la même nation. A cette vue, l'étonnement eſt à ſon comble. Que les Anglois ſont puiſſans, s'écrie-t-on! Pour induire la plupart des hommes en erreur, il n'eſt beſoin que de les frapper par de belles apparences: éblouis, ils ne penſent pas à ſe défier & à percer plus avant. Cette grande, cette brillante idée qu'on a généralement du commerce des Anglois, eſt évidemment fauſſe; pour la faire tomber, il ne faut qu'un mot. Dans le tems même que l'Angleterre étoit en paix avec les Américains du continent, la balance de ſon commerce avec les

Digitized by Google

nations de l'Europe ne ſe décidoit pas en ſa faveur ; elle achetoit d'elles beaucoup plus qu'elle ne leur vendoit. Les regiſtres des douanes de divers pays, & ſur-tout les regiſtres des douanes angloiſes en font foi.

Les Portugais ſont le ſeul peuple avec lequel la Grande-Bretagne commerce avantageuſement, & encore ce bénéfice ſe réduit aujourd'hui preſqu'à rien. Lisbonne avoit ſigné des traités qui faiſoient gagner aux Anglois des ſommes conſidérables qu'elle auroit pu facilement gagner elle-même. Elle ouvrit enfin les yeux ſur ſes intérêts, & prit quelques moyens pour travailler plus à la fortune des gens du pays qu'à celle des étrangers. Elle réuſſit ; le commerce du Portugal rapportoit année commune aux Anglois vingt millions monnoie de France ; par l'état dreſſé il y a trois ans, il ne leur rendoit plus que cinq millions. Les Anglois ont crié à l'infraction ; mais la cour de Lisbonne a laiſſé crier, & les affaires ſont reſtées ſur le même pied. Il y a même apparence que, devenus moins eſclaves, les Portugais en deviendront plus actifs, feront leur commerce par eux-mêmes, & ſe paſſeront des ſervices coûteux des Anglois, attendu qu'ils peuvent facilement s'en paſſer.

Telle eſt l'idée qu'on doit ſe former du commerce de la Grande-Bretagne avec les nations Européennes. La partie étant conſtamment inégale & ne laiſſant aucune eſpérance un peu fondée de voir tourner la chance, l'état n'auroit pu,

Digitized by Google

ſans ſe ruiner, réſiſter long-tems, s'il n'eût trouvé le ſecret de gagner d'un côté ce qu'il perdoit de l'autre. Le gouvernement ſe rendit maître abſolu d'un commerce plus lucratif que celui qu'il faiſoit avec les Européens n'étoit ruineux. Ce ne fut point par des opérations compliquées, mais par une ſeule loi dictée, il eſt vrai, par le deſpotiſme, que les Anglois s'aſſurerent un privilege excluſif qui ne pouvoit manquer de les enrichir, mais dont les colons faiſoient malheureuſement tous les frais. Le diſpoſitif de l'acte de navigation leur ouvrit un commerce immenſe, & amena ſans ceſſe les richeſſes des différens pays dans la Grande-Bretagne. Par cet acte, il fut défendu à tous les vaiſſeaux étrangers d'entrer dans les ports des colonies Angloiſes en Aſie, en Afrique, en Amérique, pour y vendre, acheter, échanger des denrées ou des marchandiſes; de faire le cabotage dans les isles Britanniques, & d'y apporter de ces trois parties du monde aucun objet de commerce. Nul bâtiment, s'il n'eſt de conſtruction angloiſe ou appartenant à des Anglois, ſi le maître & les trois quarts de l'équipage ne ſont de la même nation, ne pourra tranſporter des marchandiſes dans les colonies, ni en exporter. En vertu du même réglement, les bâtimens anglois ſont tenus de charger les marchandiſes ou productions d'Europe dans les lieux de leur crû & de leur fabrication, ou dans les ports deſtinés au premier embarquement de ces mêmes marchan-

Digitized by Google

diſes. Pour ne pas choquer les nations de l'Europe, on leur permet de tranſporter leurs propres productions; mais elles ſont obligées de les embarquer dans des vaiſſeaux conſtruits chez elles, & montés par des naturels du pays; & en même tems on a grand ſoin de les décourager, en les chargeant de droits ſi exceſſifs, que cette prétendue permiſſion differe peu d'une prohibition réelle.

Cet acte faiſoit un trop grand tort aux colonies, pour ne pas exciter leurs murmures; elles s'y oppoſerent de tout leur pouvoir; elles réclamerent leurs droits; elles montrerent par d'excellentes raiſons, que de gêner ainſi leur propriété, c'étoit la détruire. Leurs remontrances, leurs plaintes, leurs oppoſitions, n'eurent aucun effet. Il eſt évident que, par cet acte ſeul, tout le commerce, les productions, les richeſſes des colonies, reſtoient à la diſpoſition de la Grande-Bretagne. Les Anglois importoient ſeuls aux colonies les marchandiſes d'Europe, & les leur vendoient à des prix auſſi hauts qu'il leur plaiſoit, attendu qu'ils avoient eu ſoin d'écarter la concurrence. Le parlement impoſoit de gros droits ſur les marchandiſes. A leur départ de la Grande-Bretagne, les marchands Anglois acquittoient fidélement les droits; mais ils étoient bientôt rembourſés par les colons, à qui la plus dure néceſſité faiſoit la loi. Maîtres abſolus des prix lorſqu'ils vendoient aux habitans des colonies, les Anglois l'étoient auſſi quand il s'a-

Digitized by Google

giſſoit d'acheter d'eux les productions de l'Amérique. Vendre toujours bien cher, acheter à bon marché, pour revendre enſuite à des prix doubles ou triples de ceux de l'achat, quel commerce ! & quelle ſeroit donc l'opulence des Anglois, s'ils ne ſe fuſſent pas laiſſé entraîner dans des projets extravagans ? Riche de tous les biens de ſes colonies, l'Angleterre s'eſt fauſſement perſuadée qu'elle pouvoit ſans inconvéniens négliger l'eſprit d'ordre & d'économie. A meſure que ſon commerce devenoit plus brillant & que ſes revenus groſſiſſoient davantage, elle faiſoit de plus grandes dépenſes & donnoit un libre eſſor à ſon ambition. Quels tréſors n'a-t-elle pas tirés de l'Amérique ! quels tréſors n'a-t-elle pas diſſipés !

Remontons un moment juſqu'à la premiere origine de ſa politique ; & ſi nous ne pouvons calculer au juſte tout ce que lui a rendu ſon commerce, nous verrons du moins qu'il lui a rapporté des ſommes immenſes. Henri VII ſembla préparer de loin les eſprits à l'acte de navigation, en faiſant porter un ſtatut qui défendoit d'entrer en Angleterre & en Irlande des vins de Guienne & de Gaſcogne, à moins que le tranſport ne s'en fît ſur des vaiſſeaux appartenans à des ſujets du roi de la Grande-Bretagne, & dont le maître, ainſi que l'équipage, ſeroit Anglois ou Irlandois. Par ce même réglement, il ne fut plus permis aux ſujets de l'état d'employer pour leur commerce, des bâtimens étran-

Digitized by Google

gers. Révoquée par Edouard VI, cette loi fut enſuite renouvellée & miſe en vigueur par Eliſabeth. Cromwel forma le projet d'étendre ce réglement à toutes les marchandiſes que l'étranger fourniſſoit à la nation Angloiſe. Mais quoique les hommes puiſſans, injuſtes & cruels, aient toujours de grands moyens pour l'exécution de leurs volontés, Olivier craignit de déplaire aux puiſſances de l'Europe. Il ne porta pas ouvertement le coup, & prit des voies détournées pour aller au but. Le parlement du protecteur de la nation & du bourreau de ſon roi, porta en 1651 un acte de navigation, qui tendoit à faciliter aux Anglois les moyens de s'enrichir par le commerce, à faire fleurir la marine marchande, & à mettre les ſujets à portée d'avoir un plus grand nombre de vaiſſeaux, en leur aſſurant, excluſivement à tout étranger, le bénéfice du fret. Une adminiſtration peu tranquille ou trop agitée, la guerre avec l'Eſpagne, les armateurs de cette derniere nation qui couroient alors les mers & troubloient le commerce des Anglois, pluſieurs autres circonſtances, forcerent le gouvernement d'Angleterre à ſe ſervir des Hollandois pour diverſes branches de ſon commerce, & à ne donner aucune force à l'acte de navigation. Charles II reprit le projet, le ſuivit avec ardeur, & l'exécuta dans toute ſon étendue. Le ſtatut fut renouvellé en 1660, & confirmé en 1661. Depuis cette époque ce réglement a toujours fait loi, quoique le parle-

Digitized by Google

ment, dans des cas particuliers, ait jugé à propos d'en modifier quelques articles, ou même d'y déroger. Ce précis ouvriroit un vaſte champ à des réflexions auſſi vraies que ſolides; nous nous contenterons d'en tirer quelques conſéquences qui vont directement à notre objet, & dont on ne nous conteſtera pas la certitude.

Il y a donc plus d'un ſiecle que le commerce des colonies eſt tout entier au pouvoir des Anglois. Depuis ce moment où l'acte de navigation reçut la ſanction de Charles II & du parlement, juſqu'à nos jours, les colons ont ſemé, & la Grande-Bretagne a recueilli. Les richeſſes de l'Amérique, par un cours invariable, couloient & venoient ſe perdre dans les trois royaumes, comme dans un gouffre. Nous n'appellerons en témoignage que les Anglois eux-mêmes. La Virginie, après avoir vendu ſes denrées aux Anglois, leur laiſſoit non-ſeulement tout le produit de cette vente pour les marchandiſes qu'elle achetoit d'eux, mais elle leur reſtoit encore comptable, année commune, de pluſieurs mille livres ſterling. Ce n'étoit que dans les années extrêmement abondantes, que les Virginiens venoient à bout de payer leurs dettes. Si quelques-uns d'entr'eux faiſoient de tems en tems une fortune aſſez brillante, c'eſt qu'ils avoient l'adreſſe de tromper la vigilance des Anglois, & de faire un commerce clandeſtin avec l'étranger. Ce que je dis d'une des plus riches & des plus belles colonies, on le doit appliquer à plus forte raiſon

Digitized by Google

raison aux autres colonies moins riches & moins fertiles.

Les Américains sont les enfans, & non les bâtards de l'Angleterre, disoit encore le lord Chatam ; il faut donc les traiter comme des enfans dignes de leur mere, & ne pas leur enlever les droits & les privileges qu'ils tiennent de leur naissance. Si l'Angleterre les eût toujours gouvernés d'après ces principes vraiment paternels, elle les gouverneroit encore. Mais aux voies de sévérité, ils ont opposé un indocilité complete, & ont enfin déterminé leur indépendance. Ils ont alors tenté de faire leur propre commerce, & même de troubler celui des Anglois. Habiles armateurs, excellens marins, braves soldats, ils ont intercepté des bâtimens chargés des productions de la Jamaïque, & des autres isles ; ils ont fait des prises sur toutes les mers ; ils se sont emparés de vaisseaux marchands anglois, à la vue de Gibraltar, sous le canon de Lisbonne, à l'embouchure de la Tamise, sur toutes les côtes des trois royaumes. Quels terribles coups portés à l'Angleterre ! Quelles pertes énormes pour elle ! Continuons le tableau de ses malheurs.

Les Anglois ne tirent plus ni denrées ni marchandises des onze colonies confédérées, & ne leur fournissent plus les marchandises & les denrées de l'Europe. Au premier cri de guerre, cette riche branche de commerce est tombée, & plusieurs autres branches ont commencé à languir.

Digitized by Google

Chaque année les Anglois envoyoient ſur les côtes d'Afrique deux cents bâtimens qu'ils y chargeoient d'eſclaves pour les isles & les autres colonies de leur domination : ſur chaque negre le gouvernement avoit mis un impôt de pluſieurs livres ſterling. Ce trafic infame eſt devenu moins lucratif en diminuant ; la crainte de tomber entre les mains des armateurs du continent, nuit auſſi beaucoup au commerce des isles & des autres colonies angloiſes. Les frais de tranſport deviennent plus conſidérables ; il faut augmenter l'équipage des vaiſſeaux marchands, les armer avec plus de ſoin, faire eſcorter les flottes qui apportent le ſucre, le café, l'indigo & toutes les productions des isles. Je ne parle pas du commerce des Indes Orientales, il s'en faut bien qu'il ſoit dans un état de proſpérité. La compagnie, qui jouit d'un privilege excluſif, voyoit ſes affaires aller en décadence, & s'approchoit à grands pas des bords de l'abyme, où depuis tant de ſiecles vont ſe perdre & s'anéantir les compagnies de commerce. Dans l'impoſſibilité de payer à l'état les ſommes d'argent qu'elle devoit lui compter chaque année, il a fallu ſolliciter des ſecours & faire des emprunts. Les actionnaires n'ont pas voulu avancer de nouveaux fonds. L'état s'eſt vu dès-lors forcé de prêter quinze à ſeize millions de notre monnoie, pour arrêter la compagnie dans ſa chûte. Je peins à grands traits des articles dont le moindre fourniroit matiere à de vaſtes

Digitized by Google

détails, & pourroit être le sujet de plusieurs tableaux particuliers.

Si durant la paix, les Anglois perdoient beaucoup dans leur commerce avec les contrées septentrionales de l'Europe, ils doivent en avoir enrichi les habitans, depuis qu'ils sont en guerre avec les Américains. Dans les ports de la Russie, de la Suede, du Danemark & des autres états du nord, on voit journellement arriver ou partir des vaisseaux de la Grande-Bretagne, en beaucoup plus grand nombre que ci-devant. C'est dans ces pays-là sur-tout que les Anglois versent l'argent à pleines mains. Ils y apportent peu, & vendent encore moins; mais ils achetent beaucoup, & s'en retournent avec de grosses cargaisons de chanvre, de toiles à voile, de cordages, de bois de construction, de fer, de poix, de goudron & d'autres marchandises de cette espece. Comme ils paient bien, ils sont pour l'ordinaire très-bien servis.

Plus on y pense, moins on imagine comment ils peuvent faire face à leurs engagemens. Pour y subvenir, ils ne connoissent que des taxes nouvelles. La guerre n'avoit pas encore éclaté, que les charges n'avoient plus de proportion avec les foibles ressources du peuple. Les impôts trop multipliés avoient fait monter les denrées à des prix excessifs. Les salaires ne suivant pas la même progression, les ouvriers de toute espece perdirent dès-lors l'espérance de pouvoir subsister du produit de leur travail; ils

Digitized by Google

s'expatrierent; on voyoit fréquemment partir des ports de l'Angleterre, des vaiſſeaux chargés de citoyens qui paſſoient avec tous leurs effets dans les colonies. Comme ces émigrations devenoient toujours plus fréquentes à meſure que la miſere & les ſouffrances ſe faiſoient & plus généralement & plus vivement ſentir, on en fut alarmé, & l'on ſongea à retenir dans le royaume cette foule de malheureux, qui étoit aſſurée d'y mourir de faim. Mais perſonne ne fut la dupe des voies qu'on prit pour parvenir à ce but. Pendant pluſieurs mois les papiers publics d'Angleterre préſentoient des tableaux affreux de la miſere que les émigrans éprouvoient dans la Nouvelle-York & dans d'autres colonies. A peine y étoient-ils rendus, que les anciens colons jetoient ces nouveaux débarqués, comme des troupeaux, dans des bois, ſur des friches, ſans leur donner des inſtrumens de labour, ſans leur fournir les choſes néceſſaires à la vie. On avoit beau champ lorſqu'il s'agiſſoit de peindre les regrets, le déſeſpoir de ces hommes lâches qui, pour éviter quelque mal léger dans leur patrie, ſe trouvoient au-delà des mers cruellemment punis de leur puſillanimité. Ces peintures hideuſes & fantaſtiques n'effrayoient pas des gens qui ſavoient très-bien que pour eux le continent de l'Amérique valoit mieux que l'Angleterre. Sans les troubles actuels, ils continueroient à y paſſer en foule. La guerre n'a ni arrêté ni ſuſpendu les émigrations, elle en a ſeulement détourné le

Digitized by Google

cours, & l'a précipité vers l'Europe. Les Anglois de toute profeſſion paſſent en Allemagne, en Hollande, en France, en Portugal, & dans d'autres pays, où ils eſperent de jouir d'un meilleur ſort que dans les lieux de leur naiſſance.

Jetons à préſent les yeux ſur une autre branche de revenus, qui pour être miſe en valeur, ne demande que des bras oiſifs, & qui pour l'ordinaire produit moins quand on veut la forcer à produire davantage. Je parle des droits ſur les marchandiſes. En Angleterre on ne voit ſur toutes les côtes & dans l'intérieur du royaume, que des douanes & des commis. Là, comme partout ailleurs, on viſe à ſe paſſer, autant qu'il eſt poſſible, des autres nations, à acheter peu d'elles & à leur vendre beaucoup. Pour encourager les manufactures de l'intérieur du royaume, le gouvernement a grand ſoin de prohiber les marchandiſes, ou de les aſſujettir à des droits ſi forts, qu'il n'y a plus que les gens riches qui puiſſent s'en procurer. On eſt bien étonné de voir payer pour un même objet de commerce introduit en Angleterre, d'abord un droit principal de cinquante, quatre-vingt, de cent même pour cent du prix de la marchandiſe; & enſuite des droits additionnels de quinze & de vingt-cinq pour cent. Les droits doublent ainſi & triplent le prix de certaines denrées. Une pareille méthode eſt pire qu'une excluſion abſolue: par celle-ci on empêcheroit les marchandiſes d'entrer; par celle-là on excite les habitans & les étrangers à

Digitized by Google

les introduire clandeſtinement. Auſſi, point de pays en Europe, où il ſe faſſe plus de contrebande qu'en Angleterre, parce qu'il n'y a point de pays où l'on gagne plus à la faire. Les commis ont beau veiller, l'adreſſe & la cupidité du marchand tromperont leur vigilance. S'ils font quelques ſaiſies, choſe plus rare qu'on ne penſe, ce qui peut en revenir à l'état n'eſt qu'un foible dédommagement des grands frais qu'exige l'entretien de ſes douanes. L'humanité me force à ne pas taire un inconvénient plus grand encore, puiſqu'il attaque & détruit la ſanté d'un grand nombre de citoyens. Le parlement a ſur-tout aſſujetti à des droits exorbitans les liqueurs, les eaux-de-vie, les vins de France & d'autre pays. Par le mêlange de diverſes drogues, on vient à bout de fabriquer du poiſon dont le goût approche de celui des vins & des liqueurs étrangeres. Ces manœuvres ſont trop communes pour ne pas attirer enfin l'attention du gouvernement. C'eſt ainſi que, par de mauvaiſes loix, ſous quelque point de vue qu'on les enviſage, le peuple ſe trouve non-ſeulement la dupe, mais devient trop ſouvent la victime de la cruelle & inſatiable cupidité.

Si les nations entendoient leurs intérêts réciproques, elles ne chercheroient qu'à ſe faire mutuellement du bien, puiſqu'elles ſont toujours aſſez puiſſantes pour rendre avec uſure le mal qu'on leur fait. L'Angleterre veut éloigner de ſes ports les marchandiſes & les denrées

Digitized by Google

de certains états; les états intéreſſés ſuivront ſon exemple, quoiqu'une route oppoſée fût pourtant préférable. Je vois la plupart des draps & étoffes d'Angleterre, chargés de droits exceſſifs, ou même prohibés, en Suede, en Pologne, en Pruſſe, en Siléſie, en Saxe, en Boheme, dans l'Allemagne, l'Autriche, l'Eſpagne, le Piémont. Cependant comme, malgré les réglemens & les prohibitions, il ſe fait en Angleterre une grande conſommation de marchandiſes étrangeres, & qu'on trouve les moyens de les y introduire, au mépris de la ſévérité des loix, de même les Anglois font des envois & des ventes conſidérables de leurs marchandiſes dans tous les pays qui en ont interdit ou gêné l'entrée & le débit. De cette maniere l'objet eſt manqué pour les uns & pour les autres.

Tout régime prohibitif eſt conſtamment funeſte à l'état qui l'adopte. Loin de créer de nouvelles branches de revenus, il fait languir les anciennes. Fût-on encore plus rigoureuſement en garde, l'obſervation de pareilles loix coûte toujours beaucoup plus à la nation qu'elle ne peut lui rendre. L'argent qu'on vouloit parlà concentrer dans le royaume, en ſort toujours avec la même facilité; & celui que des encouragemens ou la liberté y auroient fait couler en abondance, n'y entre jamais, & prend un autre cours. Enfin, contre les intentions du légiſlateur, au-dehors ou au-dedans, le commerce de la nation n'en devient pas plus actif:

Digitized by Google

reſtreint & gêné, il s'affoiblit & s'énerve de jour en jour; ainſi le bien général en ſouffre évidemment; l'état décline en voulant s'élever; les moyens qu'il prend pour s'enrichir, ne ſervent tout au plus qu'à hâter la fortune de quelques hommes hardis, adroits, entreprenans, qui échappent aux recherches des exécuteurs des loix, & ont le bonheur de gagner beaucoup en s'expoſant à tout perdre. L'Angleterre éprouve tous ces mauvais effets; ſeroit-il poſſible qu'elle en ignorât la cauſe? Il faut bien le croire, quand on voit le parlement ajouter ſans ceſſe aux liſtes, ou plutôt groſſir les énormes volumes de ſes modifications, de ſes reſtrictions, de ſes prohibitions.

Mais ſi le gouvernement dégoûte ou repouſſe l'étranger; s'il ne peut faire aucun fond ſur les richeſſes d'autrui, comment peut-il ſoutenir ſa grandeur, & quelle eſt la baſe de ſa puiſſance? Entrons dans la Grande-Bretagne, nous y verrons que, par des millions de canaux, l'opulence des particuliers entre ſans ceſſe dans le tréſor public. Les riches y voient avec regret s'y perdre une grande partie de leur fortune; les pauvres traînés par la force, viennent avec une douleur muette & profonde jeter d'une main défaillante, peut-être la derniere piece de monnoie qui leur reſte. J'allois faire l'énumération des impôts; j'en avois déjà compté un nombre prodigieux, ſur les produits de l'agriculture, ſur les productions brutes, les alimens, les

Digitized by Google

boiſſons, les marchandiſes, & mon travail étoit à peine commencé ; je me l'épargne, il ſeroit auſſi long qu'inutile. Il me ſuffit de ſavoir que le parlement eſt toujours dans l'embarras, & ne penſe qu'à travailler en finance. L'acciſe ſur le houblon rendoit deux millions : pour en faire monter le produit à quatre, il ne trouve point de moyen plus ſûr & plus ſimple que de doubler l'impôt. Son calcul fut mauvais ; les droits ſur le houblon, quoique doublés, ne produiſirent pas même les deux millions de notre monnoie qu'on en retiroit, année commune, lorſque ces droits étoient moindres de la moitié. Les Anglois ſe mirent pour la plupart à boire de la biere où le houblon n'entroit pas. Le mauvais ſuccès de beaucoup d'autres opérations de cette nature, força le corps législatif à charger de droits les articles de premier beſoin. Quand on en vient à de pareilles extrêmités, l'état court à ſa perte, & ne ſe procure des reſſources paſſageres qu'en ſe mettant dans l'impoſſibilité prochaine de s'en procurer de nouvelles. La main-d'œuvre hauſſa, il n'y eut plus moyen de ſoutenir la concurrence de l'étranger. Le déclin des manufactures fut rapide : pluſieurs branches de commerce n'eurent plus d'alimens, & ſe deſſécherent juſques dans leurs racines. Les finances ne ſe rétabliſſoient pas, & chaque jour la miſere publique augmentoit : double ſollicitude pour le gouvernement. L'état ſouffroit, & pour le ſoulager, on faiſoit une

Digitized by Google

infinité de malheureux. Sans vouloir diminuer les beſoins de l'un, on penſa pourtant à donner quelques ſecours aux autres. La plupart des manufactures chanceloient: dans la vue de les ſoutenir, on accorda des encouragemens aux manufacturiers. Celles de toiles reſtoient ſans activité dans toute l'Irlande; pour leur rendre le mouvement, le parlement leur accorda des gratifications annuelles. Cette décadence a précédé la derniere déclaration de guerre. Les troubles de l'Amérique ont jeté l'Angleterre dans des convulſions plus violentes; on diroit preſque que l'état va ſe diſſoudre. Dans la plupart des conditions ſubalternes, la miſere a ſuccédé à l'ancienne opulence. Celle-ci avoit amené un luxe effréné que l'indigence même ne peut détruire. Au commencement de ce ſiecle, la Grande-Bretagne ne gardoit pour ſon uſage chaque année que dix à douze millions de livres de ſucre qu'elle tiroit de ſes isles de l'Amérique; la conſommation qu'elle en fait actuellement, approche de quatre-vingt millions de livres peſant. Je pourrois citer un grand nombre d'autres articles qui n'ont pas moins porté préjudice à l'état. Au défaut d'ordre dans l'économie publique, s'eſt joint le dérangement dans l'économie domeſtique. La terre n'eſt pas aſſez féconde pour appaiſer tant de beſoins. L'induſtrie ne peut pas ſuppléer ce qui manque à la fécondité de la terre. La Grande-Bretagne emprunte en vain les dehors de l'opulence, elle affiche inutilement

Digitized by Google

le faſte pour couvrir aux yeux des nations ſon indigence : un ſquélette revêtu de brocard, dérobe ſa difformité, éblouit même par l'éclat de ſa robe ; mais pour peu qu'on s'en approche, on voit que la beauté de ſon habillement ne lui donne ni embonpoint, ni fraîcheur, ni coloris, & que ſous l'éclat de l'or il n'y a qu'un ſquélette.

La pêche ſeroit une reſſource pour les Anglois, s'ils ſavoient la faire ; mais ils ont dans les Hollandois de redoutables concurrens qui l'emportent ſur eux (*a*). Leurs ſeules manufactures de draps & d'étoffes de laine ſont vraiment floriſſantes : perſonne n'en ignore la raiſon. L'habileté des ouvriers ne ſuffiroit pas, s'ils n'avoient à employer les meilleures laines du monde. Celles de Turquie, de Barbarie & d'Eſpagne, quoique très-belles, leur cedent en qualité, du moins pour la fabrication des draps. Les Anglois élevent les troupeaux de moutons avec le plus grand ſoin ; ils en ont perfectionné les races, le croiſement leur a parfaitement réuſſi. Des loix ſéveres, ſouvent même injuſtes & atroces, ont pu contribuer à donner plus longtems à la Grande-Bretagne la poſſeſſion excluſive de ſes laines & des eſpeces qui les produi-

(*a*) S'ils avoient plus d'induſtrie, la pêche du hareng leur ſeroit ſur-tout d'un grand produit ; mais on leur reproche de n'employer que de mauvais ſel pour les préparer, de ne les vuider pas avec ſoin, de les encaquer mal, & de ne ſavoir pas les arranger dans les barrils.

Digitized by Google

ſent. C'étoit dans cette vue que la reine Eliſabeth défendit l'exportation de tout bélier, brebis ou agneau en vie. Le diſpoſitif de la loi eſt ſi cruel qu'on ne le rapporte pas ſans frémiſſement. Ce ſtatut ordonne que, pour une premiere faute, le délinquant perdra tous ſes biens, & qu'outre cette confiſcation, il ſubira des peines afflictives & diffamantes. Après un an d'une priſon très-étroite, il doit être conduit en plein marché, où le bourreau lui coupera la main, qui ſera enſuite clouée dans le lieu apparent du même marché. La récidive emporte avec elle peine de mort. Quels châtimens réſervera-t-on pour des crimes, quand on punit ainſi de ſimples contraventions, & quel ébranlement ne donne-t-on pas aux mœurs, quand on n'admet aucune nuance entre la faute & l'attentat?

Un acte paſſé ſous le regne d'Edouard III, déclare coupable de félonie tout ſujet de la Grande-Bretagne qui porteroit des laines du pays dans des pays étrangers. Cette déclaration parut extravagante; on la regarda comme nulle. Quoique la défenſe ne fût pas révoquée, elle reſta ſans exécution. Charles II ſe contenta d'abord de prononcer la peine de confiſcation de la marchandiſe, & d'une amende de trois ſchellings par livre peſant, contre quiconque exporteroit des peaux de mouton encore couvertes de leur laine. La contrebande de ces marchandiſes donna ſans doute à ce prince quelques accès de fureur: dans le délire, il décerna

Digitized by Google

la peine de mort contre les infracteurs de ſon réglement. Sous Guillaume III, le parlement révoqua cet acte, & ſtatua qu'il ne ſeroit plus permis de charger ſur des chevaux ou des voitures dans les cantons qui bordent la mer, ſi ce n'eſt entre le lever & le coucher du ſoleil, ſous peine de confiſcation. Par d'autres réglemens, qui ſont également en vigueur, le même prince ordonna que des bâtimens de guerre croiſeroient continuellement pour ſaiſir tous les vaiſſeaux chargés de laine, & aſſujettit les propriétaires des troupeaux à donner, trois jours après la tonte, un état exact de la laine qu'ils auront récoltée; il les oblige de ſpécifier le lieu où elle eſt emmagaſinée, de ne la vendre qu'après avoir informé les directeurs ou commis des douanes, du poids de la marchandiſe, des noms de l'acheteur & du lieu pour lequel elle eſt deſtinée. Un matelot, ou tel autre qui, après avoir enfreint le réglement, ſe trouveroit hors d'état de payer l'amende, eſt tranſporté en Amérique pour ſept ans. Si, avant l'expiration du terme, il retournoit dans la Grande-Bretagne, on le déclareroit coupable de félonie, *ſans bénéfice du clergé*: c'eſt-à-dire, que la loi n'eſt ſuſceptible d'aucune interprétation favorable; qu'elle ne ſouffre ni adouciſſement, ni tempérament, & qu'en un mot elle doit être exécutée dans toute ſa rigueur.

La douzieme année de ſon regne, la reine Anne publia une proclamation pour accorder une

Digitized by Google

récompense de quarante livres sterling à quiconque dénonceroit un infracteur des statuts concernant la contrebande des laines. Quand on encourage ainsi les délations, c'est un moyen sûr d'avoir beaucoup de délateurs, & d'envelopper souvent dans la même punition l'innocent & le coupable. L'excès des précautions, la sévérité des loix, la cruauté même des châtimens, ne sont pas une barriere assez forte pour arrêter la cupidité. On estime que les exportations furtives font passer annuellement plus de trois cents mille poches (*a*) de laines angloises en Suede, en Prusse, en Allemagne, en Hollande, en Flandres & en France. On assure que, pour travailler une de ces poches en drap large, cinquante-huit personnes y sont employées pendant une semaine; que, pour en faire des étamines, des serges, des camelots, cent cinquante-huit personnes, & pour en fabriquer des bonnets, cent cinquante personnes y trouvent de quoi s'occuper durant le même espace de tems. Mais, dussent les laines & les manufactures de lainerie employer un plus grand nombre de bras, nourrir une plus grande multitude d'ouvriers, faire circuler dans le royaume une plus grande quantité d'argent, être enfin une source plus abondante de richesses pour les particuliers & pour l'état, ces avantages n'ont rien qui puisse exciter l'envie des autres nations; l'An-

(*a*). La poche de laines, est du poids de deux cents quarante livres.

Digitized by Google

gleterre les achete à trop haut prix. L'eſprit des loix eſt un eſprit de douceur, de ſageſſe, de juſtice, & ces vertus forment la baſe la plus ſolide d'un bon gouvernement. Que penſer & que dire de la Grande-Bretagne, qui, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion d'un privilege excluſif, gêne les propriétés, marque à chaque ſujet l'uſage qu'il en doit faire, lui fait un crime de la plus légere contravention, le dépouille de tous ſes biens, pour le punir d'avoir vendu aux étrangers une choſe qui lui appartenoit, & ajoutant la cruauté à l'injuſtice, le confine dans une priſon, le dévoue à l'infamie & le ſoumet aux peines les plus rigoureuſes? Si l'on traite ainſi des hommes libres dans le pays de la liberté, fuyons pour aller vivre parmi les peuples ſauvages & féroces. Les droits les plus ſacrés y recevront peut-être moins d'atteinte, & l'on n'y fera pas de ſi cruels outrages à l'humanité.

Ce ne ſera jamais par de pareils moyens que l'Angleterre l'emportera ſur les autres nations, relevera ſon commerce, donnera plus d'éclat à celles de ſes manufactures qui fleuriſſent, & rétablira celles qui ſont tombées. Pour s'aſſurer le débit & la préférence, le meilleur ſyſtême eſt de donner de bonnes marchandiſes à bon marché. Il eſt donc d'une abſolue néceſſité de reſtreindre les taxes & les droits, de révoquer les prohibitions & les gênes, ces fléaux qui arrêtent le cours du commerce, & le retiennent dans

Digitized by Google

une ſtagnation perpétuelle. Les principes que nous indiquons ne ſont ni inconnus ni étrangers au parlement; il en a fait quelquefois uſage, & il en a vu les bons effets. Par l'affranchiſſement des droits levés ſur de certaines marchandiſes manufacturées dans le royaume, & des droits perçus à l'entrée des matieres brutes qui ſervoient à la fabrication de ces mêmes marchandiſes, le corps législatif a prévenu plus d'une fois la ruine entiere d'un grand nombre de fabricans, & les a rappellés à leur premiere aiſance. Il a créé ou rétabli des atteliers, donné une nouvelle vie, rendu leur ancienne vigueur à des branches de commerce entiérement mortes ou du moins deſſéchées & languiſſantes. Quel bien n'opéra-t-il pas en rendant parfaitement libres l'exportation des étoffes de laine & l'importation de pluſieurs drogues propres à la teinture? Cent mille bras oiſifs & inutiles reçurent le mouvement & l'action; l'indigence & la miſere qui rongeoient à loiſir des claſſes nombreuſes de citoyens, abandonnerent leur proie; l'argent de l'étranger circula dans le royaume; les villes & les provinces ſortirent de leur engourdiſſement. Falloit-il s'arrêter en ſi beau chemin, & pourquoi ne pas étendre plus loin les exemptions & les franchiſes? Quand on a ainſi jeté des fondements ſolides, n'eſt-on pas coupable d'aller bâtir ſur du ſable mouvant ou ſur des ruines éparſes ou mal liées?

Un vrai patriote, M. Arbutnoth, neveu du célebre

célebre médecin de ce nom, grand ami de Pope, a publié, ces dernieres années, un petit ouvrage où il propose à la Grande-Bretagne un beau projet dont l'exécution paroît aussi facile qu'elle seroit avantageuse. Cet auteur voudroit que les Anglois supplantassent les Hollandois, & leur enlevassent un des plus riches commerces, celui des grains. L'Angleterre est bien mieux située que la Hollande pour remplir ce grand objet; elle pourroit avoir des magasins à Mahon, à Gibraltar, répondre plus vîte aux demandes, & faire le transport à moins de frais. La Hollande ne recueille pas assez de bled pour nourrir un cinquieme de ses habitans. L'Angleterre, après avoir fourni à sa consommation, est encore riche de son superflu. Les autres choses égales, un pays où la denrée abonde, a de grands avantages pour en faire le commerce, sur une contrée où la denrée est toujours rare, à moins qu'on ne la tire de l'étranger. Les Anglois feroient vraiment un commerce, ils vendroient; les Hollandois ne font qu'un trafic, ils achetent pour revendre. Les uns pourroient faire les envois par divers ports, sûrs, vastes, commodes; les autres ont leur magasin de bled à Amsterdam, c'est-à-dire, qu'ils expédient la denrée par un très-mauvais port. Les bâtimens chargés de grains y sont quelquefois détenus quinze jours, trois semaines, & même plus, sans pouvoir mettre à la voile. En 1744 la France manquoit de bled;

Digitized by Google

les commerçans d'Amsterdam se chargerent d'en fournir. Comme on les pressoit de mettre de la promptitude dans l'expédition, ils chargerent des bâtimens sur le Texel; & par les canaux intérieurs, ils en firent partir plusieurs autres pour Roterdam. Ces derniers étoient de retour, que les autres attendoient un tems favorable pour mettre à la voile. Dans une autre circonstance, les marchands de Livourne donnerent de pareilles commissions en Angleterre & en Hollande; les chargemens de l'une & de l'autre se firent en même tems, mais les bâtimens anglois avoient déjà passé deux fois le détroit de Gibraltar, & rentroient dans le port de Londres, que les vaisseaux d'Amsterdam n'étoient pas encore sortis du Texel.

Si les habitans de la Grande-Bretagne ont de grandes facilités & de grands moyens pour devenir les marchands de grains de toute l'Europe, ils ont aussi de grands obstacles, qu'il faut nécessairement lever pour réussir dans ce beau projet. Les Hollandois voiturent les denrées sans faire beaucoup de dépenses. Ils sont extrêmement sobres, toujours simplement vêtus; ils emploient moins de bras à la manœuvre; en donnant les denrées à des prix assez modiques, ils trouvent le secret de faire des profits considérables. Malheureusement les Anglois (je parle même ici des gens du peuple) ont des mœurs bien différentes. Ils se nourrissent bien, & mangent beaucoup. On ne les accoutumeroit pas

Digitized by Google

facilement à se passer de viande, & à se contenter de beurre & de fromage. Le reste de leur entretien emporte aussi beaucoup d'argent. Les mariniers exigent de gros gages; ils sont très-habiles, il est vrai, mais ils ne tiennent pas aussi long-tems que les Hollandois aux fatigues de la mer. Il suit donc que les marchands Anglois ne pourront pas opposer à ceux d'Amsterdam une concurrence redoutable, & qu'en vendant plus cher, ils gagneront moins que leurs rivaux.

Mais la Grande-Bretagne, fît-elle disparoître tous ces obstacles, n'en sera pas plus heureuse, si elle ne renonce entiérement aux loix relatives au commerce des grains. Tout commerce est aussi ennemi des entraves, & veut être aussi libre que les hommes qui le font: les loix qui le concernent doivent être simples & peu multipliées, stables & permanentes. Ces principes ne sont pas ceux du parlement, puisqu'on le voit changer ses ordonnances, autant peut-être que varient les prix des grains.

Comment donc pouvoir régler le cours du commerce, faire des spéculations un peu solides, mettre une suite dans les opérations & leur donner de la consistance? La mobilité du régime est la ruine du commerce, & la désolation du commerçant. Les Hollandois ne doivent leur succès qu'à leur système dans les importations & les exportations; leur gouvernement n'impose d'autres loix que de payer un droit très-léger d'entrée & de sortie. Deux fois, dans des circonf-

tances critiques, ils voulurent reſtreindre cette liberté, augmenter les droits, & faire quelques changemens de cette nature: deux fois de triſtes effets les avertirent de la fauſſeté de leur démarche. L'expérience ne les trouva pas indociles; inſtruits, ils ſe hâterent de quitter la route ſemée d'écueils dans laquelle ils venoient de s'engager. L'erreur apperçue fut une erreur corrigée.

Le commerce des grains enrichit la Hollande; il pourroit enrichir encore plus l'Angleterre, & paſſer aiſément de l'une à l'autre; mais cette découverte ne leur ſuffit pas. Il faudroit leur apprendre le ſecret de rétablir parfaitement leurs affaires, & de rendre un royaume affoibli, obéré, chancelant, un royaume riche, puiſſant, ſolidement établi, floriſſant.

C'eſt vous, Anglois, qui par vos réſolutions fougueuſes avez mis la nation dans le déplorable état où elle ſe trouve: elle demande que par des réſolutions plus ſages vous répariez le mal que vous lui avez fait. De quelque maniere que vos troubles avec les colonies finiſſent, l'avenir ne vous préſente que de triſtes perſpectives. Ou les Américains triompheront, ou vous ſerez leurs vainqueurs: ou par des voies de pacification vous conclurez avec eux un traité d'accommodement. Avouez-le, aucun de ces aſpects n'eſt conſolant. Si vous ſuccombez, c'en eſt fait de vous. Libres, indépendans, victorieux, les Américains ſeront toujours pour vous des en-

Digitized by Google

nemis redoutables. Vos autres poſſeſſions leur appartiennent, le Canada n'eſt plus à vous. Croyez-vous que les isles ſous le Vent, vos autres domaines en Amérique, ſoient inébranlables dans leur fidélité, & qu'ils réſiſtent à la tentation d'être indépendans? Réduite à ſes états d'Europe & à quelques établiſſemens en Aſie & en Afrique, je vous le demande, que deviendra la Grande-Bretagne?

Mettez ſous vos yeux un tableau bien différent & bien propre à flatter votre vanité. Les Américains plient ſous vos armes; vaincus, ils s'avouent coupables; comment les traiter? La voie de la douceur eſt ſans contredit la plus ſûre; mais elle ne met pas à l'abri de toute crainte pour l'avenir. Les colonies n'attendront que le moment où elles pourront porter leurs coups avec plus d'aſſurance. Il faudra ſe défier de leurs promeſſes & prendre des précautions. Jeterez-vous des garniſons nombreuſes dans leurs villes, pour tenir les habitans dans la ſoumiſſion; & pour garder quelques colonies, emploierez-vous habituellement toutes les forces de la Grande-Bretagne? Vous voudrez reſter maîtres de tout le commerce des Américains, les aſſujettir à des impôts, ne révoquer aucun des actes qui excitent leur mécontentement; le feu couvera quelque tems ſous la cendre, & peut-être quand vous le croirez éteint, vous le verrez tout-à-coup embraſer la Grande-Bretagne & l'Amérique: l'une ne peut reſter maîtreſſe abſolue de l'autre.

Digitized by Google

Si vous descendez jusqu'à traiter les Américains d'égaux à égaux, fiers de vous voir forcés de faire les premiers pas, ils voudront dicter eux-mêmes les conditions de l'accommodement. Il faudra se résoudre à révoquer les actes qui ont excité leurs clameurs; à les soustraire aux loix émanées du parlement; à laisser aux assemblées des provinces le pouvoir de les taxer; à leur accorder une indépendance & des libertés beaucoup plus étendues que les vôtres; à abolir enfin l'acte de navigation qu'ils détestent. A tout cela que gagnerez-vous? Moins l'Amérique contribuera pour fournir aux besoins de l'état, plus vous serez dans la nécessité de fouler la Grande-Bretagne. Les émigrations recommenceront avec fureur, les colonies répareront leurs pertes, & la paix vous deviendra aussi funeste que vous l'a été la guerre.

Cependant au milieu de vos malheurs il vous reste une grande ressource. Les colonies ont ruiné l'Angleterre, servez-vous des colonies pour la rétablir. Rompez toute intelligence avec elles; n'ayez plus ni à les soutenir dans leur foiblesse, ni à les redouter dans leur puissance.

La Russie cherche à étendre sa domination & son commerce; elle a fait plusieurs tentatives pour découvrir un passage de l'Archipel Russe à l'Amérique septentrionale. Que ne donneroit-elle pas pour avoir le Canada & vos autres possessions qui le touchent ou qui en dépendent? L'Espagne ne s'est jamais consolée d'avoir

Digitized by Google

perdu la Jamaïque ; elle n'épargneroit rien pour la recouvrer. L'impératrice-reine veut eſſayer du commerce des deux Indes ; elle a fait partir des bâtimens, pour en rapporter des marchandiſes & des productions étrangeres : ſes vues ſeront ſecondées, en lui cédant quelques-unes de vos poſſeſſions dans ces pays lointains. Vos affaires iront encore mieux en traitant avec les Hollandois. Vous les rendrez maîtres de vos comptoirs dans l'Inde, de vos établiſſemens ſur les côtes d'Afrique, & de celles de vos isles de l'Amérique qu'ils ſeront jaloux de poſſéder. De leurs débiteurs, vous deviendrez leurs créanciers. Il vous reſte encore les Barbades, Sainte-Lucie, la Dominique, S. Vincent, Montſerrat, S. Chriſtophe, les isles Lucaïes, & pluſieurs autres colonies ; vous ne manquerez pas d'acheteurs. Le Danemarck, peut-être même la Suede, le Portugal, la France, & pluſieurs autres puiſſances Européennes s'empreſſeront de faire leurs offres. Ces grandes opérations conſommées, quelle admirable révolution ſe fait dans l'état ! Le chaos eſt débrouillé, les affaires publiques s'arrangent, les richeſſes & l'or de toutes les nations vont former aujourd'hui le tréſor de la Grande-Bretagne. Vos dettes payées, il vous reſte encore des fonds immenſes pour former des entrepriſes utiles. Vos vaiſſeaux de guerre ſont transformés en vaiſſeaux marchands ; vos pêches deviennent pour vous des moyens plus abondans de richeſſes ; les dépenſes de l'état

Digitized by Google

diminuent avec ſes beſoins. Séparés du continent de l'Europe, vous n'entrez dans aucun des démêlés qui agitent les royaumes de cette partie du monde: vous profitez même de leurs diſſenſions, faiſant avec les puiſſances belligérantes un commerce plus étendu & plus avantageux. C'étoient vos colonies qui occaſionnoient toutes vos guerres; en renonçant à ces poſſeſſions onéreuſes, vous avez rendu la Grande-Bretagne le ſéjour perpétuel de la paix. Quelques bâtimens de guerre pour protéger votre commerce, & un petit nombre de troupes pour garder les côtes de votre isle, c'eſt uniquement à ces deux objets que ſe doivent borner vos dépenſes militaires. Les impoſitions réduites, le peuple vit du fruit de ſon travail dans une aiſance honnête; la main-d'œuvre baiſſe de prix. Vous ne pouviez pas autrefois ſoutenir la concurrence des autres nations, elles redoutent aujourd'hui la vôtre. Tel eſt en raccourci le réſultat évident que vous êtes en droit d'attendre de l'exécution de ce projet.

J'ai à deſſein inſiſté ſur ces détails, leur importance m'a paru telle qu'il n'étoit pas poſſible de les traiter ſuperficiellement. Je paſſe à d'autres objets qu'il me ſuffira preſque d'indiquer, parce qu'ils ſont aſſez connus. Les Anglois, naturellement penſeurs, réfléchis, ſombres même & mélancoliques, ne ſemblent pas faits pour les arts d'agrément: ils ne ſont ni muſiciens, ni peintres, ni ſculpteurs, ni gra-

Digitized by Google

veurs, ni architectes. Ils ont eu pourtant de grands poëtes, dont le principal mérite n'eſt pas la délicateſſe, la légéreté, la douceur: ce qui forme leur caractere, c'eſt la force, l'énergie, l'élévation, les grands traits noblement rendus, les idées neuves & profondes, les vérités vivement ſenties & fortement exprimées, la majeſté des tableaux, la hardieſſe & la ſublimité des images. Mais combien les Anglois ſont déchus de cette gloire qu'ils s'étoient acquiſe par les lettres & les ſciences! Comment ont-ils remplacé l'immortel Bacon, qui d'une main hardie a arraché le voile dont la nature ſe plaît à envelopper ſes prodiges; Newton qui par la force de ſon génie a attiré à lui les opinions & les eſprits; Boyle qui, l'expérience à la main, a marché à la découverte de tant de vérités de phyſique inconnues avant lui; Hooke qui a travaillé avec tant de ſuccès à la perfection des microſcopes, & a inventé les montres portatives; Locke & Clarke qui répandirent la lumiere ſur la nuit de la métaphyſique; Bolyngbrocke, dont la ſage politique a inſtruit toutes les nations & tous les ſiecles; Maclaurin & Hume, qui ont tracé l'hiſtoire avec un crayon auſſi énergique que vrai; Atterbury, Tillotſon, Sherlok, Sharpe, Barrow, qui ont fait retentir ſur la tête des peuples le tonnerre de leur éloquence; Bentley, dont la ſcience profonde a diſſipé les ténebres qui enveloppoient une partie du majeſtueux coloſſe de l'antiquité littéraire;

Digitized by Google

Richardſon, le modele des romanciers; Shakeſpéar qui, couvert de lambeaux, environné de torches funebres, de pâles ombres, de ſpectres effrayans, de monſtres horribles, ravit d'admiration en faiſant reculer d'effroi; Otwai, qui preſſe le cœur & arrache des larmes; Dryden, Congreve, Johnſon, qui excitent les ris par la peinture des travers & des ridicules de la ſociété; Waller & Cowley, dont la lyre a produit des ſons mâles & élevés; Swift, qui a critiqué avec tant de fineſſe, de graces, de délicateſſe, d'aménité; Addiſſon, qui a paré la raiſon des fleurs d'une imagination riante; Gay, qui a prêté ſi judicieuſement aux animaux, les paſſions des hommes pour les en corriger, & dont le chalumeau champêtre a retracé avec une admirable ſimplicité la vie des bergers; Pope, cet écrivain inimitable, qui, né avec tous les eſprits, & le talent de ſaiſir tous les tons, a excellé dans tant de genres; Milton enfin, dont la trompette héroïque, ſemblable à celle d'Homere, échauffe, éleve l'ame & la remplit d'un noble orgueil? (*a*) De toute cette génération

(*a*) Je ne fais qu'indiquer les principaux auteurs qui ſe ſont diſtingués dans la carriere des ſciences & des beaux arts. Je ne dis rien de Fairfax, de Spencer, de Jacques Harrington, de Philips, de milord Clarendon, de Littleton, de Devenant, de Prideaux, d'Arburtnot, de Derham, de Laurent Echard, &c. Parler de tous ſeroit un détail preſqu'inépuiſable. J'en uſerai de même dans mes autres diſcours.

Digitized by Google

d'auteurs célebres que l'Angleterre a produits, il ne reſte plus que l'hiſtorien de Charles-Quint, Robertſon. Gibbon ne les ſuit encore que de loin. A quelle cauſe attribuer cette décadence littéraire? Peut-être à l'étonnante facilité qu'on a de faire imprimer en Angleterre, facilité qui multiplie beaucoup trop l'eſpece des littérateurs; au défaut d'encouragement & de protecteurs qui manquent aux talens. En général les gens de lettres ne ſont pas aſſez favorablement accueillis chez les Anglois, & leurs récompenſes ſont beaucoup moins multipliées que celles qui leur étoient accordées autrefois. Prior fut ambaſſadeur en France; Newton eut la direction générale des monnoies; Bacon fut chancelier du royaume; Congreve ſe vit chargé des emplois les plus honorables; Bolyngbrocke, Milton, Addiſſon, devinrent ſecretaires d'état. Qu'on cite un homme de lettres qui, par ſon ſeul mérite, jouiſſe actuellement d'un pareil honneur.

Il eſt vrai que jamais l'Anglois n'eſt rebûté par les difficultés, ni laſſé par les obſtacles. Il ſemble que ſon génie a plus de reſſort, & s'anime à meſure qu'il trouve plus de réſiſtance. Pour imaginer & exécuter la pendule qui lui a mérité la récompenſe promiſe par le parlement, Harriſſon a travaillé pendant quarante ans.

Les ſciences les plus abſtraites plaiſent le plus & conviennent le mieux aux Anglois. Ils aiment à creuſer, pénétrer, approfondir. Cette

Digitized by Google

profondeur pourtant qui les ſoutient dans la carriere des ſciences, du raiſonnement & du calcul, les abandonne, je ne crains pas de le dire hautement, dans une partie eſſentielle, la politique. Leur conduite depuis une longue ſuite d'années, en eſt une preuve bien forte; & je ne vois chez eux la marche d'une grande & belle politique, ni dans l'adminiſtration des finances, ni dans les loix du commerce, ni dans les réglemens relatifs à l'induſtrie.

Le ſeul bon effet que doit produire la forme du gouvernement de la Grande-Bretagne, eſt que la nobleſſe de cette isle ne croupit pas dans une honteuſe ignorance, s'occupe, étudie & s'inſtruit. Dans l'une & l'autre chambre du parlement, ſi les oreilles délicates ſont ſouvent bleſſées, & les eſprits fins dégoûtés par de mauvaiſes plaiſanteries, des perſonnalités indécentes, des épigrammes fades & déplacées, des pointes puériles, des images rebutantes, les auditeurs intelligens & ſenſibles y jouiſſent plus d'une fois du plaiſir d'applaudir à de beaux diſcours. Le coryphée de la chambre haute, milord Chatam, quoiqu'il perdît beaucoup à l'impreſſion, qu'il fût fort inégal, & qu'il relevât beaucoup ſes diſcours par des yeux étincelans & une action forte & noble, avoit cependant de grands traits, de belles images, des morceaux éloquens. Le marquis de Rockingham, le lord Burcke, le chevalier Temple, le duc de Richmond, & pluſieurs autres, parlent avec nobleſſe & font

Digitized by Google

toujours briller leur eſprit, ſoit qu'ils préſentent leurs propres vues, ſoit qu'ils combattent celles d'autrui. Le lord North eſt capable non-ſeulement d'entraîner, mais d'attirer doucement les eſprits; aſſez habile pour donner des couleurs agréables aux objets naturellement triſtes, faire goûter les vérités les plus ameres, dérober aux citoyens les malheurs de l'état, les amuſer & les tromper ſans ceſſe par l'eſpérance d'un avenir plus heureux; propre enfin à ſe faire un nom quand il n'auroit pas en main l'autorité. Edmond Burcke, conſtamment oppoſé à ce miniſtre, eſt le plus redoutable de ſes adverſaires, a plus de force, de feu, d'énergie que lui; mais il n'en a pas la flexibilité, la douceur; il ne ſe poſſede pas autant, & prévient moins en ſa faveur. La Grande-Bretagne le regarde comme un autre Cicéron, & ſe plaît à lui donner ce nom au bas des gravures qui repréſentent ce membre des communes. Mais de pareils éloges n'en impoſent pas à ceux qui connoiſſent la véritable éloquence, & ne font pas diſparoître la différence énorme qui ſe trouve entre l'orateur Anglois, & celui de l'ancienne Rome.

Quoique les pairs & les repréſentans du peuple les plus diſtingués par leurs talens, aient la plupart une maniere qui les caractériſe, & un genre d'éloquence qui leur eſt propre, ils viſent tous avec une attention particuliere au mérite du ſtyle. Leur diction eſt preſque toujours pure, châtiée, correcte; & ſelon

Digitized by Google

que le ſujet le comporte, douce, élégante, forte, expreſſive, énergique. S'ils tâchent de gagner les ſuffrages, en préſentant des raiſons ſolides, des plans bien digérés, d'excellentes vues, ils ne ſont pas moins flattés de mériter & de recevoir des applaudiſſemens pour la maniere de les préſenter. Londres n'a point d'académie qui fixe les variations du langage, donne la ſanction aux mots, conſacre les expreſſions, diſſipe les enflures pédanteſques, épure la langue: ce ſont les diſcours prononcés dans le parlement qui ſervent de regle & de modele pour bien parler & pour bien écrire. Ils ſont inſérés fidélement dans les papiers publics, & paſſent entre les mains de toute la nation. Il n'eſt pas juſqu'au dernier des citoyens qui ne les liſe aſſidument & avec beaucoup d'attention. Auſſi de tous les peuples connus, le peuple Anglois eſt-il celui qui parle le mieux ſa langue.

Les Anglois s'embarraſſent peu de diſputer aux autres nations l'empire des beaux arts, pourvu qu'ils puiſſent aſpirer à celui des arts utiles. Leurs ouvriers excellent dans la fabrication de toutes ſortes d'étoffes, ils imitent facilement, perfectionnent, inventent. Avec la laine ils fabriquent d'une maniere également habile les draps les plus forts & les étoffes les plus légeres; ils en font même qui ne le cedent pas pour la fineſſe à celles de fil de coton, & de ſoie. Aux tapiſſeries des Gobelins près, leurs

Digitized by Google

tapiſſeries peuvent être regardées comme les plus belles qu'on manufacture en Europe. Ils y repréſentent d'après nature toutes ſortes de fleurs, d'animaux, de plantes, de payſages. Rien de plus beau que leurs ſerges & leurs autres étoffes croiſées ; auſſi le débit en eſt-il prodigieux. On eſtime que la ſeule ville d'Exeſter, dans le comté de Devon, en vend chaque ſemaine pour la valeur de dix mille livres ſterling. Le comté de Wilts eſt fameux pour ces beaux draps que les Anglois nomment draps eſpagnols, parce que dans leur fabrication la laine d'Angleterre eſt mêlée avec celle d'Eſpagne. On en exporte beaucoup dans tout le monde connu. La draperie blanche qui eſt envoyée en Turquie, enrichit les habitans des comtés de Gloceſter & de Worcheſter.

Les Anglois ſont les ſeuls qui aient le ſecret de teindre le deſſus d'une piece de drap en écarlate & le revers en très-beau bleu. Le grand débit, le débit conſtant des marchandiſes eſt une preuve évidente de leur qualité, ſur-tout ſi elles ſont cheres. Le ſuccès & l'intérêt aiguillonnent ſans ceſſe l'émulation ; l'activité de celle-ci perfectionne l'art ; voilà pour ſes laineries ce qu'éprouve la Grande-Bretagne. Les provinces qui cultivent avec le plus d'application cette branche d'induſtrie & de commerce, ſont infiniment plus riches, plus peuplées, plus heureuſes que les autres. On fait monter à un million le nombre des ouvriers en laine ;

Digitized by Google

mais je crois ce calcul un peu forcé (*a*).

Les Anglois ne travaillent pas le coton avec moins d'habileté. S'ils étoient encouragés, on assure qu'ils imiteroient parfaitement les toiles peintes des Indes & de Perse, & que leurs manufactures pourroient même prétendre à la préférence; mais le parlement les décourage par des droits & des taxes. Plus de cent mille personnes du sexe font des dentelles aussi estimées que les plus belles de France, de Venise, de Flandres, à l'exception de celles de Bruxelles.

(*a*) Des auteurs Anglois prétendent que la Grande-Bretagne vend annuellement aux étrangers pour cinq millions sterling de lainerie, & qu'il s'en consomme pour la valeur de deux millions sterling dans l'intérieur du royaume. D'autres écrivains politiques assurent que les exportations de ces marchandises ne vont pas au-delà de deux millions sterling. Prenons un terme moyen, & supposons que la vente totale, soit au-dedans, soit au-dehors de l'Angleterre, roule chaque année entre quatre ou cinq millions. Il faut prélever le prix d'achat des matieres brutes, les frais d'entretien & de réparation des métiers, des atteliers & des manufactures, les profits des entrepreneurs, & bien d'autres dépenses. Ces déductions faites, c'est beaucoup s'il reste clair & net la somme de deux millions pour la main-d'œuvre. Il suivroit de là que s'il y avoit un million d'ouvriers, ils n'auroient l'un portant l'autre, pour salaire annuel, que deux livres sterling, c'est-à-dire, qu'ils mourroient tous de faim, & que vu la cherté des denrées, il leur seroit absolument impossible de subsister. Les toiles d'Irlande sont aujourd'hui aussi belles, aussi blanches, & font plus d'usage que celles de Hollande.

Quoiqu'on

Digitized by Google

Quoiqu'on n'éleve point de vers à soie en Angleterre, il y a de très-belles manufactures de taffetas & d'autres étoffes de soie, qui occupent douze mille métiers. Peu anciennes dans le royaume, les verreries ont été rapidement portées à un haut degré de perfection. Dans toute l'Europe on fait un grand cas des cristaux artificiels des verres à montres & à lunettes, des girandoles & autres pieces de verre d'Angleterre. Il sort de très-belles glaces de la manufacture de Londres. Il seroit difficile de rien ajouter à l'habileté des ouvriers pour travailler & façonner les métaux. Leurs ouvrages en clincaillerie sont de la derniere délicatesse & parfaitement finis; on les recherche dans toute l'Europe : les exportations de ces marchandises augmentent de jour en jour; voilà pourquoi les manufactures d'acier occupent deux cents mille hommes de plus qu'autrefois. L'industrie angloise ne laisse rien à desirer pour la perfection de tous les ouvrages en cuir. Elle ne se distingue pas moins dans l'horlogerie : il sort annuellement une grande quantité de montres & de pendules pour les cours étrangeres, mais principalement pour celles du grand-seigneur & du sophi de Perse. Le parlement favorise ce commerce; il n'a mis aucun droit sur les montres qui passent du pays dans les autres états. Un statut de Georges I, soumet à des peines pécuniaires & effectives toute personne qui engageroit un horloger d'Angleterre à quitter

Digitized by Google

cette isle pour s'établir dans le continent de l'Europe ou ailleurs.

Le grand art, l'art par excellence, l'agriculture, fleurit en Angleterre, beaucoup plus peut-être que dans aucun autre pays du monde. On n'y voit presque aucune branche d'économie rurale qui ne soit cultivée avec autant d'intelligence que de succès. Autrefois les Anglois tiroient de France & d'autres états une grande partie des grains nécessaires à leur consommation ; aujourd'hui ils en exportent pour des sommes considérables. On peut trouver ailleurs des terres plus fertiles, mais on n'en trouvera pas de mieux cultivées. L'expérience, l'application, les encouragemens, ont conduit les cultivateurs Anglois jusqu'à prévenir, au moins en grande partie, les mauvais effets de l'intempérie & de l'inconstance des saisons. Ils n'éprouvent plus ces grandes variations, ces inégalités dans les récoltes, ces disettes même qui étoient anciennement assez fréquentes. D'une bonne à une mauvaise année la différence devient beaucoup moins sensible. Cette régularité paroît singuliere, & ne vient évidemment que de la perfection de la culture. Les progrès ne peuvent manquer de se soutenir, parce qu'en Angleterre on estime la terre ce qu'elle vaut, & que les charrues n'y sont pas gouvernées par la misere & l'ignorance. Les propriétaires, sans excepter les plus grands seigneurs, se font une gloire de présider aux travaux de la campagne.

Digitized by Google

Les ſociétés d'agriculture excitent l'émulation ; elles ont ſouvent le plaiſir de couronner d'illuſtres concurrens. Le lord Bedford obtint une prime pour avoir ſemé du gland. On voit tous les jours des écuyers, des comtes, des ducs, des pairs, ſe glorifier d'avoir mérité & recevoir avec reconnoiſſance une médaille d'or ou d'argent, une gratification de quelques livres ſterling, tantôt pour avoir fait la plus belle plantation de chênes, tantôt pour avoir recueilli une plus grande quantité de patates, pour avoir mieux entendu la culture du houblon, du chanvre, du lin ; & s'être diſtingués par quelqu'autre ſuccès de cette nature.

On ne donne jamais en Angleterre la permiſſion d'exercer un art à un homme qui ne l'auroit pas appris. Cette méthode y eſt univerſellement adoptée, & ne ſouffre aucune exception. Les apprentiſſages y ſont pénibles & durs. Un maître a les droits les plus étendus ſur ſon éleve, & peut le contraindre par corps & par toutes les voies de rigueur à remplir ſon engagement.

Si l'un n'eſt pas raiſonnable, les meilleures raiſons ne ſuffiront pas à l'autre pour obtenir quelques adouciſſemens, abréger le tems marqué & rompre le contrat. Un jeune apprentif, d'une complexion fort délicate, ſe plaignit à ſon maître de ce qu'il lui faiſoit broyer trop ſouvent des drogues qui nuiſoient notablement à ſa ſanté. Le malheureux ne fut pas écouté.

Digitized by Google

Comme les coliques que lui occaſionnoit ce travail, devenoient tous les jours plus fortes, il prit le parti de s'enfuir & d'aller chercher un aſyle dans la maiſon paternelle. Le maître ne tarda pas à le revendiquer ; il fallut retourner chez cet homme impitoyable. Le malheureux apprentif fut encore inhumainement employé à piler, broyer, unir divers poiſons pour les couleurs ; les coliques le reprirent avec tant de violence, qu'il expira dans les douleurs les plus aigues & d'horribles convulſions. Nous n'avons pas appris que le meurtrier ait été puni, & que la juſtice eût regardé cette cruauté comme un crime puniſſable.

Si les Anglois veulent que tous les gens de métier faſſent un apprentiſſage, ils en exigent à plus forte raiſon des gens de la campagne qui ſe deſtinent à être laboureurs. Pour avoir des apprentifs à ſon tour, ce n'eſt pas aſſez d'être inſtruit ſur la maniere de gouverner les terres & de leur donner les meilleures façons ; il faut poſſéder en toute propriété une certaine étendue de terrein : un économe propriétaire d'un champ aſſez étendu pour occuper une charrue pendant ſix mois, eſt autoriſé à prendre un apprentif dont l'âge roule entre dix & dix-huit ans, à le garder juſqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt-un ou vingt-quatre ans, ſelon qu'il l'aura pris plus ou moins jeune.

Le ſtatut eſt d'Eliſabeth. Cette reine, deſpotiquement impérieuſe dans ſes volontés, & tou-

Digitized by Google

jours outrée dans les moyens qu'elle prenoit pour les exécuter, lors même qu'il s'agissoit de faire le bien, ordonna par un autre réglement, que tous les hommes au-dessus de douze & au-dessous de soixante ans, sans biens, sans état, sans emploi, sans parens, ou n'ayant que des parens pauvres & roturiers, seroient forcés d'entrer au service d'un fermier ou d'un économe de la même province, lorsqu'ils seroient requis & sommés de se conformer au dispositif de l'ordonnance. L'oisiveté est le grand fléau du peuple, elle le précipite dans la misere, & de la misere dans le crime. Quand le gouvernement offre du travail & des salaires, il emploie le moyen le plus efficace pour mettre en action tous les bras oisifs; mais il doit leur être libre de prendre tel ou tel mouvement, telle ou telle direction; d'embrasser, en un mot, la profession qu'ils préferent. On entend toujours mal l'intérêt public, quand on donne aux loix un autre fondement que la justice. Engageons les infortunés à se rendre utiles à la société dont ils sont membres, l'appât des récompenses, celui d'une vie douce, aisée, commode, les déterminera; mais ne forçons jamais leur goût, leur génie, leurs talens. Anglois, plus j'examine vos loix, plus je trouve qu'elles n'ont guere d'égard pour la prétendue divinité de votre empire. Insulté par ses concitoyens, le plus célebre de vos auteurs s'écria peut-être avec plus de vérité qu'il ne le pensoit: Eh bien, c'est donc chez nos voisins, dans le

ardeur avec actions de bienfaiſance ; & voilà le plus bel éloge que puiſſe mériter un peuple. Dire que les Anglois, avares par caractere, ne paroiſſent généreux que par oſtentation, c'eſt le langage de la malignité qui s'attache à déprimer les motifs, quand elle n'a point de priſe ſur les actions. Soyons plus équitables, & aimons à applaudir aux bienfaiteurs, par-tout où nous voyons des bienfaits. Rendons hommage à la nature ; elle ne nous a point fait méchans ; la commiſération eſt un don précieux que nous tenons tous de ſa main libérale. L'homme ne devient jamais inſenſible, ſans s'être opiniâtrément roidi contre la pente la plus forte de ſon cœur. Les Anglois ſont généreux, bienfaiſans ; ne rougiſſons pas de l'avouer, de ce côté ils valent bien mieux que nous, & nous donnent depuis long-tems des exemples que nous ſommes encore bien éloignés de ſuivre.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

LA HOLLANDE.

CRÉÉE par les armes, la république que forment entr'elles les Provinces-Unies n'exiſteroit plus, ſi elle avoit voulu ſe ſoutenir, s'étendre & parvenir à la proſpérité par les armes. Aſſez puiſſante pour mettre un grand poids dans la balance politique de l'Europe, & la faire pencher en faveur du parti ou de la nation dont elle embraſſeroit les intérêts, elle ne trouve dans ſon propre fonds ni les reſſources, ni les richeſſes, ni les forces néceſſaires pour exécuter de grandes entrepriſes militaires & ſe rendre redoutable aux autres peuples. Si la guerre, même quand elle eſt heureuſe, a toujours de triſtes effets, & traîne après elle de grands maux que les faveurs de la fortune & les conquêtes ne réparent pas; ſi ce redoutable fléau affoiblit, ruine, déſole les empires floriſſans & étendus; s'il anéantit leur population; s'il détruit leur commerce, renverſe leurs manufactures, jette le déſordre dans leurs finances, avec quel ſoin un état borné par l'étendue de ſes poſſeſſions, pauvre en denrées, toujours embarraſſé pour mettre un juſte équi-

Digitized by Google

libre entre ses dépenses & ses modiques revenus, ne doit-il pas en éviter les ravages & les prévenir ? Les Hollandois ne voient dans la nature qu'une marâtre dont ils doivent s'appliquer sans relâche à réparer les injures. Arrosée de leurs sueurs, la terre se refuse opiniâtrément à la fécondité. A cette cruelle ingratitude ils opposent la constance dans les travaux ; mais en redoublant de zele & d'application, ils ont la douleur de ne pas obtenir la récompense qu'ils méritent ; jamais une honnête abondance n'est un fruit qu'ils recueillent dans leur patrie. Avec un sol qui ne nourrit pas les propriétaires & les cultivateurs, & qui se trouve surchargé du poids de ses habitans, la république ne peut avoir qu'une existence précaire, & sans ses liaisons d'intérêt avec les autres peuples, elle cesseroit d'exister. Dans sa bonne intelligence avec toutes les cours de l'Europe, elle trouve un moyen infaillible de se soutenir, de s'élever, d'affermir son repos & sa fortune, d'enrichir ses sujets. Cette harmonie n'est pas plus tôt rompue, que la république entre dans un état violent. Une guerre suffit pour lui faire les plus grands maux.

Prise depuis l'extrémité du Limbourg Hollandois jusques à celle de la seigneurie de Groningue, la longueur des Provinces-Unies ne va pas au-delà de cinquante lieues. Leur plus grande largeur s'étend des frontieres de la Hollande méridionale à celles d'Over-Issel : on ne compte

Digitized by Google

que quarante lieues dans cet espace. Ainsi resserrées, elles ne sauroient former une puissance formidable par elle-même, ni contre-balancer les forces des états voisins. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'avoir de fortes barrieres qui arrêtent les premiers efforts de l'ennemi, de pourvoir à leur sûreté par des alliances solides ou des traités avantageux; de s'observer assez pour ne pas trop exciter la jalousie, & sur-tout de ménager les puissances qui sont toujours en état de se faire craindre, de punir ou de se venger.

Les Hollandois ne se rappellent qu'avec effroi le moment où ils se virent sur le point d'être ensevelis sous les ruines de leur patrie. Toutes leurs forces avoient plié sous les armes victorieuses de Louis XIV; leurs villes de guerre avoient cédé pour la plupart & ouvert leurs portes au vainqueur; il ne leur restoit presque plus ni ressource, ni asyle. Les riches commercans d'Amsterdam embarquoient leurs effets les plus précieux, & se préparoient à passer dans le nouveau monde. Des succès inattendus rétablirent le calme. Depuis cette époque, la république a mesuré ses pas avec plus de sagesse. Les guerres qu'elle a soutenues étoient comme inévitables, & ne lui ont jamais présenté de grands risques à courir, quoiqu'elles lui aient presque toutes occasionné de grandes pertes. La paix dont elle jouit depuis une longue suite d'années, fait couler sans interruption dans

ſes états, les richeſſes des autres contrées. Elle profite de ce tems heureux pour réparer ſes pertes, rétablir ſes finances, étendre ſon commerce, & parvenir à une grandeur qui ne ſemble pas être faite pour elle. Si les Provinces-Unies ſont venues à bout de former entr'elles un état floriſſant, ce ſuccès fait certainement leur gloire, puiſqu'il ſuppoſe les plus grands efforts & une conſtance héroïque. Jamais république à ſa naiſſance, n'a vu de ſi loin la carriere de la proſpérité, & n'a eu moins de moyens pour y marcher avec ſuccès. Les obſtacles qui s'oppoſent conſtamment à la fortune & à l'élévation des Hollandois; la voie que ce peuple ſuit pour en triompher conſtamment, voilà les deux grands objets que nous avons à examiner.

Rien de moins propre à faire fleurir les Provinces-Unies, que la maniere ſinguliere & bizarre dont elles ſe gouvernent. Quand l'amour de l'indépendance leur imprima la plus forte horreur pour le joug eſpagnol, elles formerent le hardi projet de ſe rendre libres; mais elles ne purent l'exécuter que par une longue & cruelle guerre. En ſecouant la ſervitude, il fallut à la fois arrêter la licence & prévenir l'anarchie. Au milieu des troubles, on n'a guere le loiſir de calculer la meilleure maniere de conduire les peuples; on cede aux circonſtances, & l'on s'eſtime heureux de pouvoir réprimer les excès & empêcher le mal du plus grand nombre. Les

Digitized by Google

habitans des provinces confédérées, vouloient être libres. Pourvu qu'ils le devinſſent, ils s'embarraſſerent peu d'atteindre à la perfection dans la maniere de ſe gouverner. Tout ſyſtême leur parut bon, dès-lors qu'il contraſtoit avec celui dont ils ſe plaignoient: en ce point ils réuſſirent, car nul gouvernement ne ſe reſſemble auſſi peu que celui de la Hollande & de l'Eſpagne. Cependant, quoi qu'ils en penſent, la forme qu'ils ſe choiſirent n'aura jamais le ſuffrage des vrais politiques, elle ſe reſſent un peu trop de l'agitation des eſprits qui la conçurent & l'adopterent. Je le dirai, parce que je le penſe, le haſard, bien plus que la réflexion, l'a fait naître; & d'un premier jet le haſard ne donne pas des chefs-d'œuvres.

On a cru trouver une parfaite reſſemblance entre la ligue Achéenne & la république des Provinces-Unies, & l'on veut que l'une ait ſervi de modele à l'autre. Il eſt certain que la premiere s'étoit formée de pluſieurs villes & de pluſieurs peuples qui, laſſés d'obéir à leurs ſouverains reſpectifs, qui ne les gouvernoient pas ſelon les loix, s'en vengerent en les dépouillant de l'autorité. Ces villes & ces peuples indépendans les uns des autres, ſe liguerent pour leurs intérêts communs. Cette république naiſſante reçut bientôt des accroiſſemens. D'autres peuples briſerent le ſceptre entre les mains de leurs rois: devenus libres, ils n'imaginerent rien de mieux pour conſerver leur liberté, que

Digitized by Google

de s'unir aux Achéens. Riches & peuplés, ces états républicains devinrent par leur union une puiſſance formidable, dont les grands rois ménageoient les intérêts & recherchoient l'amitié. A des époques marquées, les députés des alliés ſe rendoient tous dans une même ville, pour délibérer ſur les grandes affaires de la république, conclure des traités, déclarer la guerre, faire la paix, recevoir les ambaſſadeurs des puiſſances étrangeres & leur en envoyer. Dans cette aſſemblée générale, on éliſoit chaque année un préteur, qui faiſoit exécuter les réſolutions des états & commandoit les armées. La république avoit auſſi un premier miniſtre.

On veut encore que le prince d'Orange ſoutienne la comparaiſon avec Aratus, le libérateur de l'Achaïe. En leur donnant les mêmes qualités & les mêmes talens, on convient toutefois que le premier eut moins de vertus & des vues moins pures que le ſecond. Aratus ne ſe propoſa jamais que le bien de ſa patrie; il s'oppoſa avec courage aux violences des rois de Macédoine. Il craignoit pour ſes concitoyens, il les ſauva. Soutenue & animée par ce grand homme, la liberté repouſſa la tyrannie, la pourſuivit hors de l'Achaïe, & entreprit de la chaſſer de tout le Péloponneſe. Si au mérite de ſavoir combattre pour une cauſe légitime, le chef de la ligue Achéenne joignit la gloire de la faire triompher, l'éclat de ſa réputation ne l'éblouit pas, & jamais il ne la ternit par des vices ou des foibleſſes.

Digitized by Google

Modeſte au milieu des plus brillans ſuccès, déſintéreſſé, généreux, il laiſſa tout le fruit de ſes travaux & de ſes victoires à la république; il ne s'occupa ni de ſa fortune, ni de celle de ſes enfans; il ſe contenta de jouir de la portion d'autorité qu'on n'auroit pu lui diſputer ſans injuſtice, La ſeule gloire qui pouvoit flatter un cœur ſi noble, étoit de ſe confondre parmi les citoyens dont il avoit aſſuré le bonheur. D'une voix unanime, la république lui offrit la dignité de préteur; il l'accepta, & devint par-là encore plus cher aux membres de la ligue.

Guillaume ne trouva pas, comme Aratus, des peuples déjà unis, dont il ne s'agiſſoit que de reſſerrer les liens; il conçut un deſſein plus grand, & l'exécuta. Jamais, en voulant créer une république, on n'eut moins de reſſources & on ne rencontra plus d'obſtacles. Il fallut, d'un peuple doux, tranquille & pacifique, faire tout-à-coup un peuple ardent, impatient à ſupporter le joug, remuant & guerrier; il fallut abattre & élever, attaquer & ſe défendre; détruire les anciennes loix & en faire de nouvelles; entretenir & ſoudoyer des armées dans un pays pauvre & dévaſté; allumer dans tous les cœurs le deſir de l'indépendance; enfin, avec une partie des habitans de quelques provinces, triompher conſtamment des armées formidables d'un grand royaume. En diſant ce qu'avoit à faire le prince d'Orange, j'ai dit ce qu'il a fait; ſon génie ſup-

Digitized by Google

pléa aux moyens, ſon habileté rendit inutiles les mouvemens d'un ennemi redoutable; ſon courage triompha des oppoſitions, & fit ſuccomber la force. D'une main il ſut ſoutenir avec avantage une guerre opiniâtre; de l'autre, aſſeoir & affermir les fondemens d'une république.

Mais quels motifs l'animerent? C'eſt ce qu'il n'eſt pas important de pénétrer aujourd'hui. On lui reproche d'avoir couvert du voile du bien public ſes vues d'intérêt perſonnel; on prétend que, peu ſatisfait de ſe voir rétabli dans le Stadhoudérat, il aſpiroit ouvertement à ſe faire déclarer comte de Hollande & de Zélande, & que, peu jaloux de porter le titre de roi, il vouloit, ſous un autre nom, en avoir les prérogatives, la puiſſance & l'autorité. Le portrait de Guillaume, quelque piquant qu'il puiſſe être, ſeroit une digreſſion inutile dans ce diſcours, où l'on ſe propoſe ſeulement de peindre le peuple qu'il aida à briſer les fers de la tyrannie.

Quand on ſuppoſeroit que la forme du gouvernement introduite dans les Provinces-Unies eſt parfaitement calquée ſur celle de la confédération des Achéens, il eſt poſſible de prouver qu'elle pouvoit convenir à ceux-ci, ſans être favorable à celles-là. L'ancienne république étoit compoſée de petits états, à la vérité, mais qui exiſtoient par eux-mêmes; ils avoient chacun leur ſouverain, ſe défendoient ſeuls contre leurs ennemis, avoient un territoire qui fourniſſoit

Digitized by Google

nissoit abondamment à leurs besoins ; ils étoient riches, & le devenoient davantage par-là même qu'ils entroient dans la ligue. Les forces de la république faisoient la sûreté de chaque membre. Les dépenses pour l'entretien des troupes & les autres objets de la plus grande importance, étoient répartis entre toutes les villes de la confédération. Elles se félicitoient de n'avoir plus à supporter que des contributions très-légeres, comparées à celles qu'elles étoient obligées de fournir pour leur sûreté, quand elles étoient isolées. Quelle que fût la forme du gouvernement, ces petits états ne pouvoient pas y perdre ; plus respectés & plus forts, ils avoient moins de guerres à soutenir ; plus riches, ils faisoient toujours moins de dépenses publiques ; plus libres, la même liberté s'étendoit de la personne à ses biens, à son commerce, à son industrie.

En s'érigeant en souverains, les Provinces-Unies avoient besoin d'un gouvernement qui pût mettre, selon les circonstances, une grande activité dans les opérations, & qui ne fût pas toujours forcé d'agir avec lenteur ; d'un gouvernement qui n'exigeât pas de grands revenus & que la pauvreté pût soutenir sans peine & sans effort ; d'un gouvernement qui cherchât moins à se rendre puissant par lui-même, que par des alliances solides & des traités bien assurés ; d'un gouvernement peu compliqué, simple, toujours à portée d'agir & de donner le mouvement.

Digitized by Google

à la nation; prêt à voler aux beſoins de l'état, tout-puiſſant pour détruire & anéantir les mauvaiſes inſtitutions, pour créer & mettre en vigueur les bonnes loix; capable, en un mot, & parfaitement libre de faire & d'avancer le bien public & particulier; de ne rien épargner pour animer les talens, ſoutenir l'induſtrie, faire fleurir les arts & le commerce. Ce n'eſt pas cependant d'une pareille forme de gouvernement que les Provinces-Unies ont fait choix, elles ne peuvent pas s'en promettre les avantages : on en jugera par l'expoſé ſuivant.

Les ſept provinces forment entr'elles un ſeul & même corps. Quand il s'agit du bien commun, elles ſont intimement liées, comme ſi elles ne faiſoient qu'une province. Pour quelque raiſon que ce ſoit, on ne peut les ſéparer les unes des autres. Les ventes, donations, échanges, traités, qui porteroient quelqu'atteinte à cet article, ſont déclarés nuls & ſans effet. La ligue des ſept provinces eſt offenſive & défenſive; on ne peut en attaquer une ſans avoir affaire à toutes. Sous ce point de vue, la république eſt une vraie heptarchie. Quand on conſidere ſéparément chaque province, la république change, & l'on a ſous les yeux ſept républiques parfaitement abſolues & indépendantes les unes des autres. Elles ont leur état particulier, qui ordonne la levée des impôts; elles font battre monnoie, ont droit de vie & de mort ſur les ſujets, exercent tous les actes de ſouveraineté,

Digitized by Google

ſi ce n'eſt qu'elles ne peuvent pas de leur chef contracter des alliances, déclarer la guerre & faire la paix. Ce droit appartient excluſivement aux états généraux qui repréſentent la ſouveraineté des Provinces-Unies.

Si des provinces je deſcends juſques aux villes, je trouve encore dans celles-ci autant de ſouverains dont l'autorité n'eſt pas équivoque. L'oppoſition d'une ſeule ville ſuffit quelquefois pour arrêter les réſolutions des aſſemblées provinciales, & même des états généraux: on en a vu des exemples. Preſſées par le prince d'Orange, les Provinces-Unies vouloient en 1680 ſe déclarer pour l'Eſpagne, qui étoit alors en guerre avec la France. La ville d'Amſterdam ne trouvoit pas ſon intérêt particulier à cette déclaration; elle fut d'un avis contraire, tint ferme & l'emporta. Tant de ſouverains & de ſouverainetés preſſent ſur la tête du peuple & l'écraſent. Le ſénat d'une ville fait des loix & impoſe des charges publiques; les habitans plient & ſe ſoumettent à l'impoſition. L'aſſemblée provinciale fait auſſi ſes loix & preſcrit de lever des impôts particuliers; il faut s'y ſoumettre de même. Enfin, les états de la nation peuvent auſſi aggraver le poids; n'en eſt-ce pas évidemment trop pour un peuple qui n'a preſque d'autres richeſſes que celle de ſon induſtrie? (a)

(a) Un auteur moderne oſe aſſurer que la Hollande gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts

Digitized by Google

Quoique les états généraux repréſentent la majeſté des provinces, & ſoient revêtus de tout l'éclat de la ſouveraineté, il n'eſt beſoin que de ſavoir comment ils ſont compoſés, & juſques à quel point ils ſe trouvent liés dans l'exercice de leurs fonctions, pour ſe perſuader que jamais la république ne leur devra ſa gloire & ſon bonheur. Cette aſſemblée jetoit autrefois la république dans de grandes dépenſes, & n'entraînoit pas moins d'embarras. On y comptoit de ſept à huit cents perſonnes. Pour ménager les revenus publics, & parer à une foule d'inconvéniens qui réſultent toujours du tumulte, il fut réglé que chacun des états provinciaux ſeroit repréſenté dans l'aſſemblée générale par un ſeul député. Il eſt libre à chaque province d'envoyer aux états tel nombre de repréſentans qu'il lui plaît; mais les ſurnuméraires s'y tiennent debout, & tous enſemble n'ont qu'une voix. Le nombre des ſuffrages eſt donc égal à celui des provinces. Ces députés aux états généraux reçoivent l'impulſion des nobles, du clergé, des

très-conſidérables. Quand on avance de pareils paradoxes, il faut avoir en main de fortes preuves & les mettre ſous les yeux du lecteur. Quelle tentation pour un peuple de ſe laſſer d'une liberté qu'on lui fait acheter à trop haut prix, quand il voit autour ou près de lui pluſieurs nations qui ſavent à moins de frais ſe procurer les mêmes avantages & jouir d'un ſort plus doux! Je ne parle pas ici des impôts, je ſerai forcé de traiter cet article ailleurs & plus en détail.

Digitized by Google

villes qui ſont au nombre de ſoixante-ſept, & qu'on doit regarder comme le premier mobile de toute la machine politique. Les ſept provinces préſident ſucceſſivement à l'aſſemblée ; mais le député qui jouit de cet honneur, n'a pas le tems de pouvoir remuer les eſprits & les attirer à ſon opinion. Au bout d'une ſemaine, il cede à un autre député les honneurs de la préſidence.

Quand il ne s'agit que de faire exécuter des loix déjà portées par les états, la pluralité des ſuffrages ſuffit pour donner aux réſolutions toute leur force. Mais on ne conclut rien ſans un conſentement unanime, dès qu'on agite des affaires de la plus grande importance, & qu'on délibere de faire quelque nouvelle loi, de contracter une alliance, d'augmenter le nombre des troupes de mer ou de terre, de conclure la paix, de déclarer ou de continuer la guerre, de fixer la valeur numéraire des eſpeces, & d'impoſer des ſubſides extraordinaires. Ce concert doit être rare, ou du moins ſouffrir toujours de grandes difficultés, puiſqu'il dépend d'une province ou même d'une ville de le rompre. Or les villes & les provinces ont ſouvent des intérêts qui ſe croiſent, ſe heurtent, s'entre-détruiſent. Peut-on ſe flatter que les unes ou les autres en feront volontiers le ſacrifice, & renonceront à leur bien particulier, pour ne s'occuper que de celui du plus grand nombre ? La guerre eſt-elle déclarée, les provinces maritimes, telles que la Hollande

Digitized by Google

& la Zélande, veulent que la république protege leur commerce, & faſſe équiper des eſcadres capables de tenir les ennemis en reſpect. Les provinces de Gueldres & d'Over-Iſſel, plus enfoncées dans les terres, s'embarraſſent peu que les côtes ſoient bien gardées, ſi de bonnes armées de terre ne ſont continuellement ſur pied pour défendre leurs poſſeſions & leurs villes.

On voit ici une ſource éternelle de diſſenſions & de diſcorde. Auſſi la république a-t-elle paſſé quelquefois ſur les loix fondamentales de l'union, en ſe contentant de la pluralité des ſuffrages dans des affaires qui auroient requis le concours unanime des ſept provinces. Le traité de Weſtphalie fut conclu ſans le conſentement de la Zélande. Quoique la même province refuſât en 1741, de ſouſcrire à la triple alliance entre la France, l'Angleterre & la Hollande, la république crut devoir aller en avant, & nomma des plénipotentiaires. Les états généraux prirent encore une réſolution plus forte en 1743. Contens d'avoir obtenu le conſentement des provinces de Hollande, Zélande, Friſe & Over-Iſſel, ſourds à toutes les réclamations des provinces de Gueldres, d'Utrecht, de Groningue, & même de quelques villes des quatre précédentes, ils firent marcher un renfort de vingt mille hommes au ſecours de la reine de Hongrie. Il eſt pourtant aſſez peu d'exemples de ces infractions; on craint avec raiſon, qu'elles ne vien-

Digitized by Google

nent à altérer la conſtitution de l'état. Les provinces veillent attentivement à la conſervation de leurs droits. Si les états généraux reſpectoient moins ces droits, qu'ils leur donnaſſent de fréquentes atteintes, les liens de l'union ſe relâcheroient, le mécontentement gagneroit les eſprits, & il en réſulteroit tôt ou tard une diviſion éclatante.

Pour peu qu'on veuille examiner le gouvernement des Provinces-Unies, on ſe perd, & l'on eſt tenté de le regarder comme le chaos de la politique. L'unanimité des ſuffrages paroît une abſurdité dont on a peine à revenir, quand on fait réflexion que ſi les provinces & les villes reſtoient toujours également attachées à leurs intérêts, un pareil concours n'auroit jamais lieu. Il ſeroit bien deſirable qu'un gouvernement pût ſans ceſſe avoir pour but le bien univerſel. Comme il eſt trop ſouvent impoſſible d'y atteindre, il faut néceſſairement ſe borner à faire le bien général. Me condamnerai-je à une lâche inaction, parce que je ne trouve pas des moyens propres à aſſurer le bonheur de tous? Non, je travaillerai ſans relâche à faire le bonheur du plus grand nombre, en plaignant ceux qui ne retireront aucun fruit de mes travaux.

Le partage égal de l'autorité entre les provinces & les villes, ne paſſera pas pour l'effet d'une politique raiſonnée & profonde. Eſt-il juſte que les provinces de Hollande & de Zélande, dont la premiere ſupporte toute ſeule la moitié des

Digitized by Google

charges publiques, & soudoie vingt mille hommes, n'aient pas plus d'influence dans l'assemblée des états généraux, que n'en ont les provinces d'Over-Issel & de Groningue, quoique celles-ci ne soient nullement comparables à celles-là, ni pour les richesses, ni pour la population, ni pour l'étendue, & que leurs contributions ne fassent tout au plus que la quinzieme ou même la vingtieme partie des contributions des deux autres? De grandes villes, des villes bien peuplées, connues dans toute l'Europe par leur commerce & leur opulence, Amsterdam, Roterdam, Leyde, Utrecht & plusieurs autres, de quel œil voient-elles marcher leurs égales, des villes inconnues, pauvres, désertes? Si les premieres sont sensibles aux distinctions, & s'irritent de se voir ainsi confondues avec des rivales indignes d'elles; si la fierté s'empare des secondes, & qu'elles s'estiment autant que les capitales, puisqu'elles ont la même influence dans les affaires, les dissensions vont naître, pour ne plus finir. L'intérêt suffit pour désunir les villes & les rendre ardentes à se croiser dans leurs vues & leurs projets réciproques. Mais quand l'orgueil, la jalousie, l'ambition, & d'autres passions violentes viendront se joindre à l'intérêt, il ne faudra plus rien attendre du gouvernement. La bonne intelligence, l'union, la concorde, seront bannies des villes; les vices contraires y fixeront leur cruel empire, & les états généraux

Digitized by Google

travailleront inutilement au bien public.

Il ne faut pas s'y tromper, c'eſt dans les villes que réſide la ſouveraineté, quoique l'aſſemblée générale de la nation en étale aux yeux des étrangers les dehors les plus éclatans. On croit que la lenteur avec laquelle procedent les Provinces-Unies eſt un effet de leur prudence : ſi elles balancent long-tems, il ne faut l'attribuer qu'à l'impoſſibilité où elles ſe trouvent de fixer plus tôt les incertitudes. On regarde leurs réſolutions comme mûres & bien réfléchies ; mais on ne voit pas qu'elles ſont preſque toujours trop tardives. Les états déliberent encore quand on devroit avoir mis la main à l'exécution ; & les affaires commencent à peine, quand l'intérêt de la république exigeroit qu'elles fuſſent déjà bien avancées. C'eſt là ſans doute, non une vertu, mais un vice de gouvernement ; & ce vice eſt d'autant plus difficile à corriger qu'il eſt inhérent à la forme. Une machine peut-elle avoir un jeu rapide, régulier, conſtant, ſi vous en compliquez exceſſivement les pieces & ſi vous la compoſez de reſſorts qui doivent naturellement aller en ſens contraire, & briſer leur action réciproque ?

Suppoſons que les villes, quoique diviſées d'intérêt & animées les unes contre les autres de diverſes paſſions, viennent à bout de ſe réunir en faveur de la patrie ; que faudra-t-il pour rompre cet accord ? Le mécontentement de quelque famille en crédit, l'ambition d'un ci-

Digitized by Google

toyen, l'habileté d'un miniſtre de quelque puiſſance étrangere. Un député reçoit-il aux états quelques déſagrémens, il en informe le ſénat du lieu de ſa réſidence. Les intrigues ſe forment, les partis éclatent; voilà déjà une ville détachée, & l'on s'efforcera peut-être en vain d'en obtenir le conſentement. D'autres villes donneront le même exemple pour des motifs encore plus légers. Le grand penſionnaire, comme premier miniſtre de l'état, porte la parole dans l'aſſemblée de la nation, propoſe les affaires, recueille les voix, forme les concluſions. S'il voit qu'une réſolution qu'il n'approuve pas, ſoit ſur le point de paſſer unanimement, il arrête toutes les délibérations, en uſant de ſon droit, & en demandant que l'affaire ſoit plus mûrement examinée par les états dans un autre tems & à l'époque qu'il déſigne. Les ambaſſadeurs des cours ne s'endorment pas, quand l'aſſemblée générale s'occupe d'objets qui ne ſont pas indifférens à leurs maîtres. Il n'eſt aucun pays où ils puiſſent tirer plus d'avantages de leur adreſſe & de leurs talens. Si les députés leur réſiſtent & s'ils déſeſperent d'en faire tourner quelques-uns de leur côté, ils réuſſiront peut-être mieux auprès des états de quelques provinces. Enfin, s'ils échouoient encore dans ce dernier projet, leurs émiſſaires ou leurs agens ne manqueroient pas de faire naître des diviſions, en gagnant le ſénat de quelque ville.

Ne nous arrêtons pas à ces ſeules conſidéra-

Digitized by Google

tions ; & voyons quel eſt le crédit du ſtadhouder dans le gouvernement, quoique ſes intérêts particuliers n'aient ſouvent rien de commun avec ceux de la république. Dès ſa naiſſance, la confédération Belgique eut un gouverneur général qui portoit le nom de ſtadhouder. C'étoit l'homme de l'état, quoiqu'il n'eût de droit aucune autorité ſur les habitans des Provinces-Unies, & qu'il ne pût pas les regarder comme ſes ſujets. Revêtus de cette dignité, les princes d'Orange de la maiſon de Naſſau ſe firent la plupart admirer par de grandes qualités & de rares talens. Guillaume I jeta les fondemens de la république ; Maurice continua l'édifice avec le même ſuccès. Frédéric-Henri ne fut ni moins heureux ni moins habile, & jouit de la gloire d'y avoir mis la derniere main. Le feu de la guerre s'éteignit ſous Guillaume II, & la paix fut ſignée à Munſter entre la république & l'Eſpagne. La trop grande élévation de ces princes donna de l'ombrage. Des hommes patriotes ou jaloux, réſolurent de faire rentrer la maiſon de Naſſau dans la claſſe des ſimples citoyens. Après avoir ſouffert des échecs violens, la faction oppoſée aux princes d'Orange l'emporta. Par un édit ſolemnel, il fut réglé que la charge de ſtadhouder, qu'on venoit d'abolir, ne ſeroit jamais rétablie dans aucune province. Les magiſtrats ſignerent l'acte, & l'on força le jeune prince d'Orange, Guillaume III, à promettre avec ſerment qu'il n'accepteroit jamais cet hon-

Digitized by Google

neur, pour quelque vue que ce pût être. Les divisions intestines & les malheurs d'une guerre avec un monarque puissant & victorieux, firent rouler la république sur les bords de l'abyme. Les actes & les sermens les plus solemnels furent les uns révoqués, les autres oubliés. Troublé, effrayé, hors de lui-même à la vue du danger, le peuple demandoit à grands cris & avec menace un stadhouder qui le défendît & le sauvât. Des desirs ainsi manifestés, sont des ordres que des bourgeois pacifiques & revêtus de l'autorité n'écoutent pas avec indifférence. Les magistrats se rendirent aux vœux du peuple, Guillaume III fut relevé de son premier serment & déclaré stadhouder, amiral & capitaine général de la Hollande. La Haye donna l'exemple, les autres villes de la province le suivirent. De proche en proche, les autres provinces & toutes les villes de la république reconnurent l'élection pour légitime; enfin les états généraux le confirmerent dans cette charge éminente. Guillaume de Nassau, en servant l'état, acquit dans les Provinces-Unies une autorité qui différoit peu de la puissance absolue. On a dit de lui qu'il fut roi de Hollande & stadhouder d'Angleterre. Si cela est, ce prince eut vraisemblablement des raisons bien fortes qui le déterminoient à descendre autant dans un royaume, qu'il s'étoit élevé dans une république. Avec les talens & les qualités qu'on lui reconnoît universellement, il auroit trouvé moins d'obstacles & de

Digitized by Google

difficultés pour devenir despote dans la Grande-Bretagne, qu'il n'en dut vaincre pour gouverner en roi dans la Hollande.

A sa mort les Provinces-Unies, dans la crainte de se donner un maître, cessèrent d'élire un stadhouder général. Mais la maison de Nassau n'étoit pas éteinte. Le desir de la gloire, l'amour des distinctions & des honneurs, s'y transmettoient de génération en génération, sans jamais rien perdre de leur force: elle ne s'y vit pas sans regret & peut-être sans dépit privée d'un poste éminent qu'elle regardoit comme une récompense due à ses grands services. Elle dissimula son chagrin: elle avoit ses partisans, elle eut soin de les ménager & d'en grossir le nombre, en attendant que des circonstances favorables pussent accélérer l'exécution de ses projets ambitieux.

Guillaume IV étoit stadhouder de Frise & de Groningue. Ces deux provinces avoient rendu la charge héréditaire dans la maison de Nassau. Elles sont les seules qui, depuis la fondation de la république, aient toujours eu & sans interruption leur stadhouder particulier. Les amis du prince, après bien des tentatives, engagerent enfin la province de Gueldres à lui conférer la même dignité. Les républicains commencerent à s'alarmer dans les quatre autres provinces les plus considérables des sept. Il y eut de grands mouvemens pour & contre. Les partis agissoient avec cette ardeur & cette vio-

Digitized by Google

lence qui caractériſent les factions. Depuis pluſieurs années le feu minoit ſourdement & lentement ; l'exploſion n'en fut que plus terrible. Une ſédition fit l'élévation ſubite de Guillaume III, durant les conquêtes de Louis XIV en Hollande, & dans le tems qu'il s'emparoit des plus fortes places de la république. Guillaume IV dut également toute ſa grandeur à une ſédition. La ville de Veere en tumulte le proclama ſtadhouder de Zélande (le 25 avril 1747). Les états de la province céderent ſans réſiſtance à la même impulſion, & ſouſcrivirent à ce choix. La ſurpriſe fut grande, lorſqu'on vit les autres provinces, que le ſeul nom de ſtadhouder épouvantoit depuis long-tems, changer tout-à-coup d'opinion & de conduite, demander un gouverneur, & réunir leurs ſuffrages ſur la même tête. On n'imaginoit pas que le délire pût aller plus loin ; mais on ſe trompa. Cette démarche fut le prélude d'une réſolution la plus ſinguliere, la plus abſurde qu'une république ait jamais priſe. Vendue au nouveau ſtadhouder, & fidele interprete des volontés de ce prince, la nobleſſe de la province de Hollande propoſa de rendre héréditaire dans la maiſon d'Orange & de Naſſau, le *ſtadhoudérat*, ainſi que les charges de *capitaine* & *amiral général* ; & de faire paſſer la ſucceſſion aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Quand on lit de pareils traits, & qu'on voit une princeſſe revêtue dès ſa naiſſance du droit de commander les flottes

Digitized by Google

& de se mettre à la tête des armées de la république, on croit avoir sous les yeux, non la résolution unanime d'un corps respectable, mais le rêve extravagant de quelque tête mal organisée. Pour faire passer la proposition en loi, il falloit obtenir ou arracher le consentement des sept provinces & de toutes les villes. Quelle folie aux yeux de la raison, de former un pareil projet! Cependant l'ouvrage, tout imparfaitement ébauché qu'il étoit, avança rapidement, & fut bientôt achevé. Le choix qu'avoit fait la noblesse de Hollande, plusieurs magistrats l'approuverent de leur plein gré; les autres consternés par la terreur, ou entraînés par la force, se joignirent au reste de la nation. Ils prononcerent avec douleur le nom du nouveau stadhouder & de ses enfans. La main tremblante, ils signerent une résolution qui n'étoit pas la leur; mais par cet acte de foiblesse ils s'estimerent heureux d'échapper au danger qui les menaçoit. Après avoir donné leurs suffrages, ils regardoient autour d'eux, & trembloient encore, quoiqu'ils n'eussent plus rien à craindre. La crise fut violente dans toutes les Provinces-Unies, mais elle ne dura pas. Les émeutes populaires, les séditions, (bien plus fréquentes dans les états républicains que dans les états purement monarchiques) mirent à perpétuité le stadhoudérat dans la maison de Nassau. Si Guillaume IV avoit eu l'ambition de s'ériger un trône pour lui & ses descendans, il est vraisem-

Digitized by Google

blable qu'il y auroit alors facilement réuſſi : dans la fermentation qui troubloit les eſprits, il ſeroit moins étonnant de le voir proclamer ſouverain, que de voir la Hollande ennemie du ſtadhoudérat qu'elle avoit fait abolir vingt-cinq ans auparavant par une loi ſolemnelle, conférer cette dignité au même prince qu'elle avoit forcé d'y renoncer par ſerment.

Que ne pouvoit-on pas obtenir de la république, après l'avoir amenée au point de déclarer « que leurs nobles & grandes puiſſances voient » évidemment, & ne peuvent plus révoquer en » doute que ſans un chef d'une dignité ſurémi- » nente, la république ne ſauroit ſubſiſter ; que » tous les ſujets de l'état ſont ſaiſis d'effroi, en » penſant aux dangers qui fondroient ſur la ré- » publique, ſi elle venoit à perdre le chef qu'elle » a choiſi ; d'autant plus que la poſtérité de » S. A. S. ne conſiſte qu'en une jeune princeſſe. » Que l'*unique moyen* pour prévenir ces mal- » heurs, eſt de perpétuer la dignité de ſtad- » houder dans la poſtérité de S. A. S. tant en » ligne maſculine que féminine. En conſé- » quence les membres du corps de la nobleſſe » & les députés reſpectifs des villes ont déféré » *unanimement* à S. A. S. le ſtadhoudérat héré- » ditaire, & la charge de capitaine amiral géné- » ral de la province de Hollande & de Weſt- » friſe ; de ſorte qu'après la mort de ce prince, » la dignité & les charges appartiendront de » droit aux deſcendans mâles de S. A. S. & à

» défaut

Digitized by Google

„ défaut de garçons, aux filles, en commen-
„ çant par les ainés. La princeſſe qui viendroit
„ à ſuccéder dans ces dignités & charges, l'exer-
„ cera elle-même ſous le titre de *gouvernante*,
„ & prendra ſéance en cette qualité, dans les
„ colleges reſpectifs & dans le conſeil d'état.
„ Comme cette princeſſe ſera *capitaine* & *ami-*
„ *ral général* des Provinces-Unies, elle exercera
„ également par elle-même cette charge dans le
„ conſeil d'état & les colleges de l'amirauté. En
„ tems de guerre, & quand il ſera néceſſaire de
„ faire marcher des troupes, la princeſſe aura
„ la faculté de nommer un chef habile & ex-
„ périmenté pour commander les armées de la
„ république. Si les princes & princeſſes qui ſuc-
„ céderont auxdites charges ſont mineurs, la
„ princeſſe mere, en qualité de tutrice, & ſous
„ le titre de gouvernante, remplira les fonctions
„ de ſtadhouder & de capitaine amiral général,
„ pourvu qu'elle reſte veuve tout le tems de la
„ minorité, & qu'elle réſide dans les états de la
„ république. „ Je me contente d'indiquer les principaux articles de cet acte ſolemnel qui ſervit de regle aux autres provinces. J'ajouterai ſeulement que les états généraux étendirent en faveur du prince de Naſſau & de ſa poſtérité, l'exercice de ces dignités juſqu'à la pleine diſpoſition de toutes les charges eccléſiaſtiques, civiles & militaires.

Voilà donc les Provinces-Unies qui ſe dépouillent de tout ce que l'autorité a d'agréable,

Digitized by Google

& ne s'en réſervent que certains droits honorifiques, mais la plupart onéreux. La république, en éliſant un ſtadhouder, & rendant cette charge héréditaire, s'eſt donné un ſouverain. On a voulu le comparer au dictateur Romain, en ſuppoſant toutefois que celui-ci eût été perpétuel; je crois qu'en le comparant à un monarque, le parallele ſeroit plus juſte. Par ſa dignité, ce prince reçoit les ambaſſadeurs des puiſſances étrangeres, & écoute les propoſitions. Il nomme ceux de la république. Pour ſes affaires particulieres, il a le droit d'en envoyer aux autres ſouverains. Il tient ſous ſa main le clergé, la nobleſſe & la bourgeoiſie. Il diſpoſe de tous les bénéfices les plus conſidérables. Chef des cours de juſtice, il y préſide quand il lui plaît; il choiſit les juges, & les fait aſſeoir dans les tribunaux qu'il déſigne; c'eſt en ſon nom que ſe fait l'adminiſtration de la juſtice. Un criminel eſt-il condamné, il ne tient qu'au prince de lui accorder ſa grace. Les bourguemeſtres, les échevins & autres magiſtrats des villes ne peuvent être élus ſans ſon approbation. S'ils lui déplaiſoient, fuſſent-ils en place, il a le droit de les deſtituer. Qu'il s'éleve des différends dans les états des provinces & dans les aſſemblées des villes, il en eſt l'arbitre ſuprême. Capitaine général & amiral, il tient, pour ainſi dire, à ſa diſpoſition les troupes de mer & de terre; l'officier lui eſt vendu, le ſoldat ne voit plus que lui dans la république; grades, honneurs, charges militaires,

Digitized by Google

tout dépend ici uniquement de la volonté du prince.

Si la paix & la guerre ne se font pas en son nom, il n'en est pas moins vrai que par l'ascendant qu'il a sur les esprits, & l'influence que lui donnent son rang & sa dignité dans les délibérations publiques, s'il veut la guerre, il ne verra pas les députés combattre son opinion & demander la paix. La paix est toujours le vœu le plus ardent d'une république. Dans le trouble & le fracas des armes, le laboureur ne trace des sillons que d'une main tremblante; il n'ose presque semer, dans la crainte de ne pas recueillir. Les arts effrayés s'enfuient, ou tombent dans une mortelle langueur. L'industrie énervée & sans force, montre à peine par quelques signes qu'elle existe encore. Le commerce, malgré ses ressources & son ardeur, gémit de voir échouer la plupart de ses projets, & s'irrite de n'avoir plus qu'un cours foible, inégal, intetrompu, incertain. Ces maux que la guerre fait souffrir à la patrie, arrêteront-ils l'ardeur d'un capitaine général? Croit-on qu'il n'emploiera jamais son crédit pour troubler des années de paix, fécondes pour le bien public, mais stériles pour sa gloire? Son humeur guerriere ne le tourmentera-t-elle pas dans l'inaction, & ne lui commandera-t-elle pas impérieusement de saisir & de faire naître les occasions de multiplier ses triomphes?

Rome ne se mettoit entre les mains du dicta-

teur que dans les plus grands malheurs de la république, & lorsqu'elle n'avoit plus d'autre moyen de la sauver. Pour reprendre son autorité, elle n'attendoit pas que les affaires fussent entiérement rétablies. Dès que celles-ci commençoient à changer de face, & que le péril diminuoit, destitué de tout son pouvoir, & sans aucune marque de sa dignité momentanée, le dictateur alloit se mêler & se confondre parmi la foule des simples citoyens. Les Romains, le peuple le plus habile à former & à soutenir une république, craignoient jusqu'à l'autorité de leurs consuls. Ils ne leur confioient qu'alternativement, & seulement pour un jour, le commandement des armées. Trop éclairés pour ne pas voir que ce système nuisoit infiniment aux opérations militaires, ils aimoient pourtant mieux souffrir ces inconvéniens que de laisser trop long-tems les légions à la disposition d'un même homme. Adroit & ambitieux, un capitaine n'auroit eu besoin que du tems pour gagner le soldat, tourner audacieusement contre la patrie les armes dont il ne devoit faire usage que pour combattre l'ennemi, asservir enfin l'une, comme il auroit vaincu l'autre.

Les Provinces-Unies pensèrent de même, quand elles abolirent le stadhoudérat. En le rétablissant pour échapper aux poursuites d'un monarque voisin, elles virent bientôt qu'elles s'étoient donné elles-mêmes un roi. Après l'élévation de Guillaume III sur le trône d'Angle-

Digitized by Google

terre, la république effrayée du danger qu'elle avoit couru, ſe gouverna pendant plus de trente ans ſans ſtadhouder. Ce court eſpace de tems eſt une des plus belles époques de l'hiſtoire des provinces confédérées. Elles terminerent glorieuſement une longue guerre qui avoit épuiſé leurs tréſors & affoibli leurs forces. Durant la paix elles mirent un ordre admirable dans leurs finances, éviterent ſagement de ſe mêler dans les troubles qui agiterent une grande partie de l'Europe, ſe firent reſpecter des puiſſances étrangeres, formerent tranquillement des établiſſemens utiles, releverent leur commerce & leurs manufactures, conſerverent entr'elles la plus parfaite union. Falloit-il, après une ſi heureuſe expérience, en venir juſqu'à regretter le gouvernement ſtadhoudérien, le remettre en vigueur & le rendre perpétuel? Jamais réſolution ne fut ni plus ſinguliere, ni plus imprudente; & ſi les Provinces-Unies n'étoient pas aveuglées, elles ne pourroient ſe cacher les funeſtes ſuites que peut & que doit naturellement avoir une pareille démarche. Les intérêts du ſtadhouder ſe croiſent preſque toujours avec ceux de la république, & l'on n'a aucune raiſon pour croire que ceux-ci auront l'avantage. Je ne vois dans toute l'étendue des provinces que le ſtadhouder & ſes ſuppôts; nulle part je n'apperçois les gens de l'état, les appuis de la patrie, les défenſeurs de la république. Pour avoir le nombre exact des créatures, des partiſans ou des eſclaves du

prince, il faut d'abord jeter les yeux sur les députés qui forment les états généraux, dresser ensuite la liste de tous les membres des assemblées provinciales, parcourir après cela toutes les villes, & faire l'énumération des magistrats, des sénateurs, des échevins, des bourguemestres. Je pourrois abréger & dire mieux, en assurant que le dénombrement des sujets de la république donneroit celui des instrumens que le stadhouder peut mettre en mouvement & faire agir à son gré. Quand on connoît un peu les hommes, on ne sauroit ignorer qu'ils ne résistent pas, & qu'ils se vendent à celui dont ils ont également tout à espérer & tout à craindre. De fiers républicains oserent autrefois se déclarer hautement contre les vues du prince Maurice : sans les rendre coupables, leur zele en fit des malheureux ; ils en furent tous punis comme d'un attentat ; ils payerent de leur tête ou de leur liberté leur généreuse opinion. Jean d'Olden-Barneveldt, (*a*) cet excellent homme, ce grand ministre d'état, cet intrépide républicain, aussi estimé des étrangers, que peu connu en Hollande, termina sa vie par le dernier supplice. Le célebre Grotius, arrêté aussi sous le vain prétexte d'une conspiration qui n'exista jamais, fut condamné à traîner malheureusement le reste de ses jours dans l'obscurité d'une prison (*b*).

(*a*) Nous avons plusieurs héroïdes sur Barneveldt. M. le Miere a fait une tragédie sur ce sujet.

(*b*) Je n'oublierai pas de rapporter ici un trait qui

Les autres prétendus complices subirent diverses peines. Il en coûta aussi la vie dans une autre occasion au grand pensionnaire Jean de Witt, pour avoir montré le même amour envers la république, & la même haine pour le stadhoudérat. Il périt (*a*) avec son frere sous les coups d'une populace excitée par les partisans de la maison de Nassau. Ces beaux exemples ne trouvent plus aujourd'hui d'imitateurs. Ils étoient rares ces grands traits, quand la dignité de stadhouder n'avoit rien de stable & de permanent; ils sont inouis depuis qu'on a rendu cette charge héréditaire & perpétuelle.

Concluons cet article. Quoique le stadhouder voie, pour ainsi dire, à ses pieds les habitans des Provinces-Unies, il doit pourtant s'occuper peu de leur bonheur, parce que leur bon-

honore le sexe, & montre combien l'amour conjugal fournit de moyens & de ressources pour écarter l'orage loin de l'objet à qui l'on est uni par les liens de l'hymenée. Grotius avoit été enfermé dans le château de Louvestein, comme criminel d'état. Marie Reygersberg sa femme, obtint, à force de démarches & de supplications, la permission de lui faire tenir tous les livres dont il avoit besoin. Elle lui envoya un coffre, & y fit mettre Grotius. Les gardes porterent ce savant homme dans ce coffre hors de sa prison, croyant rapporter des livres. C'est à ce stratagême ingénieux qu'il dut sa liberté.

(*a*) La populace insensée poussa l'atrocité, la barbarie jusqu'à manger une partie de leurs cadavres. Que ne fait pas la haine d'une nation, lorsqu'elle est poussée à son comble!

Digitized by Google

heur ne s'accorde guere avec ſa gloire. Il préférera la guerre, qui releve l'éclat de ſa dignité. Ce prince a des revenus fixes & indépendans de toutes les circonſtances. Que lui importe donc de travailler à faire fleurir les arts, à encourager l'agriculture, à vivifier le commerce ? La richeſſe des ſujets ne fait pas ſon opulence, & leur pauvreté ne lui fait pas craindre la plus légere diminution dans ſes revenus.

Si l'établiſſement d'un ſtadhoudérat perpétuel ne peut ſe concilier avec les vrais intérêts de la république, & ſi la politique blâme les Provinces-Unies d'avoir fait cette fauſſe démarche, on leur reproche avec plus de raiſon une injuſtice qui leur a été contraire, & qui, quoique peu connue, n'en eſt pas moins criante. J'ouvre le fameux traité connu ſous le nom d'*Union d'Utrecht*, parce qu'il fut ſigné dans cette ville par les députés des ſept provinces. Cet acte ſolemnel me préſente au long les premieres loix de la république, & renferme tous les articles de la ligue & de la confédération. J'y lis que la religion catholique ſera publiquement enſeignée, & profeſſée ouvertement dans les provinces de l'union, à l'exception pourtant de la Hollande & de la Zélande, où les partiſans de la réforme compoſoient la plus grande partie des habitans. Victorieuſes & triomphantes, les provinces confirmerent leur *union*; mais par une reſtriction auſſi odieuſe qu'injuſte, elles dépouillerent de leurs droits une grande partie

Digitized by Google

des membres de la république. Dès que les protestans se virent les plus forts, ils écrasèrent leurs concitoyens de la communion romaine. Ils firent inférer dans le nouvel acte, que la religion catholique ne seroit soufferte dans aucune des provinces, & que dans toute l'étendue des états de la république, on ne pourroit prêcher ou enseigner publiquement que la religion protestante. La raison, la justice, la politique même, condamnent hautement & de concert une si coupable infraction. Avant la révolution, les protestans de ces provinces avoient demandé à la cour d'Espagne la liberté de professer leur doctrine. Le refus qu'ils en essuyèrent, leur parut un acte d'oppression & de tyrannie; ils résolurent de se venger. Dans les accès du fanatisme, ils prirent les armes contre leur souverain; les circonstances les favorisèrent; ils furent vainqueurs, & brisèrent le joug de l'obéissance. Comment après ce coup d'éclat oseront-ils, contre des engagemens solemnels, refuser à leurs concitoyens l'exercice libre de leur religion? Pourroient-ils avoir oublié que, si les catholiques se fussent élevés contr'eux, jamais ils n'auroient pu rompre les liens qui les attachoient à la domination espagnole? De quel droit les ont-ils rayés du nombre des membres de la république, tandis que les catholiques avoient montré le plus grand zele pour le nouvel établissement, & qu'ils avoient acheté de leurs biens & de leur

ſang l'indépendance & la liberté? Les travaux, les périls, les ſacrifices avoient été communs; pourquoi mettre une ſi cruelle inégalité dans les traitemens & les récompenſes?

Si la religion catholique eſt tolérée aujourd'hui dans les provinces de la république, on ne le doit pas regarder comme une faveur particuliere; on y ſouffre les partiſans de toutes les religions & de toutes les ſectes. Les Juifs, ce peuple ſans terre, étranger par-tout, ont en Hollande des écoles particulieres, de magnifiques ſynagogues, des ſépultures deſtinées à ceux de leur religion. Les catholiques n'ont point de culte public. Leurs chapelles ſans cloches ne ſont que des chambres qui font partie des habitations des prêtres. Ils ne peuvent ni exercer des charges, ni entrer dans des ſociétés de commerce. Cependant ils forment encore aujourd'hui le tiers de la nation, & la partie la plus nombreuſe des citoyens qui ſe dévouent aux travaux pénibles de la culture des terres. Si la république, plus équitable, connoiſſoit mieux ſes intérêts, elle ſe garderoit bien de flétrir le cœur d'une foule d'hommes vertueux, d'en faire des citoyens mécontens; de s'affoiblir elle-même, en retranchant du corps ſocial des membres ſains & qui n'ont jamais donné aucun ſigne de corruption; de fermer aux talens & au mérite la porte des honneurs & des dignités; d'établir des diſtinctions odieuſes entre ſujets & ſujets, en accordant tout aux uns, & re-

Digitized by Google

ſuſant tout aux autres : elle s'empreſſeroit d'ouvrir également à tous les différentes ſources de richeſſes, puiſque les revenus & l'opulence de l'état ſont en raiſon des revenus & de l'aiſance des particuliers ; de mettre enfin ſous les ailes de ſon immenſe protection toutes les claſſes de citoyens.

En gênant, tourmentant, ſacrifiant ainſi une grande partie de ſes ſujets, la république ſe fait d'autant plus de tort, qu'elle a plus de charges à ſupporter ; quarante mille hommes à ſoudoyer durant la paix, & quelquefois plus de cent mille en tems de guerre ; la cour d'un prince à entretenir avec une ſplendeur qui frappe les étrangers ; un territoire que la mer & les rivieres commandent preſque par-tout & menacent d'engloutir, qu'il faut ſans ceſſe défendre contre la fureur des flots, & garantir de leurs ravages deſtructeurs ; qu'il eſt néceſſaire de conſerver, mais qu'on ne conſerve pas ſans élever à grands frais des digues dont l'entretien exige des réparations diſpendieuſes. Les ſommes immenſes qu'emportent annuellement une marine deſtinée à faire reſpecter le pavillon de la république, les réparations des places fortes qui ſervent de barriere contre les attaques des ennemis, les appointements des députés de la nation, des membres des aſſemblées provinciales, des ſénateurs, des magiſtrats, des ambaſſadeurs & des envoyés dans les cours

Digitized by Google

étrangeres, les entrepriſes propres à relever la gloire ou à étendre la puiſſance de l'état; telles ſont les principales cauſes qui mettent la république dans la cruelle néceſſité de multiplier exceſſivement les impôts, ſans avoir preſqu'aucun égard à la pauvreté du pays & aux modiques facultés des citoyens.

Une des principales raiſons qui firent éclater le mécontentement des Provinces-Unies, & leur firent lever l'étendard de la révolte contre l'Eſpagne, c'eſt que leur ſouverain ne les ménageoit pas aſſez, & les ſurchargeoit trop. Cependant ces charges ne ſeroient rien aujourd'hui, en comparaiſon de celles que les habitans de la république ſupportent ſans murmure. L'acciſe qu'on paie en Hollande pour tous les comeſtibles & les boiſſons, monte quelquefois ſi haut, qu'elle fait le tiers de leur prix. Rien de ce qui ſert à l'entretien de la vie n'eſt exempt de ce droit; on le leve ſur le pain, le vin, la biere, la viande, le beurre, le poiſſon, les fruits même, & d'autres objets de cette nature. Comme le vendeur acquitte les charges, le conſommateur n'eſt pas moleſté pour la perception; mais celui-ci n'en achete que plus cher, & dédommage celui-là des avances qu'on le force de faire. Les citoyens ſont taxés pour le café, le thé, le chocolat, à proportion de leurs facultés; le plus petit bourgeois en eſt quitte actuellement pour quatre florins; mais les riches marchands & les ſeigneurs paient juſqu'à quinze flo-

Digitized by Google

rins pour le même objet. Le sel, le savon & le tabac sont encore pour l'état de riches branches de revenus. La capitation s'étend non-seulement sur les domestiques, mais encore sur les chevaux & les bêtes à cornes. Une vache de huit à neuf ans, qui se vend au marché sept ou huit ducats, ne dédommage pas le propriétaire de ce qu'il a payé pour avoir droit de l'élever. Dans cet espace de huit ou neuf ans, il a fallu compter au fisc la somme de dix à onze ducats. On voit par-là que les fermiers ne peuvent se soutenir que par le lait qu'ils vendent, & les engrais que les bêtes à cornes leur fournissent.

Si la république tire avantage des nécessités de la vie, elle n'épargne pas les objets de luxe ou de commodité. Les carrosses, chaises, & autres voitures bourgeoises ne peuvent rouler sans une permission qu'il faut acheter & renouveller chaque année. Le papier timbré est aussi d'un grand rapport: chaque famille paie une taxe fonciere plus ou moins considérable. Les particuliers qui possedent des biens-fonds pour la valeur de deux mille florins, paient annuellement seize florins. La contribution de ceux dont les possessions sont évaluées à mille florins, à peu près, ne passent pas huit florins. Les petits bourgeois & les artisans qui n'ont que quelques coins de terre, donnent aux receveurs généraux quatre florins par an. Proportion gardée, ces derniers paient beaucoup plus que les autres. La taxe sur les maisons est une redevance

Digitized by Google

perpétuelle, dont le magiſtrat charge un fonds dès qu'on y bâtit. Comme les conſtructions ont eu lieu à des époques fort éloignées les unes des autres, & dans des circonſtances où l'état avoit plus ou moins de beſoins & de dettes; voilà d'où vient qu'on trouve une ſi grande inégalité dans cette taxe. Telle maiſon, quoique petite, fournit une redevance de vingt, ou même de trente florins, tandis que pluſieurs autres maiſons, commodes, grandes, ſpacieuſes, ne ſont ſujettes qu'à un cens de quatre ou cinq florins. On perçoit auſſi au profit de la république, le quarantieme denier du prix des terres, des maiſons, des vaiſſeaux, des ſucceſſions collatérales, toutes les fois que par des ventes elles paſſent d'une main à l'autre. Cet impôt rapporte d'autant plus, que les Hollandois aiment à faire de nouvelles acquiſitions, & à ſe loger dans des maiſons plus commodes & plus belles, à meſure que leur fortune augmente. On aſſure que dans pluſieurs villes, de trois en trois ans la moitié des maiſons change de maîtres. La même taxe frappe auſſi les hypotheques ſur les biens-fonds.

En tems de guerre & dans les autres beſoins preſſans de l'état, on double, on triple même les impôts ſur les maiſons & les terres. Les propriétaires ne retirent alors de leurs poſſeſſions que peu de revenus, puiſque malgré leur intelligence, leur application, leur induſtrie, & dans les tems où ils ne paient que les impoſitions ordinaires, les biens-fonds ne leur rapportent,

Digitized by Google

tous frais prélevés, que deux ou trois pour cent. Enfin, quand le tréſor public eſt vuide, on va juſqu'à lever le deux centieme, ou le centieme denier de la valeur des biens de chaque habitant, tant en fonds de terre qu'en contrats ſur la république. Heureuſement ces ſurcharges ne touchent pas le peuple, il en ſeroit écraſé; elles ne tombent que ſur les citoyens riches ou aiſés. On les voit, ces zélés républicains, baiſſer généreuſement la tête ſous le fardeau, en attendant que des tems plus heureux permettent d'alléger les charges, & fourniſſent à tous les citoyens les moyens de ſe relever, de reprendre haleine, de réparer leurs forces, & de ſe préparer à de nouveaux ſacrifices.

Ces énormes impoſitions frappent d'autant plus ſur l'état, que pour nourrir une grande population, les Provinces-Unies n'ont qu'un territoire d'une étendue bien médiocre & d'un profit encore plus mince. Ceux qui, pour juger de la richeſſe d'une contrée, ne veulent d'autre thermometre que le dénombrement des hommes qui la cultivent ou qui l'habitent, en voyant la foule immenſe qui remplit les villes & qui preſſe les campagnes de la Hollande, concluront ſans héſiter, que ce pays eſt un des plus riches du monde, & qu'on en trouveroit bien peu, ſurtout dans l'Europe, qu'on puiſſe lui comparer. Mais les bras & les têtes ne produiſent rien & conſomment beaucoup; ce n'eſt donc pas préciſément par les bras & les têtes qu'il faut calculer

l'opulence des empires. Des millions d'hommes jetés ſur des rochers ſtériles, ou diſperſés dans des déſerts arides & des ſables brûlans, ne changeront rien à la nature du ſol, ne viendront jamais à bout de lui donner la fécondité, ne pourront pas le forcer à les nourir & à les mettre en état de ſupporter facilement des charges publiques. Ces ſables, ces rochers, ces déſerts, avec leur belle population & leur immenſe étendue, reſteroient toujours pauvres, tandis qu'une province fertile & bien cultivée par un nombre raiſonnable d'habitans, ſeroit vraiment riche & en état de former un tréſor public, en n'exigeant des particuliers qu'une partie de leur ſuperflu. Que la grande multitude des citoyens ne nous en impoſe donc pas. Loin de la prendre pour un ſigne des richeſſes & de la bonté du pays, il faut la regarder comme un obſtacle au bien de la patrie, ſi la patrie recueille moins que les ſujets ne conſomment, ſi elle ne leur fournit pas des productions qu'ils puiſſent mettre en œuvre & vendre à l'étranger, ſi en redoublant même de ſoins pour la culture des terres, elle ne vient pas à bout de leur donner le néceſſaire, & les laiſſer toujours dans la cruelle ſituation, ou de ſouffrir du beſoin, ou de ne pouvoir y ſatisfaire qu'en ayant recours aux habitans des pays plus fortunés. Tel eſt le cas de la Hollande: elle produit des hommes; mais la terre eſt trop ingrate, ou trop peu fertile, pour les délivrer de toute inquiétude ſur leur ſubſiſtance. Le

rivage

Digitized by Google

rivage de la mer n'offre à l'œil que de belles promenades ; s'il y croît quelques brins d'herbe, ils ſont dévorés par les lapins qu'on laiſſe ſe multiplier exceſſivement, au détriment du public, & qu'il eſt défendu de tuer, ſous de grieves peines. Dans l'intérieur des provinces, le ſol marécageux & preſque toujours ſubmergé ſe refuſe aux travaux de la culture, & ne ſauroit promettre d'abondantes moiſſons. Quelques cantons privilégiés ſement & recueillent du ſeigle, du froment même, mais l'un & l'autre en très-petite quantité & d'une qualité médiocre. La république ſe voit forcée de tirer de la Moſcovie & de la Pologne les grains néceſſaires à ſa conſommation. Nulle part le territoire n'eſt propre à donner de bons fruits ; ils parviennent rarement à une parfaite maturité, & ne tardent pas à dégénérer. Si l'on y voit de beaux arbres pour l'ornement des rues & des grands chemins, on y manque de bois pour le chauffage, la charpente & les ouvrages de menuiſerie ; les habitans ſont réduits, pour ſe chauffer, à extraire de deſſous les eaux, des matieres combuſtibles. Ils tirent des foſſés une eſpece de terre qui, ſéchée au ſoleil, ſe durcit, devient propre à brûler, & dont les riches & les pauvres font également uſage. Cette terre, connue ſous le nom de tourbe, donne un feu agréable à la vue, qui dure long-tems, & qui n'a rien de la mauvaiſe odeur du charbon d'Angleterre & de la houille du pays de Liege. Le Hollandois conſomme

Digitized by Google

beaucoup de vin, & n'en recueille point. Il eſt redevable à l'étranger du pain dont il ſe nourrit. Ce que la nature lui refuſe d'un côté, elle ne l'en dédommage pas d'un autre. Il a beau creuſer avec avidité dans ſes poſſeſſions, il n'y trouve aucune mine d'or, d'argent, de cuivre, de fer ou de plomb. Accablé d'impôts, il n'eſt pas étonnant que le dépit le ſaiſiſſe & que dans bien des cantons il laiſſe tomber en friche des fonds ingrats qui lui font à peine rentrer ſes avances, & ne le récompenſent pas de ſes travaux.

Quel pays naturellement plus pauvre! Un auteur ancien (*Cuinen, Panegyr. Conſtant.* c. 8) avoit bien raiſon de dire qu'en Hollande la terre n'étoit preſque pas de la terre. Imbibée d'eau dans les lieux même qui ſont les plus ſecs, elle cede facilement à celui qui la preſſe; & quand on la frappe un peu fortement du pied, elle tremble, elle s'affaiſſe, & paroît témoigner que l'homme eſt un poids qui la ſurcharge & qu'elle n'eſt pas deſtinée à porter. Cependant ne défigurons pas le tableau topographique, & gardons-nous de repréſenter les provinces de l'union comme entiérement dépourvues de reſſources. Depuis les Dunes juſqu'au Brabant, & dans tout le pays plat qui forme la plus grande partie du territoire, ſe déploient d'immenſes prairies qui, auſſi long-tems que les ſaiſons le permettent, ſont couvertes d'un nombre prodigieux de troupeaux de gros bétail. C'eſt là le grand article, la principale & preſque l'unique

Digitized by Google

richeſſe du territoire de la Hollande. Les pâturages, quoique très-beaux à la vue, ne donnent au menu bétail qu'une mauvaiſe nourriture, ils ſont trop aqueux : auſſi voit-on très-peu de troupeaux de brebis dans les Provinces-Unies, & les propriétaires ne trouveroient pas leur profit à cultiver cette branche d'économie. Les moutons ne proſperent pas ; leur chair eſt molle & ſans conſiſtance, leur laine dure & groſſiere. Ces animaux demandent un pays moins gras ; le thym, le romarin, les herbes & les plantes odoriférantes des cantons montagneux & ſecs leur conviennent mieux & ſont leurs délices.

Plus j'examine, moins je vois d'objets qui favoriſent la république : dès qu'elle penſe à ſe mettre en marche pour arriver à la fortune, elle ne trouve que détours incertains & routes embarraſſées. La plupart des élémens ſemblent conſpirer contre ſes projets & ſe réunir pour en déconcerter l'exécution. La terre, ſi ſouvent prodigue envers des hommes lâches & pareſſeux, eſt toujours avare envers les Hollandois, qui ne ſe laſſent pas de l'arroſer de leurs ſueurs, & qui à une conſtante application ne joignent pas moins d'intelligence & d'habileté. Le peu même que la terre leur promet, ils ne l'obtiennent jamais ſans alarmes, & l'eau les menace ſans ceſſe de le leur enlever. Ils craignent perpétuellement les ravages des hautes marées & les dégâts des inondations des rivieres. L'air réſerve pour des pays plus fortunés ſes bénignes in-

Digitized by Google

fluences; loin de seconder en Hollande les progrès de la végétation, il les contrarie, il les suspend, il les arrête: épais & grossier, il retient la nature dans une espece d'engourdissement, rompt l'action de la chaleur, & laisse la terre sans force, sans véhicule & sans ressort. Rien de plus variable & de plus inconstant que les saisons: on a quelquefois des hivers fort doux, & quelquefois l'été n'est composé que d'une longue succession de jours d'hiver. On a vu de jeunes gens excédés de chaleur, se baigner dans les rivieres couvertes quelques jours auparavant d'énormes glaçons. Il n'est pas rare que dans un même jour on ait peine le matin à résister à l'impression d'un froid piquant & subit, qu'à midi on ne puisse tenir contre l'excès de la chaleur; qu'enfin le tems change encore, & que le froid reprenne le dessus. Ajouterons-nous à cette triste description, que la Hollande est le théatre où les orages & les tempêtes exercent le plus souvent & le plus cruellement leurs fureurs? Sans remonter bien haut, nous en trouvons des preuves. Si nous allions d'un siecle à l'autre, une longue histoire de désastres & de malheurs se développeroit devant nous & nous frapperoit d'horreur, en nous offrant le récit d'accidens plus funestes les uns que les autres, en nous marquant les lieux où des villes furent subitement submergées avec tous leurs habitans, & détruites de fond en comble.

Bornons-nous à faire mention de deux épo-

Digitized by Google

ques toutes récentes, & qui eurent lieu dans deux années ſucceſſives. En 1775, les 14 & 15 du mois de novembre, un furieux ouragan fit les plus grands ravages ſur toute la côte & dans toutes les provinces ſujettes aux inondations; il périt beaucoup de monde, & les dommages furent immenſes. Malgré le zele du gouvernement & l'activité des habitans des villes, le mal n'étoit pas entiérement réparé, lorſque l'année ſuivante un nouvel ouragan ſurvint dans le même mois & répandit la déſolation dans toutes les Provinces-Unies. Les digues s'entr'ouvrirent dans pluſieurs endroits, les levées ne purent pas réſiſter; les inondations furent ſubites, les eaux s'enflerent par-tout & s'éleverent à une hauteur prodigieuſe. On ne voyoit qu'édifices & maiſons renverſées, beſtiaux noyés & emportés, meubles, marchandiſes & autres richeſſes flottantes. On ne peut fixer le nombre de ceux qui furent ou écraſés ſous les ruines de leurs habitations, ou enſevelis ſous les eaux. Pluſieurs perſonnes menacées du même ſort, eurent le bonheur d'échapper au danger; mais elles ne dûrent leur ſalut qu'à des efforts dont l'homme ne paroît point capable, & qu'on ne croiroit pas, ſi de pareilles circonſtances ne rendoient tout croyable & poſſible. On ne décriroit que foiblement, en les peignant même avec beaucoup de force, les ravages qu'éprouverent pluſieurs villes de la Hollande ſeptentrionale. Dans la province de Friſe, la mer, pouſſée par

Digitized by Google

un coup de vent affreux, ſe fit un paſſage large de plus de cent pieds à travers la digue de Workum; les ouvrages de maçonnerie près de Sneeck, céderent à l'impétuoſité des flots & s'écroulerent; le territoire de Groningue & une grande partie de celui de la province diſparurent ſous les eaux. Les habitans du pays plat furent tous, ou les triſtes témoins, ou les malheureuſes victimes des plus affreux ravages. On ne put évaluer les pertes, tant elles furent grandes. Le mal auroit été encore plus conſidérable, ſi le Hollandois, naturellement infatigable, mais un peu lent, ne devenoit auſſi actif qu'intrépide à la vue du danger. Les habitans d'Aſſen ne balancerent pas à ſacrifier divers effets pour défendre & conſerver leur digue. Après avoir mis en pieces toutes les voiles des bâtimens deſtinés à la pêche du Groenland & du détroit de Davis, ils s'en ſervirent pour rompre la violence des vagues, boucher les crevaſſes, fermer les ouvertures. Le ſuccès répondit à leur zele & à leur courage. Dans pluſieurs autres lieux ce ne fut auſſi qu'en bravant mille fois le péril, & s'expoſant généreuſement à la mort, qu'on vint à bout de prévenir les plus funeſtes accidens. La côte n'offroit par-tout que d'horribles ſpectacles : au Texel, & dans la plupart des ports, on voyoit des vaiſſeaux démâtés, qui ſe briſoient avec violence contre les rivages, & l'on avoit la douleur de ne pouvoir ſauver ni les équipages ni les cargaiſons.

Digitized by Google

Sous un ciel presque toujours menaçant, & dans une patrie ingrate, le Hollandois ne peut subsister & s'enrichir qu'en mettant à contribution les autres peuples, & formant avec eux la liaison d'un commerce lucratif. Mais, comment réussir dans un pareil projet? S'il jette les yeux sur les contrées qui l'environnent & sur les autres états du continent, il trouve presque partout peu de besoins & beaucoup de moyens pour les satisfaire. Dans l'impossibilité d'avoir du superflu, comment faire pour s'enrichir des dépouilles de gens qui cherchent à vendre & qui s'embarrassent peu d'acheter? S'il se tourne du côté de la mer, l'aspect ne devient ni plus riant, ni plus favorable. Toute l'étendue de la côte est marquée par de fréquens naufrages. Le Texel & la plupart des ports sont d'un abord difficile, on n'y entre pas sans courir des risques; on en sort rarement sans danger; quand on y a jeté l'ancre, les vaisseaux ne sont pas à l'abri des vents & des tempêtes. On n'en trouve que deux assez bons, ceux de Flessingue & de Helvoetsluys.

D'après cela, on aura peine à s'imaginer que les Provinces-Unies puissent jamais faire un état riche & floriſſant. Cependant les richesses de toute espece y coulent à grands flots; elles ont eu l'art de rendre leurs tributaires la plupart des autres nations. Malgré l'engourdissement où il avoit langui si long-tems, & dans lequel tant de causes réunies sembloient devoir

Digitized by Google

le retenir, le pays eſt animé, vivifié; il fleurit. Nous n'avons pas déguiſé ou affoibli les obſtacles que la nature oppoſe opiniâtrément au bonheur des Provinces-Unies, & ceux que les Provinces-Unies oppoſent elles-mêmes à leur propre grandeur; il nous reſte à voir par quels moyens elles triomphent de tous ces obſtacles & ſe ſoutiennent toujours en cet état de ſplendeur.

Des mœurs ſimples & une ſage économie, une application infatigable & une vaſte induſtrie, des loix preſque toujours ſaines, une politique aſſez uniforme, telle eſt la méthode que les Hollandois ont ſuivie pour arriver à l'opulence où les autres nations les voient avec admiration ou avec envie. Vêtus ſimplement, accoutumés à une vie frugale, ennemis de tout ce qui reſſent le luxe ou le faſte, rudes & groſſiers dans leurs manieres, incultes dans leurs mœurs, ſans détour, ſans raffinement, ſans adreſſe & ſans défiance, les Hollandois n'en étoient que plus mépriſés de leurs voiſins. On les regardoit comme des gens ſtupides; on croyoit les inſulter en les appellant mangeurs de lait & de fromage. On ne voyoit dans eux que des hommes condamnés à une éternelle pauvreté, & l'on n'imaginoit pas qu'ils fuſſent jamais aſſez habiles pour ſe faire un ſort moins rigoureux. De ce que des peuples ſont civiliſés & polis, il ne ſuit pas toujours que leur politique en ſoit plus vraie & moins réfléchie. Cette groſ-

Digitized by Google

fiere façon de vivre, ces mœurs ſimples & auſteres, cette franchiſe & cette bonhommie des habitans de la république ne les rendoient rien moins que mépriſables; c'eſt par-là qu'ils ont jeté les premiers fondemens de leur fortune. En ſe nourriſſant de lait & de fromage, il leur en reſte encore aſſez pour en faire un grand commerce avec l'étranger. Une vie ſi frugale les met en état de vendre leur travail à plus bas prix, & de faire des épargnes. Je parcours tous les états & toutes les profeſſions dans les villes & les campagnes de la république; par-tout je ne trouve que des gens riches, ou qui vivent du moins dans une honnête aiſance. Le payſan que je vois ſouffrir & qui vit ſi miſérablement dans la plupart des pays même les plus opulens, ne manque de rien dans la Hollande; il fournit aux beſoins de ſa famille, éleve ſes enfans, & leur laiſſe preſque toujours après ſa mort un petit héritage à partager. S'il eſt éloigné des grandes villes, je le trouve plus ſimple, de meilleure foi, plus appliqué. Si vous vouliez lui payer ſes denrées au-delà du prix qu'il en demande, ou ſi vous lui préſentiez des ſalaires plus forts que ceux dont vous êtes convenu avec lui, vous ne le détermineriez pas à recevoir ce qu'il ne croit pas lui être dû. Les gens de la campagne perdent beaucoup de cette ſimplicité à meſure qu'ils habitent plus près des villes, & ſur-tout de celles de commerce. Ils ſont aſſez éclairés ſur ce qui concerne leur intérêt; ils

Digitized by Google

eſtiment un peu plus haut leurs ſoins & leurs travaux; ils ſavent mieux vendre & tirer meilleur parti de leurs denrées. Comme ils gagnent plus que ceux qui ne fréquentent pas les villes, & qu'ils vivent comme eux de racines, de légumes, de laitage & de quelques morceaux de viande ſalée, ils font mieux leurs affaires & pouſſent plus loin leurs épargnes. Ils vivent preſque tous dans l'aiſance, & il s'en trouve pluſieurs qui ſont riches.

Les matelots & autres gens de mer ſont encore plus ſimples & plus groſſiers que les payſans. Rien ne coûte moins que leur entretien; avec des gages modiques, ils trouvent de quoi fournir à leurs beſoins, nourrir leur famille, faire face aux accidens imprévus, & épargner encore. On n'en ſera pas ſurpris, ſi l'on fait attention qu'ils ſont toujours vêtus d'étoffes les plus groſſieres, & qu'ils ſe contentent pour toute nourriture, du poiſſon qu'ils pêchent eux-mêmes, & de grains ou de quelques légumes cuits dans l'eau. Robuſtes, & de bonne heure endurcis au travail, ils tiennent plus long-tems à la manœuvre ſans être fatigués; ils ſont d'ailleurs excellens marins.

Arrêtons-nous quelques momens à cet article; il eſt plus important qu'on ne le croiroit d'abord. Le marchand Hollandois eſt de tous les marchands de l'Europe celui qui équipe ſes vaiſſeaux à moins de frais, loue moins de bras, & les met en mouvement à meilleur marché:

Digitized by Google

d'où vient que les habitans des Provinces-Unies ſont les plus grands commiſſionnaires de l'Europe, & voiturent par mer chez tous les peuples, les marchandiſes, les productions & les richeſſes des deux mondes. Aucune nation ne peut ſoutenir leur concurrence, parce qu'aucune nation n'a leur économie & leur frugalité. Ils font un trafic immenſe & auſſi ſûr que lucratif. Ils achetent de la premiere main, & revendent à ceux qui leur donnent un plus grand bénéfice, ſoit en argent comptant, ſoit par des échanges avantageux. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils tranſporteront en Provence les denrées de la Bretagne ou de la Normandie, & qu'ils trouveront encore à gagner en les cédant à plus bas prix que ne pourroient le faire les François eux-mêmes. A plus forte raiſon n'ont-ils pas à redouter la concurrence, quand il s'agit de porter les denrées & les marchandiſes d'un royaume à l'autre. En ſe rendant maîtres du cabotage, les Hollandois ſont devenus les hommes de tous les pays & de toutes les nations. Par-tout les ports leur ſont ouverts, par-tout on leur accorde des exemptions & des privileges, parce qu'ils amenent par-tout l'abondance & le bon marché. C'eſt ici la premiere branche de leur commerce, ou plutôt le tronc d'où ſortent toutes les autres branches de l'arbre. Il ne faut donc pas s'étonner que la république veille avec tant d'attention & d'inquiétude ſur cet objet intéreſſant; qu'elle n'épargne & n'oublie rien pour s'en aſſurer la

poſſeſſion; qu'elle l'ait principalement en vue dans tous ſes traités de commerce. Ces mouvemens, ces ſollicitudes, cette politique montrent qu'elle en connoît bien le prix. Comme elle ne recueille pas de quoi ſe nourrir, elle n'a rien à vendre, elle ne peut donc faire de commerce proprement dit; mais elle s'en dédommage par un très-grand trafic, & ce trafic ne peut manquer, parce qu'il porte ſur la baſe la plus ſolide. Le ſuperflu d'une nation devient le néceſſaire d'une autre, & le ſuperflu de celle-ci devient à ſon tour le néceſſaire de celle-là. En débarraſſant les différens pays des denrées & des marchandiſes qu'ils ne peuvent conſommer, & en leur apportant les marchandiſes & les denrées qu'exigent leurs beſoins, on leur rend un double ſervice qu'ils ne refuſent pas de reconnoître & de payer. Le point eſſentiel eſt de faire les tranſports à moins de frais, pour pouvoir trouver ſon compte en vendant à plus bas prix. Les Hollandois ſont arrivés à ce point, parce qu'ils ſont le peuple le plus économe & le plus ſobre de l'univers. C'eſt l'économie qui les rend les principaux agens, les courtiers des quatre parties du monde; c'eſt par conſéquent l'économie qui leur ouvre une ſource intariſſable de richeſſes. Ivres pour la plupart de faſte & de luxe, occupés à ſe faire encore plus de beſoins factices qu'elles n'en ont de réels, les autres nations ne penſent pas & penſeroient inutilement à devenir leurs rivales. Loin de vouloir parta-

Digitized by Google

ger leur profit, elles les appellent sans cesse à leur secours, & leur fournissent toujours de nouvelles occasions de grossir leur fortune. Dans la nécessité d'acheter, elles se félicitent de trouver des hommes qui les servent bien & leur donnent à meilleur marché de quoi satisfaire leurs besoins, leurs fantaisies, leurs caprices. Il n'est pas étonnant après cela, que les Hollandois fassent tant de cas du cabotage, & qu'ils le regardent comme une mine toujours inépuisable & d'un plus grand rapport pour quiconque s'en assure le privilege, & connoît parfaitement la meilleure maniere de l'exploiter. Ne leur demandons pas de nous détailler les heureux effets qu'il produit, les avantages de toute espece qu'ils en retirent; ils n'auroient garde de nous en instruire. Mais nous en savons assez, puisque nous n'ignorons pas qu'il étend leur navigation d'un pole à l'autre, & dans les principales contrées des deux hémispheres; qu'il fait voguer habituellement sur toutes les mers plus de vingt mille de leurs bâtimens; qu'il occupe un grand nombre de matelots, enrichit une foule de marchands & d'autres citoyens, porte l'abondance dans les provinces & vivifie toutes les possessions de la république. Enfin les Hollandois ne peuvent nous cacher que le cabotage leur assure les profits du fret, & un bénéfice plus ou moins considérable sur les marchandises; qu'il les rend les premiers & les plus riches banquiers de l'Europe; qu'il fait des Provinces-Unies le

grenier d'où les peuples tirent le bled nécessaire à leur consommation, le grand magasin où ils trouvent toujours à bon prix, depuis les marchandises les plus communes jusqu'aux effets les plus précieux ; le marché le mieux fourni de l'univers commerçant, & où accourt sans cesse de toutes parts la foule des acheteurs.

Les Anglois seuls, lassés de voir passer leurs richesses entre les mains des Hollandois, qui faisoient autrefois la plus grande partie du commerce de ces insulaires & de leurs colonies, les éloignerent de leurs ports par l'acte de navigation. Par cette loi, qui a l'effet d'une prohibition formelle pour tous les vaisseaux étrangers, la Grande-Bretagne vouloit s'exempter, autant qu'il étoit possible, de la nécessité d'acheter des autres nations, mieux vendre ses productions territoriales, s'arroger le privilege exclusif de les transporter dans les autres états, retenir dans ses propres mains les gains & les profits que cette exportation faisoit passer depuis long-tems dans celles de quelques peuples voisins & rivaux, procurer enfin à tous ses sujets un commerce plus avantageux. Pour aller à son but, l'Angleterre prit de toutes les voies celle qui est la plus dangereuse. Il ne tenoit qu'aux autres états de lui rendre le mal pour le mal ; de la réduire à elle-même, en repoussant par une loi prohibitive toute la force de la nouvelle prohibition ; de lui défendre, en un mot, l'entrée de leurs ports, comme elle les écartoit

Digitized by Google

des siens. Un moyen plus simple & plus efficace pour les Anglois, auroit été de remplir les commissions & de faire le transport des marchandises avec autant d'exactitude & moins de fraisque les marchands des autres contrées. Mais perdus de luxe, foulés d'impôts, obérés de dettes, ils ne sauroient soutenir la concurrence d'aucun peuple.

L'acte de navigation n'a jamais produit tout l'effet que le parlement de la Grande-Bretagne s'en étoit promis. Les marchands de l'Europe ne pouvant plus traiter ouvertement avec les habitans des trois royaumes & ceux des colonies angloises, allerent à leur but par une voie détournée, & firent avec eux un commerce clandestin. De part & d'autre, le zele fut également vif, parce qu'ils y trouvoient tous leur intérêt. Les Hollandois sur-tout donnerent avec plus d'ardeur & montrerent plus d'habileté dans ces entreprises secretes. S'ils couroient plus de risques, ils en étoient bien dédommagés par l'excès du gain. Quoique pour la contrebande ils ne pussent pas employer un aussi grand nombre de bâtimens & de bras qu'ils le faisoient auparavant par un commerce libre, ils n'en continuerent pas moins à s'enrichir.

C'est sur-tout dans ces dernieres années, & depuis la naissance des troubles actuels, que leurs interlopes font d'excellentes affaires avec les insurgens. Bien payés de leurs services, ils redoublent sans cesse d'activité, & leur récompense croît toujours en raison de leur zele & de leur

application infatigable. Instruite de leur manœuvre, la cour de Londres en a conçu du déplaisir & porté ses plaintes aux états généraux. Leurs hautes-puissances n'ont pas manqué de donner, du moins en apparence, la satisfaction que le roi d'Angleterre demandoit, & qu'il avoit lieu d'attendre. Elles défendirent avec ostentation à tous les sujets de la république de faire avec les insurgens un commerce prohibé. Ces ordres positifs furent affichés dans les lieux les plus éminens des villes & des villages, pour mettre les contrevenans dans tout leur tort, & prévenir les délits. Il n'en résulta, comme il étoit aisé de le prévoir, qu'une satisfaction momentanée & stérile pour la cour de Londres. Habiles interpretes & fideles exécuteurs des volontés du gouvernement, les Hollandois n'eurent avec les colonies angloises des relations de commerce, ni plus lentes, ni moins étendues. L'œil fixé invariablement sur le continent de l'Amérique, la Grande-Bretagne parut surprise d'y voir toujours la même affluence de marchands des Provinces-Unies, & d'y compter peut-être même un plus grand nombre de bâtimens de cette nation; dans les mouvemens convulsifs du ressentiment & de l'indignation, elle redoubla ses cris, demanda plus hautement justice; on l'écouta: mais que faire, quand la multitude des coupables ou des contrevenans grossit toujours, & que le gouvernement n'a ni des yeux pour les voir, ni des bras pour les arrêter

Digitized by Google

arrêter ou les punir. Il fallut se borner à réitérer les mêmes défenses. Comme les sujets de la république entendoient parfaitement ce langage, ils continuerent & continuent encore à jouer le même rôle avec le même succès.

En dépit de la jalousie, & malgré la sévérité des loix prohibitives, le commerce des Hollandois a toujours eu des rapports publics ou cachés avec celui de toutes les nations. Les marchands de la république entrent librement & en foule dans tous les ports qu'on leur ouvre; ils se glissent adroitement & en grand nombre dans tous ceux qu'on leur ferme. Soit que les marchés se concluent en plein jour, soit que les achats & les livraisons ne se fassent qu'à la faveur de la nuit, le Hollandois fait également bien ses affaires, & ne retourne jamais dans sa patrie, que chargé des productions des différens peuples.

En Hollande, ce ne sont pas seulement les gens de mer & les matelots qui vivent frugalement; mais la sobriété regne avec un égal empire dans la boutique de l'artisan, dans la chaumiere de l'homme de la campagne, dans les maisons des habitans des villes & des autres particuliers. Quand on voit le plus riche bourgeois saler un bœuf au commencement de l'hiver, & en garder une partie pour sa nourriture durant l'été; quand on sait qu'il se contente d'avoir sur sa table quelques morceaux de cette viande salée, du beurre, du lait, de la salade, & quelques légumes, on n'est pas surpris que

Digitized by Google

les gens de métier, en donnant même à bas prix leur main-d'œuvre, trouvent le moyen de subsiſter & d'acquérir inſenſiblement une ſorte d'aiſance. Le Hollandois fait le commerce excluſif de la cannelle & des épiceries; la cannelle & les épiceries n'entrent preſque jamais dans l'aſſaiſonnement de ſes mets. Il fabrique de beaux draps, de magnifiques camelots & les plus fines étoffes; toujours ſimplement vêtu, il ne conſomme que ce qu'il y a de plus commun. Tout ce qu'il poſſede de plus précieux & de plus riche, il le vend aux étrangers. Il en eſt de même de ſes toiles & de ſes autres manufactures les plus eſtimées & les plus recherchées. Il n'eſt point de pays où l'on trouve à vendre en plus grande quantité les plus belles marchandiſes de toute eſpece, que dans la Hollande, & la Hollande en fait moins uſage & ſemble prendre à tâche d'en conſommer beaucoup moins qu'aucun autre pays. Les ſobres habitans de cette république reſteront donc en poſſeſſion du cabotage, & les autres nations, moins ſobres qu'eux, tenteroient inutilement de le leur enlever.

Dans les divers tableaux que les écrivains modernes ont tracés de la Hollande, ils s'accordent tous à nous la repréſenter comme bien changée avec le tems, & conſervant à peine quelques traits de reſſemblance avec ce qu'elle étoit à la naiſſance de la république. Les Hollandois, nous diſent-ils, ont entiérement dégénéré de leur ſimplicité primitive, inſenſiblement

Digitized by Google

& rapidement même ; la contagion de l'exemple les a gagnés. Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aujourd'hui tels qu'ils étoient dans le siecle dernier. Vous chercheriez inutilement dans un officier, même subalterne, la simplicité, la modestie, la frugalité, les mœurs austeres qui faisoient encore plus d'honneur au lieutenant amiral Ruyter, que la bravoure ne le distinguoit. Le pensionnaire Jean de Wit, ce grand homme d'état, s'il frappoit d'admiration par son génie & ses talens, n'imprimoit pas moins de respect par sa maniere de vivre. La frugalité de sa table, cette simplicité qu'il vouloit & qu'il montroit par-tout dans son habillement, ses meubles, son logement, ne seroient pas du goût des plus petits bourgeois. Proprement vêtus, commodément logés, toujours bien & quelquefois même délicatement nourris, ils connoissent peu l'économie quand il s'agit de se rendre la vie plus douce & plus agréable. Parcourez les villes, entrez dans les maisons, promenez-vous dans les campagnes délicieuses qui doivent tant à l'art & si peu à la nature : vous trouverez du faste par-tout, & sous une vaine apparence de modestie, le raffinement le plus recherché & toute la délicatesse européenne. Si l'or & l'argent brillent moins dans les appartemens du riche Hollandois que dans ceux des seigneurs de France & de la Grande-Bretagne, vous n'y trouverez pas moins de meubles & d'autres effets aussi rares que précieux. Rien de plus propre

Digitized by Google

& de plus élégant que leur logement dans les villes : il n'eſt pas juſqu'au fer & au cuivre qui n'y aient l'éclat de l'or & de l'argent. De quelque côté que vous vous tourniez, le goût eſt pleinement ſatisfait & la curioſité agréablement fixée ; le marbre le plus fin, le plus rare, le mieux travaillé, les glaces & les trumeaux de la plus haute dimenſion, les cryſtaux les plus brillans, les plus magnifiques tentures de lit & de tapiſſerie ; la ſoie, les broderies, les étoffes du plus grand prix, ſervent à former le reſte des ameublemens. Mais la paſſion favorite, la fureur même des Hollandois, eſt d'avoir, s'il ſe peut, des collections uniques de tableaux les plus eſtimés, les plus rares, & des plus habiles peintres de tous les pays. Ils ne ſont pas moins jaloux d'étaler dans leurs maiſons, les vaiſſeaux, les aſſortiſſemens les plus complets de porcelaines de Saxe, de Pruſſe, de la Chine & du Japon. Somptueux juſqu'à la prodigalité dans leurs feſtins, il n'eſt pas rare qu'on leur ſerve dans l'or les mets les plus délicieux. Il ne faut pas croire qu'ils achetent au prix d'une économie habituelle & d'une frugalité journaliere, le plaiſir d'être magnifiques dans les cérémonies d'appareil ; leur table offre toujours l'abondance. De leurs habitations dans les villes, paſſez à leurs maiſons de campagne, vous vous croirez tranſporté tout-à-coup dans des lieux enchantés. Les Hollandois enterrent annuellement & à pure perte, des ſommes immenſes dans leurs jardins.

Digitized by Google

Plantes exotiques, fleurs rares, fruits de toute espece ; voilà ce que l'art leur procure à grands frais, & malgré l'opposition de la nature, les contradictions du climat, l'ingratitude & les mauvaises qualités du sol. Ce goût est universellement répandu dans les classes des gens riches ; & quoi qu'il leur en coûte, ils ne croient pas acheter à trop haut prix le plaisir de le satisfaire.

Les personnes du sexe ont aussi leurs caprices, leurs fantaisies ; elles suivent les modes de France & d'Angleterre, recherchent les nouvelles étoffes, & sont aussi esclaves qu'ailleurs, des variations perpétuelles de l'habillement & de la coëffure ; nouveau surcroît de dépense pour les familles. Si de la noblesse, des gros marchands & des magistrats des grandes villes, on descend au bourgeois, aux manufacturiers, à l'artisan, au laboureur & aux gens de la campagne, on verra que dans tous ces différens états, les Hollandois ne peuvent plus servir de modele d'économie, & que les dépenses y vont aussi haut que celles des mêmes classes de citoyens dans la plupart des autres pays de l'Europe. De là on conclut que l'amour du luxe a gagné les sujets de la république ; qu'il a beaucoup affoibli les vertus qui faisoient leur gloire & leur force ; que la contagion ne trouve plus d'obstacles qui arrêtent ses progrès ; qu'elle aura bientôt vicié & corrompu tous les membres de l'état ; qu'en un mot, les Provinces-Unies se

Digitized by Google

perdront par les mêmes excès qui ont déjà ruiné tant de vaſtes empires, qui minent, ébranlent nos plus belles monarchies, & ſemblent annoncer leur chûte ; c'eſt-à-dire, un luxe extravagant, effréné, deſtructeur.

Ce jugement rigoureux ne doit pas alarmer les habitans de la Hollande, & ne tire aucune force du mérite même de ceux qui l'ont porté. Quand on ne va pas, ou qu'on ne veut pas aller au-delà des apparences ; quand de l'effet on ne remonte pas à la cauſe, on eſt expoſé à ſaiſir l'erreur pour la vérité, & à ne donner qu'une fauſſe conjecture, en croyant prononcer un oracle. Si les Hollandois pauvres ſe fuſſent départis de leur grande économie, s'ils euſſent écouté & ſuivi des caprices ruineux, ſi, en un mot, leurs mœurs & leur maniere de vivre euſſent été les mêmes que les mœurs & la maniere de vivre des Hollandois devenus riches & opulens, leur république n'eût jamais exiſté, ou n'eût pas exiſté long-tems. Enrichis par leur induſtrie des dépouilles des autres peuples, s'ils croyoient leurs tréſors inépuiſables, s'ils ne mettoient aucune borne à l'amour des nouveautés, & que dans la balance les dépenſes habituelles l'emportaſſent conſtamment ſur la recette, les politiques verroient juſte, & nous montreroient avec raiſon la république dans un état de décadence, & ſur le penchant le plus rapide de ſa ruine. Mais il s'en faut bien que les habitans des Provinces-Unies ſe précipitent aveuglé-

Digitized by Google

ment dans une ſi déplorable ſituation. Ils vivent toujours d'une maniere plus douce & plus commode, il eſt vrai; mais c'eſt à meſure que leur fortune croît & qu'ils ajoutent à leurs gains ou à leurs revenus. Qu'ils faſſent plus de dépenſes en devenant plus riches; il n'y a là rien de contraire à l'ordre, pourvu que l'augmentation des dépenſes n'excede pas, ne rende pas nuls, ne contrebalance même pas l'accroiſſement des richeſſes, & lui ſoit toujours ſubordonnée. Or, voilà préciſément la marche ſage & circonſpecte que ſuivent les Hollandois. De quelque rang, de quelqu'état ou condition qu'ils ſoient, une regle dont ils ne ſe départent pas, eſt que l'ordre regne toujours dans leurs affaires, & qu'après avoir fourni à leurs beſoins, entretenu leurs familles, ſoutenu les chocs du commerce, eſſuyé des pertes, ſoulagé les indigens & payé les charges publiques, il leur reſte entre les mains, au bout de chaque année, un ſuperflu plus ou moins conſidérable, un bénéfice proportionné à leurs entrepriſes & à leurs travaux. Si des faillites ou des malheurs prennent ſur leurs revenus & diminuent le produit de leur commerce ou de leur induſtrie, on les voit ſe hâter de mettre leur état de maiſon ſur un autre pied, deſcendre pour ſe mieux ſoutenir, & dépenſer beaucoup moins, pour être toujours ſûrs d'épargner. Ils ont d'ailleurs les uns ſur les autres un œil attentif. Tout particulier qui, s'écartant de la voie battue par ſes égaux, voudroit

à grands frais s'ouvrir une route nouvelle, & ſans égard à ſes forces, ſe propoſeroit de la parcourir, perd par cela ſeul tout ſon crédit; on ne fait même aucun fonds ſur ſa probité. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe l'eſprit de la nation, il eſt impoſſible d'ignorer, qu'avides de gain, les ſujets de la république travaillent bien plus à élever leur fortune, qu'ils ne penſent à la détruire. Par cette conduite conſtamment ſoutenue, ils ſont aſſurés de pourvoir à l'établiſſement de leurs enfans, & de leur faire paſſer un héritage plus conſidérable que celui qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs peres. Si, forcé par les circonſtances, l'état demande des ſecours extraordinaires, ſans toucher à leurs fonds, ils paient le nouveau tribut, de l'argent qu'ils ſe propoſoient de mettre en réſerve. Mais leurs ancêtres n'étoient pas ſi magnifiques; auſſi ſont-ils plus opulens que leurs ancêtres. En ſuivant la trace de leurs peres, en uſant toujours de la même économie, que feroient-ils de leurs grandes richeſſes? trouveroient-ils toujours les moyens de les bien placer & d'en tirer de nouveaux avantages? C'eſt à tort qu'on les taxe de luxe: à proprement parler, le luxe ne commence que là où les dépenſes perdent une juſte proportion avec les gages, les ſalaires, les gains, les revenus. Le Hollandois épargne habituellement; il eſt donc encore bien éloigné de donner dans le luxe.

Pour n'avoir pas fait ces obſervations eſſen-

Digitized by Google

tielles, des auteurs connus ne préſentent ſur la Hollande que des relations fauſſes. Les détails dans leſquels ils ſe jettent pour en prouver la décadence, mis à leur juſte valeur, en atteſtent la plus grande proſpérité. Montrez à un homme inſtruit & connoiſſant à fond le caractere des Hollandois, un état des dépenſes de tous les ſujets de la république durant le cours de l'année; ſi ces dépenſes montent à deux millions de plus que celles de l'année précédente, il en conclura que les Provinces-Unies deviennent toujours plus riches. Si vous lui en demandez la preuve, il vous demandera de lui mettre en main un état de la recette de ces républicains, & vous fera voir que, ſi leurs dépenſes ont augmenté de deux millions, leurs gains & leurs revenus ſont accrus de ſix. Telle eſt la marche qu'ils ſuivent invariablement, depuis l'origine de leur république: pourroit-elle nuire à leur fortune? N'eſt-ce pas elle qui a infiniment contribué à faire d'un peuple naturellement pauvre, un des peuples les plus opulens de l'univers?

Si les mœurs & l'économie des Hollandois les ſervent bien, ils ne doivent pas moins à leur amour du travail & à leur grande induſtrie. Ici s'ouvre devant moi une carriere immenſe qu'il me ſeroit impoſſible de parcourir. Je me borne aux trois articles les plus importans. Moins appliqués, moins induſtrieux, moins infatigables, ils ne ſeroient jamais venus à bout de créer & de conſerver leur territoire, d'établir des manufac-

Digitized by Google

tures & de les rendre floriſſantes; d'avoir des ſuccès prodigieux dans leurs pêches, & de ſe faire un commerce du plus grand rapport : je reprends ces trois objets.

Pauvres & peuplées, les Provinces-Unies avoient le plus grand beſoin d'un territoire, & la nature le leur refuſoit. Elles oſerent former l'étonnant projet de convertir en champs & de féconder un ſol ſtérile, des marais, des lacs, des terres cachées ſous les eaux des fleuves & de la mer. Pour ſoulever ces maſſes énormes, il falloit néceſſairement commencer par faire un levier d'or; le Hollandois ne l'ignoroit pas. Plein du zele le plus actif & le plus généreux, il ſe réduiſit au plus étroit néceſſaire; il fit des épargnes & les ſacrifia; les fonds s'accumulerent, on mit la main à l'œuvre, l'inſtrument fut formé : un million de bras ſe réunirent pour le faire jouer, les obſtacles ne tinrent pas contre la force & la conſtance; ils céderent inſenſiblement, & le ſuccès devint complet. Repouſſée, la mer céda une partie de ſon lit; les lacs deſſéchés offrirent un ſol qui, pour produire, ne demandoit plus que la main du laboureur. Des marais auparavant infects, qui portoient au loin de malignes influences, répandoient les maladies & la contagion dans tous les lieux dont ils étoient environnés, préſenterent de toute part de riches prairies, qui n'attendoient plus que de nombreux troupeaux pour les engraiſſer; les eaux des lacs, des marais & des ſources trop

Digitized by Google

multipliées, coulerent dans de larges canaux qui coupoient les états de la république en tout ſens, ſervoient à faire circuler facilement & rapidement les denrées, animoient le commerce intérieur, & aſſuroient de prompts ſecours à tous les beſoins des habitans.

Cependant on ne pouvoit jouir du fruit de ces grands travaux, que par des travaux plus grands encore. Le territoire qui venoit d'être créé avec tant d'efforts & de ſueurs, il falloit le conſerver, & trop de puiſſans obſtacles s'oppoſoient à ſa conſervation. Plus hautes de dix-huit ou vingt pieds, dans bien des endroits, que les nouvelles terres, les eaux de la mer, des fleuves & des rivieres menaçoient à chaque inſtant de les ſubmerger & de les détruire. Le Hollandois avoit trop bien & trop vivement commencé, pour ſe ralentir & s'arrêter au milieu de l'ouvrage; la conſtance & la fermeté forment les traits diſtinctifs de ſon caractere. Les rivieres furent renfermées dans des lits plus profonds, ou l'on éleva leurs bords à une hauteur prodigieuſe. En roulant même leurs eaux beaucoup au-deſſus des terres deſſéchées, elles ne firent preſque plus craindre les ravages des inondations. Ces hardis républicains faiſoient céder à leur volonté, & domtoient les élémens. Animés par tant de ſuccès étonnans, rien ne leur parut déſormais impoſſible: ils oſerent preſcrire à la mer des ordres bizarres: nous avons beſoin que votre empire ſerve à étendre le nôtre: votre voiſi-

Digitized by Google

nage nous importune & nous effraie : reculez-vous. Ils dirent, & furent en même tems la forcer d'obéir. On travailla sur les eaux de toute part, on jeta des levées, on construisit des digues qui sont l'admiration de l'univers ; les travaux toujours poussés avec une nouvelle ardeur, furent conduits à la derniere perfection. Les mugissemens des vagues n'inspirerent plus la même horreur ; la côte fut tout à la fois élargie & défendue : on planta des arbres, on cultiva diverses productions, on fit des récoltes sur un sol qui, depuis la naissance des siecles jusqu'à cette époque, n'avoit jamais été éclairé des rayons du soleil. Après avoir considéré avec étonnement ces monumens audacieux, si j'ose m'exprimer ainsi, qui commandent les flots & semblent défier leur rage, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec une admiration mêlée d'un respect religieux : ce n'est pas là le grain de sable marqué par le doigt de Dieu, pour servir de frein à la mer : elle y brise ses flots courroucés, ses vagues écumantes, & repoussée par une force invisible, elle montre sa docilité, ou manifeste son impuissance, cede, rend hommage au bras qui la captive, & recule en mugissant de terreur & d'effroi. Ces digues, toutes fortes qu'elles paroissent, ne sont que des barrieres élevées par la main des hommes, des bornes placées par la foiblesse. La mer ne les respecte pas, elle les bat sans cesse, les mine, & quelquefois dans sa fureur les force ou les franchit. C'est sur-tout aux

Digitized by Google

équinoxes, & quand le vent du nord-oueſt ſouffle avec impétuoſité, que les orages ſont plus furieux & font craindre de plus grands ravages. Les Hollandois veillent alors avec inquiétude, & travaillent avec intrépidité à la conſervation des digues & des levées. Ils affrontent les plus grands périls, ils volent en grand nombre par-tout où la mer gagne le terrein, & menace de s'ouvrir un paſſage : on diroit que le zele les reproduit & les rend infatigables ; ils ne ſe laſſent pas de combattre contre la fureur de l'élément. Tout dans leurs mains devient un inſtrument propre à briſer l'effort des vagues ; s'ils ne peuvent prévenir le mal, ils en coupent bientôt le cours & le réparent. S'ils étoient moins attentifs, moins audacieux, moins actifs & moins intelligens, depuis long-tems leurs travaux immortels ſeroient détruits, & l'hiſtoire ſeule nous apprendroit que la Hollande exiſta.

L'entretien des digues abſorbe annuellement des ſommes immenſes, dont l'état fournit une moitié & les divers cantons l'autre moitié. Dans chaque diſtrict, des hommes capables & appliqués forment un tribunal qui veille ſans ceſſe à la conſervation des travaux, décide des opérations, les regle & les conduit. Ces officiers tiennent leurs aſſiſes à Roterdam, Leyde, Harlem, & Delft.

Un territoire acheté ſi cher & conſervé avec tant de frais & de peines, eſt trop précieux ſans doute, pour que les Hollandois négligent au-

Digitized by Google

cun des moyens qui peuvent en augmenter le produit. Les terres à bled ſont trop peu conſidérables, elles méritent à peine qu'on en faſſe mention. La plupart des autres productions que les Hollandois cultivent, ne forment que de petites branches d'économie. Il n'en eſt pas ainſi de leurs prairies; elles donnent d'excellens foins & en abondance. Dans pluſieurs cantons on les fauche deux fois, & par-tout elles ſont du plus grand rapport; mais elles rendroient beaucoup moins, ſi les habitans ſe donnoient moins de peine à en tirer parti.

Vers la fin de l'automne tous les bas-fonds commencent à ſe couvrir d'eaux; des pluies preſque continuelles, des orages fréquens rendent les inondations plus fortes. Durant tout l'hiver, de quelque côté que la vue ſe porte, elle n'apperçoit ni champ, ni trace de culture. Des digues, des maiſons, de ſuperbes édifices, des clochers, des villages & des villes qui s'élevent du ſein d'une vaſte mer; tel eſt le ſingulier ſpectacle qui la frappe. Ce long ſéjour des eaux ne produit que d'excellens effets; les inſectes périſſent, les taupes, les ſouris & les autres animaux pernicieux diſparoiſſent; les eaux dépoſent des ſels & des ſucs vivifians; la terre s'engraiſſe. Mais il s'agit de procéder au deſſéchement des terres, l'hiver eſt paſſé, le froid ceſſe, les glaces ſe ſont fondues, le printems s'annonce. Si les eaux étoient retenues dans une plus longue ſtagnation, elles deviendroient funeſtes,

Digitized by Google

& loin de rendre le ſol plus fertile, elles en éteindroient toute la vertu; elles forceroient la nature à une cruelle inaction; les germes ne pourroient pas ſe développer, la végétation ſeroit impoſſible. Mais c'eſt ici qu'il faut admirer l'induſtrie des Hollandois. A la fin de février, ou au commencement de mars, on voit en mouvement dans tout le pays des eſpeces de moulins de l'invention la plus ingénieuſe. Les eaux s'élevent & coulent dans les canaux juſqu'à ce que le territoire ſoit entiérement découvert; la chaleur & les bras des cultivateurs laborieux rendent le deſſéchement parfait. Du Danemarck, du Jutland, du Holſtein & d'autres contrées ſeptentrionales, arrivent par troupeaux, des bœufs & des vaches maigres. Répandus dans d'immenſes prairies, ces animaux y trouvent & dévorent des pâturages excellens. Au bout d'un mois ils ſont entiérement refaits, & auſſi gras que s'ils n'avoient pas eſſuyé les fatigues d'un long voyage, & que s'ils euſſent été toujours élevés dans le pays. Ceci doit être regardé comme la principale richeſſe de la Hollande; il lui fournit une nourriture bonne & ſaine; il la met en état de faire avec l'étranger un grand commerce, & de lui vendre annuellement pour des ſommes très-conſidérables, du beurre, du fromage, du bœuf ſalé, des cuirs & d'autres objets de cette eſpece.

Les terres labourables ne ſont que d'un mince produit; mieux cultivées, elles dédommage-

Digitized by Google

roient plus amplement le propriétaire, de ſes avances & de ſes frais. Il eſt bien ſingulier que les Hollandois, dont l'émulation paroît la vertu favorite, ne prennent pas pour modeles dans la culture & le gouvernement des terres, les Flamands leurs voiſins, qui depuis tant de ſiecles paſſent pour les plus habiles agriculteurs de l'Europe. En Hollande les gens qui manient la beche & le hoyau, ſont des hommes groſſiers, lourds, ignorans. Il en eſt bien autrement en Flandres; vous voyez les enfans des fermiers, après de bonnes études dans le bas âge, faire enſuite un ou deux cours de phyſique & de mathématiques. Tirés des colleges, ils mettent la main à la charrue, ſuivent ſous des yeux éclairés les divers travaux de la campagne, & cultivent avec la plus grande application durant ſix, huit & même dix ans, toutes les branches d'agriculture. Le tems de cette longue épreuve expiré, d'apprentifs ils deviennent maîtres, & préſident à leur tour aux travaux ruſtiques. On ſuit en Hollande une méthode toute oppoſée; il n'eſt pas ſurprenant qu'on y ſoit bien éloigné d'obtenir le même ſuccès. Le payſan Hollandois n'eſt, dans l'acception la plus rigoureuſe du terme, qu'un vrai payſan. Livré entiérement à la nature, ſon éducation eſt nulle; ſes premieres années ſe paſſent dans l'inaction & l'ignorance; ſon eſprit reſtera toujours enveloppé. Avec peu d'intelligence, ſans inſtruction, ſans encouragement, il n'a pour guide que la routine, cette grande

Digitized by Google

grande ennemie des progrès & de la perfection des arts. Les Hollandois écrivent peu sur l'économie rurale ; mais quand ils écriroient avec la plus grande sagacité, la patrie ne retireroit pas une grande utilité de leurs écrits. On feroit à pure perte des livres pour des gens qui ne lisent pas, & qui ne sont pas en état de consulprendre. L'éducation & l'instruction des laboureurs, ces hommes si nécessaires à l'état, sont beaucoup trop négligées chez les Hollandois. Cette précieuse classe des citoyens n'y obtient pas l'estime qu'elle mérite, & ne voit presque jamais devant elle, ni honneur, ni encouragement, ni récompense. Par-tout où l'homme de la terre est avili ou peu considéré, l'agriculture ne fait que languir. Les Hollandois ont perfectionné la navigation, leurs manufactures & une foule d'autres articles essentiels pour leur commerce. S'ils cultivent avec tant de soin les branches de l'arbre, comment s'excuseront-ils de négliger le tronc & les racines ? Une erreur si grossiere ne devroit pas leur échapper ; ils commencent enfin à l'appercevoir & se mettent en devoir de la corriger. Il s'est formé dans Amsterdam une société d'agriculture, qui dès sa naissance montre beaucoup de zele pour le bien public : son établissement ne date que de l'année 1776, & déjà elle a produit d'heureux effets. Dès l'année suivante elle donna un prix de cinquante ducats pour le mémoire où l'auteur répondroit de la maniere la plus solide aux questions suivantes :

les cendres de bois & de tourbe ſont-elles un engrais propre à l'amélioration de nos pâturages & de nos autres champs ? A quelle eſpece de terrein ces cendres conviennent-elles le mieux, & de quelle maniere doit-on les employer ? Les autres ſujets de prix qu'elle a propoſés depuis cette époque, font également l'éloge de l'intelligence de cette aſſociation reſpectable & de la ſageſſe de ſes vues. La ſociété ne ſe borne pas à donner un prix chaque année, elle diſtribue des médailles d'argent à toutes les perſonnes qui lui font part de quelque découverte analogue à l'agriculture, & dont l'utilité eſt conſtatée par l'expérience.

Les principes les plus ſimples ne ſont pas toujours reconnus les premiers, & c'eſt quelquefois bien tard qu'on apperçoit les vérités les plus lumineuſes. L'utilité de l'agriculture, diſoit la ſociété dans le premier programme qu'elle publia, ne ſauroit être ni plus générale, ni plus étendue ; il faut donc nous adonner à cet art avec une ardeur qui réponde à ſon utilité. Ce raiſonnement eſt auſſi ſolide que naturel. L'exemple eſt donné, la conduite de la capitale de la Hollande ne peut qu'influer ſur celle des autres villes. De proche en proche les cultivateurs ſeront mieux inſtruits, honorés, encouragés, & l'agriculture ne tardera pas à fleurir.

Pauvres en productions territoriales, les Provinces-Unies n'étoient pas naturellement un pays propre à l'établiſſement de toutes ſortes de

Digitized by Google

manufactures. Mais le Hollandois ne s'effraie jamais des obſtacles, quand il eſt poſſible de les vaincre, & ſur-tout quand on ſemble le défier de ſe meſurer avec lui. Accoutumés à tranſporter les matieres brutes d'un pays à l'autre, les habitans de la république voulurent doubler leurs gains en les mettant en œuvre. On ne manque jamais d'ouvriers, & d'habiles ouvriers, quand on leur promet des ſalaires, que l'état les aſſure de ſa protection, & qu'ils ont une eſpérance bien fondée de parvenir à la fortune, ou de ſe faire un meilleur ſort. Le commerce de la Hollande s'étendoit, les habitans en devenoient tous les jours plus riches. L'induſtrie des provinces voiſines n'eut pas de la peine à s'expatrier & à ſe fixer dans un pays où elle ne pouvoit être que favorablement accueillie, chez un peuple qui ne ceſſoit de l'appeller, de l'inviter, de la preſſer, & qui ſe faiſoit une gloire autant qu'un devoir de la traiter honorablement. Les manufactures s'enfuirent en foule d'Anvers, de Gand, de l'Ecluſe, de Bruges & des autres villes du Brabant ou de la Flandre Autrichienne. Les grandes villes de la Hollande & de la Zélande, Amſterdam, Leyde, Harlem, Roterdam, Delft, s'empreſſerent de leur ouvrir leurs portes, & de leur fournir les ſecours néceſſaires pour dreſſer des atteliers. Les premiers ſuccès animerent les entrepreneurs; l'appât du gain aiguillonna les eſprits, & les progrès devinrent toujours plus rapides.

Digitized by Google

Cependant les commissions & les demandes se multiplioient, l'ardeur des Hollandois ne pouvoit y suffire. Il fallut continuer un commerce avantageux pour la France, & tirer annuellement de ce royaume des marchandises manufacturées pour la valeur de trente millions, sans compter douze à quinze millions pour les vins, les eaux-de-vie, & les productions brutes. Prévenu en faveur de la richesse & de la beauté de la France, Colbert voulut qu'elle se suffit à elle-même. En restreignant les droits des sujets à la liberté de vendre, en opposant toutes sortes d'obstacles à ceux qui voudroient acheter de l'étranger, il se persuada que l'industrie redoubleroit d'ardeur dans tout l'intérieur du royaume; que les anciennes manufactures se perfectionneroient; que forcés par la nécessité, les habitans des provinces en établiroient de nouvelles; qu'en un mot, en vendant toujours & n'achetant jamais, la France verroit les richesses de tous les pays refluer perpétuellement dans son sein pour n'en plus sortir. Dès le premier pas, il auroit dû s'appercevoir qu'il s'égaroit. Il commença par mettre des droits excessifs sur les marchandises que les Hollandois apportoient en France, il créa des compagnies pour faire le commerce des Indes, du Levant & du Nord. Ces deux grands coups de politique porterent également à faux, & n'eurent d'autre effet que de nuire, non à l'étranger, mais au commerce, soit intérieur, soit extérieur, du royaume. Le ministre étoit

Digitized by Google

malheureuſement dans l'intime conviction que les Hollandois ne pouvoient ſe paſſer des manufactures de France ; il en conclut qu'ils ceſſeroient de vendre aux François des productions étrangeres, & qu'ils acheteroient argent comptant toutes les marchandiſes qu'ils ſe procuroient auparavant par des échanges. Il ſe trompa : en attaquant les Hollandois, il leur mit en main les armes dont ils devoient faire uſage pour ſe défendre. Ce peuple, auſſi éclairé ſur les intérêts de ſon commerce, qu'habile dans la politique, ſut non-ſeulement émouſſer les traits qu'on lui lançoit, mais les renvoyer avec force contre la main dont ils étoient partis. Il combattit des prohibitions par des prohibitions, de gros droits par des droits exorbitans. Des marchandiſes de France, les unes n'eurent plus la liberté dans les états de la république, & l'on ne put y faire entrer les autres, qu'après avoir acquitté des droits qui en faiſoient hauſſer exceſſivement le prix. Les Hollandois rendirent leur vengeance plus complete, en établiſſant dans leur pays les manufactures qui leur manquoient, en fabriquant eux-mêmes les étoffes & autres marchandiſes qu'ils avoient tirées juſqu'alors des villes de France, & en les vendant à meilleur marché que les François n'avoient pu & ne pouvoient le faire. Les compagnies établies par Colbert, eurent dans les Hollandois de redoutables rivaux, & ne purent preſque nulle part en ſoutenir la concurrence.

Digitized by Google

Colbert avoit sans doute de grands talens, puisque tant de gens s'accordent à lui en donner; mais il est certain qu'il ne pouvoit mieux servir les Hollandois que par les mesures qu'il prit pour leur nuire, & qu'il fit à la France tout le mal qu'il prétendoit leur faire. Cet homme d'état ignoroit-il, ou pouvoit-il ignorer ces grandes maximes dont l'expérience des siecles constate la vérité? Le commerce rampe & se traîne avec de grandes peines à travers les gênes & les prohibitions; ses efforts l'épuisent, il se détruit. Gêné, contrarié, chargé de réglemens & de droits, ce n'est qu'un édifice mal assis, qui au moindre choc s'ébranle, chancele, & s'écroule. Les François tiroient de grands profits de leur commerce avec les Hollandois; la mauvaise politique d'un ministre des premiers, imagine des moyens pour tenir les seconds dans une plus grande dépendance, & leur arracher de force des richesses qu'ils ne vouloient donner que librement. Indignés, les Hollandois rompent les liens qu'on vouloit trop serrer, ils brisent le joug qu'on avoit aggravé, & se trouvent dans une heureuse indépendance.

Les nouvelles manufactures transplantées en Hollande y réussirent assez bien. Il n'est presque point d'étoffes que les industrieux habitans des Provinces-Unies ne fabriquent, & dont ils ne fassent un grand commerce. S'ils ne l'emportent pas toujours sur les autres nations par l'habileté des ouvriers, la délicatesse & la perfection des

Digitized by Google

ouvrages, leurs profits n'en ſont pas moins conſidérables ; ils offrent de bonnes marchandiſes & à plus bas prix que les manufacturiers des autres pays. Des curieux, des hommes délicats & raffinés, les perſonnes opulentes pourront bien s'adreſſer aux concurrens des Hollandois ; mais la foule des acheteurs écartera toujours les marchands qui vendent trop cher, & ſe preſſera aux portes des magaſins hollandois, où il en coûte beaucoup moins qu'ailleurs pour être bien ſervi.

Colbert s'étoit propoſé de faire de la France, le Mogol de l'Europe, où viendroit ſe rendre l'or de toutes les nations ; mais ce miniſtre s'y prit trop mal. Sans avoir de pareilles vues, les Hollandois, en ſuivant une méthode toute contraire à celle de cet homme d'état, ont atteint, du moins peu s'en faut, le but auquel il aſpiroit avec tant d'ardeur. Leurs manufactures mirent à contribution, mais à une contribution volontaire, la plupart des contrées de l'ancien & du nouveau monde. Leyde devint célebre par ſes draps & ſes autres ouvrages de laine ; Harlem, par ſes étoffes de ſoie ; Delft, par ſon commerce de porcelaine ; pluſieurs autres villes, par leurs toiles de la plus grande beauté, d'un travail fini, d'une blancheur éblouiſſante. Les Hollandois tirent de tous les pays des matieres brutes. Le Nord leur fournit le chanvre & le lin qu'ils ne recueillent pas ; le Piémont, la Toſcane, les autres contrées d'Italie, le Languedoc & la Provence leur vendent les ſoies qu'ils ne peu-

Digitized by Google

vent pas recueillir ; leurs troupeaux de brebis ne leur donnant qu'une laine groſſiere, ils en tirent de la plus grande fineſſe, d'Eſpagne, de Portugal & d'Angleterre. Je ne parle pas de leurs autres manufactures de laineries, de coton, de fil, de papier, elles ſont connues ; il me ſuffit de dire que c'eſt là un des meilleurs fondemens de leur vaſte & riche commerce. Sans elles, que rapporteroit aux Hollandois la contrebande qu'ils font avec l'Angleterre & les colonies ? Sans elles, à quoi ſe réduiroient les ventes & les échanges qui leur aſſurent un ſi grand bénéfice dans toutes les contrées du Nord ? Dépourvus de manufactures, auroient-ils le ſecret de tirer annuellement du Portugal des ſommes très-conſidérables, & plus conſidérables encore de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions ? Ce dernier royaume, ou, pour mieux dire, ſes états dans les deux Indes, ſont le vrai Pérou des Hollandois. Ils envoient en Amérique, ſous le nom de leurs correſpondans Eſpagnols, de prodigieuſes quantités de leurs marchandiſes ; ils font même, par la voie de Curaçao, isle hollandoiſe peu éloignée de Carthagene, un trafic direct avec les habitans des contrées ſoumiſes à la domination eſpagnole. On aſſure que leur profit ſe monte quelquefois à plus de cent pour cent. Enfin, ils doivent principalement à leurs manufactures le commerce qu'ils font dans le Levant. On comprend ſous ce nom, l'Italie, la Grece, l'Aſie mineure & l'Egypte. Les ſoins qu'ils prennent,

Digitized by Google

les dépenſes qu'ils font pour conſerver leurs liaiſons de commerce avec ces peuples, montrent évidemment qu'ils en retirent de grandes richeſſes. Ils entretiennent pour cet objet des conſuls à Livourne, en Sicile & dans toutes les échelles. Ils font ſouvent des préſens magnifiques aux pachas & autres principaux miniſtres du grand-ſeigneur, pour obtenir leur protection. Enfin, ils ont toujours à Conſtantinople un ambaſſadeur, dont les appointemens ſont payés, partie par l'état, partie par les directeurs de ce commerce.

C'étoit ſans doute un projet bien difficile, que de vouloir faire d'un pays qui ne donne pas des matieres à mettre en œuvre, un des états les plus manufacturiers de l'Europe. Mais que ne peuvent pas la ſageſſe & la fermeté, quand elles agiſſent de concert? Le Hollandois a parfaitement réuſſi dans l'exécution d'un plan que tout autre peuple dans les mêmes circonſtances & la même poſition n'auroit jamais oſé tenter. Des Provinces-Unies tranſportons-nous ſur les côtes d'Ecoſſe, & de là pénétrons juſqu'au banc de Terre-Neuve & dans le Groenland: nous y verrons le laborieux Hollandois y mettre la mer elle-même à contribution, l'emporter ſur des conquérans jaloux & redoutables, ſe roidir avec force contre les obſtacles, en triompher avec avantage, & ſe faire de la pêche une des plus riches branches de revenus.

La mer borde les Provinces-Unies; le Rhin,

Digitized by Google

la Meuſe, l'Y, & pluſieurs autres fleuves ou rivieres les coupent en divers ſens : l'eau y eſt preſque par-tout en poſſeſſion de l'eſpace où devroit s'étendre & ſe déployer un riche & beau territoire. On y compte pluſieurs grands lacs, & les petits y ſont innombrables. La nature a donc ſpécialement deſtiné les habitans à être ichthyophages, & par conſéquent à former un peuple de pêcheurs. Auſſi de tout tems la pêche a-t-elle fait une de leurs principales occupations. Ils cultivent cet art avec une adreſſe, une intelligence & des ſuccès que les autres nations de l'Europe, les Anglois eux-mêmes s'efforcent inutilement d'égaler. Ils ne ſe bornent pas à couvrir leurs lacs, de barques, de pêcheurs, à tendre des filets le long de leurs rivieres, à pêcher à quelques lieues de la côte. Le poiſſon d'eau douce & celui de mer, qu'ils prennent en très-grande quantité chez eux, fournit à leur conſommation, & les met dans le cas d'en faire un aſſez bon commerce avec leurs voiſins. Mais cet article, quoiqu'aſſez conſidérable en lui-même, eſt de petite conſéquence relativement à eux ; je n'en ferai pas mention. Pour abréger encore plus cet article, je paſſerai ſous ſilence leur commerce de la morue, & autres objets de ce genre, qui leur ſont cependant d'un bon rapport.

Quand les Hollandois parlent de leurs pêches, ils ſemblent les réduire à deux eſſentielles, la grande & la petite, ainſi qu'ils les appel-

Digitized by Google

lent : par l'une, ils entendent celle du hareng ; & par l'autre, celle de la baleine. Je m'en tiens à leur diviſion. Les habitans de Bruges furent les premiers qui entreprirent la pêche du hareng. Les Hollandois ſuivirent leur exemple, & devinrent plus habiles que leurs maîtres ; c'eſt là ce qui forma d'abord le commerce le plus riche & le plus étendu qu'ils euſſent avec les nations de l'Europe. A meſure que leurs profits augmentoient, ils redoublerent d'ardeur & d'induſtrie ; ils compoſerent de meilleurs appâts ; ils perfectionnerent les filets. Leur pêche réuſſit toujours mieux ; & comme ils entendent parfaitement l'art de préparer le poiſſon, de le vuider & de le ſaler, ils n'ont jamais ceſſé d'en avoir le plus grand débit. On ne conçoit pas comment *Grotius* a oſé dire que les habitans de la république auroient pu ſans conſéquence renoncer à cette pêche, ſi elle n'avoit pas été néceſſaire pour les nourrir. Comment ce ſavant ignoroit-il, ou pourquoi vouloit-il cacher la ſource la plus abondante des richeſſes que ſa patrie eût jamais trouvée ? Dès les premiers tems, que cette pêche n'étoit pas encore d'un ſi grand rapport, les Hollandois appelloient cette branche de commerce, leur *mine d'or*. Des motifs, des vues, des intérêts particuliers, peuvent rendre un homme faux ou diſſimulé : la multitude eſt toujours véridique.

Charles-Quint, ce grand politique, non parce qu'il aſpiroit à la monarchie univerſelle, mais

Digitized by Google

parce qu'il montra des qualités & des talens qui l'auroient rendu digne de gouverner l'univers; Charles-Quint fit ſentir par un beau trait le cas qu'il faiſoit de cette pêche, & l'eſtime qu'il avoit pour ceux à qui l'on étoit redevable de quelque découverte propre à la rendre meilleure ou plus lucrative. La maniere de ſaler ou de fumer le hareng avoit été inventée par Guillaume Buckeld, natif de Flandre. Ce bon citoyen, qui avoit ſi bien mérité de l'état, vécut obſcur & mourut à Biervliet ſa patrie: comme il n'avoit d'autre titre que celui d'homme bienfaiſant, vraiſemblablement ſon nom n'eût point paſſé à la poſtérité, & ſe fût bientôt effacé de la mémoire des hommes, ſi Charles-Quint n'eût aimé que les conquêtes & eſtimé que les conquérans. Mais cet empereur doit paſſer pour un plus juſte appréciateur du vrai mérite; il le voyoit par-tout où il en trouvoit la réalité, il le diſtinguoit à travers l'obſcurité, & malgré les ténebres qui le déroboient aux yeux du vulgaire. En paſſant par la Flandre, il ſéjourna quelque tems à Biervliet. Surpris de ne rien voir qui avertît la poſtérité du ſervice qu'avoit rendu Buckeld, & du lieu de ſa naiſſance, il répara ce tort, & fit élever à ce pêcheur un ſuperbe monument.

Si la pêche du hareng n'aſſuroit pas les plus grands avantages aux habitans des Provinces-Unies, l'état ſeroit vraiſemblablement un peu moins jaloux de la conſerver, & il ne prendroit

Digitized by Google

pas tant de peine pour l'encourager. Dans les traités avec l'Angleterre, il ne manque jamais de parler spécialement de cet article. Quand les Anglois ont témoigné leur mécontentement, en voyant un nombre prodigieux de bâtimens hollandois qui faisoient la pêche sur les côtes de la Grande-Bretagne; quand ils ont voulu éloigner, gêner, décourager ces concurrens; quand ils ont menacé d'employer la force pour leur enlever entiérement, ou du moins en partie, ce commerce, les états-généraux leur ont toujours résisté; ils ont opposé menaces à menaces; ils ont tenu ferme; & s'il avoit fallu céder, ou en venir à une rupture ouverte, malgré le grand intérêt qu'a la république de se maintenir en paix avec toutes les nations, elle n'auroit pas balancé à soutenir la guerre contre toute la puissance des Anglois. Favorisés par les loix, assurés de la protection de la république, les Hollandois vont, comme en triomphe, à cette pêche, & ne craignent pas d'être troublés dans leurs opérations. Au commencement de juin la flotte met à la voile, & cingle vers les côtes de la Grande-Bretagne. Des vaisseaux de guerre l'escortent même en tems de paix, & on en doubleroit le nombre, si quelques puissances de l'Europe se faisoient la guerre sur mer. Un spectacle curieux est de voir partir cette flotte. Une infinité de bâtimens de toute espece présente une forêt de mats; tous ces vaisseaux réunis ou rapprochés, la mer semble disparoître; c'est une

Digitized by Google

ville immenſe, conſtruite en bois au milieu des eaux. Les matelots & les pêcheurs fourmillent de tous les côtés, & en ſont les habitans.

La veille de la S. Jean on jette les filets, la pêche commence, les vaiſſeaux de guerre écartent les pirates, veillent à la tranquillité des pêcheurs, & ne retournent qu'avec eux. Il n'y a pas à craindre que l'induſtrie des pêcheurs ſe ralentiſſe; ſi les motifs ne lui manquent pas pour s'exciter, elle trouve encore plus de moyens qui la ſecondent & qui l'animent: le gouvernement lui accorde non-ſeulement une puiſſante protection, mais encore lui donne toutes ſortes d'encouragemens. La république a de grandes dépenſes à faire, & des dettes immenſes à payer. Si elle mettoit de gros droits ſur la pêche du hareng, elle s'en feroit un revenu conſidérable. Cette politique ſeroit adoptée dans bien des états; mais les Provinces-Unies n'ont garde de la ſuivre: elles ſavent trop bien les triſtes effets qu'elle produiroit tôt ou tard; elles ſe contentent de mettre ſur le hareng un droit ſi modique, qu'on le regarde preſque comme nul. Le produit de cet impôt n'enrichit pas l'état, il ſert à le dédommager des frais qu'il eſt obligé de faire pour protéger la pêche. Ceux qui prennent une plus grande quantité de poiſſon, qui propoſent des manieres de le mieux préparer, qui imaginent une méthode pour faire les filets plus ſolides ou avec moins de dépenſes, qui rendent quelqu'autre ſervice relatif au même

Digitized by Google

objet, ne travaillent pas inutilement pour eux, en travaillant utilement pour les autres; ils reçoivent de la part du gouvernement des gratifications & d'autres récompenſes.

La pêche occupe vingt à vingt-cinq mille hommes. Comme les Hollandois ſalent mieux le hareng & l'encaquent avec plus d'adreſſe que n'ont jamais pu faire les Anglois & les pêcheurs des autres nations, ils ont toujours le plus grand débit. S'ils préparent le hareng avec plus d'intelligence, ils ne mettent pas moins de célérité dans les envois qu'ils en font; on eſt toujours ſûr, en s'adreſſant à eux, d'être & plus tôt & mieux ſervi. On prétend qu'année commune ils vendent à l'étranger plus de trois cents mille tonnes de harengs. En mettant le prix de chaque tonne à deux cents florins, les trois cents mille tonnes donneroient la ſomme totale de ſoixante millions de florins. Les frais de la pêche ne vont pas au-delà de trois millions de florins. Après les avoir prélevés, il reſte donc cinquante-ſept millions de florins pour le bénéfice de chaque année. Que ces ſuccès n'allument pas l'envie, ils ſont ſi bien mérités qu'ils ne doivent qu'exciter l'émulation.

La pêche de la baleine n'eſt pas comparable à celle du hareng pour le produit. Les Hollandois trouvent dans la premiere une foule de concurrens qu'ils n'ont pas à combattre dans la ſeconde. Les Anglois, les François, les Hambourgeois, les Suédois & les autres peuples du nord,

Digitized by Google

ſe mêlent de faire la guerre à ces monſtres, & en tuent tous un aſſez grand nombre pour faire un commerce plus ou moins lucratif. Si les Hollandois n'ont pas tout le profit, ils ont l'avantage de ne le céder à aucun peuple pour l'habileté & le ſuccès, de l'emporter même ſur la plupart des étrangers qui courent la même carriere. Ils ont toujours paſſé pour entendre parfaitement cette pêche, qui ne ſe fait pas ſans riſques. Outre qu'ils ſont excellens harponneurs, la mer eſt leur élément, ils y tiennent plus longtems que les autres pêcheurs; ils poſſedent à merveille l'art de la manœuvre; ils pêchent quelquefois malgré des tems orageux qui effraient & retiennent les autres dans l'inaction. On a vu quelques-uns de leurs pêcheurs pouſſer la hardieſſe juſqu'à la témérité : après avoir enfoncé leur harpon dans les entrailles d'une baleine, ils n'ont pas voulu ſuivre d'un peu loin la trace du ſang, comme c'eſt l'uſage; ils ont oſé s'élancer ſur le dos du monſtre marin, & y reſter immobiles juſqu'à ce que l'animal ait perdu toutes ſes forces & commencé à s'enfoncer dans la mer. On ne ſait pas au juſte ce que la pêche de la baleine rend annuellement aux Hollandois; mais elle leur procure un commerce avantageux en huile, en fanon & en graiſſe. Ils envoient pour l'ordinaire plus de deux cents bâtimens à cette pêche, quelquefois juſqu'à trois cents; elle emploie quatre ou cinq mille hommes, & pluſieurs citoyens y ont fait une grande fortune.

Nou

Nous avons vu les Hollandois jeter par leur économie & leur vie frugale les fondemens de leur proſpérité, s'élever enſuite fort haut par leurs travaux & leur induſtrie ; voyons-les maintenant par des loix bien conçues, une conduite toujours également ſage, une grande habileté, mettre la derniere main au chef-d'œuvre, le conſolider avec le tems & en perpétuer la mémoire. Je vais enviſager leur politique ſous trois aſpects différens, dans l'intérieur de la république, à l'égard des autres nations, & relativement aux poſſeſſions qu'ils ont acquiſes dans les autres parties du monde. Quelle vaſte matiere ! forcé de me reſtreindre, j'en dirai pourtant aſſez, en ne traitant que les points les plus eſſentiels.

La bonne politique n'eſt ni auſſi compliquée, ni auſſi étendue qu'on le penſe. Avec quelques principes pris dans la nature, principes ſimples & ſolides comme la nature elle-même, un homme ordinaire, un enfant même gouverneroit l'univers ; il en ſeroit bientôt regardé comme la gloire & l'ornement. Dans l'intérieur de leur gouvernement, les Provinces-Unies s'approchent de la plus grande ſimplicité, autant qu'une république un peu trop compliquée dans ſa conſtitution, peut s'en approcher. Ennemies du changement, elles ne voltigent point avec inquiétude de ſyſtèmes en ſyſtèmes, quand elles ſont bien ; elles ne viſent pas même à faire mieux, dans la crainte de ſe tromper & de faire

Digitized by Google

mal. Elles ne cherchent pas à groſſir leur code, à multiplier leurs ordonnances, à jeter les ſujets dans un dédale de réglemens; elles s'appliquent à ſimplifier les loix, à les réduire, autant qu'il eſt poſſible, à n'en avoir que de bonnes & dès qu'elles leur ont donné la ſanction, toute leur attention ſe porte à les faire exécuter fidélement par tous les ſujets de la république, & à ne jamais ſouffrir que ſous aucun prétexte, un particulier s'arroge impunément le droit de s'en exempter. Ces idées générales ſont des maximes ſaines; entrons dans quelques détails encore plus intéreſſans.

Les Provinces-Unies ne peuvent ſubſiſter & s'enrichir que par l'induſtrie & le commerce. C'eſt ſur ce principe inconteſtable que le gouvernement fonde toute ſa politique. Cependant l'état a des revenus peu proportionnés aux dépenſes publiques. Chargé de groſſes dettes, il n'entrevoit preſque jamais l'époque où il les aura acquittées; il craint toujours que par des circonſtances imprévues il ne faille venir à de nouveaux emprunts, & malheureuſement il ne voit que trop ſouvent réaliſer l'objet de ſes craintes. S'il prenoit le parti de ſe jeter dans les différentes entrepriſes de commerce, s'il s'arrogeoit le droit excluſif d'en cultiver quelques-unes, s'il mettoit des reſtrictions, il ſe tireroit bientôt d'embarras : les charges publiques lui deviendroient légeres, parce qu'il pourroit facilement en ſupporter de plus grandes. Il n'au-

Digitized by Google

roit plus de créanciers, & il compteroit un grand nombre de débiteurs. Quels avantages! Votre avis seroit sans doute d'en profiter, hommes que le moment actuel dirige, décide, entraîne, & qui ne savez ou ne voulez jamais percer dans l'avenir. Jetons un coup-d'œil sur la Hollande, & ne refusons pas de nous instruire auprès d'elle : la république ne s'en tient point aux apparences, elle prévoit, examine les conséquences même les plus éloignées, avant d'adopter un principe & de s'en faire une regle de conduite. Elle sait qu'en faisant elle-même le commerce, ses sujets dégoûtés & découragés renonceroient bientôt d'eux-mêmes à une concurrence si redoutable. Elle ne desire pas des soulagemens momentanés que suivroient de près des convulsions étranges, tristes avant-coureurs de sa dissolution prochaine & de son entiere ruine. Si elle se mêle de ce qui regarde le commerce, ce n'est point pour en détourner les richesses à son profit, mais uniquement pour le protéger & l'encourager. Elle en suit d'un œil attentif la marche; elle écarte avec soin tout ce qui pourroit en diminuer l'activité; elle en étend les libertés. Un droit très-modique à l'entrée & à la sortie des marchandises, voilà toute la charge qu'elle impose au commerce. Les marchands étrangers ne fréquentent ses ports qu'en y apportant leurs richesses. On y facilite leurs achats, leurs ventes, leurs échanges. Sûrs d'y recevoir toujours le même accueil, ils reviennent toujours volon-

Digitized by Google

tiers. L'objet le plus essentiel, le point qui lui tient le plus à cœur, est que ses sujets, en donnant à meilleur marché que les autres nations, fassent néanmoins un plus grand bénéfice. Dans cette vue, elle suit, avec les sollicitudes que donne un grand intérêt, les révolutions du commerce, les variations considérables du prix des denrées, soit dans ses états, soit dans les autres marchés de l'Europe. Elle reçoit favorablement les requêtes, écoute les plaintes, examine les projets & les vues de ses commerçans & de ses autres sujets. Par cette sagesse la balance est constamment fixée en faveur des Hollandois. Le bien général a son cours assuré, & le mal est presqu'aussi-tôt corrigé qu'apperçu. Autant que les impôts excessifs, les restrictions & les réglemens découragent, déconcertent, abattent le commerce, autant les droits modérés, la protection, les facilités, la liberté, servent-ils à l'animer, à l'étendre, à l'élever. Les Provinces-Unies en font depuis long-tems une heureuse expérience.

Je ne suis plus étonné que les Hollandois ne connoissent aucune borne, quand il s'agit de marquer leur reconnoissance envers la république. Elle semble oublier ses propres intérêts, pour ne penser qu'aux leurs. Elle compte sur leur amour pour la patrie, & ne se croira jamais pauvre, tant qu'elle se verra environnée de sujets opulens. Qu'ils passent sous une domination étrangere ou sous un gouvernement guidé par d'autres principes; le commerce des grains, qui

Digitized by Google

vivifie le pays & l'enrichit, gêné & surchargé, leur échappera bientôt, pour ne plus revenir; forcés de hausser le prix des marchandises, ils ne vendront plus, dès qu'ils commenceront à vendre cher. Le grand marché, le vaste magasin de l'Europe sera dégarni, & la Hollande ne pourra pas même fournir à ses propres besoins. Mais ce n'est pas seulement par la modicité des droits & par une constante protection que la république sert le commerce de ses sujets, elle lui rend une infinité d'autres bons offices qui ont chacun leur prix.

Les étrangers qui ont des talens & exercent quelques arts avec distinction, reçoivent en Hollande l'accueil qu'ils méritent; on ne leur fait pas mendier la permission d'y former des établissemens, on les y invite, on les en presse; & dès qu'ils prennent cette résolution, ils jouissent des mêmes droits que les anciens sujets. On ne leur fait point acheter le droit de travailler pour le public & de lui rendre service. Par cela seul qu'il possede bien son art & son métier, il est passé maître, il lui est libre de dresser des atteliers, de vendre. Il n'est point ici de communauté, de corporation, dont on ne devienne membre qu'à prix d'argent: tous ces établissemens n'ont d'autres effets que de rendre plus chere la main-d'œuvre & de porter des atteintes au commerce. Le but des Hollandois est, que leurs artisans avec de modiques salaires puissent facilement subsister. Voilà pourquoi le

Digitized by Google

gouvernement fait une profeſſion ouverte d'être ennemi de toute loi qui taxeroit l'induſtrie du peuple & le chargeroit de lourdes capitations. En ménageant ainſi l'induſtrie, en la favoriſant, il la voit ſe naturaliſer, & prendre toutes ſortes de formes dans un pays qui naturellement ne lui préſente aucun attrait, ne lui fournit aucun aliment, lui refuſe les matieres qu'elle met en œuvre, & qui devroit, ce ſemble, lui être toujours étranger. Les Hollandois manufacturent la plupart des productions des étrangers, & les vendent à meilleur marché que les étrangers eux-mêmes. Ils conſtruiſent, enfin, quoiqu'ils n'aient point de bois, juſqu'aux bâtimens néceſſaires pour le tranſport des marchandiſes, & juſqu'aux vaiſſeaux de guerre; ils font même un grand commerce de cette conſtruction. Les habitans de Sardam ſe diſtinguent dans cet art; ils vendent aux autres nations des bâtimens de toute eſpece. Dans les commiſſions qu'on leur donne, s'ils font ſouvent admirer leur habileté, ils étonnent peut-être encore plus par la célérité avec laquelle ils procedent à l'exécution. Ils ont d'immenſes magaſins, où l'on trouve toutes prêtes les différentes pieces d'un navire. On prétend que dans un jour ils peuvent réunir & monter toutes ces pieces. Le matin vous ne verrez aucun ouvrage commencé dans les chantiers, & le ſoir on vous y montrera un gros bâtiment parfaitement conſtruit & ſur le point d'être lancé.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, si la république donne d'un côté de grands encouragemens à l'industrie, de l'autre elle lui nuit, en chargeant le peuple d'impôts excessifs. C'est en vain qu'un auteur moderne & très-fameux, après avoir représenté les Hollandois pliant sous le poids des contributions, me défend de les plaindre; loin de vouloir qu'on allege le fardeau, il se croit autorisé à tirer d'excellens augures en faveur de la Hollande, parce que des impositions lourdes & multipliées pressent toujours la tête du peuple, & il en prend date pour lui annoncer avec emphase les plus heureuses destinées.

Je ne dissimulerai pas que l'excès des impôts ne peut que nuire à un état; que s'il étoit possible à la république de charger un peu moins ses sujets, elle n'en deviendroit que plus florissante; & que si elle étoit moins pauvre, elle pourroit plus facilement leur procurer les moyens d'étendre leur commerce & d'être par-là même plus riches. J'ai déjà fait voir que les charges publiques étoient très-considérables, & que, mises en raison de ces charges, les impositions ne pourroient qu'être excessives pour les habitans d'un pays naturellement pauvre. C'est un mal nécessaire; mais ce mal, la république travaille efficacement à l'adoucir. En même tems qu'elle met le poids, elle donne la force de le porter sans peine. En mettant les richesses des autres nations entre les mains d'une partie de ses sujets, elle les met dans l'heureuse nécessité

Digitized by Google

du travail & des salaires. Sous les ailes d'un gouvernement paternel & sous la protection des loix, l'homme industrieux coule tranquillement ses jours, il sacrifie volontiers pour cette protection une portion de son gain ; ce qui lui en reste est suffisant, s'il sait user d'économie, pour fournir à son honnête subsistance, & lui laisser en main des épargnes. D'ailleurs, comme les principales impositions du peuple consistent dans les accises toujours payées d'avance par les vendeurs, le peuple ne craint pas d'être vexé, ruiné par des frais que lui occasionneroit le refus ou l'impossibilité de payer. Ajoutons à cela que la république ne cherche jamais à mettre les taxes beaucoup au-dessus des besoins de l'état ; qu'elle tend toujours beaucoup plus à supprimer les anciennes, ou du moins à les diminuer, qu'à en créer de nouvelles. Enfin, quoiqu'elle n'ait pas encore simplifié la perception de l'impôt autant qu'elle peut l'être, cependant elle est bien éloignée d'adopter les méthodes qui la rendent plus longue, plus embarrassante, plus compliquée, plus onéreuse. On lui feroit injustement le reproche de doubler les impositions par des frais accessoires, par des opérations aussi coûteuses qu'inutiles, par la maniere de lever les taxes imposées aux contribuables. Des receveurs particuliers les perçoivent dans les différens lieux, & font passer leur recette au bureau des receveurs généraux. Les uns & les autres ont des appointemens fixes &

modiques : ce qui n'eſt pas une ſurcharge pour l'état. Inutilement auroient-ils recours aux manœuvres pour s'enrichir aux dépens du public ou du fiſc ; on les ſurveille de près, & leurs malverſations ne reſteroient pas impunies.

Si la république doit de grandes ſommes, elle n'a pourtant jamais rien perdu de ſon crédit. L'attention ſcrupuleuſe qu'elle a de le maintenir, la tire bientôt d'embarras dans les circonſtances critiques. On ne fait pas difficulté de lui prêter, parce qu'on connoit ſa fidélité, ou à rembourſer les fonds, ou à payer les intérêts. Cette conduite donne une ſi grande confiance, que ſes propres ſujets ſont toujours les plus empreſſés à lui confier leurs richeſſes ; auſſi en ſont-ils preſque les uniques créanciers. Ils ne cherchent pas à placer leur argent dans d'autres pays, même à plus gros intérêts, parce qu'ils ne trouveroient nulle part autant de ſûreté que dans leur patrie. Ils ſouffriront même des réductions plutôt que de ſe faire rembourſer. Payés de leurs rentes à l'échéance, ils regardent comme de l'argent comptant les obligations qu'ils ont ſur la république, d'autant mieux qu'ils peuvent en diſpoſer auſſi facilement que d'une lettre de change à tirer ſur le plus riche banquier. D'après cette bonne foi inaltérable, je ne ſuis point étonné qu'au moment où l'état parle d'emprunt, tous les citoyens opulens s'empreſſent de lui ouvrir leurs coffres, & lui offrent des reſſources que les autres ſouverains ne trou-

veroient pas dans les vaſtes pays & les riches contrées de leur domination.

L'exemple de la république a ſur tous les eſprits la plus heureuſe influence. Les provinces, les villes, les différens corps, les plus petites communautés, les particuliers, prennent tous à tâche de conſerver leur crédit, & tiendroient à déshonneur de le perdre. Le défaut de fidélité, la mauvaiſe foi, les fraudes ſont en horreur; & l'homme qui s'en rendroit coupable, outre la honte dont il ſeroit couvert, ne ſauroit échapper à un juſte châtiment. De pareilles maximes, généralement pratiquées & conſtamment ſoutenues, font que les Hollandois traitent avec plus de ſécurité les uns avec les autres, terminent plus vîte leurs affaires, & n'ont que bien rarement entr'eux de grands démêlés. Cette bonne foi qui regne au dedans, ne ſe manifeſte pas moins au dehors, & attire à la Hollande la confiance de tous les peuples. Quand il s'agit de conclure des achats & des ventes avec quelques ſujets de la république, l'étranger n'uſe pas d'adreſſe, ne marche pas avec défiance. Moralement ſûr de n'être pas trompé, il ſe pique à ſon tour de fidélité; de part & d'autre on ſe retire content, & prêt à ſe donner mutuellement de nouvelles preuves de confiance. Si l'on me dit que les Provinces-Unies & leurs habitans doivent, du moins en partie, à leur opulence ce grand crédit dont ils jouiſſent avec tant d'avantages, j'en conviendrai

Digitized by Google

sans peine, pourvu qu'on m'accorde que cet immense crédit est tout à la fois effet & cause. Si la prospérité le soutient, l'affermit & l'étend; par une réaction nécessaire, il soutient, il affermit, il étend la prospérité.

Tout le monde parle des richesses immenses qui sont confiées à la banque d'Amsterdam, & personne n'a pu encore nous apprendre la valeur ou la somme totale de ces richesses. Des écrivains assurent qu'on y compte jusqu'à trois mille tonnes d'or en nature, & ne nous en donnent aucune preuve. D'autres se bornant à des généralités ou à des conjectures assez bien fondées, nous disent qu'on y trouve en prodigieuse quantité toutes sortes d'effets les plus précieux, & que depuis son établissement la banque n'a jamais cessé d'augmenter la masse énorme de ses trésors. Je n'en ferai pas le calcul. Ce qui me paroît certain, c'est qu'ils ne peuvent être que considérables, puisque la banque tient en dépôt la fortune de la plupart des marchands Hollandois & celle d'un grand nombre de commerçans étrangers. Mais, quoiqu'on ignore ce qu'elle possede, on n'en fait pas moins de fond sur son crédit. Outre qu'elle facilite les opérations de commerce, elle les rend en même tems plus sûres. Pour le paiement d'une somme qui passe trois cents florins, il faut nécessairement avoir recours à la banque. De simples écritures rassurent des marchands pour les plus grosses sommes: on fait même plus de cas de pareils

écrits que des especes monnoyées. A toute heure on peut avoir de l'argent comptant pour de l'argent en banque, & de l'argent en banque pour de l'argent comptant. Depuis plus d'un siecle & demi que cet établissement est fondé, il n'a jamais rien perdu de son éclat; il a toujours acquis une nouvelle solidité; les tems les plus ténébreux n'ont pas obscurci sa splendeur. La république, pressée par les circonstances, a quelquefois réduit l'intérêt des sommes qu'elle avoit empruntées. La ville d'Amsterdam a donné le même exemple, & fait perdre à ses créanciers une partie de leurs revenus; mais dans les malheurs les plus accablans, cette capitale a toujours tenu ferme pour sa banque; les paiemens n'ont jamais souffert le moindre délai. Le cours du commerce n'a été ni coupé ni suspendu; & si la confiance publique prend des ombrages ou des alarmes, elle est bientôt revenue de ses terreurs. La banque d'Amsterdam porte bien moins sur les richesses dont elle n'est que simple dépositaire, que sur le grand crédit dont elle jouit & qu'elle est si jalouse de conserver. Tout ce qui a l'air d'une banqueroute, tout ce qui annonce de l'embarras, tout ce qui pourroit affecter l'opinion publique, un moment de discrédit suffiroit pour la faire tomber entiérement. De là, quelle chaîne de malheurs! le crédit perdu entraîneroit la ruine de la banque; celle-ci renversée, Amsterdam n'auroit plus l'estime & la confiance de

Digitized by Google

l'étranger. Sans cette considération & cette confiance, il faudroit bientôt renoncer à faire le commerce des autres peuples ; & sans ce commerce, que seroit Amsterdam, que deviendroit la Hollande ? Si de la banque d'Amsterdam nous passons aux autres établissemens de commerce formés dans les autres villes des Provinces-Unies, nous trouverons qu'on y veille scrupuleusement à la conservation du crédit public, nous verrons par-tout que l'opinion générale est que du crédit dépendent les plus grandes richesses de l'état.

Les exemples que la république donne avec tant de constance, elle exige que les sujets de sa domination les suivent avec fidélité. Quel particulier, s'il n'a pas étouffé dans son cœur le germe de la vertu, peut refuser de régler sa conduite sur ce modele ? L'état a toujours pris de grandes mesures, & porté des loix pour prévenir les fraudes & punir les malversations des marchands. Les faillites supposent presque toujours la mauvaise foi, une négligence coupable, une cupidité aveugle & effrénée, quelque désordre public ou caché, ou tout au moins de la témérité & une imprudence condamnable. Dès les premiers tems de la république, les états-généraux ont fait de séveres réglemens contre les faillis, ont tenu la main à leur exécution ; & loin de souffrir que l'on y portât impunément des atteintes, ils ont toujours redoublé de vigilance pour découvrir & punir

les infracteurs & les coupables. Ils ſont même devenus plus rigides, & ont ajouté à la rigueur des anciens réglemens à meſure que le commerce s'étendoit, que toutes les nations montroient plus d'empreſſement à ouvrir leurs ports aux Hollandois, & que ceux-ci avoient par conſéquent plus de beſoin de gagner la confiance & de bien aſſeoir leur crédit. Les états particuliers des provinces ont exactement ſuivi le ſyſtème & la marche des états-généraux. Je ne citerai qu'une de leurs dernieres ordonnances. En 1776 les députés de la province de Zélande aſſemblés à Middelbourg, déclarerent qu'on réputeroit banqueroutier frauduleux quiconque chercheroit à ſe ſouſtraire aux pourſuites légitimes de ſes créanciers, tranſporteroit ſecrétement ſes marchandiſes, prendroit la fuite ſans mettre ordre à ſes affaires, ne donneroit pas un état de ſes dettes & cacheroit ſes regiſtres, emprunteroit de l'argent dans la vue de s'enfuir chez l'étranger, & ne pourroit enfin conſtater les pertes & les malheurs qui auroient occaſionné ſa faillite. Un pareil banqueroutier doit être noté d'infamie & ſubir des punitions corporelles, ſuivant l'exigence des cas. Quand même les créanciers auroient été pleinement ſatisfaits de leurs créances, par la vente des effets détournés d'abord frauduleuſement, mais recouvrés enſuite, le coupable ſera puni ſelon toute la rigueur de la loi. Enfin les états ordonnent de pourſuivre & de punir, comme le ban-

Digitized by Google

queroutier lui-même, toute perſonne qui aura été d'intelligence avec cet homme de mauvaiſe foi, & l'aura aidé à tranſporter ſes effets pour les dérober aux recherches des créanciers.

Un gouvernement qui procede d'une maniere ſi ferme, tient facilement en bride tous les individus d'une nation. Les marchands s'obſervent de près; ils agiſſent avec prudence, ils ne ſe jettent pas dans les entrepriſes au-deſſus de leurs facultés; ils marchent plus lentement, mais ils en ſont moins expoſés à faire des chûtes. Je ne jette pas ici des idées vagues; ceux qui connoiſſent la Hollande, feront aiſément l'application de ces détails. Nous le dirons à ſa gloire, un pays qui, proportion gardée, eſt le plus commerçant de l'Europe, qui peut ſe vanter d'être le pays de négoce où l'on parle le moins de faillites, & où les banqueroutes frauduleuſes ſont plus rares & preſqu'inouies, mérite bien la confiance à laquelle il doit ſa proſpérité.

Après avoir admiré la république dans ſon gouvernement intérieur, conſidérons-la ſur un plus vaſte théatre, enviſageons-la dans une ſituation plus critique, ayant autour d'elle toutes les autres nations, entamant des négociations, faiſant des traités, concluant des alliances, maintenant la paix ou déclarant la guerre. Voyons comment elle ſe comportera dans des circonſtances ſi délicates; ſa politique nous fournira-t-elle encore ici matiere à des éloges, ou prêtera-t-elle à notre critique par quelque côté?

Digitized by Google

Comme la prospérité de cette république dépend essentiellement de sa bonne intelligence avec toutes les nations de l'Europe, la grande politique du gouvernement est de les ménager toutes, de les avoir toutes pour amies, & de ne renoncer à l'amitié d'une puissance que lorsqu'il lui est impossible de la conserver, ou qu'il ne pourroit la conserver qu'en s'attirant l'inimitié de quelqu'autre puissance plus formidable. Les Provinces-Unies n'ont jamais que des vues pacifiques ; toujours ennemies des querelles, elles évitent avec le plus grand soin tout ce qui pourroit altérer, ou relâcher, ou rompre leur union avec les divers états de notre hémisphere. La guerre se présenteroit en vain sous l'aspect le plus favorable, & viendroit leur offrir un accroissement de richesses, une extension de commerce, des conquêtes vastes & faciles, une puissance moins bornée ; leur derniere resolution, comme leur premier mouvement, sera toujours de la repousser avec horreur, & de rejeter ses dons avec mépris. Mais on a vu plus d'une fois la république commencer hardiment les actes d'hostilité, fermer avec fierté les voies d'accommodement & de pacification, soutenir avec une espece d'acharnement des guerres ruineuses, opiniâtres, sanglantes : on ne peut en disconvenir, & toutes les histoires l'attestent. Si, contre sa politique ordinaire, elle en est venue quelquefois à de pareilles extrêmités, elle n'a jamais eu pour but d'usurper les possessions

de

Digitized by Google

de ſes voiſins, d'humilier, d'affoiblir, d'écraſer des concurrens. Quand elle prend en main les armes, elle n'a pas le choix de la paix ou de la guerre. Qu'on examine les circonſtances, & l'on ſe convaincra que la réſolution de cette république eſt forcée. Il s'agira de repouſſer une attaque auſſi violente qu'injuſte; il faudra néceſſairement arrêter la marche impétueuſe d'un conquérant qui, déjà maître d'une partie des poſſeſſions de l'état, touche au moment d'envahir l'autre. Un monarque irrité & redoutable dans ſa colere, dévaſte les villes & les campagnes des états-unis. La république devra-t-elle conſidérer d'un œil tranquille ces horribles ravages, & ne pas employer toutes ſes forces pour ſe défendre? Reſtera-t-elle dans une molle inaction, tandis que des bras vigoureux ſe réuniſſent pour ſapper les fondemens de ſon commerce? Moins ardente & plus traitable, quand il s'agit de renoncer à l'eſpérance de faire des acquiſitions ou de plus grands gains, elle ſera inflexible quand il s'agira de ſe deſſaiſir & de perdre. On ne peut ſe refuſer de rendre cette juſtice aux Provinces-Unies; toujours prêtes à faire la guerre, elles n'en allument jamais le feu. Qu'on me cite les époques où depuis l'établiſſement de leur république, elles ont renoncé à la paix & pris part à la guerre: je montrerai que preſque toujours elles n'ont pas les premieres fait la déclaration; qu'elles n'ont ſubi qu'avec la derniere répugnance la loi d'une cruelle

Digitized by Google

nécessité ; qu'en un mot, toutes les voies de la douceur étoient impraticables ou inutiles.

Je lis leur histoire, je les vois toujours promptes à offrir leur médiation aux puissances belligérantes, refuser constamment des alliances qui auroient pu faire naître des soupçons ; ne vouloir pas entendre parler de garanties qui les auroient forcées à se tenir toujours en haleine ; balancer long-tems les avantages & les risques avant de se décider ; ne précipiter jamais leurs résolutions, & de deux ou plusieurs partis prendre toujours le plus modéré. Sur leurs frontieres elles ont construit des places fortes, élevé des boulevards formidables, qui mettent tout le pays à couvert des surprises. Leur opulence fait sans doute des envieux ; mais si quelque puissance venoit fondre sur elles, pour envahir leurs richesses, elles verroient la moitié de l'Europe courir à leur secours, & ne lâcher prise qu'après avoir fait échouer les projets de l'ambition & de la cupidité. D'ailleurs, plus elles deviennent riches, plus elles s'observent de près pour aller au-devant des sujets de plainte, & s'attacher les autres états par les liens de l'amitié. Ont-elles conclu des traités même désavantageux, les conditions n'en seront pas moins sacrées, jamais elles ne chercheront des motifs assez forts pour être autorisées à les regarder comme nulles & à s'en dispenser. En respectant ainsi les conventions, (conduite qu'elles ont régulièrement tenue) elles forcent

Digitized by Google

les parties intéreſſées à ſuivre leur exemple, & à ne pas s'attirer l'odieux reproche d'avoir audacieuſement violé les articles d'un contrat ſolemnel.

Pour achever de montrer la ſageſſe de leur politique, il ſuffiroit de parler des faits que nous avons ſous les yeux. Voyez comme elles ont l'art de ſe ſoutenir dans la meilleure intelligence avec les princes d'Allemagne; comme elles ſe rendent conſtamment favorables les cours du Nord; comme elles recherchent & obtiennent la faveur de la maiſon d'Autriche; comme elles ſe lient preſque toujours d'intérêt avec l'Angleterre; comme elles reſpectent la France & craignent de s'en attirer l'inimitié; comme elles préviennent l'Eſpagne, & contrebalancent preſque aujourd'hui le crédit des Anglois en Portugal. Si elles n'ont pas aſſez de force pour ſe rendre redoutables, elles ont beaucoup moins encore la folle ambition de ſe faire craindre. Cependant, malgré les bornes de leur puiſſance, elles ne laiſſent pas d'avoir une grande influence ſur les divers intérêts de l'Europe. Dans les troubles qui agitent le continent, l'Angleterre peut difficilement embraſſer un parti, ſi la Hollande garde la neutralité. La détermination de la premiere dépend preſque toujours de la détermination de la ſeconde; & alors quel poids énorme de ce côté! Juſte-Lipſe (*ad German. Epiſt.* 2.) comparoit la république au petit iſthme qui ſépare la mer

Egée de la mer Ionienne, les empêche de rouler leurs flots les uns contre les autres, de se mêler enſemble, & de ne faire plus qu'une mer. Ainſi, quoique bornées dans leur étendue, les Provinces-Unies arrêtent les plus grandes puiſſances; tiennent, pour ainſi dire, captive leur ambition; les empêchent de ſe heurter avec fureur, de ſe briſer avec fracas, & de donner à l'Europe des loix ou des fers. En pouſſant la comparaiſon juſques au bout, on pourroit dire que la république craint auſſi peu de tomber au pouvoir de l'une ou de l'autre de ces puiſſances, qu'il eſt peu à craindre que l'iſthme ne ſoit ſubmergé par la mer Egée ou par la mer d'Ionie.

Mais ces avantages dérivent uniquement de la poſition locale de la Hollande. Il en eſt d'autres qu'elle ne doit qu'à elle-même, & qui découlent avec plus d'abondance & autant de continuité de ſon admirable politique. Au milieu des brouilleries & des différends des princes, elle ſait ſe concilier l'amitié des partis oppoſés; loin de ſouffrir de ces tems de troubles, le trafic de ſes marchandiſes en reçoit plus de mouvement & d'activité. Je termine cet article par un trait qui paroîtra bizarre, mais qui caractériſe bien la maniere adroite & ſubtile avec laquelle les Hollandois ſe conduiſent à l'égard des autres puiſſances. Les Anglois, qui paſſent pour de bons juges en fait de politique, ont repréſenté, ces dernieres années, dans les pa-

Digitized by Google

piers publics, les divers potentats de l'Europe. Dans ce tableau, les princes & les rois avoient chacun leur occupation particuliere, & qui sembloit leur mieux convenir. L'impératrice de Russie, par exemple, assise sur un superbe canapé, ayant sous les pieds un magnifique tapis de Turquie, entrelaçoit des lauriers pour en former une couronne qu'elle devoit mettre sur sa tête. Au milieu de cette auguste assemblée, on voyoit un homme simplement vêtu, qui alloit d'un prince à l'autre, étoit également bien reçu de tous, les flattoit & recevoit des caresses, & qui parvenu au bout du cercle, se trouvoit avoir en main l'or, les bijoux & les effets les plus précieux de tous les membres de ce majestueux congrès. Il n'est pas difficile de faire l'application du personnage allégorique; c'est une confirmation de ce que j'ai voulu prouver. Sans devenir suspecte, odieuse, ou redoutable, la Hollande a su se rendre utile à tous les états, & nécessaire à plusieurs. Mais en servant les autres, elle ne s'oublie pas elle-même; ses intérêts sont le premier mobile qui la fait agir.

Achevons, & en portant nos regards sur les côtes d'Afrique & dans les deux Indes, examinons si la république se soutient toujours dans la sagesse de son gouvernement, & si à l'égard des établissemens qu'elle a formés ou laissé former par ses sujets dans les pays lointains, elle suit des principes propres à rendre l'état plus riche & plus florissant.

Digitized by Google

Les états de l'Europe ont grand tort de vouloir étendre leur domination jusques en Amérique ; ils entendent mal leurs intérêts, d'y transplanter ainsi (qu'on me passe l'expression) une partie de leur existence. Je l'ai dit dans un de mes discours sur l'Angleterre, & j'en ai donné les raisons. Si je viens à louer dans la Hollande ce que j'ai blâmé hautement dans l'Angleterre & les autres puissances, comment me justifier ? Je rendrai justice à la république, en lui donnant de nouveaux éloges ; mais en même tems j'aurai soin de ne rien avancer qui ait l'air de la contradiction. Quand un état, malgré toute l'activité de l'industrie, ne peut tirer d'un territoire trop peu étendu, ou d'un sol trop ingrat, la subsistance de ses sujets, rien de plus naturel pour lui que d'examiner d'abord s'il peut facilement & sans de grands risques joindre à ses domaines les possessions contigues ; de porter ensuite plus au loin sa vue, & de parcourir les régions où il trouvera moins d'obstacles pour faire des acquisitions qui lui fournissent le nécessaire que la nature s'opiniâtre à lui refuser. Les Hollandois n'ont eu garde de succomber à la tentation d'agrandir leurs états dans ce continent. En passant au-delà de leurs limites, ils étoient sûrs de trouver ou de creuser eux-mêmes des gouffres qui les auroient engloutis. Les établissemens lointains leur présenterent de grands avantages, qui eussent séduit une nation moins prudente, moins habile & moins éclai-

Digitized by Google

rée. La république ne se dissimula pas ces inconvéniens; elle les mit à côté de ces précieux avantages. Les uns lui parurent contre-balancer les autres; elle resta indécise, & ne voulut point prendre un parti qui eût amené de fâcheux retours & des repentirs amers. Le point essentiel étoit d'avoir sous sa dépendance des comptoirs, des entrepôts, des isles, des colonies, de vastes provinces, dans les autres parties du monde, sans qu'à leur occasion l'état pût jamais courir le moindre risque. Un pareil projet paroît sans doute chimérique; on va juger si les Hollandois ont su l'exécuter.

Des particuliers, sujets de la république, firent, il y a plus d'un siecle & demi, un fonds de six millions cinq cents mille florins, en fixerent les actions à trois mille florins chacune, & s'érigerent, sous le bon plaisir du gouvernement, en compagnie qu'on appelle *des Grandes Indes*. Avec des avances si modiques elle fit des armemens, & tenta d'établir sa puissance & sa fortune en Asie. Elle eut d'abord à lutter contre toutes les forces de l'Espagne, & à combattre les souverains du pays. Elle servit la patrie, en lui fournissant des richesses & en dépouillant les Espagnols d'une partie de leurs possessions dans cette autre partie du monde. De degrés en degrés elle est parvenue où nous la voyons aujourd'hui. Cette compagnie forme comme une espece de république, souveraine tout à la fois & dépendante: absolue en Asie, & toujours

soumise à la volonté des états-généraux, elle commande despotiquement dans les Indes, où elle a divisé ses états en huit grands gouvernemens. Le vice-roi, sous le titre de gouverneur général, fait sa résidence à Batavia, & y tient une cour magnifique. La compagnie fait la paix ou la guerre, selon que ses intérêts l'exigent. Elle reçoit les ambassadeurs des princes Asiatiques, & leur en envoie. Elle a forcé plusieurs rois, les uns à lui céder leur empire, les autres à lui payer tribut. Elle soudoie de vingt à trente mille hommes, officiers, soldats ou matelots. Le nombre de ses vaisseaux, depuis trente jusqu'à soixante pieces de canon, se monte ordinairement à cent soixante, quelquefois même à cent quatre-vingt; outre qu'en cas de nécessité elle peut en armer encore quarante du second & du troisieme rang. Ses navires courent sans cesse les mers des Indes, & font arriver en Hollande une grande partie des richesses de l'orient. Elle multiplie ses établissemens, bâtit des villes, construit des forts, fonde des colonies, conduit & regle, comme il lui plaît, toutes les opérations relatives à ses projets d'opulence & d'agrandissement. La maniere dont elle se gouverne, les ressorts qu'elle fait jouer pour réussir dans ses entreprises, les mesures qu'elle prend pour maintenir sa domination, la marche qu'elle suit pour ajouter de nouveaux états à ses anciennes conquêtes, sont autant de secrets également impénétrables aux étrangers & même aux habitans du pays.

Digitized by Google

Le commerce de la compagnie est immense; il s'étend principalement sur cette vaste & riche côte qui commence à Bassora, ville marchande, située au confluent du Tigre & de l'Euphrate, dans le golfe Persique, & va se terminer à l'empire du Japon. Elle a fait les traités les plus avantageux avec plusieurs rois de l'Orient, ses vassaux, ses tributaires, ses amis, ou ses alliés; elle en a obtenu des privileges exclusifs qui lui assurent de grands profits. Pour deux ou trois millions en especes qu'elle répand dans les Indes, elle rapporte en Europe des marchandises pour la valeur de seize, dix-huit ou vingt millions, qui lui sont payés en argent comptant. Tous les étés, vers le mois d'août, il arrive des Indes en Hollande une flotte de quinze à vingt vaisseaux. D'après les calculs faits sur l'état des cargaisons, on estime qu'ils apportent annuellement deux cents tonnes d'or. Les bâtimens employés à ce commerce sont d'une prodigieuse grandeur. Il n'est pas jusques aux matelots de la compagnie qui ne puissent facilement s'enrichir. Outre leurs salaires, ils ont des gratifications ou des profits plus ou moins considérables, selon que les cargaisons des flottes sont plus ou moins précieuses, mieux ou moins bien vendues. Les épiceries que la compagnie tire de ses possessions, sont pour elle d'un prix inestimable; elle s'en sert pour faire une partie de ses échanges dans le pays, tandis que les Espagnols, les François, les Anglois & les autres

Digitized by Google

nations n'y font preſque que des achats, & donnent leur or pour des marchandiſes. Il eſt impoſſible de ſavoir au juſte, même par approximation, ce que lui vaut en Europe cette branche de commerce. Je puis tout dire en deux mots : la compagnie eſt venue à bout de fonder & d'élever un empire plus vaſte & bien plus opulent que la plupart des monarchies de nos jours.

L'établiſſement de la compagnie n'a rien coûté à l'état ; il ne lui donne aucune ſollicitude, ne le jette dans aucune dépenſe, ne lui occaſionne aucune guerre, lui fournit de grandes reſſources, lui rapporte annuellement des ſommes conſidérables. Les flottes qui partent ou arrivent chargées de marchandiſes, paient régulièrement à l'amirauté les droits d'entrée & de ſortie pour l'entretien de la marine. La compagnie emploie & enrichit une foule d'officiers, de ſoldats, de matelots, de marchands, de manufacturiers, d'artiſans de toute eſpece. Elle répand dans les provinces & dans les villes de grandes richeſſes que l'induſtrie & l'activité des habitans font bientôt fructifier au centuple. Toutes les fois que ſon privilege eſt renouvellé, il lui faut verſer trois ou quatre millions dans les coffres de la république. A ces actes impoſés par le devoir & dont elle ne peut ſe diſpenſer, on la voit ſouvent s'empreſſer de joindre des traits de patriotiſme & de généroſité. Dans les circonſtances critiques, dans les beſoins preſ-

Digitized by Google

fans, elle fait à l'état des dons gratuits, qui le soulagent & le dispensent de multiplier les emprunts, ou de mettre de nouvelles impositions sur le peuple.

Quoique souveraine dans ses possessions, les états-généraux ne la tiennent pas moins dans une perpétuelle dépendance. Elle est forcée de tenir ses comptes en bon ordre, d'en présenter de trois en trois ans l'état à leurs hautes puissances, & de les leur faire ratifier.

Si l'on en juge par les événemens, il faut convenir que c'est ici l'effet d'une politique sage & profonde. On ne peut pas reprocher à la république des Provinces-Unies d'avoir eu la folie d'acquérir ou d'usurper des états dans les autres parties du monde; d'y avoir formé des établissemens à grands frais; de les y soutenir en s'exposant à des guerres ruineuses; d'entretenir un plus grand nombre de troupes pour les défendre; & d'avoir toujours sur pied une marine plus formidable, pour tenir sans cesse en respect les peuples jaloux, rivaux ou ennemis. Elle ignore ce qu'il en coûte pour fonder, élever, faire fleurir des colonies; elle ne veut pas savoir les inconvéniens qu'elles entraînent; elle ne veut pas éprouver les peines, les inquiétudes qu'elles donnent; elle ne fait que jouir des avantages qu'elles procurent: voilà le secret que tant d'autres nations cherchent & ne trouvent pas, tandis qu'elle l'a trouvé depuis long-tems, sans s'être donné de grandes peines pour le

chercher. Tranquille sur tout ce qui se passe dans les Indes, elle se repose sur la compagnie des soins du gouvernement, de l'embarras du commerce, du tracas des affaires, de l'exécution des projets, des dépenses & des succès de la guerre. La compagnie ne s'est pas élevée sans contradiction, elle a reçu des échecs, fait des pertes, échoué dans de grandes entreprises; elle s'est vue même sur le penchant de sa ruine. Quelle scene d'horreur que celle dont Batavia a été de nos jours le théatre sanglant! Cette ville, située dans l'isle de la Grande-Java, est beaucoup fréquentée par les Chinois, qui viennent y faire un grand commerce avec les Hollandois, & s'y établissent en foule par des vues d'intérêt. Comme les premiers se trouvoient extrêmement supérieurs aux seconds pour le nombre, ils formerent le projet de se rendre maîtres de l'établissement; & pour y réussir, ils résolurent secrétement de se défaire des Hollandois, en les égorgeant tous à une époque fixée. La trame de cet affreux complot fut découverte à tems. Ceux qui l'avoient ourdie ne se doutoient pas de la catastrophe qui les attendoit. Le moment où ils se proposoient de couronner leurs barbares assassinats, devint celui-là même où ils tomberent sous le fer des personnes qu'ils avoient marquées pour être leurs victimes. Le gouverneur, les troupes, tous les gens de la compagnie concerterent leurs mesures, se prêterent la main, & ne balancerent pas à se délivrer d'un danger ex-

trême, par la plus sanglante exécution. Quatre mille Hollandois massacrerent trente mille Chinois la nuit même que ceux-ci devoient les égorger. La nouvelle de cet horrible carnage ne tarda pas à pénétrer en Chine. Effrayée, la compagnie n'osa pas envoyer cette année des vaisseaux à Canton; elle redoutoit trop la colere de l'empereur, & prudemment elle ne voulut pas s'exposer à en éprouver les effets. Heureusement pour elle, ce prince ne parut presque pas affecté de ce tragique événement; il dit froidement à ceux qui l'en avoient informé: des sujets qui, sans mon aveu, sont sortis de mon empire pour aller s'établir dans des pays étrangers, ont perdu tout droit à ma protection. Cette réponse rassura la compagnie; elle reprit tranquillement les opérations de son commerce. Si les Chinois eussent mieux conduit leur conspiration, leur crime heureusement consommé, de quels crimes n'auroient-ils pas été suivis dans les autres gouvernemens? La désertion & la révolte fussent vraisemblablement devenues générales; la compagnie eût désespéré de ramener les esprits par la douceur, ou de les soumettre par la force; les troupes dissipées ou immolées ne lui auroient laissé que le regret inutile de ne les avoir pu secourir, & le desir impuissant de les venger. En perdant ses richesses, ses établissemens, son empire, que lui fût-il resté, & comment réparer ses pertes? Renversée ou anéantie, comme elle n'étoit qu'à elle-même, le gouvernement des Provinces-Unies

regarderoit ces événemens comme s'ils lui étoient parfaitement étrangers ; il n'enverroit pas des flottes dans l'Inde, pour inspirer la terreur aux coupables, ramasser les débris épars de l'édifice, & en jeter les fondemens à nouveaux frais. Sans la compagnie & son opulence, la république avoit déjà trouvé les moyens de subsister & de fleurir ; & elle continueroit à subsister & à fleurir, malgré la destruction de la compagnie.

Sur le modele de leur compagnie des Indes Orientales ou des Grandes-Indes, les Hollandois ont calqué leur compagnie des Indes Occidentales, ou des Petites-Indes, connue aussi dans les Provinces-Unies sous le nom de compagnie d'Afrique. Celle-ci eut des commencemens bien plus brillans que celle-là. Elle s'étoit emparée de la baie de Tous-les-Saints, lorsque le vaillant Pierre Hein prit cette flotte dont la riche cargaison lui fit donner le nom de flotte d'argent, & l'amena en Hollande. Les Portugais ne firent pas de moindres pertes que les Espagnols. Fernambuc se rendit à la compagnie, & lui ouvrit la porte à la conquête du Bresil. Mais cette belle aurore n'annonça malheureusement qu'un jour orageux. La compagnie ne fit pas long-tems trembler ses ennemis, & se vit bientôt réduite elle-même aux plus cruelles extrémités. Ses flottes furent battues par les Espagnols ; elle ne put ni étouffer les révoltes des negres, ni appaiser les mouvemens séditieux des Portugais, qu'elle avoit soumis à ses loix. Elle

Digitized by Google

essuya des pertes qui l'épuiserent. Forcée de renoncer à l'espérance de conquérir le pays, elle ne perdit pourtant pas courage, & dressa ses batteries d'un côté où elles pussent faire breche. Ses armateurs couvrirent les mers des Indes Occidentales, rendirent la navigation périlleuse pour les ennemis, leur firent des prises sans nombre. La cour d'Espagne en reçut de si vives alarmes, qu'elle consentit à faire avec la république une paix que les Hollandois desiroient autant & n'estimoient pas moins que les plus belles conquêtes.

Depuis cette époque, la compagnie s'est toujours soutenue avec plus ou moins de gloire; elle a des établissemens avantageux; elle possede des isles & des colonies; elle fait un bon commerce, mais qui n'approche pas de celui de la compagnie des Grandes-Indes. On a fait plusieurs fois, mais inutilement, des tentatives pour les réunir tous les deux; les obstacles ont toujours fait manquer l'exécution de ce projet. L'une de ces compagnies est trop puissante, & l'autre l'est trop peu. La force ne s'allie guere avec la foiblesse, & les hommes opulens dédaigneront toujours de faire un même corps avec des gens pauvres ou beaucoup moins riches. Les principales possessions de la compagnie des Petites-Indes se réduisent en Afrique, au fort S. George de la Mine, & quelques autres places de moindre importance; dans l'Amérique septentrionale, à l'isle de Curaçao, située entre Bo-

Digitized by Google

naire & Oruba, qui appartiennent à l'Espagne, & qui, comme la précédente, sont comptées parmi les isles sous le vent. Enfin, dans l'Amérique méridionale, la compagnie n'a que Surinam, belle colonie qui fleurit toujours de plus en plus, graces aux démêlés des Anglois avec les Américains. On a vu, ces dernieres années, jusqu'à dix vaisseaux partir tout à la fois de Roterdam, avec une précieuse cargaison d'Allemands & de Polonois. Ces infortunés, qui fuyoient une patrie ingrate, se proposerent de passer dans les colonies angloises; mais la guerre leur fit craindre d'échanger leur misere contre de plus grands malheurs. Ils traiterent avec les Hollandois, & s'embarquerent pour Surinam. Comme ils étoient presque tous artisans ou laboureurs, on leur fit des propositions avantageuses, qu'ils s'empresserent d'accepter.

Pour des clincailleries, des marchandises de peu de valeur, & des bagatelles que la compagnie envoie en Afrique & dans les Indes Occidentales, elle en rapporte de l'or, de l'ivoire, des negres, du riz, des gommes, des aromates, des cuirs, & d'autres articles qu'elle vend à haut prix en Europe. Les negres sont destinés pour l'Amérique. La colonie de Surinam lui fournit en abondance du sucre, du rum, du tabac, de la casse, du cacao, de la vanille, du café, des bois estimés ou précieux pour la menuiserie & la teinture. Quoique moins riche & moins étendu que celui de la compagnie des

Grandes-

Digitized by Google

Grandes-Indes, ſon commerce ne laiſſe pas d'être lucratif, d'animer l'induſtrie, & de faire circuler beaucoup d'argent. L'état ne ſupporte aucuns frais, & il en retire annuellement de grandes ſommes, pour l'acquit des droits, le renouvellement des privileges, & une foule d'autres objets. La république n'a donc pas des colonies pour les ſoutenir, les défendre, les tenir elles-mêmes en reſpect, & pour faire les dépenſes énormes qu'elles exigent : elle n'en a que pour y recueillir ſans avoir ſemé, rendre plus floriſſant le commerce de ſes propres ſujets, les enrichir, & ſe procurer à elle-même de grandes reſſources.

Tout cela ſeroit admirable & parfait, ſi les compagnies pouvoient produire les titres qui les autoriſent à prendre poſſeſſion ou à s'emparer d'une partie de l'Inde, de l'Afrique & de l'Amérique. Après le leur avoir demandé mille fois, l'homme juſte, l'homme raiſonnable ne ceſſera de leur faire la même queſtion : avez-vous plus de droit de détrôner les rois de l'Inde & de dépouiller de leurs héritages les habitans de l'Afrique & de l'Amérique, que n'en auroient ces rois & ces autres étrangers, les uns d'envahir la Hollande, les autres de s'emparer des riches habitations des Hollandois ? La politique doit toujours être fondée ſur la juſtice, & la juſtice n'a pas pour fondement la cupidité, la force, la violence. Qu'une nation viſe & travaille à devenir riche, opulente même, ce but

Digitized by Google

eſt louable ; mais que, pour ſon bonheur & la gloire de ſon nom, elle reſte plutôt pauvre & miſérable que de tendre à l'opulence par des voies illégitimes, ſur-tout ſi pour ſe les frayer, ces voies, il faut exciter impitoyablement les cris, verſer inhumainement le ſang d'un peuple de malheureux.

L'eſprit de commerce, qui par la ſéchereſſe de ſes calculs ſemble fait pour anéantir tout autre eſprit, n'a pas cependant nui aux progrès des Hollandois dans la littérature & certains arts ; leur gloire même à cet égard ne le cede point à celle des plus brillans peuples de l'Europe. *Eraſme* reſſuſcita la belle latinité & avec elle le bon goût que la barbarie avoit fait diſparoître. Avec quelle ſageſſe a-t-il fait l'éloge de la folie ! Sous l'écorce du badinage, quelles leçons de moralité, quelle connoiſſance des paſſions, quelle profondeur du cœur humain, cachée ſous un ton de légéreté ! quelle délicateſſe d'idées ! quel choix d'expreſſions ! quelle pureté de ſtyle dans tout l'ouvrage ! Ce n'eſt point à des écrits badins, charmans, purement littéraires, que cet auteur s'eſt borné ; ſon érudition & ſon amour pour les ſciences lui ont fait tirer du chaos, des ouvrages grecs & latins, qui depuis long-tems ne voyoient plus la lumiere. Qui mérita mieux qu'Eraſme les honneurs du génie, je veux dire, la ſtatue de bronze que Roterdam ſa patrie lui a fait ériger ?

Digitized by Google

Thomas à Kempis, sorti de l'Allemagne dès son bas âge pour vivre & mourir en Hollande, (*a*) doit être compté parmi ses plus illustres écrivains, si l'on s'en tient à l'opinion la plus probable (*b*), qu'il est l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Elle respire la piété la plus onctueuse : ce n'est point l'ouvrage de l'esprit qui se cherche, mais celui du cœur qui s'épanche. Tout y vit, tout y porte l'empreinte d'une éloquence touchante qui, sans se déborder, sans entraîner avec fracas, remplit l'ame des sentimens de la plus pure sagesse. Les solides écrits de Pierre & Adrien de Walembourg ont porté les plus rudes coups à la religion prétendue-réformée, & le grand Arnaud en conseilloit la lecture à tous les théologiens. Guillaume Estius est le commentateur le plus estimé des épîtres de saint Paul. La République des Hébreux, faite par Melchior Leidecker, est très-curieuse par une foule de faits sur le judaïsme moderne, qui démontrent des recherches peu communes. Isaac Vossius étoit de Leyde : c'est celui à qui Colbert écrivit par ordre de

(*a*) Il fit ses études à Déventer, entra chez les chanoines réguliers du mont Sainte-Agnès, dont son frere étoit prieur, & y mourut.

(*b*) Les uns l'attribuent à Jean Gerſen, d'autres à Gerſon; mais la plupart pensent que cet ouvrage a été fait par Thomas à Kempis, & appuient leur sentiment sur des manuscrits de la main même de Thomas à Kempis.

Digitized by Google

Louis XIV une lettre qui honore peut-être plus le monarque que le savant. La gloire des conquêtes roule avec bruit pour se perdre dans la nuit du tombeau ; mais la mémoire des bienfaits accordés, sur-tout aux gens de lettres, reste toujours.

Que ne doivent pas les sciences aux lumieres profondes de Jacques Gronovius ? Les meilleurs auteurs de l'antiquité, en passant par ses mains, ont acquis un nouveau degré de perfection. Son Trésor des antiquités grecques, & l'édition qu'il a donnée d'Hérodote, auroient suffi pour le classer parmi les hommes les plus érudits. Jean Leusden a été un des plus grands philologues de son tems. Ses nombreux ouvrages sont toujours marqués au coin d'une science réfléchie & profonde. Personne n'a eu plus de connoissance dans les langues orientales que Golius. S'il ne faut pas regarder Schrévélius comme un écrivain de bon goût, du moins ne lui refusera-t-on pas le mérite d'avoir été un savant utile, en donnant son lexicon grec & latin, qui abrege les difficultés de ces deux langues. Les Dousa, dont l'un fut appellé le Varron de la Hollande, Adrien Junius, Mérula, Boxhorn, Bos, Havercap, Almelovéen, Orville, ont embrassé toutes les sciences qui forment l'immense cercle de la littérature. Le défaut de plusieurs d'entr'eux, est celui qu'on reproche ordinairement aux auteurs d'une vaste érudition, le défaut d'une exactitude sévere, d'une critique

Digitized by Google

raisonnée, d'un tact fin & délicat. Le Traité de l'origine & des progrès de l'idolatrie, par Van-Dale, & ses dissertations sur les oracles des païens, sont les productions d'un auteur qui joint le jugement, & l'esprit de discussion, à de très-grandes lumieres. Fontenelle a donné un abrégé du second de ces ouvrages, dans son Histoire des oracles. Volder a écrit des harangues d'un latin pur, facile & coulant. Rien ne caractérise mieux la frivolité de notre siecle, que de ne faire presqu'aucun cas de ceux dont le principal talent a été de bien posséder cette langue, tels que Sigonius, Bembe, Muret, Vida, Cossart, Jouvenci, &c.

Meursius a beaucoup écrit, & d'une maniere profonde, sur l'ancienne Grece. Je ne dirai rien de l'immortel Grotius; la raison, la justice & l'humanité lui ont dicté son traité. Que les peuples seroient heureux, si les souverains, avant de prendre le glaive pour assouvir leur vengeance ou satisfaire leur ambition, lisoient cet excellent ouvrage! C'étoit le livre favori de Gustave-Adolphe, roi de Suede.

Reléguons à jamais les œuvres de Spinosa dans la poussiere du tombeau. Ses compatriotes même, Bredenbourg, Nieuwentyt, &c. indignés contre lui, ont pris la plume pour le réfuter. Le spinosisme est l'effet de l'aveuglement & du fanatisme le plus outré: dans son délire il combat la liberté de l'Etre incréé, il le rend complice des actions criminelles de l'homme;

Digitized by Google

il renverſe les idées les plus reçues, pour élever ſur leurs débris un ſyſtème rempli de contradictions & d'hypotheſes impoſſibles. Etrange abus de l'eſprit, qui, égaré par l'orgueil ou l'amour de la nouveauté, va d'erreurs en erreurs juſqu'au trône de l'Infini, pour le détruire.

Frédéric Ruyſch a porté le flambeau dans l'abyme du corps humain : on lui eſt redevable en anatomie de pluſieurs découvertes très-utiles ; l'art de préparer & de conſerver les cadavres lui eſt preſqu'entiérement dû.

Diemerbroeck, auſſi grand anatomiſte que grand médecin, a fait un traité de la peſte, que des auteurs après lui ont beaucoup picoté, ſi je puis ainſi dire. Il eſt dans les ſciences quantité d'abeilles qui tirent le ſuc des fleurs étrangeres pour s'en nourrir, & former enſuite le miel qu'elles nous donnent.

La loi de la réfraction, attribuée à Deſcartes, nous la devons à Snell de Royen, qui avoit vraiment le génie des mathématiques. Avant Jacques Métius, on n'avoit point appliqué le verre au tube des téleſcopes, de ſorte qu'on doit le regarder comme l'inventeur de ceux dont on ſe ſert depuis lui. Quand Huygens n'auroit pas même trouvé le premier l'anneau & un troiſieme ſatellite autour de Saturne, preuve éternelle de ſon génie, les téleſcopes qu'il a perfectionnés, la juſteſſe qu'il a donnée aux horloges, en y appliquant le pendule & la cycloïde, lui auroient mérité la célébrité

Digitized by Google

dont il a joui. Muſſchenbroeck eſt auteur de pluſieurs ouvrages de phyſique ; nous ne parlerons que de ſes eſſais, qui ſont ce qu'il a fait de plus eſtimé, parce qu'il y tient toujours en main le fil de l'expérience. Prononcer le nom de s'Graveſande, c'eſt en faire l'éloge le plus complet. Son introduction à la philoſophie eſt d'un logicien exact, d'un bon dialecticien, d'un profond raiſonneur. Son eſſai de perſpective annonce un grand maître dans cet art. Quel homme que Boerhaawe, également profond dans la chymie, la botanique & la médecine! C'eſt dans l'antiquité qu'il faut aller chercher ſon ſemblable. Sa place dans le temple de l'immortalité eſt d'être à côté des Hypocrate, des Galien & des Celſe.

Leuwenhoeck, Graaf, Bedloo, Swammerdam, Adrien Helvetius, ont donné des ouvrages de médecine très-eſtimables. Van-Ryd, Gérard Brandt, Van-Meteren, (a) ont mêlé dans leur Hiſtoire, la morale à la philoſophie, & préſenté la vérité ſous des crayons fermes, nobles & vigoureux. Hooft, preſque l'égal de Tacite, a imité les défauts & les beautés de ſon modele : même profondeur dans la politique, même peinture dans les mœurs, même nobleſſe dans les ſentiments, même chaleur dans les idées, même rapidité dans les tableaux, même ma-

(a) Il étoit d'Anvers, mais ſon Hiſtoire des Pays-Bas eſt écrite en hollandois.

Digitized by Google

jesté dans les discours, même vivacité dans la narration, même énergie dans l'expression, même précision dans le style. C'est, à peu de chose près, le même génie qui, à force de serrer ses pensées, de les circonscrire dans un cercle étroit de tournures & de termes, y jette une obscurité vicieuse. Joignons à ces historiens, Limborch & Reidanus, qui méritent des éloges à bien des égards.

La poésie hollandoise, sans nous offrir une grande moisson, nous en présente cependant quelqu'une à recueillir. Jean Second a été le poete des graces; une imagination riante anime ses *Baisers* (a); la versification en est douce, remplie de charmes. On y trouve le naturel d'Anacréon, & si je puis ainsi dire, la volupté de Sapho. C'est un grouppe de fleurs, une chaine de guirlandes qui, enlacées les unes dans les autres, forment le plus agréable ensemble. La poésie s'agrandit sous la plume de Vondel: vive & majestueuse, elle prend un vol élevé, plane dans les airs, se joue au milieu des éclairs & de la foudre. Cet auteur est le Shakespear des Hollandois. Que de traits nobles, grands & hardis! que de scenes frappantes! combien de détails intéressans! mais aussi que de bassesse, d'enflure, d'invraisemblance! que de désordre, d'irrégularité dans le plan & la conduite de ses

(a) M. Dorat a imité cet ouvrage, qui a été traduit en prose françoise.

Digitized by Google

pieces ! Antonides avoit de la verve ; ſon poëme ſur la riviere d'Y renferme de très-grandes beautés. Rotgans réunit la force, la majeſté, l'élégance & l'harmonie dans ſon poéme épique, dont le ſujet eſt la vie de Guillaume III ; ſa tragédie d'Enée & de Turnus lui a acquis une réputation dans ce genre. Ansloo a jeté dans ſes vers une fiction qui donne l'être à la poéſie, qui la ſoutient & la fortifie. Il a le talent d'être ſententieux, & le talent encore plus rare dans un poëte, de s'exprimer avec préciſion ; mais il eſt trivial, bas, giganteſque ; il emploie des termes empoulés & vuides de ſens. Focquembrok & Ruſting ont excellé dans le genre burleſque ; ce dernier ſur-tout a ſurpaſſé Scarron. Le génie de Catz reſſemble à celui de la Fontaine ; ſes contes & ſes fables ont la naïveté, la délicateſſe, le charme inexprimable de l'auteur François. Ses vers ſont coulans, le nombre & la cadence leur donnent du mouvement & de la ſoupleſſe. Une négligence aimable en releve les graces ſans rien ôter au goût, à l'élégance, à la pureté, à la correction du ſtyle. Francius & Hoogſtraten ont eu le talent de bien écrire en vers & en proſe.

Les ſciences ont leur flux & reflux, leur élévation eſt l'annonce de leur chûte. Arrivées à un certain degré de perfection, elles rétrogradent ; leur gloire ſe couvre alors de ſombres nuages, les génies diſparoiſſent, l'érudition s'enfuit, & la médiocrité ſuccede. Gaubius, le

Digitized by Google

Boerhaave actuel de la Hollande, eſt le ſeul qui reſte actuellement aux Hollandois. L'éclipſe de leur littérature vient de pluſieurs motifs. L'état de ceux qui s'y attachent eſt en quelque ſorte un état de nullité; ils ne jouiſſent d'aucune conſidération, ils n'ont point d'encouragement, point d'eſpérance de fortune. Otez d'une profeſſion les deux mobiles de l'intérêt & de la gloire, vous y introduiſez la langueur & l'abattement, vous arrêtez l'eſſor du génie, vous glacez l'ame, vous étouffez la penſée, vous éteignez le ſentiment. Les Hollandois manquent de goût. Baſnage, le Clerc, Bayle, & tous les autres célebres refugiés qui ont demeuré parmi eux, n'ont pu leur faire aimer ce vrai beau qui eſt de toutes les nations & de tous les ſiecles, parce qu'il tient à la nature, ſans laquelle rien n'eſt & ne ſera bien. Ils ſont ſans poétique, & n'ont que très-peu de bons ouvrages élémentaires qui puiſſent leur ſervir de bouſſole dans leur jugement. La critique ne les éclaire point ſur leurs défauts: il n'eſt pas un de leurs journaux qui ſoit eſtimé. De là cette fourmilliere d'inſectes littéraires qui y ſont par-tout répandus. Ils n'ont point d'académie de littérature, & leur librairie a prodigieuſement diminué depuis quelques années.

Les Hollandois ont cueilli quelques palmes dans la carriere des arts. Si Laurent Coſter (*a*)

(*a*) Les Hollandois lui donnent l'honneur de cette invention, & l'on fait voir à Harlem, comme un objet de curioſité, la chambre qu'il a occupée.

Digitized by Google

ne doit pas paſſer pour l'inventeur de l'imprimerie, du moins le regarde-t-on comme celui qui l'a le plus perfectionnée; & il mérite de la poſtérité les mêmes hommages que Fauſt & Scheffer, à qui la plupart attribuent cette gloire.

Les peintres de Hollande ont formé une école, d'où ſont ſortis des artiſtes qui ont ſervi de modele dans leur genre. Ce genre conſiſte dans les fleurs, les fruits, les payſages, les animaux, les machines, & pluſieurs choſes qui regardent le commerce. L'eſprit national perce toujours & ſe mêle dans tout. Heem & Van-Huiſſum ont répandu beaucoup de magie dans leurs tableaux; la nature y eſt ſi bien exprimée, les figures en ſont ſi vivantes, ſi animées, qu'on eſt tenté, en les voyant, de réaliſer les prétendus prodiges que quelques hiſtoriens ſuppoſent avoir été faits par Zeuxis & Parrhaſius. Un coloris frais, un pinceau délicat, moëlleux, ſpirituel, la propreté, la vérité, le fini, ont rendu Vowermans, Berghem, le jeune Guillaume Vandervelde, de très-excellens payſagiſtes. Metzu, Scalken, Dow, Mieris, le bon Oſtade, Sbiek, Sagtleven, Poter, étoient doués des mêmes talens. Quoique d'une claſſe inférieure, ſe trouvent en ce genre, Herman Rachléeven, Veſcuring, Vandernéer, Jacob & Salomon Ruiſdaal, Vender-Hulſt & Vander-Heiden. Laar, connu ſous le nom de Bamboche, a traité les petits ſujets avec une ſupériorité qui n'eſt due qu'à lui. Il a mérité que ſon genre portât le nom de Bambo-

Digitized by Google

chade, éloge le plus flatteur qu'on en puiſſe faire. On ne ſe laſſe pas d'admirer ſes chaſſes, ſes jeux d'enfans, ſes foires, tant il y a ſi bien imité la nature. On peut même dire en quelque ſorte qu'il en eſt devenu l'émule. Terburg a marché ſur ſes traces; il entendoit à merveille le clair-obſcur, & peignoit le ſatin d'une maniere unique. Sans autre maître que ſon génie, Rembrant a donné à ſes compoſitions une ame, une vie qui l'a fait mettre au rang des plus grands peintres qu'il y ait eu en Europe. Les têtes de ſes figures ſont des chefs-d'œuvres. Vanden-Eckout, ſon éleve, s'étoit ſi bien modelé ſur ce maître admirable, il en avoit tellement embraſſé le faire, qu'on ne diſtingue pas les tableaux de l'un & de l'autre. Lucas de Leyde, fondateur de ſon école, avoit reçu de la nature les dons du génie que demande ſa profeſſion. Le tems, qui eſt l'écueil ordinaire des réputations, n'a fait qu'affermir la ſienne, & les deux ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis lui, n'ont rien diminué de l'éclat de ſon nom. Les productions de Slingeland ſont travaillées d'une maniere finie. Avec la gloire d'avoir été maître de Rubens, Vœnius s'eſt acquis par un ſavant pinceau, une réputation égale à la plupart des peintres de ſa patrie. La touche de Veeninx s'eſt étendue avec ſuccès ſur tous les genres. Vander-Werff a mis dans ſes tableaux de religion, cette nobleſſe & cette majeſté que demandoient les ſujets. Verſchevonour a jeté dans

Digitized by Google

ſes batailles la vivacité, le feu, la force, la variété, les mouvemens, les élans rapides qui ſont le caractere diſtinctif de cette compoſition. Il étoit né avec une grande imagination, ſource ordinaire des grandes beautés. On eſt ſaiſi d'effroi à la vue des combats de mer repréſentés par Uroom; des vaiſſeaux, les uns entr'ouverts, les autres briſés & flottans ſur les eaux; des ſoldats occupés dans le délire du courage à faire jouer tous les inſtrumens de mort; des cadavres épars çà & là, ſont peints avec ce ſublime déſordre qui eſt l'effet d'un grand génie. Diépenbeck a été un excellent coloriſte; éleve de Rubens, il s'étoit approché de la maniere de ce grand maître, & réuſſiſſoit parfaitement dans le clair-obſcur.

L'école des Hollandois n'a plus de maître; le regne de leur peinture s'eſt écoulé. Ils n'ont également aucun graveur dont la célébrité approche de celle de leurs graveurs d'autrefois. Le burin de Corneille Wiſcher étoit vraiment original; il réuniſſoit ce qui paroît s'entre-choquer & ſe détruire, l'énergie & la correction, la force & la délicateſſe. Luyken avoit de la facilité; Suiderloef, du piquant; la maniere de Decort eſt ſavante & finie. Bloetling (*a*), Bloemaert (*b*),

(*a*) Il gravoit en maniere noire.

(*b*) Il y a eu deux graveurs & un peintre fameux de cette famille. Corneille Bloëmaert eſt le plus eſtimé. Il a gravé beaucoup de morceaux de la galerie juſtinienne.

Digitized by Google

Jean & Herman Muller, gravoient avec beaucoup de propreté, de préciſion & de graces.

La nature n'eſt pas toujours prodigue; ce qu'elle accorde dans un tems, elle le refuſe dans un autre; elle fait autant d'efforts pour enfanter les génies dans les arts que dans la littérature : on diroit que ces efforts l'épuiſent & l'obligent à reſter dans le repos pour reprendre ſes forces. Si les Hollandois manquent de peintres, de graveurs, de littérateurs, de poetes, dont la réputation ſoit étendue, une des cauſes principales de cette diſette peut bien venir de leur abondance paſſée.

J'en ai aſſez dit, ce me ſemble, pour donner une grande idée de la république des Provinces-Unies, & montrer que peut-être jamais peuple, avec tant d'obſtacles & ſi peu de moyens, ne parvint à une ſi grande gloire, ſans autre territoire qu'un ſol très-borné, naturellement peu fertile & toujours ſur le point d'être ſubmergé, ſans ſubſiſtance pour nourrir une nombreuſe population, ſans production & ſans matiere qui puſſent fournir à l'induſtrie & au commerce, avec une forme de gouvernement la moins propre à faire fleurir un empire. Malgré les dépenſes énormes de l'état, malgré les charges multipliées du peuple, malgré la concurrence, la rivalité, les oppoſitions les plus puiſſantes, malgré une dette nationale qui a été portée juſques à un milliard de florins, malgré des guerres ſanglantes & ruineuſes, malgré toutes for-

Digitized by Google

tés d'obſtacles, la république eſt parvenue & ſe ſoutient à un degré ſurprenant d'opulence. L'édifice de ſa grandeur eſt un des monumens les plus beaux, les plus ſinguliers, les plus étonnans qui aient jamais été élevés de la main des hommes. Toujours menaçant de tomber en ruine, chaque jour il devient plus ſolide. Toutes les nations qui ont des rapports de commerce avec la Hollande, concourent à l'enrichir. Ainſi le corps de l'édifice eſt dans l'enceinte des Provinces-Unies; mais les fondemens en ſont jetés hors des limites de la république: on les trouve dans les quatre parties du monde & chez tous les peuples qui ont un commerce. Il s'enſuit que la grandeur, l'opulence de l'état ne ſont que précaires, & qu'il ne tient qu'aux étrangers d'anéantir ce coloſſe; mais heureuſement pour les Hollandois, les autres nations ne ſongent pas à former ce projet, ou ſi elles y penſent, elles ne prennent que de fauſſes meſures pour l'exécuter.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

LA SUISSE.

J'ENTRE dans un pays ſauvage, que la nature ſemble avoir deſtiné bien plus à être le repaire des bêtes féroces, que le ſéjour des hommes ; c'eſt la Suiſſe. Une ſecrete horreur me ſaiſit. Engagé d'abord dans des gorges & des défilés, je cherche à me tirer de ce mauvais pas ; mais je n'y réuſſis qu'après m'être laſſé dans de longs & pénibles détours. La ſcene change & varie ſans préſenter jamais des perſpectives riantes. Je côtoie des montagnes, ou plutôt je les gravis ; je m'enfonce dans des bois épais & ſombres ; je marche ſur des pointes de rochers arides ; les torrens ſe précipitent des hauteurs & fuient en mugiſſant ; des morceaux de terrein s'éboulent, des pierres énormes ſe détachent, font trembler les voyageurs, & embarraſſent les routes. Je continue à me traîner dans des ſentiers eſcarpés, je grimpe encore : cependant ma vue eſt toujours bornée, & l'horiſon ne s'étend pas. A mi-côte d'une montagne dont j'apperçois à peine le ſommet toujours couronné des frimats dans les plus grandes chaleurs même de l'été, je ſuis environné

Digitized by Google

environné d'autres montagnes qui élevent majestueusement leurs fronts sourcilleux, & dont la cime orgueilleuse commande les nuages & défie la foudre de pouvoir jamais l'atteindre. J'abaisse mes regards pour diriger ma course vers d'autres lieux; ici l'effroi redouble. Sur les bords d'un précipice, je mesure & compte mes pas; avec les efforts que je fais pour ne pas me précipiter, je descends dans de profondes vallées qui ressemblent à des abymes. Ma route est souvent interrompue par des sources dont les eaux sortent en bondissant, du creux des rochers qui les retenoient captives, & errent çà & là, sans avoir de cours réglé; image de la liberté qui brise les chaînes que le despotisme toujours en délire lui a imposées. Quelquefois je suis arrêté par des rivieres & des fleuves, dont les flots courroucés mugissent au loin, & les couvrent d'écumes blanchâtres; par des torrens qui ne coulent que par intervalles, & qui peuvent à tout moment vous surprendre. En allant d'objets en objets, je cherche du moins à porter un instant ma vue sur quelque lieu qui puisse la récréer; c'est en vain, la nature n'offre par-tout ici que des beautés affreuses.

Cette courte description donne une idée assez juste de la plupart des cantons. Séparés les uns des autres par de hautes montagnes, ce sont encore de longues chaînes de montagnes qui forment leur séparation d'avec les états voisins, les mettent à couvert des entreprises subites,

leur servent de barriere & leur tiennent lieu de places fortes. Pour passer de l'Italie en Suisse, il faut nécessairement franchir les Alpes ; encore ne trouve-t-on de ce côté que quatre routes fréquentées par les voyageurs. Si l'on vient de la Savoie, on a à monter & à descendre le mont Cenis. De la vallée d'Aoste, on ne pénetre en Suisse qu'après avoir franchi le mont Saint-Bernard. Au sortir de la vallée d'Ossola, située dans le Milanois, on ne peut aller dans les états des Cantons-Unis, que par le mont Sampion ou S. Plomb. Enfin, le voyageur qui quitte les bailliages de Suisse en Italie, ne commence à découvrir le canton d'Uri, que lorsqu'il est sur le mont Saint-Godard. Ceux qui ont fait ces quatre routes, les plus battues & les plus belles, peuvent seuls conjecturer combien doivent être difficiles & horribles les autres qu'on fréquente moins, ou dans lesquelles on n'ose presque plus s'engager. Par là Franche-Comté, l'Alsace & les terres de l'Empire, les cantons n'ont pas des abords plus faciles. Des vallées tristement enclavées dans de hautes montagnes, forment le tableau de la plus grande partie du pays, le reste présente quelques plaines, des lacs, des rivieres, des collines ; mais quoique moins avantageux, il ne laisse pas néanmoins de l'être beaucoup.

Tels sont les treize cantons & leurs dépendances, si on les considere par l'endroit qui frappe le plus les sens ; en examinant ce pays

en détail, nous le verrons ſous des aſpects plus favorables.

Quelque ſauvage que ſoit la Suiſſe, elle eſt bien cultivée, ce qui fait doublement l'éloge de l'induſtrie & de l'application des habitans. Ils ſavent mettre à profit le terrein, & forcer un ſol naturellement ingrat, à leur donner des denrées & d'autres productions qui dédommagent preſque toujours par leurs excellentes qualités, de ce qu'elles refuſent du côté de l'abondance.

Quoique ces montagnes ſoient, durant tout l'hiver, couvertes de pluſieurs pieds de neige, on en trouve peu que l'agriculteur zélé n'ait pu rendre d'un aſſez bon rapport. La plupart donnent d'excellens pâturages, qui ſont la grande richeſſe du pays. Otez aux Suiſſes les beſtiaux qu'ils élevent en prodigieuſe quantité, les chevaux qu'ils vendent à quelques puiſſances pour la remonte de la cavalerie, & à divers étrangers pour les voitures, enfin le beurre & le fromage, dont ils font un ſi bon commerce; vous les réduirez à la plus grande miſere, & leur pays ne ſera bientôt qu'un déſert. Dès le commencement du printems, on voit naître ſur les montagnes de nombreux troupeaux de vaches; il s'en trouve même juſques ſur les ſommets; on eſt ſurpris qu'elles puiſſent monter ſi haut, & de loin on les prendroit pour des troupeaux de chevres. Il n'y a que le roc nu & vif qui ne produiſe rien; s'il étoit entamé

Digitized by Google

par les pluies, l'économe attentif trouveroit le moyen d'y faire quelques récoltes de légumes & de racines. Il gliſſe, ſe traîne ſur les endroits les plus eſcarpés, travaille, la beche à la main, quelques mauvais morceaux de tuf, y ſeme & y recueille du grain : c'eſt peut-être une des raiſons qui ont fait dire à quelques auteurs & à quelques voyageurs, que les Suiſſes pouvoient paſſer pour les meilleurs cultivateurs de l'Europe. Je ne les regarde que comme les cultivateurs les plus appliqués & les plus actifs ; c'eſt ici l'effet de la néceſſité. Je pourrois citer pluſieurs nations qui l'emportent ſur eux par leur intelligence & leur habileté : ſi elles ont moins d'ardeur, elles entendent mieux l'art d'amender, de travailler, de gouverner les terres.

Je quitte la partie montagneuſe, pour côtoyer les collines, deſcendre dans les vallées & parcourir les plaines ; car on trouve de ces dernieres, mais en petit nombre. Le canton de Berne, le plus étendu & le plus puiſſant de tous, eſt auſſi le plus fertile. Son territoire fait plus du tiers de la Suiſſe ; on y compte pluſieurs plaines conſidérables pour l'étendue, & abondantes en productions : le comté d'Aargew, qui fait partie de ce canton, eſt fort uni ; & pour le bled, on le regarde comme un grenier d'abondance. Mais il le cede infiniment au pays de Vaud, pris aux ducs de Savoie en 1536, & réuni au canton de Berne. La Suiſſe n'a rien ni de plus beau, ni de plus riche que cette con-

Digitized by Google

trée. On y recueille assez de bled, non-seulement pour la consommation des habitans, mais pour en fournir encore de grandes quantités aux cantons voisins. Toute la partie de ce territoire qui borde le lac de Geneve, est fertile en vin blanc estimé, qu'on appelle vin de la Côte, & qui acquiert beaucoup de qualité en vieillissant. Les meilleurs cantons, après celui de Berne, sont ceux de Zurich, Soleure, Fribourg, Basle & Schaffhouse. Le territoire de Zurich est moins étendu, mais plus arrondi que celui de Berne, & les habitans de l'un passent pour être plus riches que ceux de l'autre. Outre que les premiers ont un assez bon terrein qu'ils cultivent avec soin, ils ont des manufactures que les seconds n'ont pas, & font un commerce plus considérable & plus lucratif. Les autres quatre cantons doivent être mis au rang des moins mauvais. Si l'on y fait d'assez bonnes récoltes de grains, on les doit bien plus à l'industrie du cultivateur, qu'à la qualité du terroir. Comme ces cantons sont assez peu élevés, ils ressemblent à des plaines, quand on les met à côté de la partie montagneuse. Quoique plus étendu, le territoire de Lucerne ne vaut pas, pour la beauté, ceux de Fribourg & de Soleure.

Malgré les ressources & les efforts de l'industrie, le reste de la Suisse ne peut pas tirer de son sol les subsistances nécessaires; les habitans n'y existent que par les secours & le superflu

de leurs voisins ; mais ces secours ils les paient, ils achetent le superflu. Comme ils nourrissent beaucoup de bestiaux, qu'ils vendent en Italie & dans d'autres états, l'argent qu'ils apportent de ces pays, leur sert pour se procurer les denrées qui leur manquent. Cependant les treize cantons, leurs vassaux & ceux de leurs alliés qui les touchent, pourroient absolument recueillir les grains nécessaires à leur population, s'ils mettoient en valeur tout leur terrein, & si les récoltes répondoient aux soins des cultivateurs. Mais les montagnes qui environnent les champs ensemencés, rendent le climat excessivement variable & peu propre à favoriser la végétation. C'est là le foyer des fléaux qui ravagent dans tout le pays les fruits de la terre, & enlevent à l'homme industrieux la juste récompense de ses travaux. Les productions du crû ont souvent à essuyer des pluies tantôt froides & glaçantes dans le courant même de l'été, tantôt subites & si abondantes qu'elles tombent à torrent ; tantôt moins fortes, mais continues, il leur faut soutenir fréquemment le poids de la grêle, dont les grains sont d'une énorme grosseur. Les orages, les inondations, leur font aussi une guerre cruelle. Avec un pareil concours de causes destructives, il n'est pas surprenant que les récoltes ne soient pour l'ordinaire que très-médiocres, & que chaque année elles manquent entiérement dans divers endroits. Pour prévenir la disette, la plupart des

Digitized by Google

bailliages tirent des états limitrophes de grandes quantités de grains ; ils font des magasins publics, toujours ouverts aux habitans, & où les pauvres achetent la denrée à des prix modiques.

La population de la Suisse fixe aussi l'attention d'une maniere particuliere. La plupart des auteurs nous présentent cette contrée comme surchargée du grand nombre de ses habitans ; ils vont même jusqu'à nous dire que dans l'impossibilité de les nourrir, elle est obligée d'en faire une espece de commerce & de vendre des soldats aux divers états de l'Europe qui sont assez riches pour les bien payer. Une erreur hardiment avancée par un ou deux écrivains, est bientôt copiée par mille autres. Je ne vois pas sans peine qu'un auteur, dont les vues sont pour l'ordinaire assez justes, (*les Intérêts des nations de l'Europe*, in-12, tome II, page 48) nous dise affirmativement, que des terres bien cultivées augmentent sans cesse la population de la Suisse, au point qu'un grand nombre de troupes au service de plusieurs puissances étrangeres, toujours recrutées à ses dépens, ne lui porte aucun préjudice. Quand on a vu soi-même avec quelque attention le territoire des treize cantons, on est indigné de lire dans un ouvrage moderne, (*Histoire philosophique*, in-12, tome VII, page 60 & suiv.) que les Suisses tirent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matiere de commerce ... que

la nation vend ſon ſang à des puiſſances éloignées, aux nations les plus ennemies.... que chaque canton traite avec la puiſſance qui lui offre les meilleures capitulations... & que plus il y a de carnages, plus la Suiſſe proſpere..... Je vais citer tout au long un morceau où les mêmes erreurs ſont annoncées avec un ſingulier ton d'aſſurance.

" C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du
» genre humain, ſauvage ou policé, que les
» républiques du Corps Helvétique ſont forcées
» de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par-là qu'elles
» tiennent au-dedans le nombre des habitans
» en proportion avec l'étendue & le rapport de
» leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du
» gouvernement, ſans gêner l'inclination d'au-
» cun individu. C'eſt par ce commerce de trou-
» pes avec les puiſſances belligérantes, que la
» Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émi-
» grations ſubites qui font les invaſions, & de
» la tentation des conquêtes qui eût cauſé la
» ruine de la liberté de ces républiques, comme
» elle perdit toutes les républiques de la Grece.»

Tout le monde ſait que les Suiſſes ſervent en France, en Hollande, en Savoie, dans les domaines du ſaint ſiege, & dans d'autres états; mais s'enſuit-il que le Corps Helvétique vend des troupes à quiconque eſt en état de les lui bien payer? La nation ne fournit des régimens qu'aux princes & aux états qui lui ſont unis par des traités d'alliance; elle n'a jamais ſouffert

Digitized by Google

qu'on fît dans ſes états des levées de troupes pour le ſervice étranger, ſans y être formellement autoriſé par le gouvernement; c'eſt même ici un loi promulguée & qu'on ne pourroit enfreindre ſans être ſévérement puni. Quand ceux de ſes alliés qui ont à leur ſolde des troupes Suiſſes, ſe font mutuellement la guerre, ils ne peuvent s'en ſervir que pour ſe défendre; la nation exige qu'ils ne les faſſent jamais agir d'une maniere offenſive. Et ce qui doit détruire toute idée de trafic, c'eſt que les cantons ne reçoivent aucun ſubſide, aucun dédommagement du prince ou de l'état qu'ils autoriſent, ſelon les traités, à lever des troupes chez eux; ils leur font gratuitement cette faveur, & ne veulent que procurer à leurs ſujets un ſervice avantageux, en obligeant leurs alliés.

Comment l'auteur déjà cité trouve-t-il un excès de population dans la Suiſſe, tandis que de tous les côtés on ne ceſſe de s'y plaindre du défaut de bras, & que pour y augmenter le produit du ſol, on ne demande qu'un plus grand nombre d'agriculteurs? Outre les terres à mettre en plus grande valeur, les Suiſſes ont de grandes étendues de terrein à défricher. Quand ils rappelleroient dans le pays les troupes qui ſervent les puiſſances étrangeres, & qu'ils tranſformeroient tous ces braves ſoldats en cultivateurs laborieux, il reſteroit encore long-tems des terres incultes qui, pour produire, n'ont beſoin que d'ouvrir leur ſein à la beche ou à la

Digitized by Google

charrue. Parcourez les différens districts, ſans en excepter même ceux qui paſſent pour être les plus fertiles & le mieux cultivés; vous y trouverez des deſſéchemens à faire, des champs qui ne ſont d'aucun rapport & qu'on peut facilement féconder. Cette ſurabondance de population, dont les hiſtoriens modernes parlent avec tant d'emphaſe, & ſur laquelle ils appuient des ſyſtêmes ſinguliers, n'exiſte donc que dans l'imagination des perſonnes qui n'ont jamais vu la Suiſſe, & qui ne la connoiſſent que d'après des rapports infideles, des hiſtoires ſuppoſées, de faux préjugés.

Il eſt aiſé de découvrir les vraies cauſes des émigrations des Suiſſes. Un climat dur, rude, ſujet à paſſer rapidement par les deux extrêmes, froid, glacé, quelquefois brûlant, exceſſivement variable, n'a rien naturellement de bien attrayant. Il eſt des endroits où, pluſieurs ſemaines avant & après le ſolſtice d'hiver, les rayons du ſoleil ne peuvent pénétrer. Le dérangement des ſaiſons, les variations perpétuelles du tems, les inondations des rivieres, les torrens qui, après avoir couvert leur lit profond de graviers & de morceaux de roches, emportent des terres fertiliſées par un travail opiniâtre, détruiſent les récoltes, enſeveliſſent même des villages entiers ſous des tas énormes de pierres, de ſable & de limon, & tant d'autres fléaux que j'ai indiqués, tiennent ſans ceſſe en haleine le laboureur, jettent les propriétaires dans

Digitized by Google

des craintes continuelles, & font la désolation des habitans. Des salaires modiques, des travaux pénibles, une nourriture grossiere achetée au prix de sueurs continuelles, la souffrance, la pauvreté d'une partie du peuple, font que les Suisses se déterminent sans peine à quitter leur patrie pour aller dans les autres pays de l'Europe. On les invite à se fixer sous un beau ciel; on leur offre des gages, des salaires, des appointemens trop considérables, pour qu'ils espérent d'être jamais si bien traités chez eux; on les appelle à une vie douce, aisée, agréable; on leur propose de jouir d'un meilleur sort avec moins de peine & à moins de frais. En rapprochant tous ces avantages des tristes objets qu'ils ont sous les yeux, le contraste les frappe, leur détermination est bientôt prise; ils quittent en foule & sans regret une terre ingrate, pour aller habiter des lieux plus fortunés.

Ne disons donc plus que le Corps Helvétique périroit étouffé sous le poids de sa population, s'il n'avoit la sage précaution de se défaire habituellement de l'excès qui le fatigue & le surprend.

Il est vrai que la Suisse, eu égard à son étendue, à sa situation, à la nature du sol, au climat, est sans contredit un des pays les plus peuplés de l'Europe. On trouve souvent ailleurs des contrées naturellement fertiles & presque désertes. Ici le terrein, lorsqu'il est de mauvaise qualité, produit toujours des hommes en abon-

Digitized by Google

dance, mais jamais au-delà de ce qui peut y vivre & s'entretenir.

Le canton de Berne forme lui seul un état assez considérable, mais qui l'est bien plus par sa population que par son étendue; on y compte plus de vingt villes renommées ou connues, & plusieurs autres dont on pourroit faire mention.

Dans la partie françoise, on trouve Lausanne, Yverdun, Vevay, Avanches, Moudon, Nyon, Morat, Grandson, Rolle, Payerne. La partie allemande, outre Berne qui est la capitale de tout le canton, a aussi des villes considérables, telles que Burgdorff, Aarbourg, Lentzbourg, Araw, Bruck, Thun & d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Ce vaste district renferme soixante & douze bailliages, qui donnent une population de trois cents mille ames. Moins étendu, mais plus arrondi que le canton de Berne, celui de Zurich est aussi, proportion gardée, plus riche, plus commerçant, plus manufacturier, plus animé, plus peuplé. Basle, de l'aveu de tout le monde, la plus belle ville de la Suisse, passe aussi pour être une des plus commerçantes. Les salaires des ouvriers employés aux fabriques de rubans, vont, année commune, à trois cents mille florins: on y voit un aussi grand nombre de personnes employées aux manufactures d'étoffes de soie, de toiles peintes, de gants. Cependant on n'y compte pas au-delà de treize à quatorze mille habitans: l'enceinte de cette ville,

Digitized by Google

eſt trop vaſte pour ne pas faire conjecturer que ſa population étoit autrefois le double de ce qu'elle eſt aujourd'hui : on y voit des quartiers preſqu'entiérement ſolitaires. L'hiſtoire nous apprend d'ailleurs qu'une peſte enleva dans cette ville, en 1341, onze mille de ſes habitans, & que le même fléau en 1564 en fit périr ſept mille. Le canton de Basle n'a preſque point de territoire, & la ſomme totale de ſes habitans ne paſſe pas vingt-quatre mille ; Schaffhouſe eſt une ville de ſept mille, & l'on n'en compte guere plus de vingt mille dans tout ſon diſtrict, qui n'eſt preſque rien pour l'étendue.

Parmi les cantons catholiques, ceux qui tiennent le premier rang, ſont Lucerne, Fribourg & Soleure. Dans le premier, les habitans vont à près de cent mille ; ceux du ſecond ne paſſent pas ſoixante-dix mille, & ceux du troiſieme ſont entre quarante & cinquante mille.

Les autres ſix cantons, qu'on appelle communément les ſix petits cantons, n'ont pas même une ville murée. Schwitz, d'où vient le nom de Suiſſe qu'on donne à tout le pays, n'eſt qu'un beau village. Le canton d'Uri ne conſiſte que dans une vallée qui ne produit point de bled. Sans les pâturages & le produit des droits impoſés ſur les marchandiſes qui paſſent de Suiſſe en Italie, il ne pourroit pas ſubſiſter.

Underwald eſt très-montagneux, & n'a que huit villages. Zug eſt encore moins conſidérable, mais ſon territoire lui fournit le bled &

le vin nécessaires à la consommation des habitans. Quinze mille ames forment toute la population du canton de Glaris. Appenzel, le dernier pour le rang, l'est aussi pour la bonté du terrein. Ce petit pays fournit beaucoup de soldats à l'étranger, & il est aussi fertile en hommes que stérile en denrées. On trouve ici la preuve la plus forte de la population de la Suisse. Une très-grande partie du territoire ne présente que des rochers inaccessibles, des précipices affreux, des ravins, des fonds presque toujours couverts d'eau. Dans l'autre partie on trouve des pâturages d'été, excellens pour la qualité, mais dont le produit ne peut pas être comparé à celui des terres cultivées. Quelque médiocres qu'elles soient par la quantité, cependant l'industrie & la grande frugalité des habitans suppléent à tout ce que leur refuse le sol. Ils ont eu l'art de créer un commerce; pour le conserver, ils ne consultent que la nature, & ne connoissent pas les systêmes: libre comme eux, il va bien, il se soutient sans effort pénible; il acquiert même de la vigueur dans le pays le moins propre à lui prêter des appuis solides. Onze à douze mille personnes sont habituellement occupées à faire le commerce du bétail, des cuirs, du beurre & du fromage. La filature du lin & du coton, la fabrication des toiles, sont une autre branche qui emploie un assez bon nombre de bras, & procure la subsistance à bien des gens. On a porté dans cette petite contrée l'art de filer à un si

haut degré de perfection, qu'avec une livre de coton, du poids de vingt onces, on fait du fil de la plus grande fineſſe, & dont la longueur va juſqu'à douce cents mille pieds. Les habitans uſent tous d'une extrême économie; le grand nombre vit dans une honnête aiſance; il en eſt peu de bien riches, mais on en voit encore moins qui ſouffrent de la miſere, & qu'on puiſſe même regarder comme pauvres. Du pain, du gruau, des légumes, des fruits & du laitage ſont leur principale nourriture. Comme ils ſont francs & ſimples, la plupart des voyageurs les taxent de groſſiéreté. C'eſt un tort qu'on leur fait, & ils ne l'ignorent pas; mais ils ne ſavent s'en venger, que par le mépris de ceux qui le leur font. Ces bonnes gens ne peuvent ſouffrir les diſtinctions du rang, & tout air de grandeur les choque. Leur uſage eſt de tutoyer; ils affectent ſur-tout de le ſuivre vis-à-vis des étrangers qui ne les abordent pas avec des manieres populaires, ou qui les regardent avec mépris. Bien pris dans leur taille, grands, robuſtes & nerveux, ils paroiſſent faire grand cas de tous ces avantages. Au ſortir de l'enfance, ils ſe plaiſent à lancer de la main de groſſes pierres à une grande diſtance. La lutte, la courſe & les autres exercices du corps ſont leurs jeux & leurs délices. Par cette éducation, les forces préviennent l'âge; & dès leur premiere jeuneſſe, ces bons campagnards ſont hommes.

Je termine par ce tableau l'article qui concerne la population de la Suiſſe, il ſuffit preſque lui ſeul pour en donner une juſte idée. Quand on connoît un peu l'Europe, & qu'on a vu les meilleurs pays, on n'apprend pas ſans le plus grand étonnement que le canton d'Appenzel, tout mauvais & tout reſſerré qu'il eſt, ſe glorifie de nourrir plus de cinquante mille habitans. En le voyant, on voudroit, ce ſemble, pouvoir encore douter du fait; & ce que nous ſavons de la population des cantons montagneux, du mauvais pays, eſt ſi ſurprenant, qu'on ne doit plus être étonné de tout ce que nous avons dit de celle des cantons ſitués dans les plaines, & qui ſont le plus beau pays de la Suiſſe, le meilleur & le plus fertile.

De tous ces faits, les réflexions naiſſent en foule; ſaiſiſſons celles qui nous paroîtront les plus vraies. Un pays ſauvage, que la nature deſtinoit en quelque ſorte à reſter toujours déſert ou inculte, offre pourtant une terre fertiliſée par un nombre prodigieux d'excellens cultivateurs, & frappe encore plus par la multitude de ſes habitans. Le deſpotiſme n'y a donc pas érigé ſon trône; il ne jouiroit pas long-tems de ſon triomphe. Comme les torrens & les rivieres qui ſe précipitent du haut de ces montagnes, vont ſe répandre dans diverſes contrées, ſe perdent & ſe confondent avec des fleuves ou d'autres rivieres, & ne remontent jamais à leur ſource; ainſi verroit-on alors ce peuple irrité deſcendre avec

avec précipitation, de ses habitations élevées, se disperser chez les différentes nations, s'incorporer avec d'autres peuples, & ne point faire de mouvement pour retourner dans une patrie où il auroit perdu le seul bien qui pouvoit l'y attacher. La terre que le despote habite, semble dévouée à la stérilité, quelque fertile qu'elle puisse être de sa nature. Sous l'empire de l'arbitraire, je ne vois que des champs maudits, qui portent à peine des épis épars & desséchés, dignes fruits & de l'homme avili qui seme, & du maître impérieux qui recueille.

La Suisse est donc libre; elle jouit depuis long-tems de sa liberté; elle est comme assurée de posséder tranquillement ce don précieux. Cette suite de conséquences est bien liée; la description que j'ai donnée du pays, m'en fournit les preuves. Si une trop longue & trop malheureuse expérience montre que le despotisme & la tyrannie sont des fléaux qui dévastent les états les plus favorisés de la nature; par une raison contraire, il n'appartient qu'à la liberté & à un gouvernement doux, humain, bienfaisant, de faire fleurir un pays pauvre, entrecoupé de rocs arides, couvert de montagnes, la plupart peu fertiles. Je ne puis donc pas me tromper en assurant que la liberté préside aux travaux pénibles des cultivateurs Suisses; c'est elle qui les a si bien instruits dans l'art de multiplier les subsistances; c'est elle qui leur inspira & leur fit exécuter de si beaux projets, le dessé-

chement de terres cachées sous les eaux, quelquefois mal-saines ou infectes, le défrichement de terres incultes; c'est elle qui leur fit convertir de vastes forêts en champs labourables, qui les soutenoit sur des rochers escarpés, qui leur apprenoit à les briser & à y faire des récoltes; c'est elle enfin qui ne cesse d'adoucir leurs pénibles tâches, qui d'une main tendre & maternelle essuie leur sueur, qui assaisonne leurs mets grossiers, les fait dormir à l'ombre des loix, d'un sommeil profond & tranquille; anime leur courage, renouvelle leurs forces & les prépare aux travaux du jour par les travaux de la veille.

Mais ne croyons pas que l'agriculture, encouragée même par la liberté, ait mis tout-à-coup en valeur cette étendue immense de terrein qui, du creux des vallées, s'éleve jusques au sommet des montagnes. On n'édifie pas comme on détruit; le mal seul agit rapidement, un instant lui suffit pour anéantir l'ouvrage des siecles. Il en est autrement du bien, rarement peut-il s'étendre avec facilité; sa marche ne devient sûre qu'autant qu'elle n'est pas précipitée; s'il avance, ce n'est jamais que par de nouveaux efforts; sa progression doit donc nécessairement être lente.

Heureuse & libre, la Suisse a vu croître sa population; dès lors elle s'est appliquée à multiplier les subsistances pour augmenter toujours plus le nombre de ses enfans. A cette époque, l'agriculture est devenue plus florissante; de proche en proche elle a gagné les hauteurs, elle

Digitized by Google

s'eſt miſe en poſſeſſion de la plus grande partie des montagnes, pour avoir une plus grande étendue de terres labourables. Les habitans ont plaqué pluſieurs de leurs villages contre des rochers, ils en ont placé d'autres ſur les plus hauts, les plus rapides; ils en ont même enterré dans des creux profonds, reſſerré dans des gorges ou les défilés les plus étroits. Ces opérations ſucceſſives n'ont pu être que l'ouvrage du tems. Sans avoir lû les faſtes du Corps Helvétique, je pourrois aſſurer que ces travaux furent l'effet d'une heureuſe révolution, & que les républiques ou les membres qui les compoſent, datent leur naiſſance de cet événement; mais il eſt inutile d'aller ſi loin, de montrer la main qui donna une autre impulſion à toute la machine, & en changea la direction avec autant de ſageſſe que de bonheur. Tenons-nous-en à dire que le tableau de la Suiſſe met en droit de conclure que cette région eſt non-ſeulement libre, mais qu'elle l'eſt depuis long-tems. J'ajoute que, ſans autre preuve, on peut avancer hardiment qu'elle eſt aſſurée de jouir long-tems de ſa liberté.

En parcourant la Suiſſe, on voit ſur les hauteurs, des ruines de citadelles, de fortereſſes & d'anciens châteaux, qui paroiſſent détruits depuis pluſieurs ſiecles: on a beau chercher, on ne trouve aucune place forte, aucune ville avec une bonne garniſon & en état de ſoutenir un long ſiege. Quand on n'auroit pas lu l'hiſtoire,

pourroit-on s'empêcher de se dire à soi-même, en voyant ces châteaux ruinés & renversés, sans que jamais on se soit mis en devoir de les relever : ces débris doivent être regardés comme le tombeau de la tyrannie, & les premiers fondemens de la liberté ? Ces monumens furent construits, sans doute, par des mains ennemies du peuple ; des souverains durs & fiers y faisoient leur résidence ; de là ils tenoient sous le joug leurs sujets ; ils étoient toujours prêts à battre en ruines les habitations de ceux d'entr'eux qui osoient leur résister. Si le pays appartenoit à un même souverain, ces châteaux étoient habités par des gouverneurs, des commandans qui ne furent pas conduire des hommes, & leur firent éprouver qu'il n'est point d'empire plus dur que celui des subalternes. Irrité, furieux, le peuple saisit ou fit naître l'occasion de se délivrer d'un joug insupportable & de le briser. Par le plus heureux de tous les efforts, il se tira de dessous les pieds de l'oppression, & s'élança dans le sein de l'indépendance. Chaque pierre de ces amas de ruines, porte écrite en caractères ineffaçables, cette glorieuse inscription pour les premiers auteurs du Corps Helvétique : c'est ici que la tyrannie expira sous les coups de la liberté naissante.

Non-seulement le peuple n'a pas souffert que ces monumens fussent rétablis, mais il ne veut pas même permettre, que pour sa propre défense & pour sa plus grande sûreté, on construise des

Digitized by Google

citadelles, & qu'on fortifie un certain nombre de ſes places. Par-là il veut prévenir les projets de l'ambition au-dedans, & déconcerter au-dehors les entrepriſes des peuples voiſins. Jamais un ſujet, quelque reſſource qu'il puiſſe trouver dans un génie intriguant, n'oſera tenter de ſubjuguer la patrie; jamais étranger ne penſera ſérieuſement à la conquête du pays : fût-il aſſez fort ou aſſez heureux pour l'envahir, comment trouvera-t-il les moyens de le garder, de le retenir ſous ſes loix, & de le forcer à l'obéiſſance?

Les Suiſſes n'ont preſque point de troupes ſur pied; tout citoyen eſt donc ſoldat; le peuple ne compte que ſur lui-même pour ſe défendre. Il peut bien ne pas craindre la guerre; mais à coup ſûr il ne l'aime pas. Sage dans ſa politique, il s'applique à maintenir la paix dans l'intérieur, & prend encore plus de meſures pour ne donner aucun ſujet de mécontentement aux états voiſins.

Content de la tranquille poſſeſſion de ſes montagnes, il ne deſire pas d'étendre ſa domination dans les plaines fertiles qui l'environnent; ſes vues pacifiques, ſa conduite toujours modérée perpétueront ſon exiſtence.

Quand je pénette dans un canton & que je le vois enclavé dans de hautes montagnes, je le regarde d'abord comme deſtiné à former un peuple iſolé, & à n'avoir preſqu'aucune communication avec d'autres peuples. Mais quand je ſors de ce canton pour aller dans un autre,

mes idées changent, je trouve que des mains hardies ont suspendu sur des précipices des chemins commodes qui tiennent les montagnes les unes aux autres ; alors je m'écrie : ces différentes peuplades ne forment entr'elles qu'un même peuple. Séparées par la nature des lieux, l'intérêt les a réunies ; elles se donnent mutuellement la main ; elles versent les unes dans les autres leur superflu, & se tiennent par le commerce. Elles ont les rapports les plus intimes, car nulle part on n'apperçoit des signes de défiance. Ces petits états, s'ils n'ont pas un seul & même gouvernement, ont certainement un point de réunion. Ils se sont ligués pour la défense commune ; ils mettroient sur pied toutes leurs forces contre la puissance qui voudroit pénétrer dans le pays. A l'appui du raisonnement, je pousserois bien plus loin mes observations, je parlerois des impositions, & ne craindrois pas d'affirmer que chez un tel peuple elles se réduisent à des droits modiques que les pauvres même sont en état d'acquitter : je dirois que l'administration des deniers publics ne doit jamais y exciter des murmures ; que par sa vigilance elle sait prévenir les déprédations ; que par une sage économie elle s'en tient au nécessaire, & y pourvoit toujours avec le moins de frais. Je peindrois le sort des cultivateurs, & je ferois voir que s'ils étoient moins protégés, ils seroient bientôt moins ardens pour le travail ; je montrerois la chaine qui lie les citoyens étroitement les uns aux au-

Digitized by Google

tres, & indissolublement à la patrie. Mais tout ce que je puis faire, c'est de toucher au fond des choses, sans suivre chaque objet en particulier, & en donner le caractere spécifique. Il n'appartient qu'à l'histoire de recueillir les détails circonstanciés; suivons les faits les plus intéressans, on jugera s'ils s'accordent avec nos idées.

Sous l'empereur Albert, des gouverneurs inhumains exerçoient dans les cantons Suisses des cruautés presque inconnues dans les siecles même de barbarie. Trois habitans de trois petits cantons, l'un d'Uri, l'autre de Schwitz, le troisieme d'Underwald, formerent le hardi projet de briser les fers de leur patrie, & de la rendre à la liberté. Ils ourdirent une conspiration, & la conduisirent avec le plus grand succès. Guillaume Tell, après avoir abattu d'un coup de fleche la pomme que Geisler, gouverneur d'Uri, lui avoit fait mettre sur la tête de son fils, attendit le monstre dans une embuscade, & lui perça le cœur, peut-être avec la même fleche qui avoit respecté la tête de son enfant. Ce prélude sanglant sembloit annoncer une scene d'horreur; mais les trois chefs du complot étoient aussi humains que braves; ils ne respiroient pas la vengeance, ils ne vouloient que recouvrer leur liberté. Le sentiment qui rempliſſoit leur cœur, ils surent le communiquer à tous les conjurés. Au jour marqué, le peuple s'ameute, s'empare des forteresses, surprend & désarme les garnisons, saisit les tyrans, sans

leur faire la moindre insulte, les conduit eux & les troupes hors des frontieres, leur fait jurer de ne plus rentrer dans le pays, & se félicite moins de rester libre, que d'être sorti de l'esclavage sans avoir eu le malheur de répandre du sang. Vainqueur de ses ennemis, maître de ses bourreaux, il ne se vengea pas des uns, il ne punit pas les autres; il se contenta de tourner sa fureur contre les monumens de la tyrannie, & rasa les châteaux. Ce trait de modération dans une multitude d'hommes furieux & poussés au désespoir, frappe d'autant plus qu'il est unique, & qu'on en cherchevoit inutilement un pareil dans les tems qui ont précédé cette époque. La vertu excitée ainsi jusqu'à l'héroïsme, ne pouvoit être que d'un heureux présage. Les fondemens de la liberté Helvétique une fois jetés par les habitans des trois cantons, l'édifice s'éleva insensiblement, malgré les contradictions, les obstacles. Si dans la suite il a reçu quelques secousses qui ont paru l'ébranler, il a résisté par lui-même à ces tems orageux & s'est affermi.

Les Suisses rappellerent & rendirent plus croyables par des prodiges de valeur & des victoires signalées les exploits étonnans des anciens Grecs, dont les plus célebres historiens nous ont transmis la mémoire. La bataille de Marathon ne présente plus rien d'invraisemblable, quand on sait qu'à Morgarten une poignée de Suisses, au nombre de trois cents selon les uns, & de treize cents selon les autres, firent tête à vingt mille Autrichiens,

les arrêterent à l'entrée d'un défilé, leur tuerent plus de six cents hommes, & mirent en déroute le reste de l'armée ennemie. La victoire qu'un corps de six cents Suisses remporta si glorieusement à Sempach, renferme des circonstances qui mettent les vainqueurs au-dessus même des héros qui s'immortaliserent à Platée. La bataille donnée près de Weesen dans le canton de Glaris, soutient avec avantage le parallele avec celle du détroit des Thermopiles. Ici trois cents Spartiates oserent disputer le passage à une grande armée de Perses : l'entreprise étoit plus que téméraire, & le combat trop inégal ; ils périrent tous, & n'eurent d'autre succès que d'avoir arrêté quelque tems l'ennemi. Là trois cents cinquante Suisses attaquerent les premiers dans un défilé une armée d'Autrichiens composée de huit mille, & selon quelques auteurs, de seize mille hommes. Après avoir été repoussés dix fois, s'être toujours ralliés avec une nouvelle ardeur, ils revinrent une onzieme fois à la charge, rompirent les bataillons ennemis, en firent un horrible carnage, & après avoir mis l'armée en déroute, resterent glorieusement maîtres du champ de bataille.

Délivrés une fois du joug, les trois cantons ne le reprirent plus. La maison d'Autriche désespérant de les rappeller à l'obéissance par les voies de la douceur, ne pensa plus qu'à les subjuguer par la force. Elle échoua, & l'union Helvétique commença dès lors à prendre quel-

que conſiſtance. Après leur premiere victoire qui les rendit ſi célebres, les habitans des trois cantons convertirent en une alliance perpétuelle la ligue qu'ils avoient déjà faite entr'eux pour dix ans. A diverſes époques & par différens motifs, cinq autres cantons ſe réunirent aux trois premiers; le traité qu'ils firent tous enſemble, eſt la baſe de la liberté Helvétique. Voici la ſubſtance des principaux articles.

Si quelque canton reçoit quelqu'injure ou quelque ſujet de mécontentement, il en portera ſes plaintes aux autres cantons confédérés; ceux-ci examineront l'affaire, & ils ne défendront ou n'aſſiſteront la partie léſée qu'après avoir décidé que le procès doit être vuidé par les armes.

Quelque juſte que puiſſe être le motif, les cantons unis enverront des députés à la partie offenſante, pour terminer le différend à l'amiable, & n'en venir à une guerre, qu'après avoir perdu toute eſpérance d'accommodement. La guerre une fois déclarée, les cantons, ſans autre formalité ni délai, enverront tout ce qu'ils ont de forces à la défenſe ou au ſecours du canton injuſtement attaqué. Tant que la guerre durera, chaque canton ſoudoiera les troupes auxiliaires qu'il aura envoyées, ſans eſpérer de recevoir aucun dédommagement, ni du corps, ni des membres de la confédération. S'il s'agiſſoit de former un ſiege pour le ſervice de quelque canton en particulier,

ce canton en supportera seul tous les frais ; mais si on l'entreprend pour l'intérêt commun, les cantons en paieront chacun leur part, en proportion de leurs richesses & de leur étendue. Sous quelque prétexte que ce soit, on ne pourra forcer aucun des cantons à faire marcher des troupes hors des limites de Suisse. Quand deux ou plusieurs cantons auront entr'eux des démêlés, les autres mettront tout en œuvre pour rétablir la bonne intelligence. Chaque parti sera libre de choisir quatre juges, dont deux seront pris dans un canton, & deux dans un autre, & qui feront serment de porter leur décision avec la plus grande impartialité. S'ils ne s'accordent pas, on s'en rapportera à l'avis d'un cinquieme juge qui, comme arbitre, aura droit de prononcer une sentence définitive. Tous les cantons agiront de concert pour faire exécuter le jugement dans tous ses points à la rigueur. Ils soutiendront de toutes leurs forces la partie disposée à s'en tenir au jugement de l'arbitre, contre celle qui voudroit l'éluder. Quand quelque canton aura sujet de craindre qu'on n'altere la forme de son gouvernement, & qu'on ne lui porte atteinte, tous les autres cantons seront obligés de lui prêter main-forte pour repousser la violence ou arrêter l'ambition.

Cinq autres cantons se joignirent aux huit premiers, & entrerent dans la confédération ; sans autre formalité que l'acceptation pure &

Digitized by Google

simple de tous les articles insérés dans le traité dont nous venons de donner le précis. Depuis la levée de boucliers que firent les trois cantons en chassant les gouverneurs Autrichiens, jusqu'à l'époque où le pays d'Appenzel accéda aux conventions & fut admis à l'alliance; il s'écoula plus de deux siecles. Ce dernier canton fut le seul qui sans guerre, sans effusion de sang, sans acte de violence, obtint sa pleine & entiere liberté. Il traita de son indépendance avec l'abbé de Saint-Gal, à qui il appartenoit, & l'acheta à prix d'argent. Le Corps Helvétique & ses alliés forment une république dont la souveraineté est reconnue depuis long-tems par la maison d'Autriche elle-même, & par les empereurs d'Allemagne.

L'union des Suisses étoit bien cimentée; les ennemis qui cherchoient & avoient intérêt à la dissoudre, lassés par des guerres funestes & ruineuses, avoient enfin reconnu la souveraineté des Treize Cantons. La paix dont jouissoient les Suisses, eût été inaltérable, s'ils ne l'eussent pas troublée eux-mêmes, & s'ils ne fussent pas devenus ennemis les uns des autres.

Le seizieme siecle étoit commencé, la concorde régnoit encore, & avec elle régnoient la tranquillité & le bonheur. Zuingle parut; génie inquiet & turbulent, il s'éleva contre l'ancienne doctrine, & en sema par-tout une nouvelle. L'amour de la singularité lui fit des partisans; comme il sut leur communiquer l'esprit qui l'a-

Digitized by Google

animoit, les manœuvres, l'intrigue, la ruse, la violence même groſſirent le nombre des ſectateurs, & rendirent redoutable ce parti. La religion avoit déjà produit la diſcorde; elle alluma la guerre. Les Suiſſes s'armerent les uns contre les autres, & ſe livrerent des batailles ſanglantes. La réformation fendit en deux le Corps Helvétique, dit très-bien l'auteur du Tableau de l'Europe. En effet, les mains qui déchiroient le catholiciſme, ébranloient en même tems l'état, & malgré les traités de paix, le germe des diſſenſions n'eſt pas étouffé. L'union des Treize-Cantons n'eſt plus ce qu'elle a été autrefois; ils ne tiennent plus les uns aux autres que par les liens de la politique.

Ainſi que chaque homme, chaque gouvernement a ſa phyſionomie qui le diſtingue. Mais plus on examine le gouvernement général des Treize-Cantons, plus on eſt embarraſſé de lui en trouver une; elle échappe aux yeux les plus perçans; on eſt preſque tenté de croire qu'il n'en a point, tant elle eſt difficile à ſaiſir. L'étroite alliance des Treize-Cantons, leurs dietes générales, où chaque canton envoie ſes députés, les traités qu'ils font en commun avec les puiſſances étrangeres, induiſent en erreur, & donnent lieu de croire que c'eſt ici une république parfaitement ſemblable à celle des Provinces-Unies. Cette opinion n'eſt pas fondée. Pour en montrer le faux, il ſuffit de dire que les Etats-Généraux ſont réellement en poſſeſ-

sion de la puissance souveraine, & que les dietes générales de Suisse n'en exercent aucun acte.

Les premiers, du moins par l'unanimité des suffrages, font de nouvelles loix, abrogent les anciennes, concluent la paix, déclarent la guerre, mettent des impositions, augmentent ou diminuent le nombre des troupes; on doit les regarder comme la tête du corps républicain. Il n'en est pas ainsi des secondes; elles n'exercent aucun acte de souveraineté; elles ne décident ni de la paix, ni de la guerre; elles n'ont ni le pouvoir législatif, ni la puissance exécutrice; elles ne font en droit d'aggraver ni d'alléger le fardeau des charges publiques; enfin, leur autorité doit être regardée comme nulle. En vain donc nous les représente-t-on comme ne faisant qu'une même souveraineté; je ne vois que des membres épars qui tiennent à peine les uns aux autres, & je ne découvre nulle part un point de réunion, un centre commun.

Une preuve évidente que les Suisses ne sont pas un seul & même état, sous quelque jour qu'on regarde leur union, est que plusieurs cantons n'ont entr'eux aucune alliance directe. On ne trouve que les trois plus anciens qui aient des rapports plus intimes avec tous les autres; & qui puissent les appeller à leur secours. Si quelque puissance ennemie attaquoit, par exemple, le canton de Lucerne, les douze autres cantons ne seroient pas obligés de s'ébranler

Digitized by Google

pour le défendre, attendu que des huit anciens il n'y en a que cinq qui ſoient unis avec lui : mais parmi ces cinq il en eſt d'alliés avec les cantons qui n'ont contracté aucun engagement avec Lucerne. Les premiers appelleroient les ſeconds, & les obligeroient de ſe joindre à eux. Ainſi de proche en proche tout le Corps Helvétique s'armeroit & ſe mettroit en marche. Il faut obſerver que le mouvement ſe communiqueroit aux Treize-Cantons, non en vertu d'une alliance générale, mais uniquement en conſéquence des traités particuliers.

Les divers cantons ne dépendent en aucune maniere les uns des autres. Ils n'ont point de tribunal ou de conſeil dont les déciſions aient force de loix. Ils ne font pas frapper la monnoie au même coin ; ils ne mettent aucun impôt, ils n'ont aucun revenu, aucun droit qui ſerve à former leur tréſor commun. Chaque canton ſe gouverne d'une maniere abſolue ; il n'a beſoin que de conſulter ſon intérêt pour corriger, modifier, changer ſes uſages & ſes loix : il conclut en ſon nom des traités & des alliances avec les princes étrangers, & leur envoie ſes ambaſſadeurs. Il a ſa milice, ſa monnoie particuliere, ſon tréſor public. Quand les Treize-Cantons nomment des ambaſſadeurs pour traiter au nom du Corps Helvétique avec quelque puiſſance étrangere, ils ne ſe font jamais repréſenter par une ſeule perſonne. Chaque canton choiſit ſon ambaſſadeur, pour montrer qu'il jouit dans toute

leur étendue des droits de la souveraineté.

Dans les tems où toute la Suisse professoit la religion catholique, on n'y tenoit que des dietes générales ; les cantons n'avoient alors qu'un intérêt commun ; les résolutions étoient unanimes. Depuis que la réforme eut été admise dans les cantons les plus riches & les mieux peuplés, la communauté fut comme rompue. Les dietes générales ne s'assemblent que pour régler les affaires des bailliages possédés par les Treize-Cantons, & pour conserver quelqu'apparence de leur ancienne union.

Toutes les affaires publiques se traitent dans les assemblées particulieres des cantons catholiques & des cantons protestans. Les unes se tiennent à Lucerne & les autres à Araw, dans le canton de Berne. Les ministres étrangers peuvent convoquer des dietes extraordinaires, toutes les fois qu'ils les jugent nécessaires pour l'intérêt de leurs maîtres. L'ambassadeur qui demande la tenue de ces états, fournit aux dépenses, & défraie les députés.

Après avoir parlé de l'alliance des Treize-Cantons en général, je ne suivrai pas le gouvernement de chaque canton en particulier ; il suffira de dire que sept cantons, Zurich, Berne, Lucerne, Basle, Fribourg, Soleure & Schaffhouse, sont gouvernés par une espece d'aristocratie mêlée de démocratie. Les autres six cantons ont un gouvernement purement démocratique. Le chef-lieu de chacun de ces petits états est

divisé

diviſé en pluſieurs communautés. Les officiers qui gouvernent, ſont choiſis par le peuple. Dès l'âge de ſeize ans, tout citoyen a droit de ſuffrage. Comme le gouvernement des trois cantons qui ſont les premiers auteurs de la liberté Helvétique, préſente un parfait modele du gouvernement démocratique, & forme d'ailleurs un tableau auſſi curieux qu'intéreſſant, je crois devoir le faire connoître, & parler de la maniere dont ſe tiennent les aſſemblées du peuple.

L'union du Corps Helvétique n'auroit jamais éprouvé de fâcheuſes révolutions, ſi en inſpirant par de grands exemples aux autres cantons l'amour de la liberté, les cantons d'Uri, d'Underwald & de Schwitz leur avoient auſſi communiqué ces mœurs auſteres & toujours égales qui les mettent à côté des peuples les plus vertueux de l'antiquité; s'ils avoient pu enfin leur faire adopter une forme de gouvernement plus convenable à des états républicains, & qu'en ce point eſſentiel ils leur euſſent ſervi de modele. On compare les habitans de ces trois cantons aux anciens Spartiates. La flatterie ne fait pas ce parallele, puiſqu'à bien des égards les premiers l'emportent évidemment ſur les ſeconds, & ne leur ſont inférieurs d'aucun côté. La vie dure & ſimple des uns ne retrace-t-elle pas la ſobriété des autres? Le déſintéreſſement n'eſt-il pas le même dans les deux peuples? Je ne trouve rien de grand, de frappant, d'admirable, dans l'ancienne république, que le petit état moderne

Digitized by Google

ne me préſente au même point, & ſouvent à un degré ſupérieur. Dans celui-ci l'agriculture eſt en honneur; la ruſe & la diſſimulation ne ſont point pardonnées; la candeur, la ſimplicité, la bonne-foi regnent par-tout. Dans celle-là, le citoyen croiroit s'avilir, s'il portoit la main à la charrue; il ſe repoſe entiérement ſur des eſclaves du ſoin de ſon patrimoine & de la culture de ſes champs. La ruſe, la ſoupleſſe, la fourberie, l'art de voler avec adreſſe, une vie conſacrée à la ſcience des armes & à une molle & honteuſe oiſiveté; voilà ce qui forme la plus belle éducation des enfans. Braves Suiſſes, ce n'eſt pas ainſi que vous fûtes élevés, & que vous élevez vos fils. Vous apprîtes par les leçons de vos peres, & vous apprenez à vos familles par vos exemples, à n'avoir que de grandes qualités & des vertus pures. N'enviez rien aux Spartiates, vous poſſédez tout ce qui les rendit célebres; vous êtes plus riches encore; avec toutes les vertus qui les décoroient, vous en faites briller d'autres qu'ils ne connurent pas; vous n'êtes ſouillés d'aucune des taches qui ternirent l'éclat de leur réputation; les vices qui les dégraderent, vous ſont inconnus.

Liés enſemble par la plus étroite union, ces trois états ont pour ſouverain le peuple aſſemblé, non dans les villes, ainſi que le pratiquoient les anciennes républiques, mais en raſe campagne, ſous les enſeignes déployées, & avec le plus grand appareil militaire. Les citoyens

Digitized by Google

des trois cantons décrivent un vaſte cercle; le chef-magiſtrat préſide à l'aſſemblée, à cheval, ainſi que les principaux officiers de l'état; il ſe place au centre, & tient en main le glaive, marque & attribut de l'autorité ſuprême. Ce peuple invoque le ciel, fait lire ſes loix ſimples, en petit nombre, bien préſentées & en peu de mots, ſages & preſque toujours ſcrupuleuſement obſervées. On propoſe enſuite les ſujets des délibérations. Dans les républiques de la Grece, à Rome même, les aſſemblées du peuple dégénéroient ſouvent en tumulte, & quelquefois elles ſe terminoient par la violence; malgré la ſageſſe des loix, les précautions, la vigilance & le zele du ſénat, les eſprits s'échauffoient, il n'étoit plus poſſible de les appaiſer; les citoyens s'armoient contre les citoyens, & par haine, par jalouſie, par orgueil, par ambition, ils verſoient un ſang qui n'auroit dû couler que pour la défenſe de la patrie. Ici tout ſe paſſe avec la plus grande tranquillité. Quoique le domeſtique ſe montre l'égal du maître; quoique de jeunes gens, âgés ſeulement de ſeize ans, rempliſſent les fonctions de citoyens avant que d'être hommes, & que leur voix peſe autant dans la balance que le ſuffrage des vieillards; quoique le payſan ſe trouve aſſis à côté de ſon ſeigneur, & que tous les états ſoient confondus, on ne voit jamais de trouble & de confuſion. Il eſt ſurprenant qu'un peuple qui paſſe pour groſſier, montre dans ſes réglemens & dans ſa conduite

une sagesse dont on ne parle presque pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Les citoyens entrent dans l'assemblée en silence, ils en sortent sans avoir proféré une seule parole. Ils ont cependant abrogé d'anciennes loix, porté des loix nouvelles, conclu des traités d'alliance, élu de nouveaux magistrats, & fait rendre compte aux anciens de leur administration. Pour faire connoître qu'ils acquiescent au sujet de la délibération, ils n'ont besoin que de lever la main, & de la tenir ainsi quelque tems élevée. Ils la tiennent cachée, s'ils ne veulent pas consentir à la proposition. Souvent un coup-d'œil suffit pour s'assurer de quel côté se trouve la pluralité des suffrages. Dans le cas d'incertitude, on éleve deux hallebardes, pointe contre pointe; les citoyens qui se décident pour l'affirmative, passent sous les hallebardes, & se rangent: ceux qui sont d'un avis contraire, restent en-deçà; & les suffrages se comptent ainsi très-facilement un à un. Il est inouï que ce mélange d'hommes de tout état & de toute condition ait jamais entraîné le moindre désordre, & que le grand nombre de jeunes gens ait occasionné quelques délibérations inconsidérées ou précipitées. Les moins éclairés suivent les personnes qui leur paroissent avoir plus de lumieres; ceux qui manquent d'expérience, ont les yeux fixés sur les chefs de famille, & prennent toujours leurs anciens pour guides. Il est vrai que la noblesse peut

Digitized by Google

influer beaucoup sur l'opinion du bas peuple, parce que celui-ci la suppose mieux instruite que lui dans la science du gouvernement. Mais les nobles, loin d'abuser de cette confiance, s'observent de plus près, & n'embrassent jamais de parti sans avoir de fortes raisons de le croire le meilleur dans les circonstances. Ils n'ignorent pas qu'on les rend en quelque sorte responsables du succès. Il n'est pas rare que des personnes en crédit soient sévérement punies pour avoir imprudemment ouvert un avis pernicieux. Les assemblées générales ne se tiennent qu'une fois l'an, vers la fin d'avril; & quand la saison est dérangée, au commencement de mai. Dans les cas pressans, on en convoque de plus fréquentes.

Le rang, la naissance, la fortune, les talens même ne donnent aucune distinction aux divers membres du corps social; le mérite, les vertus, la confiance publique élevent seuls aux emplois, aux charges, aux dignités de l'état. Souvent un simple payſan, réputé pour un homme d'un sens droit, d'un jugement solide & d'une probité à toute épreuve, réunit les suffrages du peuple, est élu magistrat, & prend en main l'administration. Sa nouvelle dignité ne l'enfle pas; il ne pense qu'à répondre au choix dont on l'honore, en remplissant avec courage & avec équité ses pénibles & délicates fonctions. A pied, un bâton à la main, il va plusieurs fois la semaine à deux ou trois lieues de son habitation rustique, prendre séance dans le

conseil de l'état. Il administre la justice, il maintient le bon ordre, il décide des affaires les plus importantes, il regle les intérêts de l'état, & revient paisiblement dans sa cabane pour reprendre le soin de sa famille, cultiver son champ & s'adonner avec autant d'ardeur à tous les travaux de l'économie rurale, qu'il montre de zele & d'habileté dans les premiers emplois de l'économie politique. C'est aussi quelquefois de l'ordre des paysans que la nation tire ses députés pour les envoyer dans les monarchies les plus puissantes de l'Europe. On est étonné chez l'étranger, de voir un simple laboureur traiter d'égal à égal avec le maître d'un vaste royaume, se couvrir devant lui, lui parler librement & avec franchise, discuter de grands intérêts, former des oppositions, tenir ferme, conclure ou refuser des alliances, accepter ou rejeter des offres, selon qu'il les croit utiles ou pernicieuses, contraires ou favorables à sa patrie. Ce brave Suisse ne se laisse point éblouir par un vain éclat; il n'est pas accoutumé à juger de la grandeur par la pompe & le faste; il n'estime pas plus les autres hommes que ses concitoyens, & ses concitoyens ne sont que ses égaux. Après avoir si bien mérité de la patrie, & servi l'état dans les négociations, dans la magistrature, dans l'administration publique, ces grandes ames ne veulent d'autre récompense que le doux souvenir de leurs bonnes actions, la considération

publique, l'eſtime des gens vertueux, & ſurtout la gloire d'avoir marché fidélement ſur les traces de leurs ancêtres, d'avoir continué la chaîne des grands exemples, d'avoir piqué l'émulation de leurs ſucceſſeurs, en mettant ſous leurs yeux des modeles qu'il eſt glorieux de copier. Avec cette aſſurance, ils rentrent ſans peine dans l'ordre commun des citoyens, & vont ſe confondre avec plaiſir parmi la foule de leurs compatriotes.

Dans les républiques de la Grece, & beaucoup plus ſouvent à Rome, il ſe formoit des partis, les querelles étoient fréquentes; le ſentiment vif de ſon indépendance rendoit le plébéien preſque toujours jaloux du ſénateur, & ſouvent ſon ennemi. L'orgueil, l'ambition, la haine, n'avoient preſqu'aucun frein, & l'on n'oppoſoit de digue au torrent, qu'après qu'il avoit fait ſes ravages, ou quand il étoit ſi enflé qu'il ne reſtoit preſque plus de moyen d'en arrêter les flots tumultueux. Au ſeul nom de liberté, les citoyens s'éleverent ſouvent & s'armerent les uns contre les autres. Couvertes du voile de la vertu, les paſſions ne s'en livroient que plus audacieuſement à toutes leurs fureurs. Le plus cher des biens, la liberté, inonda plus d'une fois Rome d'un fleuve de ſang. Le plus cruel des maux, la tyrannie, lui fut moins funeſte & n'en fit pas tant couler, elle qui aime à s'en abreuver, & qui ne s'en raſſaſie jamais.

A Schwitz, Uri & Underwald, non-ſeule-

Digitized by Google

ment les loix n'admettent ni ne souffrent parmi les citoyens l'inégalité, source éternelle de divisions; mais elles les contiennent tous dans un esprit de paix, pourvoient admirablement au maintien du bon ordre; & s'il est impossible de prévenir les querelles, elles ont pris les moyens les plus efficaces pour en arrêter les progrès. Si deux ou plusieurs habitans se prennent de paroles, & que les esprits commencent à s'échauffer, tout citoyen qui en est témoin, devient magistrat; il a droit de leur imposer & leur impose silence: à sa voix, ne fût-il lui-même que le plus pauvre & le plus inconnu des payſans des trois cantons, la fougue des deux parties tombe, leur feu s'éteint, d'un côté & d'autre on se hâte de se retirer sans murmure; l'ordre est respecté comme le seroit celui du premier magistrat. Ceux qui refuseroient de se rendre à une pareille injonction, se couvriroient de honte, & ne sauroient échapper à une juste punition. Réputés coupables d'une grave désobéissance & réfractaires aux loix, ils paieroient deux fortes amendes; l'une, pour avoir manqué au citoyen qui dans le moment de la querelle, exerçoit les fonctions de magistrat; l'autre, pour avoir témoigné un mépris formel des loix qui revêtoient ce citoyen de toute leur autorité.

A Schwitz & dans les deux autres cantons, la police générale, l'administration publique, la justice criminelle, sont entre les mains d'un conseil permanent, plus ou moins nombreux.

Digitized by Google

Des tribunaux particuliers jugent les affaires journalieres & de moindre importance. Les coutumes de chaque canton forment son code & sa jurisprudence. Les contestations que font naître des intérêts opposés, n'entraînent jamais de fâcheuses suites, & ne jettent pas dans des procès ruineux. Les parties sont libres de plaider leur cause, ou de la faire défendre par quelque sénateur, leur parent ou leur ami; mais alors celui-ci s'abstient de juger, ou enfin de s'adresser à quelqu'un des orateurs nommés par la nation pour remplir les fonctions d'avocat. Quoique ces orateurs ne soient qu'au nombre de quatre dans chaque canton, cependant il s'en faut bien que les affaires les surchargent. Comme la bonne-foi est portée au plus haut degré, & qu'elle regne sur-tout dans les contrats, il s'éleve rarement des difficultés qui ne puissent être levées que par la décision du magistrat. D'ailleurs, la plupart des parties se chargent elles-mêmes de présenter leurs raisons & de soutenir leurs intérêts. On ignore absolument l'art de multiplier les incidens, d'éluder avec adresse les motifs concluans d'un adversaire, de se jeter dans des détours sinueux, de retarder les décisions, de prolonger, en un mot, les procès & de les rendre interminables. Une décision qui se feroit longtems attendre, ne pourroit être du goût ni des juges, ni des avocats, ni des parties: loin d'y gagner, ils y perdroient tous. Ils sont donc tous ennemis des ruses de la chicane & de ses injustes

délais. L'honnêteté, la ſimplicité, l'amour de la vérité, expoſent naturellement les droits des parties; le bon ſens & l'équité ſe hâtent de prononcer. A Uri & à Schwitz, un tribunal particulier juge ſans appel, non comme procès, mais comme objets de police, les différends occaſionnés par des contrats mal conçus ou diverſement interprétés par les parties intéreſſées. On y décerne des peines contre un débiteur qui oſeroit nier ce qu'il doit légitimement; mais on y écoute & traite favorablement le malheureux qui convient de la dette & ſe trouve dans l'impoſſibilité de la payer; on le ſouſtrait aux pourſuites; & s'il ne demande que du tems pour mettre ſes affaires dans un meilleur état & faire face à ſes engagemens, il eſt ſûr d'obtenir un délai proportionné & convenable à ſa ſituation.

Dans un état où les habitans ne trouvent rien qui puiſſe exciter la cupidité, remuer les paſſions violentes, multiplier les beſoins; où l'on eſt ſobre par néceſſité, quand on ne le ſeroit pas par tempérament; où les mœurs ſont pures, les vertus communes, les vices rares; il ſe commet ſans doute peu de crimes, & le glaive de la juſtice n'a pas ſouvent des coupables à frapper. Quand quelqu'un ſe plaint d'avoir été volé, on trouve preſque toujours que l'auteur du vol eſt un étranger vagabond, qui après avoir reçu l'hoſpitalité, (les Suiſſes de ces cantons ſe font un devoir & un plaiſir de l'exercer) a ainſi reconnu les témoignages de la bienfaiſance & de

Digitized by Google

la charité. Si quelque habitant des lieux se rend coupable d'un larcin, on le traite avec la derniere rigueur. Le châtiment pourroit-il être trop sévere envers un homme qui abuse si indignement de la foi publique, & qui, pour obtenir ce qu'il a dérobé, n'avoit besoin que de le demander? La plupart des habitations restent toujours ouvertes quand la saison le permet; quoique les maîtres soient absens & vaquent à leurs occupations, à la campagne & dans les villages, ils n'ont aucune inquiétude, aucune crainte. Les maisons ne peuvent être que très-difficilement pillées; elles ont une bonne sauve-garde, la probité des citoyens. Le crime, quelque léger qu'il puisse paroître, est donc ici toujours grave. Les loix pénales ne forment pas un objet considérable pour le nombre; mais elles n'en sont que plus exactement suivies. Tout scandale public, toute action qui sappe les mœurs, ne restent jamais impunis. Une personne qui fait outrage à la fidélité conjugale, est déclarée infame aux yeux de la nation; elle subit la double peine, & de perdre ses biens, & d'être à jamais flétrie par le banniſſement. Un homme qui se feroit connoître publiquement pour un ivrogne, seroit d'abord privé pour un tems de l'usage du vin; & si après cette punition il ne se corrigeoit pas, on le condamneroit à une plus longue privation de cette même boisson. Le citoyen qui s'emporteroit facilement & troubleroit le bon ordre en prenant querelle, la loi l'oblige à garder les ar-

rêts plus ou moins long-tems, selon la griéveté de la faute. Quoique les personnes ainsi condamnées n'eussent pas grande peine à trouver les moyens de se soustraire à la plupart de ces sortes de châtimens, cependant elles ne pensent pas à s'en affranchir, à les adoucir, à les abréger; tant est profond & religieux leur respect pour les loix! On trouveroit ailleurs peu de familles particulieres, aussi sagement, aussi heureusement gouvernées que ce petit état.

Sans loix somptuaires, ils mépriſent le luxe, & se font gloire d'être simplement vêtus, grossiérement nourris, modestement logés. Les jeunes gens n'aiment & n'ont rien de frivole; ils regardent comme les plus beaux ornemens les armes qu'ils portent pour la patrie. Le présent dont ils font le plus de cas, est la hallebarde qu'ils reçoivent des mains de leurs peres, dès qu'ils sont en état de la porter. Le grand objet de leur émulation, est de remporter à la lutte, à la course & dans les autres exercices du corps, les prix qui leur sont distribués aux frais & au nom de l'état. Ils ne veulent pour la plupart, après les rudes travaux de la campagne, d'autre délassement que des amusemens, des jeux militaires. Le comble est mis à leurs desirs, quand ils se voient enrôlés sous l'étendard de la patrie, sans recevoir de solde, & uniquement pour la gloire de la servir & de la défendre.

La forme du gouvernement n'a jamais souffert d'altération, de changement notable & dan-

gereux dans ces trois anciens cantons. Mais les mœurs y ont insensiblement dégénéré de leur belle & antique simplicité. On regarde comme les auteurs principaux de cette triste décadence, les officiers qui servent chez l'étranger, & en rapportent le goût des amusemens frivoles, des manieres trop polies & trop élégantes pour un peuple enclavé dans des montagnes, & qui sort de son caractere, dès qu'il cesse d'être simple, rustique, sauvage même, si on le veut, comme les lieux qu'il habite. Le commerce ou des rapports trop intimes avec les grandes nations de l'Europe, a porté à ce pays des coups encore plus funestes, en rendant plus communs des vices qu'ils connoissoient peu, & en y en introduisant d'autres qui leur étoient inconnus. Le gouvernement ne sauroit user d'une trop grande vigilance, pour arrêter les progrès de la contagion. Le moindre luxe suffit pour ruiner bientôt un pays pauvre; & il est fort à craindre que dans un petit peuple, du moment où la vertu commence à se démentir, à l'époque où la corruption est générale, il ne se trouve qu'un intervalle bien court. Dans un vaste état, la marche du bien & du mal est plus lente.

Les républiques de Suisse où le peuple gouverne, dureront plus long-tems que celles où la puissance souveraine réside dans un conseil composé d'un certain nombre de citoyens dont le choix dépend des bourgeois de la capitale, ou de quelqu'autre ville. On ne voit point de

parti, de diviſion, de jalouſie dans les premieres ; l'inégalité des citoyens dans les ſecondes, eſt une ſource perpétuelle d'animoſité, de diſcorde. Il eſt faux que dans les unes le gouvernement démocratique ſoit jamais tombé dans l'anarchie, quoiqu'il ſubſiſte depuis pluſieurs ſiecles. Il eſt très-vrai que dans les autres, l'ariſtocratie dégénere en oligarchie ; quelques familles puiſſantes y tiennent le gouvernail ; & ſi l'on ne peut pas dire qu'elles aient toute l'autorité ſouveraine, du moins eſt-on forcé d'avouer qu'elles en ont une grande partie, & qu'elles prédominent ſur le reſte de la nation. Ces cantons ſont évidemment trop peuplés pour appeller tous les citoyens au conſeil, aux délibérations, à l'aſſemblée de la république.

Il ne faut pas s'attendre que le peuple s'attache à une forme de gouvernement qui lui eſt étrangere ; qu'il s'oppoſe à des changemens qui lui donneroient quelque part à l'adminiſtration. Il deſirera les révolutions, il les excitera, puiſqu'elles ne peuvent que lui être favorables. Auſſi les ſoulevemens & les ſéditions ne ſont-ils pas rares dans ces cantons. A Berne, où l'inégalité des citoyens eſt plus marquée, quoique ce canton faſſe lui ſeul le tiers de la Suiſſe, la capitale gouverne tout ; & dans la capitale, où l'on compte plus de trois cents ſoixante familles, on n'en trouve pas au-delà de quatre-vingt qui aient part au gouvernement. Plus l'autorité ſe reſſerre entre les mains de quel-

ques particuliers, plus le nombre des mécontens augmente, & plus l'état court de risque. En l'année 1749 on trama à Berne une conspiration qui eût infailliblement fait couler bien du sang, si elle n'eût été découverte. Les auteurs de cette conjuration prétendoient que le gouvernement étoit autrefois démocratique, & que la forme actuelle ne pouvoit être regardée que comme une usurpation des droits du peuple. La mort de quelques-uns des principaux conjurés & l'exil des autres intimiderent les esprits, rétablirent les apparences de l'ordre : mais la cause prétendue des mécontentemens n'est pas levée ; tant qu'elle existera, les troubles pourront facilement renaître.

Dans les six autres cantons aristocratiques, les citoyens de la capitale sont en possession du pouvoir souverain. Les membres du conseil sont tirés uniquement de ce corps ; & tous les emplois, soit honorables, soit lucratifs, ne peuvent être confiés qu'à des membres du conseil. De quel œil les autres habitans d'un canton peuvent-ils voir ceux du chef-lieu ? Exclus du gouvernement, de la magistrature, des premiers emplois de la république, les premiers ne souffrent pas sans impatience l'élévation, les droits, les privileges, la puissance des seconds. Plus nombreux & plus forts, mécontens de leur humiliation, n'est-il pas à craindre qu'ils ne cherchent & ne trouvent l'occasion de se rendre redoutables à ceux-là, & de les subjuguer à leur

tour ? L'arrangement actuel étoit excellent, naturel, nécessaire dans la naissance de ces républiques, parce qu'alors leur territoire respectif ne s'étendoit pas beaucoup au-delà des murs de chaque ville principale. Cette forme de gouvernement convient encore à Basle & à Schaffhouse. Ces deux cantons n'ont fait ni acquisition ni conquête. Ces deux capitales & quelques bailliages en forment tout le district. Aussi n'y voit-on jamais d'émeute, de soulevement. Sans la réforme, l'union des citoyens, loin de se relâcher, n'auroit fait que se resserrer de plus en plus. Les deux cantons furent cruellement agités par les sectateurs de la nouvelle doctrine; le trouble, la confusion, l'anarchie succéderent à la paix, à la tranquillité, à la douceur d'un gouvernement sage & attentif. Schaffhouse se vit en proie aux fureurs de diverses sectes qui naissoient les unes des autres: les anabaptistes & nombre d'autres se disputerent le terrein, & ensanglanterent la scene. Pour appaiser les troubles, en prévenir de plus grands, le magistrat fit élever le château qui commande la ville, y mit une bonne garnison, & y déposa de l'artillerie. L'ordre se rétablit, & le gouvernement reprit son ancienne forme. La bourgeoisie est distribuée en douze corps de métiers, qui chacun nomment un nombre égal des membres du grand-conseil, en qui réside la puissance législatrice; & du sénat ou conseil des vingt-quatre, qui exerce le pouvoir exécutif. En secouant le joug de l'autorité légitime,

légitime, la ville de Basle fut tourmentée des plus cruelles convulsions. Le sénat luttoit contre le peuple; mais il ne put en arrêter les fureurs; & malheureusement il fit taire le devoir devant la passion qui commandoit, & qui, la force en main, vouloit être obéie. La bourgeoisie armée inspira la terreur au magistrat, & en dicta les résolutions. Depuis cette époque, les douze tribus ont été à quinze, & le nombre des membres de l'un & de l'autre conseil a été doublé. Ce qu'on peut trouver de mal ou de répréhensible, est que souvent la plupart des emplois de magistrature ou de police, se trouvent entre les mains d'artisans ignorans & grossiers, peu propres par conséquent à gouverner. Dans des tems assez récens, la ville de Basle a encore essuyé quelques orages; mais ils n'ont été ni fréquens ni furieux, ni de longue durée. La multitude les avoit excités, bien moins par quelque mécontentement fondé, que par les mouvemens du caprice ou d'une folle vanité. Le peuple est par-tout le même; il ne se croiroit jamais libre, si de tems en tems il ne manifestoit son inquiétude. Il remue, il s'agite, il pousse des clameurs; mais dès qu'il voit ou qu'il peut se convaincre qu'on le craint, satisfait & triomphant, il s'appaise de lui-même & ne tarde pas à rentrer dans l'ordre.

Les autres gouvernemens aristocratiques ne passent pas, comme les précédens, à travers les siecles, sans éprouver ou du moins craindre de

Digitized by Google

grandes révolutions. En étendant beaucoup leur territoire, en acquérant de grandes poſſeſſions, en multipliant le nombre des ſujets de l'état, ils n'ont pas voulu toucher à la forme de leur gouvernement; & ceux qui tenoient en main les rènes, ont conſtamment refuſé de partager avec d'autres leurs ſoins, leurs privileges, leurs dignités, leur pouvoir. Cette diſproportion énorme entre les habitans de la capitale & ceux des villes ſubalternes, en même tems qu'elle flatte, rend fiers, enorgueillit, enfle les uns, indigne, aigrit, irrite les autres. Les paſſions les plus violentes & les plus oppoſées fomentent donc perpétuellement dans ces républiques, les diviſent & minent l'état. Suivez le cours des années, & vous en trouverez peu qui ne ſoient marquées par des mouvemens ſéditieux dans quelqu'un des cinq cantons.

A Berne, Zurich, Lucerne, il a fallu même céder aux cris des citoyens mécontens, & redreſſer les griefs qui faiſoient le ſujet de leurs plaintes. Il n'eſt que trop commun de voir des gouverneurs & des baillifs qui empietent ſur les privileges des villes, étendent leur autorité au-delà des bornes, rendent la juſtice vénale, s'enrichiſſent par des concuſſions que les loix condamnent, mais ſur leſquelles on ferme les yeux, parce que les coupables ont trop de crédit, ou qu'ils ſont en trop grand nombre.

On obſerve que dans quelques-uns des cantons ariſtocratiques, les habitans des villes &

Digitized by Google

des bourgs gagnent du terrein, & continuent à le disputer avec plus de hardiesse. On leur a rendu des privileges dont on les avoit successivement dépouillés. S'ils apperçoivent qu'on les craint, le courage & la force ne leur manqueront pas pour aller plus loin, & passer de la réforme des abus à la réforme du gouvernement.

Ce qui rassure ces cantons, c'est d'abord, que les sujets doivent facilement supporter un gouvernement qui ne les charge pas d'impôts, & se contente de quelques droits attachés à la souveraineté. Ils fondent encore plus leur sécurité sur la confédération générale qui oblige tous les cantons à se défendre les uns les autres contre leurs ennemis, & à se prêter mutuellement du secours pour maintenir la forme de leur gouvernement respectif. Mais ces deux motifs de confiance n'ont pas autant de force qu'on pourroit le croire. Un coup-d'œil juste & réfléchi sur l'état actuel de la Suisse, suffit pour voir que ce sont là des espérances fragiles & de frêles appuis. Les sujets des cantons aristocratiques ne sont pas tous affectionnés au gouvernement, & comme je l'ai déjà dit, la plupart penseroient si peu à le soutenir dans des tems de crise, qu'ils triompheroient au contraire de ses malheurs, & porteroient eux-mêmes les premiers & les plus rudes coups pour l'ébranler & le détruire. Leur sort est doux, il est vrai, quand on le met en parallele avec celui d'un grand nombre d'autres nations; mais ils

ſemblent oublier les avantages dont ils jouiſſent pour ne s'occuper que de ceux dont ils ſe croient injuſtement privés. Egaux par le droit, ils s'irritent d'une énorme inégalité introduite & ſoutenue par la politique & l'ambition. Les yeux fixés habituellement ſur les autres cantons, leurs regrets redoublent, leurs eſprits s'enflamment; ils y apperçoivent des citoyens qui ont une égale part aux affaires publiques, qui ſe ſuccedent les uns aux autres dans les premieres dignités de l'état; tout leur dit que c'eſt là vraiment un peuple roi, & qu'eux ne forment qu'un peuple ſujet.

Ces républiques ariſtocratiques ſe flatteroient donc fauſſement de poſſéder les cœurs de ceux qu'elles gouvernent. Les plus fortes raiſons & une triſte expérience devroient les avoir convaincues qu'elles ne ſavent pas gagner l'amour des citoyens, & que leur empire ſeroit ruineux, s'il ne portoit ſur d'autres fondemens. Leur confiance n'eſt pas, ſi je ne me trompe, plus ſolidement appuyé ſur la confédération générale & ſur les forces de leurs alliés; en diviſant les eſprits, la religion n'a pas moins diviſé les cœurs.

Les cantons catholiques appelleroient-ils volontiers à leur ſecours les cantons proteſtans, & les cantons proteſtans voudroient-ils faire armer pour leur défenſe les cantons catholiques? Leur parfait accord n'exiſte plus; la défiance en a pris la place; ils paroiſſent encore

Digitized by Google

unis, mais à coup sûr ils ne le sont pas.

La plupart des cantons aristocratiques, devenus trop riches & trop puissans, excitent la jalousie des autres cantons. Peut-on présumer avec fondement que ceux-ci s'armeront de zele, & prodigueront leur sang pour calmer des mouvemens & appaiser des séditions qui tendroient à humilier ou affoiblir ceux-là? Si dans quelqu'un des états aristocratiquement gouvernés, le peuple s'éleve contre cette poignée de bourgeois qui jouit de l'autorité souveraine; s'il demande hautement de présider aux conseils & de se gouverner lui-même, pense-t-on que ces états démocratiques marcheront contre le peuple, exposeront leur vie, & ne cesseront de combattre qu'après l'avoir remis cruellement sous le joug de ses ennemis, & fait triompher orgueilleusement les bourgeois? Enfin, pour presser les raisons & abréger, on peut dire que les cantons ne sont guere prêts à se réunir que pour leur défense commune: qu'on ne les a jamais vus s'ébranler pour rétablir l'ordre & la paix que la forme du gouvernement donne si souvent occasion de troubler dans les cantons aristocratiques; qu'ils ne sont plus ces heureux siecles où ils s'entr'aidoient: qu'à ces beaux jours succéderent des tems de frénésie & d'aveuglement, où la moitié du Corps Helvétique combattit avec acharnement contre l'autre moitié; où de part & d'autre on ne vit plus que des ennemis dans des alliés;

où le citoyen déchirant le citoyen, sembla se persuader qu'en voyant couler avec une tranquillité barbare le sang de son frere, il relevoit le prix de son sacrifice; que ces guerres intestines ont perpétué les jalousies & les haines, anéanti le corps en divisant les membres; que les cantons aristocratiques les plus puissans, qui furent les principaux auteurs de ces troubles, ne doivent presque plus compter que sur eux-mêmes; que la plupart des autres cantons en verroient avec plaisir la chûte, & doivent en être regardés non comme les amis & les alliés, mais comme les rivaux & les ennemis.

La république de Berne a de grandes possessions, des revenus considérables & un trésor dont les épargnes de chaque année augmentent les fonds: elle a placé en Angleterre & en Hollande plus de huit millions, qui lui rapportent un intérêt; & l'on assure que ce n'est là tout au plus que la sixieme partie de la somme totale qu'elle tient en réserve. Tous les autres cantons, sans en excepter même les protestans, craignent cette république, où la jalousent, & croient de leur intérêt de la voir moins riche, moins puissante, se rapprocher de leur médiocrité, & perdre cette énorme disproportion qui se trouve entr'elle & les autres membres du Corps Helvétique. Zurich, dont les états sont moins étendus, a, cependant aussi des réserves considérables; & l'on fait monter ses revenus annuels à la moitié de l'autre république. Dans

Digitized by Google

des tems orageux, Zurich ne pourroit pas certainement faire un grand fonds sur l'amitié des autres cantons, dont les uns n'ont aucun trésor public, & les autres tiennent à peine en équilibre leurs dépenses & leur recette. Les cantons aristocratiques, s'ils veulent agir prudemment, ne doivent jamais calculer que leurs propres forces. S'ils craignent le peuple, ils ne sauroient trop le ménager & prendre trop de soins pour en prévenir le mécontentement. Si leur gouvernement ne veut ou ne peut pas s'assimiler à celui des cantons démocratiques, où regnent une si grande tranquillité & une paix presqu'inaltérable, la politique exige que, pour se maintenir dans l'autorité, il ait soin d'user toujours de la plus grande modération. Une sédition, une émeute, peut suffire pour le renverser. Il faut donc nécessairement qu'il adoucisse le joug de l'obéissance, qu'il ne fasse jamais seul le point de la domination, & qu'il souffre plutôt lui-même que de faire souffrir.

Tout paroît singulier dans le Corps Helvétique. Pour le bien faire connoître, il ne suffit pas d'avoir parlé des Treize-Cantons; il faut donner aussi une idée des conquêtes qu'ils ont faites, ou des possessions qu'ils ont acquises, & enfin de leurs alliés. Les cantons possedent en commun & par indivis, neuf comtés ou bailliages qu'ils ont enlevés par leurs armes réunies la plupart à la maison d'Autriche, & quelques-uns à divers princes. Je ne ferai presque que

Digitized by Google

nommer ces comtés. Les huit plus anciens cantons prirent le comté de Bade en 1415 : il est aussi étendu que la plupart des petits cantons, & vaut mieux pour la qualité du sol. Dans le même tems sept des anciens cantons s'emparerent du Turgaw, province d'une assez grande étendue ; des Frey-Ambter ou Provinces-libres, qui n'ont qu'un petit territoire ; & du Rhintal, pays peu considérable, qui s'étend le long du Rhin, depuis le comté de Werdenberg, jusqu'au lac de Constance. Ces conquêtes furent toutes des démembremens des états possédés par la maison d'Autriche. Sargans est un comté peu étendu, d'un revenu médiocre, situé sur les frontieres des Grisons. Les sept anciens cantons en firent l'acquisition à prix d'argent. La ville de Rapperschwyl, sur le lac de Zurich, fut prise en 1458 par les cantons d'Uri, Schwitz, Underwald & Glaris. Maximilien Sforce, duc de Milan, pour récompenser les services que lui avoient rendu les Suisses dans les guerres qu'il avoit eu à soutenir, leur donna les quatre bailliages Italiens, Lugano, Locarno, Mendrisio & Valmadia, qui faisoient partie de son duché. Cette cession fut faite aux douze premiers cantons en 1575. Comme Appenzel n'entra dans l'alliance que quelques mois après la donation, il n'a aucun droit de souveraineté sur ce petit pays. Les quatre bailliages réunis n'ont qu'une étendue de quelques lieues. Les deux premiers sont des villes considérables, & jouissent de

Digitized by Google

grands privileges. Bellinzona, Valbrenna & Riviera, trois bailliages voisins des précédens, appartiennent en commun aux cantons d'Uri, Schwitz & Underwald. Après les avoir enlevés pendant la guerre aux ducs de Milan, ils en acquirent la souveraineté par un traité de paix conclu en 1516. La baronie d'Altfax appartient au canton de Zurich; le comté de Werdenberg à celui de Glaris, & le bailliage de Gaster aux cantons de Schwitz & de Glaris. Dans le tems que le pays de Vaud fut enlevé à la maison de Savoie, Berne & Fribourg, avec leurs forces réunies, s'emparerent de quatre grands bailliages, Morat, Grandson, Echalens & Schwartzembourg. Ils y envoient alternativement des baillifs tous les cinq ans; mais le baillif nommé par un canton, est, pendant tout le tems de son administration, uniquement soumis à la direction & à la souveraineté de l'autre.

La propriété des bailliages possédés par indivis, essuya des changemens considérables par le traité qui mit fin à la guerre que se firent en 1712 les cantons de Berne & de Zurich, d'une part, & les cantons de Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald & Zug, de l'autre; tout le comté de Bade & la moitié des Provinces-libres furent cédés aux deux cantons protestans, en réservant toutefois au canton de Glaris qui étoit resté neutre, les droits qu'il avoit sur ces anciennes conquêtes. Le canton de Berne fut de plus admis à la participation de la sou-

Digitized by Google

veraineté de Turgow, Sargans, Rhintal, & de l'autre moitié des Provinces libres. Les cantons nomment chacun à leur tour les baillifs qui gouvernent les différens comtés. Ces baillifs ne ſont pas reſponſables de leur adminiſtration au canton ſeul qui les a nommés, mais ils en rendent compte à tous les cantons qui jouiſſent en commun de la ſouveraineté ſur ces petits états.

Les états alliés aux Suiſſes ont chacun leur gouvernement particulier; on n'en trouve preſque point qui ſoient unis avec tous les cantons. Pour la plupart, ils n'ont formé des traités qu'avec les cantons dont la religion eſt la même que la leur. La république des Griſons mérite à juſte titre par ſa puiſſance, l'étendue de ſon territoire & ſa population, de tenir le premier rang parmi les alliés des Suiſſes. Les Griſons étoient autrefois ſujets de différens princes. Les uns dépendoient de petits ſouverains, d'autres de l'évêque de Coire, & le reſte de la maiſon d'Autriche. Les premiers acquirent leur liberté & leur indépendance par l'extinction des familles ſouveraines, ou à prix d'argent. Les évêques de Coire perdirent peu à peu leur autorité, & au tems de la réforme, ils furent dépouillés de tout ce qui leur en reſtoit. La maiſon d'Autriche a vendu ſucceſſivement tous ſes droits; elle ne poſſede plus dans ce pays que la petite ſeigneurie de Retzuns, dont les Griſons conſervent le domaine direct. Ces peuples formerent

Digitized by Google

en divers tems trois ligues différentes. La confédération des communautés qui relevoient du ſiege de Coire, eſt la plus ancienne. Elle porte le nom de ligue de la maiſon Dieu. La ligue Haute, ou ligue Griſe, vient enſuite. La troiſieme eſt compoſée de dix communautés, & c'eſt pour cela qu'on l'appelle la ligue des dix juriſdictions. Les trois ligues, qu'on nomme aujourd'hui ligues Griſes ou des Griſons, compoſent une république dont le pouvoir ſouverain réſide uniquement dans le peuple. A l'âge de ſeize ans tout citoyen a ſa voix délibérative dans les aſſemblées, ainſi qu'il ſe pratique dans les petits cantons Suiſſes; mais les Griſons different de ceux-ci dans la maniere de recueillir les ſuffrages. Chaque ligue eſt partagée en communautés, & chaque communauté a un nombre déterminé de voix. La pluralité des ſuffrages a force de loi & fixe les réſolutions. Les communautés ont chacune leurs loix particulieres, choiſiſſent leurs magiſtrats, ſe gouvernent par elles-mêmes, & forment de petites ſouverainetés, comme celles des villes de Hollande. Outre les bailliages de Meyenfeld & de Malantz, les Griſons poſſedent en toute ſouveraineté la Valteline & les comtés de Bormio & de Chiavenne. Les habitans de ces trois dernieres provinces ſon vraiment ſujets de la république, & n'ont aucune part à ſon gouvernement.

La Valteline eſt une vallée de dix lieues de

longueur, elle paſſe pour une des provinces les plus fertiles de l'Europe. Dans la république des Griſons, la religion catholique & la prétendue réformée ſont également exercées; mais les deux tiers du peuple ont embraſſé le proteſtantiſme. Comme les réſolutions ſe prennent à la pluralité des ſuffrages, les proteſtans l'emportent toujours ſur les catholiques & les gouvernent; c'eſt auſſi pour cette raiſon, que la république ne s'eſt alliée qu'avec les cantons de Zurich & de Berne.

On doit mettre au nombre des alliés de la Suiſſe, les comtés de Neuchatel & de Valangin, qui forment un ſeul état, d'environ douze lieues de long & ſix de large. Quoique ce pays ait été toujours ſoumis à des princes, cependant il a conſtamment joui de ſi grands privileges, qu'on peut dire qu'il forme une eſpece de république. En 1707, après la mort de la ducheſſe de Nemours, derniere comteſſe de Neuchatel, les états du pays en adjugerent la ſouveraineté au roi de Pruſſe, héritier, du chef de ſa mere, de la maiſon d'Orange. La ville de Neuchatel eſt gouvernée par un conſeil de ſoixante-quatre bourgeois. Les habitans ont le titre de co-bourgeois du canton de Berne; ce canton en eſt le protecteur; ils l'ont pris pour arbitre de tous les différends qui s'élevent entr'eux & leur prince. Tout le pays, à l'exception de deux villages catholiques, eſt proteſtant. Les comtes de Neuchatel étoient anciennement alliés des cantons de Lucerne, Fri-

Digitized by Google

bourg & Soleure : depuis que les états du pays ont donné l'inveſtiture au roi de Pruſſe, il paroît que l'alliance ne ſubſiſte plus qu'avec le canton de Berne, & qu'on ne penſe pas à la renouveller avec les trois autres cantons.

L'abbé & la ville de Saint-Gal ſont auſſi regardés comme membres du Corps Helvétique. Le premier eſt ſouverain d'une aſſez grande étendue de pays, appellé le patrimoine de Saint-Gal & du comté de Tockembourg : quoiqu'il ſoit décoré du titre de prince de l'empire, il n'a ni voix ni ſéance aux dietes. La ville de Saint-Gal, & une bonne partie du canton d'Appenzel, étoient auſſi du domaine de l'abbaye ; mais elles ont acheté l'une & l'autre leur liberté & leur indépendance. La ville forme une petite république ſans territoire. Sa forme de gouvernement tient beaucoup plus de l'ariſtocratie que de la démocratie. Son commerce eſt aſſez conſidérable ; & l'on eſtime les toiles de ſes manufactures. L'abbé & la ville envoient aux dietes générales des Treize-Cantons ; mais les députés n'y ont pas de voix délibérative. Les cantons de Zurich, Lucerne, Schwitz & Glaris ſont non-ſeulement les principaux alliés de l'abbé de Saint-Gal, mais ils en ont plus d'une fois épouſé vivement les intérêts, & ils peuvent paſſer pour en être les protecteurs. Comme les habitans de la ville de Saint-Gal ont tous embraſſé la réforme, ils ont formé les liaiſons les plus intimes avec les cantons proteſtans.

Digitized by Google

Le Valais s'étend depuis la montagne où le Rhône prend sa source, jusqu'au lac de Geneve. L'évêque de Sion, capitale du pays, est prince de l'empire. Souverain autrefois, il perdit par degrés les droits de la souveraineté, & sur les ruines de sa puissance s'éleva une république. Cependant l'évêque jouit d'une autorité bien plus grande que celle de l'évêque de Coire dans les ligues Grises : il préside aux conseils, & influe beaucoup dans les délibérations du gouvernement. Le premier est composé de sept communautés indépendantes, & le second en renferme six. Le gouvernement de la république est le même pour la forme, que celui des Grisons. Le canton de Berne n'a pas des alliés plus anciens que les Valaisans ; mais depuis que ce canton se jeta dans la réforme, la différence de religion fit perdre beaucoup de force à l'union qui régnoit parmi les habitans du canton Suisse & ceux du Valais. Cette alliance n'a pas été révoquée & subsiste encore ; mais les Valaisans en ont fait une nouvelle avec les cantons catholiques. Celle-ci acquiert plus de force en même tems que celle-là devient plus foible.

Geneve, dont l'origine est très-ancienne, a éprouvé plusieurs changemens de domination. Elle fut dépendante des Romains. L'empereur Honorius s'en désista en faveur des Bourguignons ; elle passa sous le joug de l'empire germanique, & devint ensuite ville impériale, ayant pour seigneur son évêque, dont l'autorité étoit

Digitized by Google

balancée par celle des citoyens. Les opinions de Calvin, après avoir gagné une grande partie de la Suiſſe, s'étendirent ſur Geneve. L'évêque ſe vit forcé de la quitter. Calvin y fut appellé pour former un recueil de loix civiles & eccléſiaſtiques, qui, depuis la ſanction que les habitans y donnerent, eſt la baſe fondamentale de ce gouvernement républicain. Les ducs de Savoie ont fait pluſieurs fois leurs efforts pour s'emparer de Geneve; mais l'amour de la liberté qui fait le héros, l'a été le rempart impénétrable. On célebre tous les ans le mauvais ſuccès de l'eſcalade que le duc de Savoie fit en 1602, & l'on conſerve dans l'arſenal les échelles que les aſſiégeans employerent.

Outre ſon alliance avec les cantons Suiſſes, Geneve en a fait une avec la France, qui a été renouvellée pluſieurs fois. Le roi de Sardaigne s'eſt également allié avec elle par le traité de 1754. Elle a éprouvé au-dedans pluſieurs ſecouſſes qui en auroient renverſé les fondemens, ſi elles avoient été d'une longue durée. Jean-Jacques Rouſſeau a excité parmi les eſprits une diſſenſion qui ne s'eſt diſſipée que par un changement dans quelques loix de l'état.

La république de Geneve eſt gouvernée par quatre ſyndics qu'on change chaque année, & qui ne peuvent le redevenir que quatre ans après. Ces chefs ou ſyndics, on les tire du petit conſeil formé de vingt membres, qui ſont eux-mêmes choiſis parmi les deux cents cinquante,

Digitized by Google

dont le grand conseil est composé. Il y a un autre corps, nommé corps de justice; il s'occupe, conjointement avec le petit conseil, des affaires journalieres. Le grand conseil décide des causes majeures, bat monnoie, délibere sur tous les objets qui doivent être proposés au conseil général. C'est dans celui-ci que réside la souveraineté. Il a le droit de créer des loix, de déclarer la guerre, de faire la paix, de contracter des alliances, d'établir des impôts. Pour y être admis, il faut avoir le titre de citoyen, ou celui de bourgeois. Le magistrat peut le conférer aussi. La diversité de ces corps élevés les uns au-dessus des autres, est un frein puissant pour arrêter les excès de l'autorité, facile à franchir les bornes.

Les revenus de l'état ne montent pas à cinq cents mille livres de notre monnoie; mais le bon usage qu'on en fait, les rend suffisans pour former encore des épargnes. L'administration est admirable, parce que l'amour patriotique peut seul faire accepter les emplois publics, étant presque sans émolumens pécuniaires. La population de la ville de Geneve n'est que d'environ vingt-quatre mille habitans; celle du petit nombre de villages qui sont sous sa domination, ne mérite pas qu'on en parle. Les Genevois ont l'abord prévenant, les manieres honnêtes, le caractere liant, les mœurs pures, douces & simples; ils sont ennemis du luxe, ce poison destructeur des grands comme des petits états.

Soumis

Soumis à des loix ſomptuaires, ils ne peuvent porter ni pierreries ni dorures; il leur eſt défendu d'aller en voiture dans les rues; la dépenſe de leurs funérailles eſt même fixée. Ces loix nous paroiſſent ſéveres, dures, peu raiſonnables dans quelque gouvernement que ce ſoit. Les Genevois ont conſervé l'uſage des Romains, d'avoir des gens gagés qui vont devant les cercueils pour verſer des larmes; uſage ſingulier, qui n'aboutit qu'à de vaines grimaces. Cet uſage, qu'on devroit abolir, eſt répandu dans preſque toute la Suiſſe. Le commerce de Geneve eſt des plus floriſſans. Ce petit état devenu célebre, ſurvivra aux grands empires, s'il ſait conſerver la ſageſſe de ſon gouvernement.

Pour ne rien omettre, je nommerai la ville de Bienne, ſur laquelle l'évêque de Baſle ne conſerve que de vaines apparences de ſouveraineté. Elle ſe gouverne par ſes magiſtrats, & n'eſt obligée de fournir des ſecours à l'évêque, que pour le défendre; encore reſteroit-elle neutre dans les démêlés que le prélat auroit avec le canton de Berne. C'eſt par la protection de ce canton, que les habitans de Bienne ſe conſervent dans l'indépendance. Gerſaw ne mérite preſque pas qu'on en faſſe mention. Le territoire de cette république, une des plus petites du monde, n'a que deux lieues de long, & une de large. L'alliance qu'elle conclut avec les cantons d'Uri, de Schwitz & d'Underwald, remonte juſqu'au commencement du quatorzieme ſiecle. Ce bourg

Digitized by Google

eſt ſitué ſur les bords du lac de Lucerne. La ville de Mulhauſen, ſituée dans la haute Alſace, & hors des limites de la Suiſſe, forme auſſi une petite république qui eſt membre du Corps Helvétique. Proteſtante, elle eſt principalement unie aux cantons proteſtans. J'ai meſuré rapidement un vaſte eſpace, & le terme paroît à peine ſe rapprocher.

Puiſons de nouvelles forces pour donner un libre cours aux réflexions. J'ai devant moi tout le tableau du Corps Helvétique; je compte les treize cantons; je diſtingue leurs états reſpectifs; je vois un à un leurs alliés. Il me ſemble que j'ai ſous les yeux un grand édifice, mais le plus irrégulier qu'on puiſſe imaginer. J'ai beau l'enviſager de tous les côtés, je n'y apperçois ni ordre, ni ſymmétrie, ni enſemble, nul architecte qui en ait tracé le plan. Jointes, unies, ou plutôt accollées les unes aux autres par les mains du haſard, les parties qui le compoſent, ne paroiſſent avoir entr'elles aucune liaiſon, & n'offrent qu'une maſſe énorme. Ce ſont différens corps de bâtimens, conſtruits à différentes époques, les uns fort anciens, les autres plus nouveaux, tous entiérement diſparates pour la forme, la ſtructure, la hauteur, la grandeur, & que le moindre choc peut détruire. Cependant les ſiecles ont emporté les monumens les plus ſolides, & ce frêle édifice a réſiſté.

Les Treize-Cantons ne forment pas entr'eux une république ſouveraine & indépendante; il

Digitized by Google

n'exiſte pas même d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Les trois plus anciens ſont les ſeuls qui aient des liaiſons directes avec les dix autres, & doivent être regardés comme le nœud qui unit, au moins indirectement, ces différens corps, ces états épars & ſéparés. Le but unique de leur eſpece de ligue eſt de réunir leurs forces pour la défenſe de tous, & de repouſſer d'un commun accord l'ennemi qui attenteroit à la liberté Helvétique. Cependant, ſoit que cette aſſociation les rende trop redoutables, & arrête les projets des puiſſances ambitieuſes, ſoit qu'elle ne ſoit que factice & pour en impoſer, on ne les a jamais vus s'armer pour une même cauſe. Si plus d'une fois ils ont mis preſque tous ſur pied leur milice; ſi à une même époque, les cantons de Berne & de Zurich, agiſſant de concert, ont levé, le premier une armée de quarante mille hommes, & le ſecond une de vingt mille, ce n'a jamais été ni pour faire des conquêtes, ni pour arreter la marche d'un conquérant; mais toujours, ce qu'on auroit peine à croire, pour empiéter les uns ſur les droits des autres. Ces cruelles diviſions me portent à croire que les cantons n'ont jamais eu entr'eux de lien ſocial, ou qu'ils l'ont depuis long-tems rompu.

Mais comment ces petits peuples ne compoſeroient-ils pas une même nation? Comment pourroit-on dire que les divers états ne ſont pas, du moins ſous quelque point de vue, une même

Digitized by Google

république, tandis qu'ils tiennent régulièrement des assemblées générales, où les affaires se décident à la pluralité des voix de leurs députés respectifs? Les dietes de la nation n'exercent & ne peuvent exercer aucun acte de souveraineté, ni à l'égard des cantons en général, ni relativement à chacun d'eux en particulier. Leur pouvoir se borne à nommer les gouverneurs, à décider les affaires, régler l'emploi des revenus des comtés ou bailliages soumis aux treize cantons confédérés, & qui ne dépendent d'aucun d'eux, pris séparément. Voilà donc un corps qui ne peut rien sur les membres, des membres qui peuvent tout sur eux-mêmes. Ce n'est pas tout encore; le corps a des sujets indépendans de chaque membre, les membres ont des sujets qu'ils gouvernent respectivement en souverains, & sur lesquels le corps n'a pas plus d'autorité que sur des étrangers. Allons plus loin: chaque canton fait la guerre, conclut des traités, contracte des alliances, sans pouvoir être contrarié ou gêné par les autres cantons, en vertu de l'union générale. Les alliés de l'un ne le sont pas des autres, & ne peuvent l'être que par de nouveaux traités. Les républiques du Corps Helvétique, quoique toutes souveraines, n'exercent pas toutes de la même maniere la souveraineté. Ici, le peuple gouverne; là, il est gouverné; dans les unes, les citoyens jouissent d'une parfaite égalité; les autres admettent parmi les différentes classes, une distinction énorme, une

Digitized by Google

inégalité révoltante; elles ont chacune leurs loix, leurs uſages, leurs revenus, leurs intérêts particuliers. En ſe conduiſant comme il leur plaît, & en calquant leur politique ſur les circonſtances où elles ſe trouvent, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles ſe croiſent, ſe contrarient, ſe combattent dans leurs vues & leurs projets réciproques. Un gouvernement proſcrit la monnoie d'un autre, s'il la trouve de bas aloi; il en gêne le commerce, quand la concurrence lui porte préjudice; il met des droits ſur les denrées & les marchandiſes; il en défend ou permet l'entrée à ſon gré. Si l'on intercepte le cours de ſes propres opérations, il dérange bientôt l'économie des opérations d'autrui; il repouſſe des prohibitions par des prohibitions; il arrête par des obſtacles ceux qui lui en oppoſent; il trouve facilement les moyens de forcer à l'inaction les républiques voiſines qui l'empêchent d'agir. La politique s'effarouche de ce chaos; mais ce qui la déconcerte, c'eſt qu'une conſtitution bizarre, effet plutôt du caprice & du hazard, qu'une combinaiſon de la raiſon & de la ſageſſe, loin de tomber & de ſe détruire elle-même, ait toujours acquis, malgré de grands obſtacles, plus de conſiſtance & de ſolidité; qu'en un mot, le Corps Helvétique ne ſe ſoit affoibli ni deſſéché avec le tems, & qu'il ait pris au contraire, en vieilliſſant, de nouvelles forces. Un phénomene ſi ſingulier mérite bien d'être examiné avec attention, & que nous tâchions de trouver les cauſes

Digitized by Google

qui le produiſent, & des raiſons qui puiſſent nous l'expliquer.

Si la ligue des Suiſſes eût été formée dans un pays riche, fertile, propre à fleurir, ouvert de toutes parts aux incurſions de l'ennemi, & capable de tenter l'ambition des ſouverains; ſi même les peuples qu'elle réunit avoient des mœurs moins auſteres, un caractere moins ferme ou moins intraitable, quand il s'agit de leur liberté; moins ardent pour la défendre, moins en état de la maintenir, cette ligue n'auroit jamais produit de grands effets; elle n'auroit même pu exiſter long-tems, puiſqu'on n'y trouve ni ſyſtème politique, ni plan bien conçu, ni conſtitution ſagement réfléchie, & qu'elle ne renferme en elle-même que des principes de deſtruction. La nature du pays qui a ſi bien ſervi ces peuples pour jeter les fondemens de leur indépendance, ne contribue pas moins à la perpétuer & à la maintenir dans la poſſeſſion d'une parfaite tranquillité. Les nations voiſines ne peuvent pénétrer dans les cantons qu'en franchiſſant des montagnes, s'expoſant aux plus cruelles défaites, pour en venir à quelque légere victoire. Sages & circonſpects par néceſſité, elles ne vont pas riſquer de tout perdre pour gagner peu. La Suiſſe ne peut avoir des charmes que pour ceux qui l'habitent; ils reſteront long-tems paiſibles poſſeſſeurs de leurs héritages. Un ſol ingrat, un climat dur, un pays ſauvage, repouſſent l'étranger, & ne lui offrent

Digitized by Google

rien qui puiſſe l'éblouir & l'attirer. Difficilement les cantons verront-ils troubler leur union & leur paix, s'ils ne les troublent eux-mêmes. Sans troupes ſoudoyées, ſans places fortes, ils n'ont pas à craindre les ſurpriſes & les invaſions. Ne fuſſent-ils que ſous la ſauve-garde de la nature, elle a ſi bien pris le ſoin de les protéger, qu'ils peuvent à cet égard s'épargner les inquiétudes, les travaux & les dépenſes. L'union des Suiſſes, quelque foible qu'elle puiſſe être, n'a donc pas à craindre que des mains étrangeres viennent la rompre. Le lien qui attache le plus étroitement les uns aux autres les membres du Corps Helvétique, eſt l'amour de la liberté.

Jamais les cantons Suiſſes n'ont eu des troupes réglées; ils ne ſeroient pas la plupart aſſez riches pour les ſoudoyer. Les guerres qu'ils ſoutinrent avec tant de gloire contre la maiſon d'Autriche, ils les firent toutes avec leurs milices. Chaque canton fourniſſoit la ſienne, & l'entretenoit durant tout le tems qu'elle étoit ſous les armes, & la congédioit après la campagne. Leur bravoure, leur expérience, leurs ſuccès les rendirent célebres; & les Suiſſes paſſerent bientôt pour les meilleurs ſoldats de l'Europe. On les accuſe d'avoir beaucoup perdu de leur ancienne valeur; mais les perſonnes qui donnent le plus hardiment dans cette opinion, ſeroient fort embarraſſées d'en ſoutenir la preuve. Les milices des cantons ne ſont pas des recrues levées à la

Digitized by Google

hâte, & qui ne ſauroient faire de bons ſoldats; elles paſſent avec raiſon pour être bien diſciplinées, & l'on a le plus grand ſoin de les tenir en bon ordre.

Tout citoyen, depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante, eſt enrôlé; il a ſes armes & ſon uniforme. Des commiſſaires d'armes viſitent chaque année les différentes communautés, & ont ſoin que les troupes faſſent l'exercice les dimanches & les fêtes, après le ſervice divin. A des jours marqués, on fait tirer le peuple à un but avec des mouſquets, pour lui apprendre à bien viſer. Les canonniers, les bombardiers, ſont auſſi exercés tous les ans pendant l'eſpace d'un mois. La milice ſe tient toujours prête à marcher, & en cas d'alarme, elle eſt bientôt aſſemblée. De diſtance en diſtance, il y a ſur les hauteurs, des piles de bois ſec & des monceaux de foin; les unes pour faire un grand feu pendant la nuit, les autres pour donner une grande fumée durant le jour. S'il arrivoit quelqu'irruption, ou que des troupes fuſſent en marche près de la Suiſſe, les ſentinelles mettroient le feu aux ſignaux, & toute la milice ſeroit en armes. En la voyant, vous la prendriez pour une armée cantonnée.

Un uſage reçu parmi les jeunes gens, eſt d'aller ſervir trois ou quatre ans dans les troupes de la nation qui ſont à la ſolde de l'étranger : ce terme expiré, les capitaines ſont obligés de leur donner congé, ou de leur permettre

Digitized by Google

de retourner dans leur patrie. Par ce moyen, la plupart des fermiers & des laboureurs ne ſont point neufs dans le ſervice militaire ; & le tiers des troupes Suiſſes eſt aſſez inſtruit pour former & diſcipliner les nouveaux ſoldats. On ne ſait pas au juſte à quel nombre d'hommes ſe monte la milice du Corps Helvétique ; mais on aſſure qu'elle ſuffiroit pour défendre la Suiſſe contre toutes les forces réunies de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la confédération peut en moins de vingt-quatre heures mettre ſur pied plus de trois cents mille hommes. Sur la fin de la campagne de 1743, le prince Charles de Lorraine, qui ſe trouvoit dans le Briſgaw, à la tête de ſoixante mille Autrichiens, alarma les Suiſſes. Dans la crainte que ce général ne voulût pénétrer en Franche-Comté par le canton de Basle, la diete générale du Corps Helvétique prit la réſolution de s'oppoſer à l'entrée des troupes étrangeres en Suiſſe, & régla que ſa milice marcheroit dans l'ordre ſuivant. Au premier ſignal, une armée de 12500 hommes devoit aller au-devant de ce général ; un autre ſignal faiſoit ébranler une armée plus forte du double ; en donnant un troiſieme ſignal, cinquante mille hommes ſuivoient les armées précédentes ; enfin, ſi l'on étoit obligé d'en venir à un tocſin général, une armée formidable de 175000 hommes ſe mettoit en campagne, & ſe joignoit aux trois autres, ce qui faiſoit en tout 262500 hommes,

Digitized by Google

avec cent quarante-sept canons de divers calibres, & soixante-dix pieces de campagne. Ce fait seul prouve évidemment qu'il est impossible d'attaquer chez eux les Suisses, & d'en triompher: pourvu qu'ils ne se divisent pas, ils sont invincibles.

Tranquille & pleinement rassuré sur tout ce qui l'environne, le Corps Helvétique ne doit porter son attention qu'au-dedans. S'il prévient les divisions intestines, s'il empêche que ses membres s'arment les uns contre les autres, & le déchirent, s'il maintient parmi eux l'ordre, la paix, l'union, il verra sans épouvante les révolutions des siecles. Quelques-uns pensent que les Suisses ont mal fait d'admettre à leur alliance le comté de Neuchatel, l'évêché de Basle & l'abbé de Saint-Gal; mais ils ont tort, cette condescendance ne peut jamais leur devenir funeste. La crainte que d'autres témoignent à la vue des pensionnaires que certaines puissances soudoient en assez grand nombre dans les divers cantons, ne me paroît pas plus fondée. Si l'abus de l'or adroitement répandu pouvoit avoir des suites, le Corps Helvétique, qui ne l'ignore pas, l'auroit bientôt déraciné. Fût-ce là un mal réel, il le regarde comme bien léger; s'il ne l'approuve pas ouvertement, il le tolere à cause du bien qu'il produit. Le pays est pauvre, & il ne sauroit avoir de commerce plus sûr & plus lucratif. Il ne donne rien pour avoir beaucoup; il échange de vaines promesses faites

Digitized by Google

par quelques particuliers, des lueurs d'eſpérance données par de ſimples ſujets, contre des ſommes conſidérables d'argent que des nations riches verſent annuellement dans les mains des hommes avides, ſi l'on veut, mais qui les font circuler dans l'état. Raſſuré ſur la conduite de ceux qui ſe mettent ainſi aux gages des puiſſances étrangeres, il les laiſſe jouir d'un bénéfice dont le produit répond à leurs deſirs. D'ailleurs ces penſionnaires peuvent-ils avoir une grande influence dans les délibérations publiques, quand ils ſe trouvent mêlés avec le reſte de la nation? Affronteroient-ils audacieuſement le péril & la honte de s'oppoſer par des voies illégitimes aux vues des bons patriotes, & du plus grand nombre de citoyens? Non, ni les penſionnaires, ni la nation n'ont des vues & des intentions coupables. Ceux-là ne s'engagent à ſervir celles-ci, que pour des projets, des traités, des liaiſons, où les deux partis trouvent également leur compte; & ſi l'une ne gagne pas, du moins elle ne perd pas en ſe rendant utile à l'autre. Jamais les puiſſances étrangeres, ſi l'on ne ſuppoſe une politique aveugle ou mal-adroite, ne mettront en jeu leur argent, quand elles voudront nuire à la Suiſſe, & lui tendre des pieges.

L'inégalité de force & de puiſſance, la différence dans la maniere de ſe gouverner, la richeſſe d'un côté, & la pauvreté de l'autre; des républiques fieres de poſſéder de vaſtes domaines, & qui ſe lient à des républiques

Digitized by Google

ſans territoire, non dans la vue de les faire marcher leurs égales, mais dans la flatteuſe perſuaſion, ce ſemble, de les gouverner: voilà, ſelon bien des perſonnes, des cauſes prochaines de deſtruction, par les haines, les jalouſies & les diviſions qu'elles enfantent. Mais on leur répond que ces cauſes exiſtent depuis trois ſiecles, & que les Suiſſes n'ont pas encore vu naître l'effet dont elles ſemblent les menacer.

Si nous pouvions nous faire entendre aux Suiſſes, à cette brave & reſpectable nation, nous leur dirions avec une noble hardieſſe & toute l'affection du zele: ouvrez enfin les yeux, & apprenez à vous alarmer; vous avez dégénéré de l'antique ſimplicité de vos peres, quoique vous nous faſſiez admirer & que vous retraciez dans vos exploits leur valeur & leur intrépidité. Vos mœurs s'alterent, votre maniere de vivre n'eſt plus celle des premiers fondateurs de vos républiques; vos liaiſons avec des peuples voiſins vous deviennent de jour en jour plus funeſtes: vous allez vous dépouiller chez eux de la plupart de vos vertus, & vous en rapportez leurs vices. Le luxe a forcé vos barrieres & pénétré dans vos montagnes; comment pourrez-vous l'allier avec votre médiocrité? Je nomme ici des ennemis redoutables, mais je n'ai pas encore déſigné celui que vous avez le plus à craindre, & dont vous n'avez que trop autrefois éprouvé les fureurs. La religion. L'unité de croyance entraînoit

Digitized by Google

avec elle l'uniformité de ſentiment, vous couvriez par cette union les défauts inhérens à la forme de vos gouvernemens particuliers; une nouvelle doctrine vous diviſa; vous vous égorgeâtes pour établir de nouveaux ſyſtêmes, & vous ne vous aimez plus.

La réforme donna naiſſance à une multitude d'opinions ſingulieres qui, détruites par d'autres opinions, firent d'une partie de la Suiſſe un théatre enſanglanté. Les gouvernemens vivement alarmés ſe donnerent de grands mouvemens pour arrêter les progrès du mal. Dans les cantons réformés on ne ſouffrit plus que les ſectateurs de la premiere doctrine, & l'on fit ſortir les partiſans des dogmes plus nouveaux: pour conſerver le tronc, on coupa les branches. Le canton de Berne en eſt même venu de nos jours à des partis violens pour exterminer dans ſon diſtrict les piétiſtes, les anabaptiſtes. Les derniers furent les plus maltraités, parce qu'ils firent craindre un bouleverſement général. Leur doctrine ne s'accommodoit pas avec les principes du gouvernement. Des payſans refuſerent le ſervice, ſous prétexte qu'il ne s'accordoit pas avec la premiere regle de conduite, leur conſcience. On leur avoit appris que le port des armes eſt illégitime, même pour la défenſe de la patrie; qu'il ne faut point reconnoître l'autorité des magiſtrats, & qu'on ne doit pas prêter au ſouverain le ſerment de fidélité. Les fauteurs de ces maximes

Digitized by Google

furent bannis du canton ; on mit à prix la tête de quelques-uns d'entr'eux. On déclara que les proscrits qui ne garderoient pas leur ban, & qui, après un tems marqué, reparoîtroient dans le pays, seroient punis de mort. La plupart se conformerent au dispositif de la loi. Plusieurs oserent se montrer de nouveau sur la scene, qui fut bientôt teinte de sang. Le gouvernement fit exécuter tous ceux qui tomberent entre ses mains. Cependant, comme les exilés étoient remplacés tous les jours par de nouveaux prédicateurs, le souverain se lassa d'exercer des cruautés contre ceux qui abandonnoient une erreur pour en embrasser une autre ; il engagea les uns à se retirer de leur gré dans quelqu'autre pays, & força les autres à sortir des états de la république. Le plus grand nombre alla chercher & trouva un asyle en Hollande. J'omets les réflexions qu'une pareille conduite fait naître.

Il me suffit de dire que le Corps Helvétique, en donnant trop d'attention à des discussions théologiques, s'est fait les plus grands maux. Les révolutions qu'elles ont opérées, ont aliéné les cantons & les ont déterminés plusieurs fois à se faire la guerre. Le sang qu'ils ont versé, n'a pas éteint leurs haines ; elles peuvent se réveiller. Que les Suisses s'observent donc. Puissans, respectés de leurs voisins, aimés & alliés des puissances de l'Europe, leurs malheurs ne peuvent venir d'une cause étrangere. Si le

Digitized by Google

Corps Helvétique couvre jamais de ſes débris la terre qui l'a formé, il aura été lui ſeul l'inſtrument de ſa deſtruction.

Les talens & la ſcience croiſſent, ſi je puis ainſi dire, dans tous les pays & dans tous les climats, lorſque le germe n'en eſt pas étouffé par le ſouffle brûlant du deſpotiſme. Les montagnes qui reſſerrent les Suiſſes, & paroiſſent avoir été placées par la nature pour rendre l'eſprit de leurs habitans toujours brut & ſauvage, ne les ont point empêchés de cultiver la littérature. La Suiſſe n'eſt pas ſeulement le pays du génie, il l'eſt encore de l'érudition. Jean Bauhin a les titres les plus inconteſtables pour être claſſé parmi les écrivains diſtingués. Son Hiſtoire des plantes eſt un ouvrage profond, rempli de connoiſſances réfléchies & bien digérées. Elle a été d'une très-grande reſſource au célebre Tournefort & aux autres qui ont écrit après Bauhin ſur le même ſujet. Gaſpard ſon frere, digne de marcher ſur ſes pas, eſt auteur du Prodome du théatre botanique & des Inſtitutions anatomiques.

Outre la ſcience des langues, Biblander avoit un eſprit ſyſtématique, qui lui faiſoit approfondir ce qu'elles ont de plus caché. Son livre du rapport commun qu'il y a entre toutes les langues & les lettres en uſage dans le monde, frappe par la découverte des analogies & la juſteſſe du raiſonnement. Les étincelles de vérité, ſorties de cet eſſai utile, ont fait faire des efforts

Digitized by Google

à une foule de ſavans, pour en trouver le flambeau. Kircher, Hutter, Schulem, Becker, Borrich, Poſtel, Beſold, Bochard, Brouſſin, & tant d'autres, ont travaillé d'après le deſſin & les vues de Bibliander, en cherchant dans l'origine des langues les expreſſions communes à toutes les nations & fondées ſur la nature (*a*). Conrad Geſner, diſciple de Bibliander, s'eſt également exercé ſur cette matiere : ſon Mithridate, ou traité de la différence des langues, ne le cede en rien à l'ouvrage de ſon maître. Il a fait une Bibliotheque univerſelle & des Pandectes, dans leſquelles il parle & des livres & des auteurs ; genre d'ouvrage inconnu avant lui, & qui fut dans ſa naiſſance très-favorablement accueilli. Ces deux productions demandoient trop de lumieres, de philoſophie & de goût, pour que leur auteur évitât toujours de donner contre les écueils de l'erreur ou de l'ignorance. Malgré leur imperfection, elles lui ont mérité de grands éloges. Geſner joignoit aux talens, des mœurs honnêtes & une vertu rigide, qui lui firent employer ſa plume à dépouiller les anciens auteurs de leurs tableaux licencieux. On a de lui un Martial, qu'on peut mettre entre les mains de la jeuneſſe. Mais ce qui met ſon nom au-deſſus du ravage des ſie-

(*a*) M. le préſident de Broſſe a fait un bon ouvrage ſur cette matiere. Je parlerai bientôt de M. Court de Gebelin, de Lauſanne, qui a également travaillé ſur le même objet.

cles,

Digitized by Google

cles, c'eſt ſon hiſtoire des animaux, qui lui donne une place proche d'Ariſtote. La réputation que Geſner s'étoit acquiſe dans l'hiſtoire naturelle, le fit appeller à juſte titre le Pline de l'Allemagne. Simler & Fris, qui ont tantôt abrégé & tantôt augmenté ſa bibliotheque, ont bien ſaiſi ſa marche méthodique; le ſecond a néanmoins travaillé avec plus de ſuccès que le premier. Paracelſe, malgré les rêves de ſon imagination déréglée, malgré ſon ſtyle découſu, ſautillant, énigmatique, ſera connu tant que la médecine ſubſiſtera. Un des plus grands pas qu'on puiſſe avoir fait faire à cette ſcience, eſt d'avoir appliqué la chymie aux remedes, comme Paracelſe s'en eſt ſervi le premier.

Egide Tſchoudi s'eſt livré au pénible travail de fouiller dans des archives pour débrouiller le chaos de certains points de l'hiſtoire, & en appuyer la certitude ſur des relations manuſcrites & des actes authentiques; d'autant plus louable qu'il étoit d'une ancienne maiſon, & occupoit dans la république les plus brillans emplois. M. de Tſchoudi, connu par des poéſies agréables & quelques ouvrages de (*a*) bo-

(*a*) Il a fait un extrait traduit de l'anglois, d'un traité concernant les arbres réſineux coniferes, qu'il a augmenté de notes, obſervations, expériences particulieres. On trouve de lui dans le quatrieme volume du ſupplément de l'Encyclopédie, un mémoire imprimé ſéparément, ſur la tranſplantation, la naturaliſation & le

tanique, eſt de cette famille. Les différentes hiſtoires & les antiquités de la Suiſſe par Guilleman ont garanti de l'oubli le nom de leur auteur. Sage, ſimple, clair, méthodique & vrai, il a les rares qualités d'un bon hiſtorien. Schilling fut le témoin oculaire des faits qu'il raconte. La foi qu'on doit ajouter à ſon Hiſtoire de la guerre des Suiſſes contre le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, y donne un grand prix : ſon ouvrage a été gardé au greffe de Berne juſqu'en 1743, qu'on l'a livré au grand jour de l'impreſſion.

Théodore Zwinger a continué d'une maniere digne d'éloges le Théatre de la vie humaine, que Lycoſthene avoit commencé. Cette famille eſt illuſtre dans l'empire des ſciences. Jacques, les deux autres Théodore-Jean & Jean-Rodolphe Zwinger, s'y ſont rendus célebres. Suicer ſavoit très-bien les langues anciennes ; ſon Tréſor eccléſiaſtique des peres grecs & preſque toutes ſes autres productions en ſont une preuve complete. Le célebre cardinal du Perron, qui joignoit à la ſubtilité du ſophiſme la profondeur du raiſonnement & la variété des lumieres, étoit du canton de Berne. L'abrégé que Schweitzer a donné de l'hiſtoire Helvétique, eſt écrit avec

perfectionnement des végétaux. Ces deux ouvrages ſont honneur à M. de Tſchoudi, par la bonté, l'application, le développement des principes, par la juſteſſe des conſéquences, par la ſolidité des idées & la clarté du ſtyle.

Digitized by Google

la préciſion qui rend ce genre peut-être plus difficile que celui des grandes hiſtoires. On trouve à la tête de la grammaire grecque de Démétrius Chalcondyle, une préface de Wolmar, qui ſeule ſeroit capable de lui donner une place parmi les ſavans les plus diſtingués. Il a encore commenté quelques livres de l'Iliade d'Homere. Des ouvrages de Stukius, il en eſt un qui mérite une attention principale, c'eſt ſon Traité des feſtins des anciens, compoſé de faits intéreſſans, de choſes auſſi agréables qu'utiles. Milichius, qui mourut victime d'une trop grande application à l'étude, avoit acquis un amas peu commun de connoiſſances, dont il a fait uſage dans des commentaires ſur Pline le naturaliſte, des diſcours ſur les vies d'Hypocrate, de Galien, d'Avicene, des traités de médecine, &c. Hottinger, diſciple de Golius, ne ſe rendit pas moins eſtimable que ſon maître, par ſa connoiſſance des langues orientales.

Glaréan avoit une ſcience fort étendue & une judicieuſe critique. Il a commenté Tite-Live, Salluſte, & donné une chronologie de Denis d'Halicarnaſſe. Le Pédagogue de Freigius n'eſt pas ſans mérite, quoiqu'il y regne une trop grande préciſion, une maigreur, ſi je puis ainſi dire, d'idées & une ſéchereſſe de ſtyle. Goldaſt a réuni le titre de juriſconſulte à celui de littérateur. Son ouvrage intitulé, *Sibylla Francica*, renferme des pieces recherchées & curieuſes. Les connoiſſances univerſelles & les ſuccès mul-

Digitized by Google

tipliés de Vadian, lui firent donner une couronne de lauriers dont on ne devroit orner que la tête des grands hommes : lorsque la cabale, entraînant les suffrages de la multitude, dispense cette gloire, la postérité indignée la flétrit, & met à leur place les hommes qu'on a peu élevés durant leur vie. Jean-Rodolphe & Jean-Jacques Wetstein ont été profonds dans les langues mortes. Le premier a tiré de manuscrits grecs sur lesquels personne n'avoit encore travaillé, la lettre à Africanus concernant l'histoire de Susanne, & a ajouté des notes au dialogue d'Origene contre les Marcionites. Le second a rassemblé toutes les variantes manuscrites du nouveau Testament. Cholin, aussi versé dans les mêmes sciences, a donné des traductions latines d'ouvrages grecs, & a travaillé à la célebre Bible de Zurich. Jean-Henri & Jean-Baptiste Ott ont été de savans antiquaires.

Parmi les Plater, médecins célebres, nous distinguerons Félix Plater, qui, à l'étude profonde de sa profession sur laquelle il a fait imprimer plusieurs écrits, joignoit une connoissance étendue de la botanique, de la méchanique, des métaux & de la musique.

Les dissertations de Pierre Werenfels renferment beaucoup d'érudition. Samuel Werenfels son fils est un de ceux qui ont le plus honoré la Suisse ; son traité, *De logomachiis* (*a*) *eru-*

(*a*) Ce terme est dérivé des deux mots grecs λογος & μαχη, qui signifient dispute de mots.

Digitized by Google

ditorum, prouve qu'avec une littérature variée & profonde, il a eu le talent de bien écrire & de se modeler sur le ton des anciens. Son style est pur, coulant, nombreux, périodique; les tours de phrase calqués sur ceux de Cicéron, l'expression choisie & agréable. La lecture de cet ouvrage devient de jour en jour plus nécessaire aux gens de lettres, dont les disputes passionnées ne roulent, pour la plupart, que sur des choses frivoles. Sa dissertation (*a*) sur le style empoulé, est d'un homme de goût, & peut être jointe au Traité du sublime de Longin. Parmi le grand nombre des œuvres de Gurtler, il n'en est aucune qui soit médiocre; mais ses origines du monde sont au-dessus de toutes les autres, & il n'y a pas d'écrits d'une science plus vaste.

Clauser seroit un excellent traducteur, s'il n'avoit pas travaillé la faux à la main, & qu'il ne se fût pas donné la liberté de couper, de retrancher aux ouvrages. Sa meilleure traduction est celle de l'histoire des Turcs par Léonic Chalcondyle, laquelle fait très-bien connoître la nation Ottomane, depuis 1300 jusqu'en 1463.

Constant a donné de bonnes notes sur Florus, sur les offices de Cicéron, sur les colloques d'Erasme, sans parler de son Abrégé de politique, de son Traité de morale, de ses Dif-

(*a*) *De meteoris orationis*; elle est à la suite de son traité des logomachies.

Digitized by Google

ſertations, qui ſont des productions eſtimées. La Logique de Crouſas eſt l'ouvrage d'un eſprit juſte ; ſon Traité du beau, quoiqu'il ſoit ſéchement écrit, & qu'il ait été effacé par celui d'un bel eſprit philoſophe, le célebre pere André, jéſuite, renferme des regles ſûres, des principes dictés par le bon goût & la ſaine raiſon. Son Traité de l'éducation des enfans eſt utile. Ses divers examens annoncent une conception pénétrante & un ſolide jugement.

Loys de Chéſaux, dès qu'il fut ſorti de l'enfance, devint un bon phyſicien : ſes Elémens de coſmographie & d'aſtronomie, faits pour un jeune ſeigneur, ont le mérite que ces ſortes d'ouvrages comportent, celui de la préciſion, de la méthode, & d'être à la portée de tout le monde. Ses lumieres, loin d'être bornées à cette partie, ont embraſſé la plupart des ſciences.

Herman a écrit ſur les mathématiques de maniere à ſe rendre digne de l'honneur que l'académie des ſciences de Paris lui avoit fait de l'aſſocier à elle. Vicquefort s'eſt exercé ſur pluſieurs matieres : la lecture de ſon livre qui porte pour titre, *l'Ambaſſadeur & ſes fonctions*, ne peut être trop conſeillée à ceux qui ſe deſtinent pour cette carriere. Geinoz, coopérateur du premier de nos journaux, celui des ſavans, a fourni à l'académie des inſcriptions & belles-lettres, dont il étoit membre, des diſſertations inſtructives & qui demandoient ſur-tout des connoiſſances étendues dans l'hiſtoire ancienne. Il tra-

Digitized by Google

vailloit à une édition d'Hérodote, lorsque la mort l'enleva à la littérature.

Les Scheuchzer se sont fait un nom dans les antiquités & l'histoire naturelle. La Physique sacrée de Jean-Jacques Scheuchzer est une production savante & très-connue. Jean-Gaspard son fils a donné en anglois une bonne traduction de l'histoire curieuse du Japon par Kempfer. Surbeck, de l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris, a laissé en manuscrit une Histoire métallique des empereurs, depuis Jules-César jusqu'au grand Constantin. Les dissertations & les harangues d'Iselin l'ont mis au rang des hommes les plus profonds de ce siecle; il étoit de la même académie. Muralt s'étoit tellement acquis l'estime de sa nation, qu'on lui attribua les poésies de Haller lorsqu'elles parurent. En parlant des lettres de cet auteur sur les Anglois & les François, l'abbé des Fontaines, ce critique si avare d'éloges & si porté à déprimer les talens, lui donne le nom de *Suisse à tête pensante.*

La *Tempe Helvetica* renferme plusieurs mémoires d'Altmann; profondément versé dans la langue grecque dont il étoit professeur à Berne, il a encore donné des ouvrages philologiques sur le grec du nouveau Testament.

La nature avoit doué Jacques Bernoulli des talens les plus rares pour les mathématiques. Habile astronome dans son système des cometes adopté par Cassini; excellent physicien dans sa

Digitized by Google

dissertation sur la pesanteur de l'air ou sur celle de l'éther, à laquelle il attribue la dureté des corps, comme Mallebranche, dont il ignoroit l'opinion; profond algébriste, par son traité de l'arithmétique des infinis; grand géometre, par la méthode du calcul différentiel de Leibnitz, qu'il découvrit avec Jean Bernoulli son frere; également célebre géometre (*a*), par l'édition qu'il a publiée de la géométrie de Descartes, par son *Ars conjectandi*, dans lequel il réduit au calcul les degrés de vraisemblance ou de certitude conjecturale qu'on peut donner aux événemens du hasard; personne n'a plus de gloire que lui dans cette carriere. Comme Archimede fit graver sur son tombeau la proportion de la sphere au cylindre circonscrit, découverte qu'il avoit faite; de même Bernoulli voulut qu'on mît sur le sien une ligne courbe spirale de son invention, avec ces mots, *Eadem mutata resurgo* (*b*).

Si la mort n'eût enlevé, presqu'à la fleur de l'âge, Nicolas Bernoulli son neveu, il se seroit fait une brillante réputation, comme on a tout lieu de le conjecturer par quelques-unes de ses pieces qu'on trouve dans les Actes de Leipsick, & ceux de l'université de Pétersbourg. M. Daniel Bernoulli soutient la gloire de son nom. Quatre prix qu'il a remportés à l'académie des

(*a*) Ses ouvrages sont imprimés en quatre vol. *in*-4°.

(*b*) Il faisoit allusion à l'espérance des chrétiens, que les propriétés de cette courbe semblent représenter.

Digitized by Google

ſciences de Paris, pluſieurs diſſertations & autres ouvrages, ſur-tout ſon Traité des forces & mouvemens des fluides, & celui pour les aſtronomes, l'ont rendu un des plus grands mathématiciens de ce ſiecle. Il a eu l'avantage de ſe montrer en 1734, l'égal de ſon pere Jean Bernoulli, en partageant un prix avec lui. M. Jean Bernoulli ſon frere, profeſſeur d'éloquence, a été couronné trois fois à la même académie.

La maiſon de Zurlauben eſt recommandable par ſes talens pour les ſciences. L'académicien actuel qui porte ce nom (*a*), eſt autant eſtimable par ſon eſprit & ſes lumieres, que par le bon uſage qu'il en a fait. Un an avant ſa réception à l'académie qui l'a mis au nombre de ſes aſſociés, il reçut des mains de cette ſavante compagnie un laurier pour récompenſe de ſa ſupériorité ſur ceux qui étoient entrés avec lui dans la lice. Depuis il a ramaſſé en un corps d'hiſtoire les traits de courage de ſes compatriotes au ſervice de France, fait connoître la légiſlation militaire de ſa nation, & publié pluſieurs ouvrages propres à former l'officier. Il a donné une bonne traduction du traité d'Oſmander ſur le devoir & les vertus d'un général d'armée, dont nous n'avions qu'une mauvaiſe verſion françoiſe. Son amour patriotique l'a engagé à tracer

(*a*) Monſieur le baron de Zurlauben, capitaine au régiment des Gardes Suiſſes, de l'académie des inſcriptions & belles lettres de Paris.

Digitized by Google

la vie de Guillaume Tell, le ſauveur de ſon pays.

Perſonne n'a réuni plus de genres à la fois que Haller; ſon génie propre à toutes les ſciences, s'eſt porté vers la poéſie, la politique, la littérature, & toutes les branches de la médecine. Ses vers ſont pleins de cet enthouſiaſme lyrique qui, ſelon le langage d'Horace, conſtitue ſeul le poëte. Ce ne ſont que des traits de feu, des éclairs, des tranſports impétueux qui enlevent. La ſublimité des idées, la pompe des expreſſions, la fierté des tableaux, le mettent à la hauteur du ſujet dans ſon ode ſur les Alpes. Quelle vigueur, quelle nobleſſe de pinceau, lorſqu'il repréſente la plus noble partie de notre être, deſtinée à régner ſur la mort & à ſurvivre aux débris des ſiecles! C'eſt la profondeur du raiſonnement relevée par les charmes de la plus belle poéſie. Tout devient ſenſible, tout attendrit ſous ſa plume. L'ame s'épanche, la raiſon prouve, l'imagination ſe joue autour des ſentimens & des penſées, & les couronne de fleurs; le génie répand ſes feux & donne la vie à l'enſemble. Quel champ s'ouvre devant moi, lorſque je fixe mes regards ſur le nombre de ſes ouvrages d'anatomie, de chymie, de botanique, d'hiſtoire naturelle, de phyſique, de religion! Que de connoiſſances, que de juſteſſe, que de méthode, que de clarté! Comme la nature ſe développe devant lui! Il en décrit les formes, il en montre les opérations cachées, il en éclaircit les myſteres. Ses productions politiques partent

Digitized by Google

d'un cœur bienfaisant, vertueux, patriotique ; celles sur la religion prouvent qu'il l'avoit beaucoup méditée. Qu'il fait beau voir ce génie orné des palmes les plus brillantes de la gloire, parler des dangers de l'esprit & de l'utilité de la modestie, en homme qui a évité les écueils de l'un, & qui a joui des avantages de l'autre !

M. Euler s'est fait connoître en mathématiques à l'âge de vingt-un ans (*a*), par un excellent mémoire inséré dans les *Acta eruditorum* de Leipsick. Depuis ce tems il n'a cessé de travailler sur toutes les branches de cette science avec un succès des plus éclatans. Ses ouvrages sont trop nombreux pour en donner ici une notion détaillée, il nous suffira d'en indiquer deux qui passent pour des chefs-d'œuvres. Le premier est sur le calcul différenciel, & le second sur le calcul intégral. Celui-ci l'emporte encore sur l'autre. Des recherches profondes, des découvertes nouvelles, des observations justes, des raisonnemens clairs & convainquans, des connoissances prodigieuses, en sont la marque caractéristique.

Peintre charmant de la nature, M. Gesner a répandu le plus vif intérêt dans ses poésies : les images agréables, les détails enchanteurs, animent la Mort d'Abel, & réparent l'irrégularité qui peut se trouver dans le plan. Ses idylles respirent le sentiment, c'est là qu'il parle au cœur

(*a*) En 1726.

Digitized by Google

d'un ton naïf, ſimple & touchant. Que de vérité, que de graces dans ſes peintures de la vie champêtre ! L'âge d'or renaît par ſon pinceau. On voudroit devenir berger & n'habiter que les campagnes. Les feuillages, qui ſont tout l'ornement d'une cabane, il les fait préférer aux lambris des plus ſuperbes palais ; un gazon de verdure vaut plus qu'un trône par la maniere dont il le repréſente. Regardez ſur l'herbe tendre ces deux amans ſe jurant une éternelle fidélité par des ſoupirs qui ſortent d'un cœur brûlant des feux les plus purs. Vous voyez l'amour ſous les attraits de l'eſtime ; la vertu le conſacre & l'ennoblit ; ce ne ſont pas des fougues qui tranſportent l'ame hors d'elle-même, en troublent le repos & la paix ; c'eſt une douce pente qui conduit au bonheur par la route du plaiſir légitime. Par-tout on trouve des tableaux ſéduiſans par la magie des couleurs.

M. Geſner (*a*), chanoine de Zurich, ſait allier les qualités du cœur aux connoiſſances les plus vaſtes. C'eſt à lui que Haller devoit preſque toute ſa gloire en botanique, je veux dire, la plus grande partie de ſes lumieres & de ſes ouvrages même. M. Geſner lui prêta ſes manuſcrits ; Haller en fit uſage, du conſentement de l'auteur qui eut la grandeur d'ame de les lui ſacrifier, ſans vouloir que ſon nom fût mis à

(*a*) Il eſt de la famille de Conrad Geſner, dont j'ai déjà fait mention.

Digitized by Google

côté du ſien ; héroïſme rare & peut-être unique parmi les ſavans à qui la fortune a procuré une honnête aiſance ! Qu'il en coûte de faire taire les murmures de l'amour-propre, juſqu'à renoncer à des travaux dont l'érudition & l'utilité attirent l'applaudiſſement des nations & aſſurent l'eſtime des ſiecles ! M. Geſner a beaucoup contribué à l'établiſſement de la ſociété de phyſique de Zurich ; il va faire imprimer pluſieurs ouvrages de botanique, vraiment profonds, remplis d'obſervations, animés de cet eſprit de recherches, ſans lequel un ouvrage ſemblable n'eſt qu'une copie répétée de ce qu'on trouve par-tout, manque d'intérêt & languit.

L'académie des inſcriptions & belles-lettres de Paris a donné à M. Schmit ſa couronne quatre fois conſécutives. Des connoiſſances très-étendues de la mythologie & de l'hiſtoire ancienne caractériſent ſes diſſertations, que le comte de Caylus a fait traduire en françois. La mort du ſavant antiquaire a privé le public de cet ouvrage.

M. Hirtzel eſt l'auteur du Socrate ruſtique, dans lequel on trouve des vues ſaines & des lumieres concernant un art qu'on ne ſauroit trop approfondir, l'agriculture. Les injuſtes critiques ont beau élever leur voix contre la multitude des écrits économiques que ce ſiecle a produits ; on ne peut diſconvenir que de ces écrits, de ces ſyſtêmes qui ſe ſont même entre-choqués, il ne ſoit ſorti des connoiſſances bienfaiſantes

Digitized by Google

(qu'on me passe le terme) & que la terre ne reçoive à présent une meilleure culture qu'elle n'a jamais reçue. Quand l'ami des hommes, M. de Mirabeau, à qui la traduction françoise (*a*) du Socrate rustique est dédiée, n'auroit produit que ce bien, c'en seroit assez pour consacrer son nom dans nos annales. Mais il en est un entre autres, dont on refuse de jouir, & que la postérité embrassera sans doute avidement. Oui; elle profitera du génie de ce grand homme : car j'appelle grand celui que le courage éleve au-dessus des malheurs les plus sensibles; que l'amere raillerie n'a jamais détourné de sa voie; qui ne compte pour rien les talens que l'amour de la patrie ne dirige point; qui consacre tous ses travaux à la découverte des vérités utiles; un des principaux besoins d'un empire; qui fournit aux rois le plan économique qu'ils doivent exécuter pour rendre heureux leurs sujets; & qui arrache des yeux des peuples le bandeau de l'ignorance pour les éclairer sur ses véritables intérêts.

M. Lavatter a beaucoup d'imagination; mais elle est excessive, & l'a fait donner dans une chimere qui lui a fourni la matiere de quatre volumes *in*-4°; c'est de connoître le caractere de tous les hommes par leurs portraits ou figures. Malgré ce système que nous croyons bi-

(*a*) Elle est faite par M. Frey, Suisse estimable, capitaine au service du roi de France.

Digitized by Google

zarre par ſa trop grande étendue, on ne peut lui refuſer des idées & de la fécondité. Au reſte, ce nom eſt connu depuis long-tems dans les ſciences. Le Traité des ſpectres, & bien d'autres ouvrages de Louis Lavatter l'ont conſervé depuis plus de deux ſiecles.

Breittingger, par ſon Art poétique & le Traité des comparaiſons, & M. Bodmer, par ſes Obſervations critiques ſur les portraits poétiques, & le Traité du merveilleux de la poéſie, ont donné à leur nation une fineſſe de tact, une délicateſſe de goût, qui lui manquoient. Des principes vrais, lumineux, penſés & ſentis, des inductions juſtes, des raiſonnemens convaincans, & tout cela fondu dans beaucoup de connoiſſances de la littérature tant ancienne que moderne, tel eſt le caractere de ces ouvrages. M. Bodmer eſt encore connu par pluſieurs drames. Ce littérateur, âgé de quatre-vingt-deux ans, a conſervé l'aménité, les graces, les ſaillies de ſon eſprit, & ſa converſation ne ſe reſſent point de la peſanteur de ſa vieilleſſe; vrai phénomene que la nature ne préſente que de loin en loin.

La ville de Lauſanne a établi pour M. Tiſſot une chaire de profeſſeur en médecine. Ce ſavant, qui a rendu de ſi grands ſervices à l'humanité, en écrivant pour les gens de lettres, pour le peuple, pour les jeunes gens ou les hommes-enfans dont les paſſions effrénées franchiſſent les bornes de la nature, jouit d'une

Digitized by Google

eſtime univerſelle. Pluſieurs académies, & ſurtout la ſociété économique de Berne, ſe ſont fait un honneur de l'admettre dans leur ſein. Cette derniere compagnie, dont il ſuffit de lire les mémoires pour applaudir à l'étendue de ſes lumieres, à la ſageſſe de ſes vues, à l'utilité de ſes travaux, ne laiſſe échapper aucune occaſion de s'aſſocier les hommes d'un mérite diſtingué. Ces hommes, à leur tour, briguent l'avantage d'être au rang de ſes membres. C'eſt elle qui a adjugé à M. de Mably, pour ſes entretiens de Phocion, & M. le marquis de Beccaria, pour ſon Traité des Délits & des Peines, le prix qu'elle diſtribue annuellement, ſans que ces deux auteurs euſſent aſpiré à cette gloire; exemple, dit judicieuſement M. Paliſſot dans ſes Mémoires Littéraires, que les autres académies devroient imiter.

Le monde primitif, analyſé & comparé avec le monde moderne, par M. Court de Gebelin, eſt un de ces ouvrages qui étonnent par la force de tête & l'étendue des connoiſſances. Ce que les Bibliander, les Geſner, & quelques autres écrivains, dont j'ai parlé, avoient vu en petit, celui-ci l'a apperçu en grand. Les premiers n'ont fait qu'une miniature; M. Court de Gebelin a fait une ſtatue coloſſale, véritablement digne d'attirer les regards de la poſtérité. Ceux-là n'ont jeté que des étincelles; celui-ci préſente des maſſes de lumiere; la nature eſt ſon guide; c'eſt ſur cette baſe inébranla-

ble

Digitized by Google

lable qu'il appuie le monde primitif & le monde moderne, & qu'il en forme un seul édifice. Analyser la langue, l'écriture, les mœurs, le caractere, le génie, les loix, les usages, la religion des peuples sortant du berceau de l'univers, & par le rapprochement de tous ces objets avec le monde moderne, montrer que celui-ci n'est, si je puis ainsi dire, qu'un écoulement de l'autre, regardé comme source primitive, quelle tâche immense, & combien elle est capable d'effrayer l'homme le plus laborieux, le plus érudit, le plus philosophe! M. Court de Gebelin l'a remplie avec beaucoup de succès. Nous ne dissimulons pas qu'il a donné quelquefois dans des conjectures que bien des gens prennent pour des erreurs; mais ces conjectures ne sont que de détail; elles ne dérangent pas l'économie de son système, qui reste toujours vrai & fondé sur les raisons les plus solides, malgré les parties foibles qui peuvent ne pas correspondre à la clef. Ce n'est point par les principes, puisqu'ils sont connus, mais par leur application & leur étendue, par les conséquences prodigieusement variées & se rapportant à un terme unique, celui de la nature, par les détails, en un mot, que l'auteur se montre homme de génie. Son érudition n'est point indigeste, sans ordre, sans méthode, & comme en bloc; elle marche toujours avec l'observation & le raisonnement. Le plan que M. Court de Gebelin a tracé de son ouvrage,

prouve qu'il étoit très en état de l'exécuter ; il eſt clairement expoſé, bien développé, élégamment écrit. On ne peut le lire ſans concevoir pour lui la plus haute eſtime. Des manieres ſimples, un ton ſans prétention, une franchiſe aimable, ajoutent au rare mérite de cet écrivain.

Nous ne conſidérons M. Allamand que ſous le titre de bon phyſicien. Il avoit été diſciple de s'Graveſande. La reconnoiſſance l'a engagé à donner des éditions d'ouvrages de ſon maître, les meilleures de toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent. Heureux les auteurs dont les productions tombent en de pareilles mains !

Si les Suiſſes doivent réclamer une partie de la gloire que pluſieurs étrangers ſe ſont acquiſe, lorſqu'ils ont profeſſé chez eux, celle d'Eraſme des deux Buxtorf, des deux Bertrand, de Barbeyrac, &c. doit rejaillir ſur cette nation.

Il n'eſt pas donné aux hommes de tout embraſſer avec un égal ſuccès : les Suiſſes contens d'exceller dans les ſciences, n'ont point cherché à briller dans les arts libéraux. Ils ont eu cependant quelques perſonnes d'une grande célébrité, Holbein pour la peinture, Stimer & Tourneiſen pour la gravure, &c. &c. C'eſt Keller qui a fondu d'un ſeul jet la ſtatue équeſtre de Louis XIV, qu'on trouve à la place Vendôme de Paris, ouvrage fier, mâle, vigoureux, digne de ſervir de modele à tous les artiſtes.

Les Suiſſes cultivent en certains endroits la

Digitized by Google

méchanique. L'horlogerie eſt aſſez connue chez eux. Il s'y fabrique dans l'année une très-grande quantité de montres & de pendules. On y fait des automates qui le diſputent en perfection à ceux d'Allemagne. Ce ſont là les bornes de leurs talens & de leur goût actuel dans tout ce qui ſort du cercle de la littérature & des ſciences.

Le traité de combourgeoiſie perpétuelle que les Genevois ont fait & renouvellé pluſieurs fois avec les Suiſſes, les incorpore en quelque ſorte dans cette nation; ce ſeroit donc omettre quelque choſe au tableau des lettres, des ſciences & des arts de la Suiſſe, que de ne pas tracer celui de Geneve relativement à cet objet. Le premier écrivain de cette ville qui ſe préſente à mon eſprit, c'eſt Iſaac Caſaubon, à qui Henri IV confia la garde de ſa bibliotheque. Il avoit le jugement ſûr, la critique bonne, la ſcience des langues. Ses commentaires ſur Polybe, Athénée, Théophraſte, & pluſieurs autres auteurs; ſa critique des Annales de Baronius, lui mériterent l'eſtime de toute l'Europe. Méric Caſaubon ſon fils, lui eſt inférieur: ſa maniere d'écrire eſt rude, lourde, inégale, incorrecte; pour ſe le perſuader, il ne faut que lire ſes notes ſur Optat & Diogene Laërce.

Tout ſon mérite littéraire conſiſtoit dans une très-grande érudition; mais cette érudition, quoique négligée, je dirois preſque mépriſée de nos jours, eſt d'un grand prix aux yeux de

ceux qui savent combien il en coûte pour l'acquérir. Ce qui est encore plus glorieux à Méric Casaubon, c'est d'avoir refusé la pension que le tyran Cromwel lui offrit pour écrire l'histoire de son tems. Cet homme de sang vouloit acheter une plume pour la plier à son usurpation, & colorer ses brigandages au tribunal de la postérité, qui venge toujours le bon droit & l'innocence, en dégradant la mémoire de ses injustes persécuteurs. Il trouva dans Casaubon un homme vrai, généreux, sensible, équitable, qui repoussa son offre avec cette noblesse, ce désintéressement sublime, dont les gens de lettres donnent le plus d'exemples : un esprit éclairé fait souvent une grande ame.

Théodore Godefroi a fait plusieurs histoires & d'autres ouvrages, écrits avec jugement & clarté; son cérémonial de France nous paroît être celui qu'on apprécie le plus. Jacques Godefroi a embrassé dans ses pénibles travaux les matieres les plus compliquées du droit; il passe pour un des meilleurs jurisconsultes.

Ezéchiel Spanheim possédoit à un très-haut degré la connoissance des médailles & des antiquités. Outre les excellens ouvrages que nous avons de lui sur cette matiere, il a donné une édition des œuvres de l'empereur Julien, accompagnée d'une préface & de notes qui viennent d'un savant.

Les Turretins sont avantageusement connus; mais nous nous arrêterons à Jean-Alphonse, de

beaucoup supérieur à tous les autres. Un esprit clair, juste & méthodique lui a dicté ses divers écrits, harangues, dissertations, &c.

Daniel le Clerc a composé une Histoire de la médecine, dont font cas les gens de cet état, & il a travaillé à la Bibliotheque anatomique, ainsi qu'à plusieurs autres ouvrages de Manget, son compatriote, un des plus laborieux écrivains que le siecle dernier ait produits. Mayerne, médecin de Henri IV, étoit de Geneve : on n'a recueilli & imprimé ses œuvres qu'au commencement de ce siecle. Jean le Clerc, fils de Daniel, a été un excellent critique. Sa Biblotheque universelle & les suites qu'il en a données, sont un enchaînement d'extraits, tracés avec une intelligence, un ordre, une science, qui l'ont fait mettre dans la classe des meilleurs journalistes. Ce n'étoit pas d'après la table des ouvrages qu'il faisoit ses analyses, mais d'après une lecture réfléchie : on ne le voit pas prêter ses propres idées aux auteurs dont il rend compte ; il les suit pas à pas, il les fait connoître par leur physionomie, il observe, il pese, il discute, il juge : à qui appartenoit mieux qu'à lui de tracer les regles de cette profession aussi difficile qu'utile au maintien du bon goût? C'est ce qu'il a fait dans son *Ars critica*. Non content d'avoir marché avec succès & presque à l'égal de Bayle, dans cette route environnée d'écueils, il a pris la plume pour repousser les

attaques des impies. Son traité de l'incrédulité passé pour être très-bien fait.

Jacques l'Escaille (*a*) eut tant de célébrité par le succès de ses vers hollandois, que l'empereur lui donna la couronne des poëtes. Catherine l'Escaille sa fille, fut mise par ses concitoyens au nombre des muses, & eut le nom de Sapho Hollandoise. A plusieurs petites pieces d'agrément & de légéreté elle a ajouté des ouvrages d'une composition élevée, des tragédies en assez grand nombre. Ce genre est au-dessus des forces du beau sexe, & nous ne connoissons aucune nation qui ait eu la gloire d'avoir renfermé dans son sein des femmes qui y aient excellé. Pour former des caracteres, les différencier, les exprimer sous leurs couleurs naturelles & d'une maniere soutenue, les lier à une seule action, pour nouer une intrigue, filer des situations, amener & faire éclater une catastrophe qui mette le comble à l'intérêt, il faut une imagination forte, une ame qui abonde en sentimens, un pinceau large, vigoureux, flexible, une très-grande étendue de talens, qui ne sont autre chose que l'esprit & la sensibilité.

Burlamaqui est un des auteurs qui ont le mieux fait connoître les droits & les devoirs de l'homme. S'il a profité des lumieres de ceux qui avoient écrit là-dessus avant lui, il a eu sur ces écrivains politiques l'avantage de resserrer ses

(*a*) Le pere & la fille étoient de Geneve, quoiqu'ils aient écrit en hollandois.

Digitized by Google

idées ; & d'écrire avec clarté, précision & méthode.

Les *Principes du droit politique* ne ſont que le commencement d'un ſyſtème beaucoup plus étendu, qu'il avoit formé le deſſein de mettre au jour, & il auroit été bien à deſirer qu'il l'eût rempli. Cet ouvrage, quoiqu'élémentaire, ne laiſſe pas d'être profond : une métaphyſique lumineuſe, une raiſon ſaine, un jugement ſolide, une érudition bien ménagée, & dégagée du vain étalage qu'entraine le pédantiſme ; voilà les qualités que nous y avons reconnues.

L'auteur avoit beaucoup étudié la nature, la conſtitution & l'état de l'homme, & c'eſt de là qu'il déduit ſes regles. Il lui étoit difficile de ſe tenir en garde contre tous les préjugés & contre toutes les erreurs ; auſſi a-t il donné quelquefois dans les uns & dans les autres. Le droit, par exemple, qu'il attribue au peuple de dépoſſéder un ſouverain lorſqu'il abuſe extrêmement de ſon pouvoir, eſt une opinion dangereuſe & inſoutenable, en ce qu'elle ſeroit la ſource de mille révoltes, & qu'elle heurte évidemment la raiſon. Eh ! quel eſt le peuple conſtitué juge dans une cauſe qui eſt la ſienne, & qui en même tems eſt ſi importante ? C'eſt un aſſemblage d'individus pour la plupart ignorans, dévoués à leurs intérêts, pétris de paſſions & de vices. Comment pourroit-il décider avec lumiere & équité du degré de tyrannie néceſſaire pour établir ſon droit ? Ces objections,

Burlamaqui ne les a point passées sous silence; il y a répondu, mais d'une maniere à ne pas en diminuer la force. Un roi méchant est un fléau du ciel, que lui seul peut arrêter ou détruire. C'est aux sujets à le supporter avec courage, jusqu'à ce qu'il vienne, ce tems marqué par les vengeances divines, où le sceptre se brise entre ses mains, où son pouvoir s'évanouit avec lui, & où il ne lui reste que le chagrin dévorant d'avoir fait un peuple malheureux au préjudice des loix & de ses devoirs.

Nous avons encore trouvé dans l'ouvrage de Burlamaqui quelques erreurs dont la réfutation ne peut pas avoir place en cet endroit. Ajoutez à cela le reproche qu'on peut lui faire d'avoir puisé quelquefois dans les notes que Barbeyrac a mises à sa traduction de Puffendorff, sans avoir eu l'équité de le citer.

Chouet, illustre magistrat de Geneve, a laissé des manuscrits qui, à ce qu'on dit, supporteroient glorieusement la lumiere de l'impression. Les ouvrages de Pictet lui ont fait une réputation à l'épreuve de son tombeau; les protestans sur-tout les estiment beaucoup. Cramer a été l'éditeur des œuvres de Jacques & de Jean Bernoulli, & il a prouvé qu'il en étoit très-digne, par son introduction à la théorie des lignes courbes, qui est d'un bon géometre.

Laissons à chacun ses droits, & renfermons-nous dans nos limites; c'est aux théologiens à raisonner sur les matieres de religion. Je ne

parle ici que de la littérature, & je ne veux considérer que les talens, sans entrer dans des discussions qui ne seroient pas de mon ressort. En envisageant sous cet aspect Jean-Jacques Rousseau, quel vaste champ pour son éloge! Une analyse complete de ses ouvrages nous meneroit infiniment trop loin; je me contenterai de les indiquer avec le jugement qui leur est propre.

Le génie de cet écrivain avoit pris une forte teinture de son caractere, que les malheurs rendirent sombre & singulier. A force de méditer, ou plutôt par bizarrerie, & pour s'attirer encore plus les regards de son siecle, il outrepassa les vérités, & se jeta dans les écarts du paradoxe. Aux premiers pas de sa carriere, il calomnia les sciences qui devoient faire un jour toute sa gloire (*a*). Son discours est comme l'aurore naissante qui annonce un beau jour, il est la marque d'un grand talent; mais c'est un essai: quelques morceaux d'éloquence n'y font que rajeunir un ancien système, qui confond l'abus de la chose avec la chose elle-même.

Ainsi que les vérités, les erreurs se touchent & s'assemblent mutuellement; c'est l'abyme qui invoque l'abyme. Après s'être trompé sur les effets naturels qui doivent découler des sciences,

(*a*) Avant son discours couronné en 1750 par l'académie de Dijon, il fit une dissertation sur la musique moderne, où son génie perçoit déjà; amour des systêmes, profondeur d'idées, vivacité de style.

Rousseau s'éleva contre l'homme social dans son Discours sur l'inégalité. L'ardeur bouillante de son imagination ne lui montra dans la société que déprédations, brigandages, vices horribles; il frappa sur sa base, & osa avancer que la nature nous avoit destinés à vivre isolés comme des sauvages, disons mieux, comme ces animaux qui errent au milieu des déserts pour chercher une pâture à leur férocité. Jamais erreur n'a été soutenue avec autant de force & de séduction. La philosophie & l'éloquence se prêtent la main, & déploient toute leur énergie pour entraîner les esprits.

Rousseau a également combattu notre musique avec tout le prestige du sophisme; mais on nous a assuré qu'il avoit abandonné son opinion, après avoir entendu une des pieces de M. Gluk.

Notre philosophe profond & sublime avoit représenté Jupiter tonnant; il voulut exprimer les trois graces. Son Devin du village est un tableau champêtre, où toute la simplicité de Théocrite est unie à la délicatesse de Moschus. Un goût exquis, une naïveté charmante, un vif intérêt, sont répandus sur l'ouvrage fait pour être chanté dans tous les tems. L'accord merveilleux des paroles avec la musique composée par Rousseau lui-même, forme un ensemble qu'on ne trouve peut-être pas ailleurs.

Sa nouvelle Héloïse a le défaut de presque tous nos romans, celui de l'invraisemblance,

d'une mauvaise intrigue, & des longueurs qui divisent ou arrêtent l'action; mais toutes ces taches disparoissent devant les beautés qu'on y remarque. C'est là que Rousseau a écrit avec son ame, qu'il inspire tout ce qu'il sent lui-même, qu'il subjugue, maîtrise & peint les passions avec un feu qui embrase. Il agite, il calme, il désespere, il charme tour-à-tour. Des sirs, transports, enthousiasme, vengeance, fureur, héroïsme, tous ces sentimens passent dans le cœur du lecteur, & lui font éprouver des situations tantôt agréables, & tantôt déchirantes: telle est la force impérieuse du génie, que rien ne peut lui résister.

Son Emile est appuyé sur un système excellent dans certaines parties, & chimérique dans d'autres, de sorte que l'exécution n'est pas possible en totalité. Cet ouvrage surprend par la fierté des traits, la hardiesse du pinceau, la beauté du coloris, par la fougue & les élans de l'imagination, la singularité & la force des idées, par les erreurs de tout genre & les vérités de détail qui y sont comme répandues à pleines mains. L'Emile de Rousseau a opéré dans notre éducation physique cet heureux changement qui doit le faire mettre au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Plusieurs personnes regardent Emile comme son chef-d'œuvre; mais nous ne pensons pas de même, & nous préférons le Contrat social, que nous croyons être un des plus beaux monu-

Digitized by Google

mens de l'esprit humain, éloignés néanmoins d'adopter tout ce qui s'y trouve. Il y a dans Emile plus d'éloquence (elle naît du fond du sujet); mais dans le Contrat social, plus de raisons, de vigueur, de nerf, d'efforts de tête, de vérités, d'ordre & d'ensemble. Le Contrat social est l'extrait (a) d'un ouvrage plus étendu, que Rousseau abandonna pour n'avoir pas bien mesuré ses forces. Hélas! que nom auroient-nous donné à cet ouvrage, s'il eût été achevé?

On reconnoît la touche de Rousseau dans l'Economie politique, la Paix perpétuelle, & toutes ses pièces fugitives. Le style des Lettres de la montagne nous paroît un peu sec; mais cette aridité vient de la matière. L'amour de la patrie lui dicta cet ouvrage, dont il fut délicieusement récompensé par la révolution qu'il excita dans le gouvernement de Geneve.

La physionomie de Rousseau ne tient d'aucune: elle a un caractere d'originalité qui le distingue des autres écrivains. On a dit qu'il avoit beaucoup médité Sénèque (b), & profité de cet ancien: c'est, selon nous, à peu près comme Virgile à l'égard d'Ennius. Sénèque est un bel esprit, qui abonde en bluettes; son style est coupé, maniéré, antithétique, nullement

(a) Voyez la note du tome IV, page 190 d'Emile, édit. d'Amsterdam, année 1762.

(b) Nous ne répétons pas ce qui a été dit mille fois de lui: c'est un bon auteur pour les gens mûrs & d'un goût formé.

varié ; ſa morale, toujours jetée dans le même moule, languit par ſon uniformité ; ſes penſées ſont plus ſubtiles que ſolides, & il ne parle point au cœur.

Rouſſeau au contraire a une imagination forte, d'où jailliſſent ſans ceſſe des éclairs, une vive ſenſibilité, une ame expanſive ; ſon langage eſt celui du ſentiment dont il eſt pénétré. Toujours un, & toujours différent de lui-même. Si quelquefois il paroît avoir l'expreſſion dure, cette expreſſion a la qualité de faire image ; ſi quelquefois il briſe les entraves de la grammaire, c'eſt pour déployer ſon idée avec plus de clarté, & lui donner une plus grande énergie. Son ton eſt flexible, ſa marche aiſée, ſon ſtyle harmonieux & plein de périodes cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Nous avouerons que, comme Sénèque, il préſente ſa penſée ſous trop de jours, qu'il pouſſe la naïveté juſqu'à la familiarité & à la baſſeſſe, & qu'il prend trop à tâche de ſe ſervir de termes peu communs. Montagne eſt l'auteur dont Rouſſeau s'eſt le plus rapproché, & à qui il doit le plus ; mais il n'en a ni les digreſſions perpétuelles, ni l'égoïſme, je dirois encore, ni les folies, ſi elles n'étoient revêtues de graces charmantes & inimitables.

Geneve eſt une des villes de l'Europe qui n'aient pas dégénéré de leur ancienne littérature ; les arts utiles n'y nuiſent pas aux beaux arts. On y eſt preſqu'auſſi avide de lumieres que

de richeſſes, parce qu'on y ſait que les unes ſervent à l'eſprit, comme les autres ſont néceſſaires aux beſoins du corps; qu'il n'y a point de charges qui ſe tranſmettent par ſucceſſion; que le mérite perſonnel fait ſeul percer à travers la foule; que les richeſſes ne ſont pas des moyens d'élévation, & que la nobleſſe n'a aucune prééminence. Du fond d'un comptoir, où l'on ne s'eſt occupé que du commerce, on y paſſe dans les cabinets de lecture pour puiſer l'inſtruction; l'artiſte, après avoir employé avec fruit les inſtrumens de ſa profeſſion, l'artiſan même, après avoir achevé ſes travaux journaliers, la cherchent avec une égale ardeur dans les bons livres, &, ce qu'on auroit bien de la peine à croire ſi l'on ne l'avoit vu, dans des livres métaphyſiques, profondément raiſonnés, & beaucoup au-deſſus de la portée commune. Toutes les claſſes des citoyens de Geneve ſont éclairées, non de cette inſtruction légere & futile qu'on trouve preſque par-tout, parce que preſque par-tout il y a beaucoup de gens déſœuvrés que l'piſiveté jette dans l'ennui; mais de cette inſtruction ſolide & avantageuſe qui entraine les cœurs vers la vertu, qui porte à la bienfaiſance, à l'humanité, au patriotiſme.

Les écrivains encore vivans, que la ville de Geneve a produits, ſont en aſſez grande quantité. M. Bonnet a autant brillé dans l'hiſtoire naturelle que dans la métaphyſique. Les Conſidérations ſur les corps organiſés ſont le réſulta

de la nature, que l'auteur a suivie dans ses vues avec la plus grande exactitude. Un coup-d'œil de justesse, d'observation & de profondeur, dont le génie seul est capable, fait le mérite de cet ouvrage. Son Essai analytique est la production d'un penseur qui au talent de creuser dans l'abyme de l'ame, d'en indiquer les facultés, d'en faire connoître les opérations, sait unir celui d'écrire clairement & d'un style concis. Sous la plume de M. Bonnet, les idées se pressent, se précipitent & coulent comme par torrens. Son imagination est riche, brillante, vigoureuse, bouillante même; mais une raison sage la tient sans cesse sous le frein, & la met à l'abri des faux pas du paradoxe; nous en excepterons sa Palingénésie, où l'on trouve bien des choses conjecturales & sans fondement. M. Bonnet va donner une édition complete de ses œuvres. (a)

Les Dialogues socratiques & les Lettres critiques de M. Vernet annoncent dans lui du goût, de la philosophie, un grand amour pour la vérité. Il faut bien que cet auteur ait de vrais talens, puisque Montesquieu lui confia le manuscrit de l'Esprit des loix, & que c'est à lui qu'on doit la premiere édition de cet ouvrage trop admiré par les uns, & trop critiqué par les autres.

(a) M. Bonnet a fait encore des Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes, des Observations sur les insectes, la Contemplation de la nature, &c.

Digitized by Google

M. Vernes, paſteur de l'égliſe de Geneve, eſt très-verſé dans les hautes ſciences & dans les belles-lettres; il a cru qu'il étoit du devoir de ſon état de prendre en main la défenſe de la religion. Sa Confidence philoſophique eſt un tableau où la philoſophie moderne eſt miſe en action, préſentée & réfutée avec le ton d'une ironie fine, agréable, remplie de ſel & d'enjouement. L'auteur eſt maître de ſa matiere, & procede ſolidement, ſans tomber dans l'aridité de la dialectique. Son ſtyle eſt naturel, ingénieux, attachant. Cet ouvrage a eu pluſieurs éditions, & l'honneur d'être traduit en Allemagne & en Angleterre; ce qui prouve que l'Europe lui a donné ſon approbation. Quoiqu'ami de Jean-Jacques Rouſſeau, M. Vernes l'a été encore plus de la vérité: il a attaqué les opinions de l'Emile ſur le chriſtianiſme, dans des lettres où regnent la modération, la ſageſſe & la raiſon. C'eſt ainſi qu'on écrit lorſqu'on veut faire triompher une bonne cauſe. Point de fougues, d'écarts, de ſarcaſmes, d'expreſſions dures, qui annoncent l'eſprit de parti. Les grandes vérités n'ont pas beſoin, pour attirer à elles, d'être préſentées ſous les couleurs de la ſatyre.

M. Deluc a écrit ſur beaucoup de ſujets de phyſique, d'une façon claire, neuve & profonde. Son Traité de l'athmoſphere eſt un ouvrage généralement eſtimé; il eſt trop connu pour que nous nous y arrêtions davantage. Ses

Lettres

Lettres physiques & morales sur les montagnes, sur l'histoire de la terre & celle de l'homme, offrent des points de vue intéressans, des descriptions agréables, des réflexions justes, de bons principes, des conséquences liées ensemble, formant un système général, quoiqu'elles ne soient que le canevas d'un traité de cosmologie que l'auteur se proposoit de donner au public. Le langage de la raison y est mêlé avec celui du sentiment; l'harmonie, qui unit dans la nature les êtres moraux & physiques, y est expliquée, développée, prouvée par des exemples auxquels on ne peut se refuser. Le naturaliste, le physicien, le philosophe, le moraliste, y trouvent tous l'instruction qui leur est propre. Nous désirerions néanmoins un peu plus de liaison & de méthode dans ces lettres.

M. Mallet a pris le véritable ton du genre dans son Histoire du Danemarck. Le style de cet ouvrage a un caractere de correction, de noblesse & de simplicité, qui ajoute à l'intérêt des choses. Un esprit sage lui fait semer avec modération des réflexions solides & courtes. Il peint les mœurs, les loix, les usages avec cette variété de couleurs qui ne blesse point l'unité du tableau; les faits sont naturellement amenés, la chaîne en est bien liée. Cette production est dans la classe du petit nombre de celles qui réunissent l'utile & l'agréable.

Les articles d'horlogerie insérés dans le Dictionnaire encyclopédique, sont de M. Romilly,

qui a été l'intime ami de Jean-Jacques Rousseau. Son fils, pasteur à Geneve, a fait quelques morceaux de morale du même dictionnaire, & l'article Rousseau qu'on trouve dans les Mémoires littéraires de M. Palissot. L'un & l'autre ont, chacun dans leur genre, des talens distingués. M. de Saussure travaille à un ouvrage sur les montagnes; matiere très-curieuse, si intimement liée à l'histoire du monde, & qui peut fournir encore bien des vérités échappées à la foule des auteurs qui s'y sont exercés. La nature est un fonds dont les richesses sont inépuisables; ses secrets sont aussi variés que profonds: l'homme qui s'applique trouve toujours à y faire de nouvelles découvertes. M. Senebier s'occupe actuellement à une Histoire littéraire de Geneve. Il s'est déja fait connoître par un éloge de Haller, où l'esprit d'analyse n'étouffe pas le feu de l'imagination, & ne desseche pas le style. Quoique cet ouvrage ait, en quelque sorte un air étranger, on le lit néanmoins avec plaisir. Il seroit à souhaiter que M. Senebier eût peint la personne de Haller, & qu'il ne se fût pas attaché presqu'exclusivement à ses œuvres. Le public aime à connoître l'homme dans l'écrivain: les anecdotes que fournit la vie d'un auteur, excitent vivement la curiosité; nous n'examinerons pas si c'est par amour-propre, ou par malignité. Haller avoit trop voyagé, sa carriere a été trop longue & trop brillante, il avoit trop d'esprit & de lumieres, pour avoir coulé ses jours dans

Digitized by Google

l'obscurité & mené une vie privée, sans situation, sans caractere.

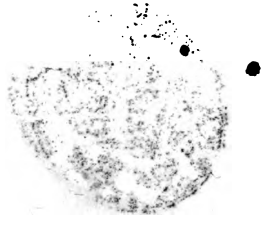
Geneve réunit l'honneur d'avoir vu sortir de son sein un grand nombre de littérateurs, & plusieurs artistes d'un rare mérite. Petitot peignoit supérieurement en émail. Louis XIV, qui récompensa les talens en superbe monarque, (a) & que les talens ont loué avec tous les transports de la reconnoissance, fut envers lui prodigue de bienfaits, si toutefois les rois peuvent l'être envers les hommes célebres. La révocation de l'édit de Nantes le repoussa hors de la France avec une foule d'autres hommes qui allerent enrichir les nations étrangeres des dons de leur génie & des fruits de leur industrie. Petitot est du nombre de ceux que les talens ont conduits à la fortune : on ne sait par quelle fatalité il en est peu qui viennent à bout d'y parvenir. La voie est-elle donc si étroite ? Pourquoi le malheur qui, ce semble, devroit respecter l'homme de mérite, s'attache-t-il pour l'ordinaire à ses pas ? Artaud, peintre en miniature, s'est acquis par ses talens une réputation qui lui a survécu. Je m'arrête ; je ne suis pas dans le dessein d'épuiser ce détail, sur lequel je n'aurois pas tant insisté, si les sciences & les beaux arts n'avoient une très-grande influence sur une nation, & s'ils ne servoient à faire connoître ce qu'elle vaut.

(a) Ces récompenses furent souvent déplacées ; mais ce n'est point à Petitot que l'application doit s'en faire.

Digitized by Google

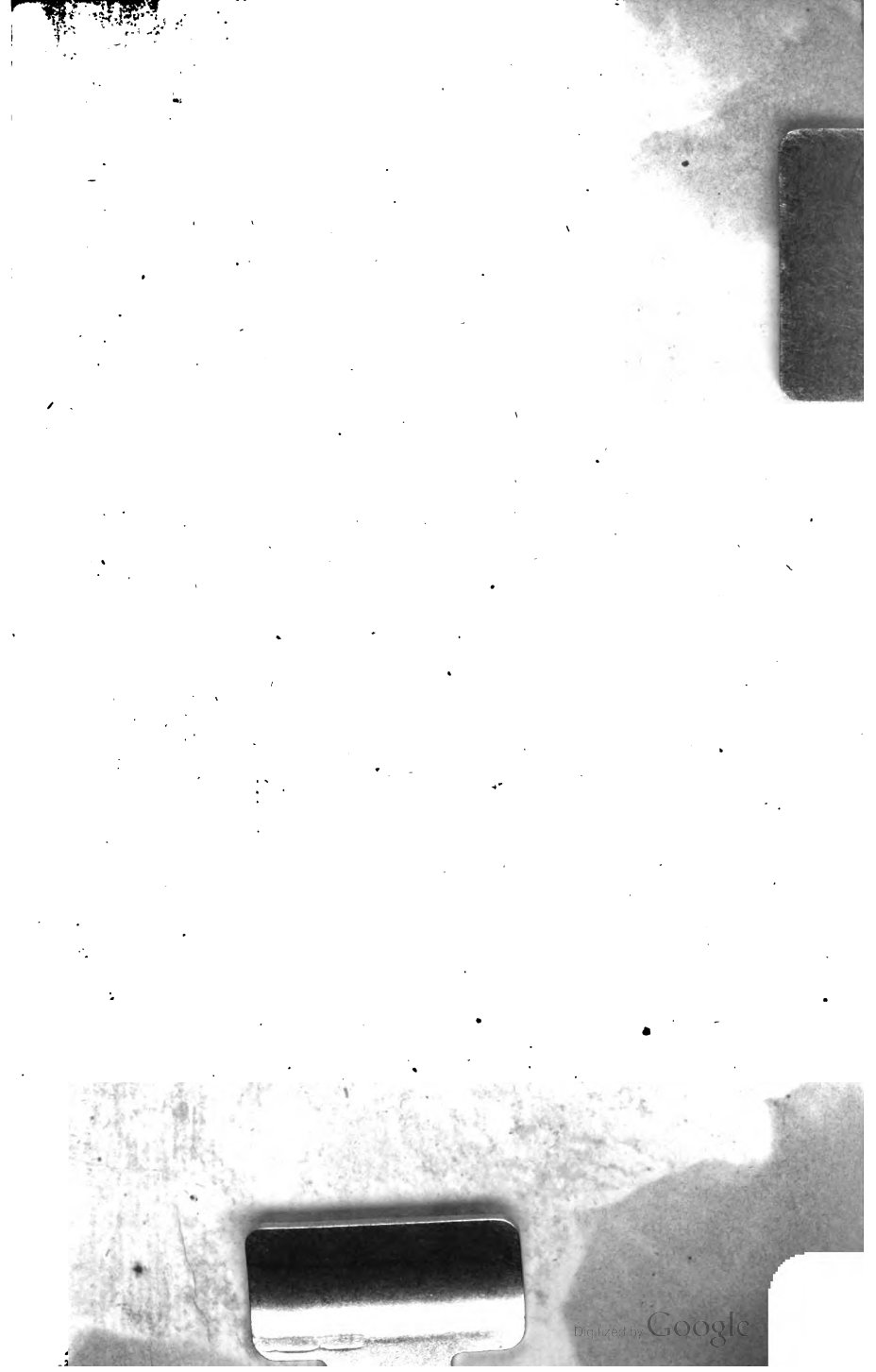
A Geneve on travaille beaucoup à l'horlogerie ; une cinquieme partie au moins de ſes habitans eſt occupée à cette profeſſion. Son territoire, qui conſiſte en onze paroiſſes, n'eſt point fertile ; mais on y ſupplée à force de bras & de culture : les plus grands obſtacles cedent au travail opiniâtre ; un peuple ſage, patient, laborieux, trouve toujours dans les reſſources de ſon induſtrie, de ſes mœurs, de ſes vertus, les moyens de maîtriſer la nature, de s'élever au-deſſus d'elle, & de devenir ce qu'il veut être.

FIN.



Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google